

Alexandre Dumas

Dieu dispose



BeQ



Alexandre Dumas

Dieu dispose

roman

Tome premier

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 734 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Les Louves de Machecoul

Les mille et un fantômes

La femme au collier de velours

Les mariages du père Olifus

Le prince des voleurs

Robin Hood, le proscrit

La San Felice

Othon l'archer

La reine Margot

Vingt ans après

Les trois mousquetaires

Le comte de Monte-Cristo

Le vicomte de Bragelonne

Le chevalier de Maison-Rouge

Histoire d'un casse noisette et autres contes

La bouillie de la comtesse Berthe et autres contes

Dieu dispose

I

Édition de référence :
Paris, Michel Lévy Frères,
Libraires Éditeurs, 1866.
Nouvelle édition.

I

Bal costumé chez madame la duchesse de Berry

Il y eut, vers la fin du règne de Charles X, une sorte de désarmement et de trêve dans la politique. Le ministère Martignac fut comme une concession mutuelle que les partis se firent l'un à l'autre, et les esprits superficiels purent croire un instant la paix scellée entre les traditions du passé et les instincts de l'avenir.

Mais les penseurs ne se laissent pas prendre à ces apparences. Ils savent que le progrès et la civilisation ne s'arrêtent jamais, et que ces réconciliations momentanées ne sont que le repos qui précède les grandes crises. C'est par le ciel bleu qu'il faut s'attendre aux coups de foudre, et quand la révolution sommeille, elle prend des forces pour les luttes prochaines.

M. de Martignac était un esprit souple, délié et

conciliant, qui jouait, entre la cour et la nation, le rôle des soubrettes de comédie entre les amoureux qui se boudent. Ce qui ôtait de la valeur à son personnage, c'est qu'ici les amoureux ne s'aimaient pas, et que le rapatriage devait finir par une rupture violente. Mais M. de Martignac n'en travaillait pas moins au mariage comme s'il n'y avait pas la séparation derrière. Il allait du roi à la France, disant à chacun du bien de l'autre, réfutant les griefs, éloignant les rancunes, faisant faire des deux parts un pas vers le rapprochement désirable. Il défendait la liberté aux Tuileries, et la royauté au Palais-Bourbon.

Cette tâche de médiateur ne s'accomplit pas sans risquer un peu de soi-même. On ne se jette pas entre les combattants sans attraper les horions de droite et de gauche. Les opinions veulent qu'on les épouse absolument, et n'admettent pas la bigamie. M. de Martignac compromettait donc son crédit du côté des courtisans et sa popularité du côté des libéraux, et il se faisait des ennemis dans les deux camps. Mais, en revanche, il se faisait des amis parmi ceux dont il est surtout charmant d'être aimé, parmi les artistes, les

jeunes gens et les femmes, qui lui savaient gré de l'apaisement qu'il avait mis dans la situation. Tout le monde élégant et spirituel, dont la paix, les fêtes et l'art sont la vie, lui était reconnaissant du plaisir retrouvé et le remerciait en s'amusant.

On se souvient quel ravissant, oublieux et ardent tourbillon fut le carnaval de 1829.

Ce fut comme une mer montante de fêtes, de bals et de mascarades, dont la vague s'éleva jusqu'aux plus hautes régions, et atteignit aux marches du trône. Son Altesse Royale madame la duchesse de Berry, entraînée par le torrent, conçut l'idée de recommencer la mode des résurrections des époques historiques.

Madame la duchesse de Berry, c'est plus que jamais le moment de le dire, à présent qu'elle est en exil, était une nature charmante et vivante. Aussi brave à la joie au pavillon Marsan, qu'elle l'a été au péril en Vendée ; elle avait dans l'imagination cet entrain, cette verve, cette hardiesse qu'elle a eus dans l'action depuis. Dans toutes les fêtes qui jetèrent comme les splendeurs du soleil couchant sur la dernière heure de la

monarchie expirante, elle fut deux fois la reine, reine par droit de naissance et reine par droit de conquêtes. Figure deux fois française ; spirituelle et courageuse, capricieuse et chevaleresque, cordiale et virile, devant laquelle les poètes de l'avenir rêveront bien des romans, lorsque la perspective du temps aura idéalisé quelques parties trop réelles et estompé quelques saillies que nous voyons de trop près maintenant.

Donc, en ce bienheureux carnaval de 1829, la duchesse de Berry fut prise d'une velléité qui mêlait une fantaisie de femme à une idée d'artiste. L'usage de se masquer était depuis longtemps tombé en désuétude dans les salons. Faire revivre le costume à la cour, devant ce vieillard sérieux qui était le roi de France, devant ce trône qui ressemblait à un confessionnal, la chose n'était guère possible. Sans doute Louis XIV avait bien figuré en personne dans des ballets, et, à la rigueur, la cour de Charles X ne dérogeait pas en suivant l'exemple du grand roi. Mais celui qui avait dansé aux divertissements de Lulli et de Molière, c'était le Louis XIV jeune, amoureux et téméraire : et encore, quatre vers de

Racine avaient suffi pour le faire renoncer à ces exhibitions compromettantes. Et certes, le roi s'était repenti plus tard de ces accrocs à sa majesté, et le mari de madame de Maintenon n'aurait pas été le dernier à blâmer sévèrement l'amant de mademoiselle de La Vallière.

Il fallait donc que la frivolité du costume s'autorisât d'un plaisir plus sérieux, que le déguisement ne fût qu'un moyen et non un but, et que le masque recouvrît une pensée plus grave.

La duchesse de Berry ne fut pas longtemps à trouver son expédient. On commençait alors à se préoccuper du moyen âge. Des poètes et des peintres immortels s'étaient mis, chose inouïe jusque-là, à regarder les cathédrales, à étudier les chroniques, à fouiller le passé de la France. Le moyen âge fut bien vite à la mode. On ne parla plus que de dagues et de pourpoints ; on ne se meubla plus que de bahuts, de vieilles tapisseries, de chêne sculpté et de vitraux. Le seizième siècle surtout fit fureur, et tous les esprits se retournèrent avec enthousiasme vers la renaissance, ce printemps de notre histoire, cette

saison fleurie et féconde où le vent tiède qui soufflait d'Italie semblait apporter en France l'amour de l'art et le goût du beau.

Il est peut-être permis à celui qui écrit ces lignes de rappeler qu'il ne fut pas tout à fait étranger à ce mouvement des intelligences, et que la représentation d'*Henri III* date de février 1829.

Rouvrir la tombe du seizième siècle, recomposer cette merveilleuse époque, faire marcher au jour des vivants ce siècle éblouissant qui emplissait toutes les pensées, n'était-ce pas là une fantaisie royale et qui annistiait souverainement le masque et le costume ? De cette façon, une idée austère et presque pieuse se joignait à l'amusement, et le plus rigoureux moraliste ne pouvait accuser de frivolité une fête où, sous les masques, on sentait la figure sévère de l'histoire.

La duchesse de Berry résolut donc de reproduire exactement une des principales fêtes du seizième siècle, et il fut décidé que la cour de Charles X représenterait les fiançailles de François, dauphin de France, avec Marie Stuart.

Les rôles furent distribués. Madame se réserva Marie Stuart ; celui du dauphin fut donné au fils aîné du duc d'Orléans, qui s'appelait alors le duc de Chartres.

Le reste fut partagé aux plus grands noms et aux plus jolies femmes de la cour. Un détail qui amusa beaucoup la duchesse, ce fut de faire représenter, quand cela se pouvait, les ancêtres par les descendants. Ainsi, le maréchal de Brissac fut joué par M. de Brissac, Biron par M. de Biron, et M. de Cossé par M. de Cossé.

On se mit aussitôt à l'œuvre, et pendant un mois tout Paris fut sens dessus dessous pour les apprêts de cette nuit splendide. On bouleversa tous les cartons de la Bibliothèque et toutes les armoires du Musée pour retrouver le modèle d'une dague ou le dessin d'une coiffure. Les peintres collaborèrent avec les tailleurs, et les archéologues avec les modistes.

Chacun restait chargé, à ses risques et périls, de l'exécution de son costume. Dès lors l'amour-propre fut en jeu ; il s'agissait de ne pas être pris en flagrant délit d'anachronisme ; les plus jeunes

filles se penchèrent sur les plus vieilles gravures et sur les plus vieux livres. L'érudition ne s'était jamais vue à pareille fête ; elle qui n'est habituée à recevoir chez elle que de vieilles barbes grises et mal peignées, elle fut toute décontenancée de cette subite invasion de tant de visages frais et roses.

Tous les charmants peintres d'alors, Johannot, Devéria, Eugène Lami, furent mis en réquisition. Duponchel fut appréhendé au corps et traîné dans tous les boudoirs, et mit le sceau à sa réputation d'antiquaire ès hauts-de-chausse et docteur ès pendants d'oreille. Enfin arriva le lundi 2 mars 1829, qui était le jour fixé. Marie Stuart et son cortège devaient être reçus aux Tuileries par la cour de France et le dauphin François, que Marie venait épouser. Le défilé devait commencer à sept heures et demie. Mais, malgré le monde d'ouvriers et la forêt d'aiguilles qu'on avait employés depuis un mois, tout le monde ne fut pas prêt à l'heure dite, et l'on fut forcé d'attendre jusqu'à dix heures.

À dix heures, la marche s'ouvrit, et l'on

s'étagea sur l'escalier du pavillon Marsan dans l'ordre suivant :

Un garde du corps et un garde suisse ;

Cinq pages du dauphin de France ;

L'officier des gardes suisses ;

Six maréchaux sur deux rangs ;

Le dauphin François.

Le dauphin avait derrière lui, d'abord le connétable de Montmorency et le duc de Ferrare ;

Puis neuf gentilshommes marchant sur trois rangs.

Ainsi échelonnée, la cour de France attendit.

Presque au même moment, le cortège de Marie Stuart déboucha.

Devant la reine, marchaient cinq pages, puis huit demoiselles d'honneur.

Derrière elles, venaient :

Quatre dames d'honneur ;

La reine de Navarre ;

Quatre princesses du sang ;

La reine mère ;

Et enfin tout le flot des dames et des seigneurs.

Le défilé se fit avec pompe et activité. Cette foule de gentilshommes en manteaux courts et en longs pourpoints, la toque au floquet de plumes placée sur l'oreille, la tête haute et la moustache relevée, présentant le poing à chaque dame pour lui servir d'appui ; les diamants, les pierreries, les étoffes éclatantes, l'inondation des lumières, tout rendait aux yeux les rayonnements des grandes époques éteintes. Assurément, ce n'était pas là un divertissement vulgaire ; l'illusion était complète, la chaîne se renouait entre le présent et le passé, entre la vie et la mort ; le costume emprunté aux siècles enterrés communiquait aux acteurs de ce drame étrange quelque chose de ceux qui l'avaient porté, et plus d'un sentit sans doute tressaillir dans sa poitrine le cœur de l'aïeul dont il avait l'habit.

On se rendit d'abord dans le grand salon de Mademoiselle, où attendaient les spectateurs invités, les hommes en habit habillé et les

femmes toutes vêtues en blanc pour faire mieux ressortir les couleurs des costumes. Une vaste loge en forme d'amphithéâtre, tapissée de velours nacarat et décorée de cartouches et de gonfanons aux armes et aux devises de France et d'Écosse, avait été préparée pour recevoir Marie Stuart.

La duchesse de Berry s'assit sur un trône. Les cheveux crêpés et relevés en racine droite, la fraise godronnée et parsemée de pierres précieuses, habillée d'une robe de velours bleu sous laquelle elle portait un vertugadin et qu'écrasaient trois millions de diamants, elle rappelait de la manière la plus frappante les portraits de la reine d'Écosse qu'ont offert à l'admiration de la postérité Frédéric Zuccheri, Vanderwert et Georgius Vertue.

Marie Stuart assise, et sa suite ordonnée autour d'elle, la musique préluda et les danses commencèrent. Un quadrille réglé par Gardel, et qui était un composé de la sarabande et d'autres pas du temps, mélangea un moment les plus jeunes filles et les plus beaux garçons de la cour.

Puis il arriva ce qui devait arriver. On en eut bientôt assez de l'histoire, de la majesté et de la représentation. On se relâcha un peu de la raideur du rôle qu'on jouait, la sarabande tourna en contredanse, les costumes et les robes blanches se mêlèrent, les acteurs se confondirent avec le public, et le seizième siècle valsa avec le dix-neuvième.

La moins intrépide danseuse ne fut pas la duchesse de Berry.

Un trait qui peint bien cette vive et fière nature, c'est qu'ayant laissé tomber, en dansant la galope, une frange de diamants de sa ceinture dont le prix pouvait bien monter à 500 000 francs, elle ne voulut pas souffrir qu'on interrompît la danse ni qu'on fît écarter personne pour chercher le précieux joyau. Elle ne s'en inquiéta pas une seconde dans toute la nuit.

Au reste, ces bijoux furent retrouvés le lendemain.

L'exemple ainsi donné par la maîtresse de maison, l'on comprend sans peine quelle animation et quelle ardeur devaient régner dans

cette fête mémorable. Rien de plus chatoyant que ce fourmillement de richesses, que cette diversité de couleurs, que cette cohue de rayonnements. Chaque costume, résultat de longues méditations et d'inspirations qui avaient des millions à leur service, aurait mérité d'être examiné en particulier. Chaque homme, chaque femme était un chef-d'œuvre.

Mais personne, excepté peut-être madame la duchesse de Berry, n'eût pu rivaliser, pour la fidélité scrupuleuse des détails et pour la vérité irréprochable, avec un seigneur qui avait accompagné la reine d'Écosse.

Ce seigneur s'appelait lord Drummond.

Son toquet, son manteau, son pourpoint et son haut-de-chausse étaient de velours vert, enrichis de filets d'or qui couraient tout le long et formaient une broderie comme on en peut voir une dans le portrait de Charles IX, par Clouet. Autour de la toque, était attachée une chaîne composée de perles et de pierres précieuses qui avaient été montées dans l'Inde. Son manteau était doublé d'une étoffe grise à fleurs d'or venue

d'Orient et semblable à celles dont Venise seule fournissait toute l'Europe au seizième siècle. Les boutons du pourpoint étaient des perles fines. Une épée d'un travail exquis, conservée depuis trois cents ans dans sa famille, pendait à son côté, et il portait à sa ceinture une admirable escarcelle ciselée qui avait appartenu à Henri III.

Les yeux, réclamés par cet ajustement si savant et si riche, s'étaient de toutes parts tournés du côté de lord Drummond. Lord Drummond n'était pas seul : il était accompagné d'un personnage sur qui l'attention ne tarda pas à se fixer.

Presque tous les seigneurs avaient leur suivant ; l'un son page, l'autre son fou, l'autre son capitaine d'armes, figures de second plan qui contribuaient à la variété de l'ensemble.

Celui qui accompagnait lord Drummond était une sorte de médecin ou d'astrologue comme en entretenaient souvent les grandes maisons du moyen âge. Il était vêtu très simplement d'une longue robe de velours noir que coupaient seulement une lourde chaîne d'argent fin et une

longue barbe blanche qui s'épanchait à flots sur sa poitrine. Ses cheveux non moins blancs s'échappaient d'un bonnet de fourrures.

On n'eût peut-être pas remarqué cet homme si les regards n'eussent été invités par la splendeur de lord Drummond ; mais une fois que l'œil était tombé sur cette figure, il ne pouvait plus s'en arracher. L'attention venait pour le lord et restait pour l'astrologue.

Le costume était simple ; mais, ni pour le goût ni pour la science, la minutie la plus susceptible n'eût trouvé une syllabe à y redire. Pas une seule de ces imperfections de détail qui sont les fautes d'orthographe de l'archéologie. Un vieux tableau qui se serait mis à vivre et à marcher n'aurait pas différencié d'un point dans la robe et d'un pli dans la figure.

Mais le costume n'était que l'accessoire. C'était l'homme qui exigeait et concentrait la curiosité. Quelque chose de viril et de puissant éclatait dans toute sa fière et haute stature. Sa barbe et ses cheveux blancs, quand on le regardait longtemps, étaient démentis par le jet

irrésistible de son œil gris et par la pureté de son grand front sans rides.

Au moment où l'étiquette historique se rompit et où la cérémonie fit place au pêle-mêle du bal, plus d'un groupe se préoccupa du suivant de lord Drummond. On s'informa de lui. Mais, soit qu'il fût bien déguisé, soit que personne ne le connût, on ne put savoir son nom.

– Pardieu ! s'écria le comte de Bellay, il y a un moyen bien simple de le savoir ; je vais le demander à lord Drummond.

– C'est inutile, messieurs, dit une voix à distance.

Le comte et ses interlocuteurs se retournèrent. C'était l'astrologue qui parlait de l'autre bout du salon ; il avait entendu leur entretien, quoique la musique couvrît leurs voix.

– Ne vous dérangez pas pour si peu, monsieur le comte, ajouta-t-il en s'approchant du groupe. Vous voulez savoir mon nom ? Eh ! ne l'avez-vous pas deviné à mon costume ? Je m'appelle Nostradamus.

- Le vrai ? dit le comte en riant.
- Le vrai, répondit gravement l'inconnu.

II

Nostradamus

La fière mine et l'assurance originale de l'astrologue eurent bientôt attiré autour de lui un groupe curieux et joyeux.

– Eh bien ! lui dit le comte de Bellay, si tu es le vrai Nostradamus, pourquoi ne nous dis-tu pas la bonne aventure ?

– Je vous dirai toutes les bonnes aventures que vous voudrez, reprit Nostradamus, et d'abord la bonne aventure du passé. Car, savez-vous seulement qui vous êtes, et connaissez-vous la vie de celui dont vous portez le costume ?

– Ma foi ! non, dit le comte.

– Eh bien ! je vais vous la dire.

Et aussitôt Nostradamus de refaire en quelques phrases rapides le caractère et l'existence du

personnage que ressuscitait le comte. La foule s'amassait, de plus en plus avide, autour du conteur, et chacun à son tour le questionnait sur son rôle. Nostradamus saisissait au vol toutes les interrogations, et, sans jamais paraître embarrassé, il racontait à tous les déguisements leur histoire avec une verve et une science surprenantes.

Ce qui donna plus de piquant encore à ces improvisations érudites, c'est qu'on ne tarda pas à s'apercevoir que, soit hasard, soit malice, Nostradamus prenait dans la vie des morts représentés les aventures qui se rapportaient à la vie des vivants qui les représentaient, et, sous forme de chronique et d'événements anciens, disait les faits d'hier et les intrigues récentes.

C'était juste assez voilé pour que les héros ne se reconnussent pas, et assez transparent pour que la galerie les reconnût.

Au fond, pour des observateurs moins frivoles que des gens de cour et de plaisir, il y avait par moments, dans cette verve historique, comme un sentiment d'amère joie à étaler les plaies de la

société, les mystères des alcôves et la litanie des scandales. Ces plaisanteries, toujours élégantes et polies, laissaient percer souvent la griffe des allusions amères.

Parfois, ceux que le costume faisait mari et femme étaient mariés en effet par la médisance des salons. Parfois une coïncidence curieuse donnait à un marquis trop heureux aux cartes le costume d'un mort connu par ses tricheries au jeu, péché véniel au seizième siècle, et dont les rois eux-mêmes ne se défendaient pas. Parfois, au contraire, un contraste non moins amusant faisait que le personnage d'un mari célèbre pour avoir tué l'amant de sa femme était représenté par un de ces maris complaisants qui apprécient la douceur de la vie à trois. Nostradamus profitait et abusait de ces ressemblances et de ces contradictions.

De là mille éclats de rire et un vivant tumulte qui faisaient abonder la foule de tous les coins du bal.

Parmi les curieux qu'attirait le joyeux vacarme, il y en eut un dont l'arrivée sembla tout

à coup frapper Nostradamus.

C'était l'ambassadeur de Prusse, un homme jeune encore, quarante ans à peine, mais vieilli, incliné, fatigué, le front sillonné de jeunes rides sous des mèches de cheveux blanchis. On devinait, en voyant cette figure plus âgée que son âge, une vie évidemment usée par les deux bouts : d'un côté par la douleur ou la pensée ; de l'autre par le plaisir.

Arrivé à Paris depuis cinq ou six jours seulement, présenté la veille au roi, l'ambassadeur de Prusse n'était pas de la mascarade ; il était en habit de cour.

Quand il se trouva face à face avec Nostradamus, tous deux tressaillirent.

Ils se regardèrent un moment, mais ils eurent l'air de ne pas se reconnaître. S'ils se connaissaient, il y avait sans doute de longues années qu'ils ne s'étaient vus ; l'un avait vieilli assez vite, et l'autre était assez déguisé pour qu'ils pussent se retrouver sans se reconnaître s'ils s'étaient perdus de vue.

Néanmoins, un étrange ressouvenir parut les frapper tous deux. Le regard éteint de l'ambassadeur et le regard ardent de l'astrologue se croisèrent avec une émotion singulière. Et quand la foule les sépara, ils se retournèrent pour se voir encore.

À ce moment, un maître des cérémonies vint demander le silence au groupe moqueur et rieur.

Un intermède de chant allait varier le bal.

Tous se turent.

Presque aussitôt, de derrière un paravent de laque de Chine, une voix de femme s'éleva, chantant la romance du Saule.

À la première note de cette voix, Nostradamus tressaillit. Puis, soudain, il chercha des yeux l'ambassadeur de Prusse.

L'ambassadeur s'était rapproché pour entendre le chant. Par un rapport étrange, il avait éprouvé le même tressaillement que l'astrologue, et l'on eût dit qu'il venait de recevoir une commotion électrique.

Au reste, la musique et la voix de la chanteuse

étaient de nature à expliquer toutes les émotions et tous les élans. L'ambassadeur et l'astrologue ne furent pas les seuls certainement à être frappés du saisissant contraste que faisait avec le bal joyeux et étincelant la plainte nocturne de Desdemona. Jamais ce noir pressentiment qui s'abat sur l'âme de la jeune Vénitienne, comme l'ombre des ailes de la mort toute proche, jamais ces attendrissements et ces défaillances d'un pauvre cœur de femme qui se sent trop faible contre la destinée, jamais cette lugubre et charmante agonie n'avait été comprise et rendue avec cette poésie profonde et cette mélancolie poignante. La chanteuse dépassait Rossini et atteignait Shakespeare.

Qui était cette femme dont la voix avait tant d'âme ? Cachée derrière le paravent, on l'entendait sans la voir. Ce n'était la voix d'aucune cantatrice connue à Paris, ni celle de madame Malibran, ni celle de mademoiselle Sontag. Comment une voix pareille pouvait-elle être ignorée dans la capitale de l'art ? De temps en temps, l'astrologue levait son regard clair et perçant sur l'ambassadeur, qu'il trouvait absorbé,

les yeux fixes et en proie à une anxiété indéfinissable.

Mais si l'astrologue avait aperçu en ce moment lord Drummond, le seigneur qui l'avait amené, le sourire d'extase qu'il eût vu éclater sur son visage l'aurait intrigué bien davantage, s'il ne l'eût éclairé un peu.

Quand l'admirable voix se tut, madame la duchesse de Berry donna le signal des applaudissements et des bravos, qui ruisselèrent de toutes les mains et de toutes les bouches.

Puis, il se fit un profond silence, comme si l'émotion du chant pesait encore sur les poitrines oppressées. La douleur de Desdemona avait passé dans toutes ces âmes tout à l'heure si frivoles et si heureuses.

La duchesse de Berry voulut rompre ce charme de tristesse qui menaçait d'assombrir sa fête.

— Eh bien ! dit-elle, il me semble qu'on riait beaucoup de ce côté tout à l'heure ? Qu'est-ce donc que disait Nostradamus ?

– Madame, répondit M. de Damas, il disait la bonne aventure.

– Qu'on me l'amène, repartit la duchesse. Je suis curieuse qu'il me dise la mienne.

– Me voici aux ordres de Votre Altesse, dit l'astrologue, qui avait entendu.

La foule s'empressa autour de la duchesse et de l'astrologue, désirant voir comment celui-ci s'en tirerait cette fois. Jusqu'ici, il avait raillé et fait rire ; mais le sexe et le rang de la duchesse lui ôtaient cette ressource, et l'on se demandait comment son esprit résisterait à sa courtoisie.

Mais l'accent et le visage de l'astrologue changèrent subitement, et ce fut d'un ton grave et presque solennel qu'il répondit à la duchesse.

– Madame, dit-il, je n'ai conté à ces messieurs que la bonne aventure de l'histoire. C'est la seule que je sache en vérité, et Votre Altesse Royale le sait aussi bien que moi. Il lui a plu de jouer avec le nom charmant et le souvenir terrible de Marie Stuart. Vous êtes Marie Stuart, madame. Que puis-je ajouter ? Si je dis à Votre Altesse Royale

que cette fête de fiançailles ne précède que des calamités, que Marie Stuart n'a pas longtemps à demeurer en ce doux pays de France, et qu'elle traversera bientôt l'Océan pour ne plus revenir, je dirai seulement à Votre Altesse ce qu'elle ne peut ignorer.

Un pénible embarras se peignit sur quelques visages.

La duchesse de Berry n'était pas d'une famille si peu habituée aux exils que ce rapprochement de son avenir avec le passé dont elle portait le costume ne lui fût intérieurement douloureux. Elle s'efforça de rire. Mais le ton du devin avait été froid et sinistre, et ce ne fut pas sans un effort qu'elle reprit :

– Voilà des présages peu gais. N'en avez-vous pas de moins ténébreux pour mon jeune fiancé ?

– Pour monseigneur le duc de Chartres ? pour monseigneur le Dauphin, veux-je dire ? demanda Nostradamus.

Le jeune prince tendit gaiement la main.

– Je t'en prie, Nostradamus, ne me fais point

mourir comme François II que je représente, de quelque affreux trou à la tête, en dépit de la science de ton ami Ambroise Paré, à moins que ce ne soit sur un champ de bataille, auquel cas ta prédiction serait la très bien venue.

– Je n’interroge pas la mort, dit l’astrologue, je n’interroge que la vie. Je ne me vante pas de prédire, mais de savoir. Or, je répète à Monseigneur ce que j’ai dit à Madame ; regardez votre costume. Comme elle est Marie Stuart, vous êtes le dauphin. Avez-vous choisi ou subi ce rôle ? Le fait est que vous le jouez. Monseigneur, votre costume sait que je parle à un héritier de la couronne de France.

– À un héritier bien lointain, reprit avec insouciance le fils aîné du duc d’Orléans ; et Dieu prête longue vie à mes trois bien-aimés cousins !

– Je parle à l’héritier direct de la couronne, à un fils aîné de roi, insista impérieusement Nostradamus.

Une ombre passa sur le front de madame la duchesse de Berry.

Quelque insignifiante que fût une prophétie de bal masqué, les paroles du devin répondaient à plus d'une secrète pensée. La sourde opposition que faisait le duc d'Orléans à la politique de la Restauration n'avait pas été sans inquiéter plus d'une fois la branche aînée, et les Tuileries s'étaient souvent défiées du Palais-Royal.

La duchesse de Berry voulut secouer ces idées et essayer de mystifier celui qui n'était peut-être au fond qu'un mystificateur.

– Ce n'est pas Nostradamus qui a répondu ces deux fois, dit-elle, c'est le costume. Au tour de Nostradamus maintenant. Voici M. l'ambassadeur de Prusse, qui ne nous est arrivé que depuis peu de jours, qui ne joue pas de rôle et qui ne représente que lui.

Elle fit un signe gracieux d'intelligence à l'ambassadeur, et reprit :

– Nostradamus pourrait-il nous révéler, non pas l'avenir, qu'on peut accuser de ce qu'on veut, et qui n'est pas là pour réclamer, mais le passé de M. l'ambassadeur ? Il va sans dire que nous exceptons les choses qui pourraient

compromettre quelqu'un, et que Nostradamus demandera l'autorisation de M. l'ambassadeur.

L'ambassadeur, qui était près de l'estrade, peut-être pour être près de l'astrologue, s'inclina en signe d'assentiment. Nostradamus le regarda fixement.

– Non, madame, dit-il, je n'aurai pas la cruauté de rappeler à M. le comte Julius d'Eberbach l'atroce douleur qui est dans son passé. Tout magicien que Votre Altesse Royale me suppose, je ne puis et ne veux pas évoquer de l'abîme les fantômes.

– Assez, monsieur ! s'écria Julius, pâissant.

– Vous voyez, madame, reprit l'astrologue, que c'est M. le comte qui me défend de continuer et que ce n'est pas ma science qui est en défaut.

La duchesse ne put retenir un mouvement de dépit. Frappée malgré elle par les deux prédictions que Nostradamus avait faites à elle et au duc de Chartres, elle eût voulu le prendre en faute et le convaincre de mensonge. Mais le trouble subit de l'ambassadeur de Prusse

démontrait que le devin avait touché à quelque secret terrible, et la superstition de tous les cœurs de femme faisait craindre à la duchesse que celui qui voyait si bien dans les ténèbres du passé ne vît aussi dans les ténèbres de l'avenir.

Elle essaya encore une fois de dérouter sa sagacité.

– Grand prophète des faits accomplis, dit-elle, me permettez-vous d'avouer que vous ne m'avez pas entièrement persuadée ? M. l'ambassadeur de Prusse est un personnage éminent, et les existences supérieures sont naturellement en vue ; il n'y a pas une bien grande magie à connaître quelque événement qui a pu lui arriver. Tout le monde peut savoir ce qu'est devenu le comte d'Eberbach. Vous voyez sa figure, alors vous racontez sa vie. Pour croire à votre astrologie, je demande que vous deviniez quelqu'un que personne ici ne connaisse et que vous ne voyiez pas.

– Il sera difficile, madame, objecta Nostradamus, de trouver dans cette compagnie illustre quelqu'un que personne ne connaisse.

– Il y a quelqu'un, répondit la duchesse, dont la voix sublime intriguait tout le monde, tout à l'heure, voulez-vous que je la fasse venir ?

– Oh ! oui, s'écria Nostradamus avec un tremblement dans la voix.

– Oh ! oui, répéta instinctivement Julius.

– Seulement, ajouta madame la duchesse de Berry, comme, tout étrangère qu'elle est encore en France, vous pouvez avoir voyagé et la connaître, elle viendra masquée. Un devin qui n'est pas embarrassé de regarder à travers les impénétrables murailles de l'avenir ne sera pas, sans doute, gêné d'un morceau de satin.

– Masquée ou non, qu'elle vienne ! répondit précipitamment l'astrologue.

La duchesse fit un signe à un des ordonnateurs du bal, qui disparut. Une minute après, il revenait amenant la cantatrice.

Elle était masquée.

C'était une femme de taille souple, élégante et superbe. Elle portait un domino vénitien qui s'accordait à merveille avec ce qu'on voyait de

son menton et de son cou dorés évidemment par le soleil d'Italie. Son cou fier et droit était chargé d'une abondance titanesque de cheveux châains parmi lesquels ressortaient quelques boucles blondes encore.

Pourquoi, à l'aspect de cette femme, l'astrologue et Julius se sentirent de nouveau tous deux le cœur serré, c'est ce que ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire.

– Venez, madame, que nous vous remercions, dit la duchesse à la cantatrice.

Et, pendant quelques minutes, ce fut une explosion d'éloges qui rendit à la chanteuse, en enthousiasme, ce qu'elle avait donné à la fête en émotion. Pour elle, elle saluait avec une grâce fière et charmante ; mais elle ne dit pas un mot.

La duchesse se retourna vers l'astrologue.

– Eh bien ! messire Nostradamus, dit-elle, nous vous avons laissé le temps de regarder madame, et vous en avez profité, ajouta-t-elle en voyant que l'astrologue fixait des yeux avides sur la cantatrice. Après une investigation si

scrupuleuse, vous allez sans doute pouvoir nous dire qui est madame ?

Nostradamus semblait ne pas entendre la duchesse ; il regardait encore la chanteuse.

– Voyons, recommença la duchesse de Berry, un devin comme vous ne doit pas avoir besoin d'un siècle. Oui ou non, connaissez-vous madame ?

Nostradamus se retourna enfin.

– Votre Altesse Royale, dit-il, aura le dernier mot avec ma pénétration comme avec toute chose. Je ne reconnais pas madame.

– Ah ! vous vous avouez vaincu ! s'écria la duchesse de Berry, comme ayant un poids de moins sur la pensée.

Et, après un silence :

– Eh bien ! puisque la sorcellerie est morte, vive le bal ! Madame, encore une fois, soyez remerciée. Messieurs, il me semble que je vois là-bas de jolies femmes qui ne dansent pas.

Et aussitôt, pour ramener l'entrain, elle prit en riant le bras qui s'offrait à elle, et se rejeta dans le

tourbillon de la danse, plus vive et plus gaie que jamais.

Dès lors, il n'y eut plus que valse, musique et joie. La fête redoublait d'ardeur à mesure que le jour approchait, comme une bougie qui flamboie largement au moment de s'éteindre.

La cantatrice s'était tout à coup perdue dans le courant de la foule.

L'astrologue eut l'air de la chercher pendant quelques minutes, puis il demeura quelque temps immobile et pensif à l'écart.

Il s'approcha ensuite d'un des maîtres des cérémonies.

– Il n'y aura plus de chant ? demanda-t-il.

– Non, monsieur, répondit le maître des cérémonies.

– Et cette chanteuse qui a chanté la romance du Saule ?

– Elle est partie.

– Merci.

Il se mêla de nouveau à l'élégante cohue.

À un moment où il passa devant l'ambassadeur de Prusse, celui-ci se pencha à l'oreille d'un jeune homme qui l'avait accompagné.

– Lothario, vous voyez bien cet homme en costume d'astrologue ? Ne le perdez pas du regard un seul instant, et quand il partira, vous prendrez une de vos voitures et vous suivrez la sienne. Vous me direz demain où il loge.

– Ce sera fait, Excellence, répondit respectueusement Lothario. Comptez absolument sur moi. Mais Votre Excellence se fatigue ; elle devrait rentrer.

– Oui, Lothario, je rentre ; mais va, mon pauvre enfant, soit tranquille, je n'ai plus rien à fatiguer ni à user en moi, sinon ma peine.

III

Le maison de Ménilmontant

Lothario avait alors environ vingt-trois ou vingt-quatre ans. L'enfant rose et blond que nos lecteurs se souviennent peut-être d'avoir vu au commencement de cette histoire, épelant l'alphabet sur les genoux de Christiane, ou admirant avec des tempêtes de joie la prodigieuse Chasse au Porc de Samuel Gelb, était devenu un noble et charmant jeune homme qui avait à la fois dans ses yeux souriants et résolus la vivacité du Français et la douceur de l'Allemand.

À l'empressement avec lequel il avait obéi à la recommandation du comte d'Eberbach, et au signe tout ensemble affectueux et respectueux qu'il lui avait fait en partant, il était facile de voir qu'il y avait entre Julius et Lothario d'autres rapports que ceux d'ambassadeur à secrétaire. On

eût dit plutôt un père et un fils.

De fait, ils étaient l'un à l'autre toute leur famille. Quand nous avons fait connaissance avec Lothario, il était déjà orphelin de père et de mère ; puis son grand-père, le pasteur, était mort ; enfin, la mort de sa tante Christiane l'avait laissé absolument seul au monde. La vie de Julius n'était pas moins déserte. Sa femme n'avait pas tardé à rejoindre son petit Wilhelm, et il y avait, en 1829, un an que son père avait rejoint Christiane. Julius n'avait donc plus de parenté qu'en Lothario et Lothario qu'en Julius, et ils se serraient étroitement l'un contre l'autre pour ne pas voir le grand vide que la mort avait fait entre eux.

Ce fut donc avec un soin scrupuleux et comme pour obéir, plus qu'à l'ordre, à la prière d'un supérieur et d'un ami, que Lothario suivit des yeux sans jamais le perdre dans la foule l'homme sur lequel le comte d'Eberbach l'avait chargé de veiller.

Il le vit, après le départ du comte, s'approcher de lord Drummond, et échanger avec lui quelques

paroles. Mais Lothario, de loin, ne pouvait et n'eût point voulu, d'ailleurs, les entendre.

L'astrologue disait à lord Drummond :

– Voici le beau moment du bal, celui où l'on oublie ; où l'on oublie même la joie, où l'on oublie même la douleur.

– Race oublieuse et légère ! en effet, murmura lord Drummond d'un ton de mauvaise humeur. Comme dans l'ivresse, ils n'ont même pas conscience du bonheur. Demandez-leur seulement s'ils se souviennent de ce merveilleux chant de tout à l'heure.

– Il vous a frappé aussi ! dit vivement l'astrologue.

Lord Drummond ne répondit à cette exclamation que par un sourire.

– Il a été bien court ! reprit Nostradamus.

– Bien court et bien long ! une extase et une torture ! s'écria lord Drummond. Ah ! si tout autre que Madame eût demandé qu'elle chantât, elle n'aurait point chanté, certes !

L'astrologue était sans doute au fait des

excentriques coutumes de son noble ami, car il ne parut point s'étonner de la bizarre contradiction que renfermaient ses paroles. Il demanda seulement :

– Vous connaissez cette cantatrice, milord ?

– Je la connais.

– Oh ! un mot, de grâce. Depuis deux ans, depuis votre séjour dans l'Inde, j'ai perdu de vue Votre Seigneurie. Y a-t-il longtemps que vous connaissez cette femme ? Connaissez-vous sa famille ? De quel pays est-elle ?

Lord Drummond regarda fixement celui qui lui faisait ces questions impatientes et rapides, et répondit lentement :

– Il y a dix-huit mois que je connais la signora Olympia. Mon père a connu son père, un pauvre diable de bohémien. Quant à son origine, je ne vous crois pas assez étranger au monde des arts pour avoir besoin de vous dire qu'Olympia est italienne.

Il eût fallu en effet n'avoir jamais ouvert un journal ou n'avoir jamais causé dans un salon,

pour n'avoir pas entendu parler de la célèbre prima donna qui avait fait les beaux jours de la Scala et de San Carlo, et qui avait créé plus d'un rôle dans les plus beaux opéras de Rossini, mais qui, soit patriotisme, soit caprice, n'avait jamais voulu chanter qu'en Italie et sur les théâtres italiens.

– Ah ! c'est la diva Olympia, répéta après lord Drummond le devin en défaut. Voilà qui est vraisemblable en effet.

Il se prit à sourire et dit, comme à lui-même :

– N'importe ! la vie a de singulières hallucinations.

– La fête m'ennuie maintenant dans ce que vous appelez son oubli, reprit lord Drummond. D'ailleurs, il va tout à l'heure faire jour. Je vais rentrer. Restez-vous ?

– Non, dit Nostradamus, je suivrai Votre Seigneurie. Le bal n'a plus pour moi d'intérêt.

Ils se dirigèrent vers le premier salon. Lothario les suivit. Ils firent demander leur voiture par un valet. Lothario rappela le valet pour demander en

même temps la sienne.

Dans l'encombrement d'équipages qui obstruait la grande cour des Tuileries, dix minutes se passèrent avant que les deux voitures fussent avancées.

– Si vous le souhaitez, mon ami, dit pendant ce temps lord Drummond à Nostradamus, je vous ferai un de ces jours dîner avec Olympia, mais à une condition.

– Laquelle, mylord ?

– C'est que vous ne me demanderez pas de la prier de chanter.

En ce moment, le valet appela successivement :

– Les gens de lord Drummond.

– Les gens du baron d'Ehrenstein.

Lord Drummond et l'astrologue descendirent ensemble le grand escalier, suivis à dix pas par Lothario. Ils montèrent dans la voiture, après laquelle s'avança celle de Lothario.

Lothario, à l'instant où le valet de pied fermait

la portière, lui dit tout bas un mot que le valet de pied alla répéter au cocher.

Sa voiture s'élança derrière celle de lord Drummond.

Il faisait encore nuit ; mais déjà des taches blanchâtres se plaquaient par endroits dans le ciel gris. L'aube commençait à hasarder quelques lueurs pâles. L'air était tiède, et l'on y sentait des bouffées molles qui ressemblaient à des avances du printemps.

Une foule immense, hâve, déguenillée, se pressait aux guichets et aux grilles, criante antithèse de la misère et de la faim devant le plaisir et le superflu. À chaque voiture qui sortait, pleine de dorures, de perles et de sourires, c'étaient des exclamations d'admiration amère et de raillerie envieuse, et la comparaison de ce luxe et de cette splendeur des uns avec le dénuement des autres allait ajouter une rage de plus à la haine sourde de ceux qui n'ont pas de pain sur leur table ni de couverture sur leur grabat.

Chose étrange, que tous les soulèvements populaires viennent à la suite de quelque fête

célèbre, et que la révolution de 1830 ait eu pour préface le bal de la duchesse de Berry aux Tuileries, comme la révolution de 1848 a eu pour préface le bal du duc de Montpensier à Vincennes !

La voiture de lord Drummond sortit par la rue de Rivoli, et gagna par la place Vendôme la rue de la Ferme-des-Mathurins.

Dans cette rue, elle s'arrêta devant la porte d'un hôtel d'ample et princière apparence.

Le cocher de Lothario s'était arrêté à distance. Lothario mit la tête à la portière et vit descendre lord Drummond.

Mais l'astrologue ne descendit pas.

La voiture du devin se remit en route, gagna les boulevards, les suivit jusqu'au faubourg Ménilmontant, et s'engagea dans le faubourg. Elle sortit de la barrière, dépassa les premières maisons, et arriva au bas de la rude montée.

Lothario craignit que, dans ce silence des voitures au pas, sa poursuite ne fût remarquée de l'inconnu. Il mit pied à terre, ordonna à son

cocher de ne le suivre que de très loin, et, s'enveloppant de son manteau, marcha sur les traces de l'inconnu.

Au haut de la colline, la voiture tourna à gauche et entra dans une ruelle déserte.

Les chevaux reprirent le trot et allèrent jusqu'à une maison isolée dont le jardin était séparé de la rue par une terrasse ombragée d'un berceau de vigne. De là, comme aucune maison en face ne gênait le regard, on pouvait voir, non seulement la rue et les passants, mais cette glorieuse vallée qui s'appelle Paris.

À dix pas du sol, une balustrade en pierre garnie de grands vases à fleurs devait faire l'été, de cette terrasse, une haie de verdure et de parfums.

Au bruit de la voiture, quelqu'un s'avança précipitamment sur la terrasse, et, à la clarté du matin qui commençait à jaillir de l'horizon, Lothario, qui avait ralenti son pas, vit tout à coup une ravissante tête de jeune fille se pencher à la balustrade.

La vue de cette jeune fille fit à Lothario une impression singulière. Dès qu'il l'eut aperçue, il ne vit plus qu'elle. Il était venu pour l'astrologue ; mais l'astrologue, le bal des Tuileries, l'ambassadeur de Prusse, le monde, en une seconde, rien de tout cela n'exista plus pour lui.

Ce ne fut pas seulement à cause de la beauté de la jeune fille. Si elle était belle ! c'est ce que les mots ne sauraient dire. Seize ans, plus fraîche que la rosée, plus lumineuse que le premier rayon, plus jeune que l'aube, il semblait à Lothario que c'était elle qui éclairait le ciel, et que la nuit l'avait attendue pour effacer ses étoiles. Le beau et fier jeune homme se sentit brusquement au cœur une douleur immense, comme à l'aspect d'un idéal impossible à atteindre et trop haut pour une misérable créature mortelle comme lui.

Mais, en même temps, il éprouva, nous le répétons, une émotion étrange. Cette jeune fille, il ne l'avait jamais vue, il ne l'avait même jamais rêvée ; et cependant il lui semblait qu'il la

connaissait, et depuis longtemps, depuis qu'il était au monde.

Ce n'était pourtant pas la révélation visible de ce type antérieur et de ce pressentiment inné que tout grand cœur porte en soi. Ce n'était pas sa chimère jusqu'alors innommée et indistincte, qui se réalisait et qui se faisait vivante par la bonté de Dieu. Non, il y avait plus de réalité que cela dans ses souvenirs ou dans ses pressentiments. Cette jeune fille inconnue, encore une fois, il la reconnaissait ; il y avait plus, il l'avait aimée.

La vision ne dura qu'une seconde, mais, en cette seconde, Lothario vécut plus que dans toute sa vie.

L'astrologue était descendu de voiture. La jeune fille, en le reconnaissant, avait joyeusement et naïvement battu des mains, elle était venue lui ouvrir, tous deux étaient entrés dans la maison, la porte s'était refermée, et la voiture était repartie, que Lothario était encore dans la rue, immobile, les yeux cloués sur la place où la rayonnante enfant lui était apparue, et comme foudroyé par cet éclair de grâce, de lumière, de pureté.

Enfin, il s'aperçut qu'elle était partie.

– Oh ! oui, dit-il, je vais noter où il loge.

Et, croyant seulement obéir aux prescriptions du comte d'Eberbach, il écrivit le nom de la rue et le numéro de la maison.

Puis il dit du regard adieu, ou plutôt au revoir à la maison, à la terrasse, à la porte, regagna sa voiture, et reprit le chemin de Paris.

Cependant la jeune fille, qui n'avait pas même aperçu le promeneur matinal, entraînait vivement celui dont Lothario était déjà jaloux dans son cœur vers une petite maison de modeste apparence, mais jolie et coquette. La façade, en briques rouges, que variaient des volets verts foncés, s'égayait d'un lierre touffu.

L'astrologue, précédé de la jeune fille, monta un perron de quelques marches, et, un moment après, elle le faisait asseoir auprès d'un large feu flambant dans un salon très simplement, mais très gracieusement arrangé.

– Chauffez-vous bien, ami, dit-elle, pendant que je vais vous regarder à mon aise. Que vous

êtes bon d'avoir cédé à mon caprice d'enfant, et d'être venu dans votre costume pour que je puisse le voir ! Il est sévère et superbe. Il vous sied à merveille. Levez-vous donc un peu.

L'astrologue se leva en souriant.

– Merci, dit-elle. Ce costume semble fait pour votre haute taille. Cette grande barbe blanche et ces cheveux d'argent donnent à votre gravité, dont j'ai un peu peur parfois, je ne sais quelle douceur. Vous ressemblez ainsi à l'image que je me fais d'un père.

– Je ne veux pas ! s'écria l'astrologue.

Le regard ravi dont il couvait l'enfant s'éteignit brusquement en un pli sombre qui lui courut sur le front, et, d'un geste prompt et presque violent, il arracha sa barbe et ses cheveux postiches.

La jeune fille avait raison : ses cheveux noirs le faisaient plus jeune, mais le faisaient plus dur, et il y avait dans le visage de cet homme quelque chose d'impérieux et d'implacable qui pouvait effaroucher plus qu'une enfant.

La jeune fille secoua gentiment la tête.

– Pourquoi voulez-vous ne pas être mon père ? dit-elle. Vous ne voulez donc pas que j'en aie un ? Voulez-vous que je sois toute ma vie orpheline et sans père ni mère ? Et vous, vous ne voulez pas que je vous aime ?

– Moi ! ne pas vouloir que vous m'aimiez ! s'écria l'astrologue, dont les yeux prirent une étrange expression de tendresse passionnée.

– Eh bien ! si vous voulez que je vous aime, comment vous aimerais-je mieux qu'étant votre fille ? Est-ce qu'il existe au monde une affection plus entière et plus douce que la reconnaissance filiale ? Moi, je ne rêve rien au-delà.

– Vous êtes une pure et sublime créature, Frédérique ! Et vous m'aimez, n'est-ce pas ?

– De tout mon cœur, répondit-elle avec effusion.

Mais elle ne s'élança pas vers lui, et lui n'effleura même pas son front de ses lèvres.

Il se rassit devant le feu, et elle prit place à côté de lui sur un tabouret.

– Avez-vous faim ? demanda-t-elle.

Il fit signe que non. Elle reprit :

– Vous devez plutôt être fatigué ! Voulez-vous dormir ? Voulez-vous que j'appelle madame Trichter, si vous avez besoin de quelque chose ? Maintenant que je vous ai vu, n'allez-vous pas vous débarrasser de ce costume ? C'était magnifique cette fête, hein ?

– Vous auriez voulu y venir, peut-être, Frédérique ?

– Peut-être, dit-elle ; j'ai encore si peu vu ! Mais je sais bien que c'était impossible. Et j'en ai très bien pris mon parti, soyez tranquille.

– C'est vrai, pauvre enfant, que vous n'avez guère eu, jusqu'ici, de fêtes et de plaisirs ! Voyons, Frédérique, ajouta-t-il en la regardant fixement, parlez-moi en toute sincérité ; ne désirez-vous rien ?

– Mon Dieu, répondit-elle, rien et tout. Je voudrais avoir une famille, pour aimer plus ; être riche, pour donner plus ! être savante, pour comprendre plus. Mais, orpheline, pauvre et

simple comme je suis, je suis heureuse.

– Frédérique, dit l'astrologue, je veux, moi, que vous ne désiriez rien ; je veux qu'il n'y ait rien et personne au-dessus de vous, et cela sera, je vous en répons. Oh ! pour satisfaire le moindre de vos vœux, je remuerai le monde. Vous êtes ma croyance, ma force, ma vertu. Vous êtes la seule créature humaine que j'aie jamais respectée. Vous avez développé en moi, qui n'avais que la grandeur du mépris, quelque chose d'étrange et de supérieur. Je vous aime et je crois en vous comme d'autres croient en Dieu.

– Oh ! ne me parlez pas ainsi de Dieu ! dit-elle avec une geste de prière.

– Pourquoi ? reprit-il. Parce qu'au lieu de l'adorer comme les prêtres, dans le vide ou dans de puérils symboles, je l'adore dans son expression la plus précieuse ? Parce qu'en voyant une âme qui est la perfection et l'idéal même, je n'aspire à rien au-dessus ? Parce que partout où je vois beauté, pureté, amour, j'y crois voir Dieu ?

– Pardonnez-moi, ami, dit Frédérique. Mais ce

n'est pas de cette façon qu'on m'a enseigné la religion.

– C'est-à-dire, reprit l'astrologue avec un accent qui avait un peu d'amertume, qu'entre la croyance d'une vieille gouvernante superstitieuse comme madame Trichter et celle d'un homme qui a passé sa vie à penser et à chercher, vous choisissez la foi de la croyante stupide.

– Je ne choisis pas, répliqua-t-elle simplement. J'obéis aux instincts que Dieu m'envoie. Vous êtes forts, vous n'avez pas peur de croire au génie et à la liberté de l'homme. Mais moi, humble cœur que je suis, comment me passerais-je de Dieu ?

L'astrologue se leva.

– Mon enfant, dit-il avec douceur, vous êtes libre, croyez ce que vous voudrez ; je vous prends à témoin que je ne vous ai jamais imposé ni une croyance ni un sentiment. Mais, sachez-le bien aussi, s'écria-t-il avec énergie, tant que je serai là, vous n'aurez besoin de personne ni au monde ni au ciel. Vous m'aurez.

Et, comme elle le regardait, sans doute étonnée d'un blasphème dont elle ne comprenait ni l'impiété ni la grandeur :

– Enfant, reprit-il, vous voyez un homme qui, avant d'être chargé de votre destinée, a déjà fait et entrepris bien des choses ; mais à présent qu'il ne s'agit plus de moi seulement, je sens mon énergie centuplée. Oh ! oui, je veux que vous soyez heureuse. Et quand j'ai un but, je marche jusqu'à ce que j'y arrive. J'ai l'air d'avoir perdu ma vie puisque, à près de quarante ans, je n'ai ni fortune ni position. Mais rassurez-vous, les fondements sont jetés, l'édifice va bientôt surgir de terre. J'ai amassé des trésors dont je vous enrichirai. J'ai bien travaillé, allez ! Pour vous, je ferai tout. Vous verrez ce que c'est que d'avoir pour soi une souveraine volonté qui croit à la souveraineté de l'homme. Je n'ai jamais eu de petits scrupules, mais autrefois j'avais encore de misérables susceptibilités d'amour-propre, une vanité puérile, une raideur inepte ! Pour vous, je sacrifierai tout, à commencer par mon orgueil. Je ramperai s'il le faut, oui, moi ! et je me sens capable de ramasser votre bonheur dans ma

honte.

– Oh ! dit Frédérique, presque effrayée de ce dévouement.

– Aujourd’hui même, poursuivit-il, je poserai la pierre angulaire de votre fortune. J’attends la désignation d’un rendez-vous décisif...

Il contempla un moment Frédérique avec une expression de tendresse inexprimable.

– Oh ! vous aurez tout, dit-il.

Puis, comme s’il craignait d’en trop dire :

– Mais j’ai besoin de prendre quelques instants de repos. Madame Dorothee ! appela-t-il.

Une femme d’une cinquantaine d’années, à l’air simple, doux et digne, entra.

– Madame Trichter, lui dit-il, un étranger se présentera dans la journée et demandera à parler au maître de la maison. Vous viendrez sur-le-champ m’avertir. À bientôt, Frédérique.

Il serra la main de la jeune fille et sortit, la laissant rêveuse.

Vers midi, madame Trichter vint frapper à la

porte de sa chambre et le prévenir que quelqu'un demandait, en effet, le maître de la maison.

Il se hâta de descendre au salon, où l'on avait fait entrer le visiteur ; mais, à la vue de celui qui l'attendait, il eut un mouvement de désappointement.

Il ne le reconnaissait pas.

C'était Lothario.

Lothario, qui reconnut, lui, l'astrologue, s'inclina et lui remit une lettre en silence.

Pendant qu'il la lisait, Lothario fixait les yeux sur la porte, espérant à chaque instant que l'apparition matinale allait de nouveau luire à ses yeux. Mais il attendit en vain. Son espérance ne fut pas réalisée.

Pendant l'astrologue de la nuit achevait de lire.

– C'est bien, monsieur, dit-il à Lothario avec un indéfinissable sourire. Demain matin, à l'ambassade de Prusse ; j'y serai.

Lothario, selon ses instructions, salua et sortit.

Une heure après, un autre visiteur se présenta.

– Ah ! enfin, s'écria le *maître de la maison*,
reconnaissant cette fois celui qu'il attendait.

L'homme lui dit seulement ces mots :

– C'est pour ce soir à onze heures. On compte
sur vous, Samuel Gelb.

IV

L'envoyé du Conseil-Suprême

Il était onze heures et demi, lorsque Samuel Gelb frappa à la porte d'une maison de la rue Servandoni, derrière Saint-Sulpice.

Le rendez-vous lui avait été indiqué pour onze heures précises ; mais Samuel s'était mis exprès un peu en retard, ne voulant pas attendre, ou, qui sait ? voulant être attendu.

La maison où il frappait n'avait dans son extérieur rien de particulier qui la dénonçât à l'attention : c'était, comme toutes ses voisines, une maison silencieuse, retirée, indifférente à la rue et morte au bruit.

La porte s'entrouvrit. Samuel se glissa et la referma vite. Il murmurait à part lui :

– J'entre comme un voleur ; je puis sortir plus

qu'un roi.

Le portier sortit de sa loge et l'arrêta.

– Qui demandez-vous ?

– Ceux qui ont monté quarante-deux marches,
répondit Samuel.

Le portier rentra dans sa loge et parut satisfait
de cette bizarre réponse. Ce ne devait pas être un
portier !

Samuel traversa un couloir, prit un couloir à
droite, et monta un premier étage de vingt et une
marches.

Là, un homme s'approcha de lui.

– France ?... lui dit-il à l'oreille.

– Et Allemagne, répondit Samuel tout bas.

L'homme s'écarta, et Samuel monta encore
vingt et une marches.

Il y avait devant lui une porte. Il l'ouvrit et
entra dans une sorte d'antichambre où un autre
homme vint à lui.

– Les peuples ?... dit l'homme à voix basse.

– Sont les rois, acheva Samuel.

Samuel fut alors introduit dans une salle très simplement meublée.

Il n'y avait profusion que de tapisseries. Murs, planchers, fenêtres, plafond, tout était tendu et couvert d'épaisses étoffes, destinées évidemment à éteindre le bruit et à emprisonner les voix. Il va sans dire que les portes étaient doubles et que les volets étaient clos.

Ni lampes ni bougies. La salle n'était éclairée que par le feu de la cheminée, dont les grands reflets vacillants semblaient, par moments, faire vivre et remuer les figures des tapisseries.

Six hommes étaient assis, attendant Samuel.

Cinq avaient le visage découvert, le sixième était masqué ; et, comme si son masque ne suffisait pas encore à le cacher, il se tenait, enveloppé d'un long manteau, dans un angle où la lueur du foyer ne pouvait l'atteindre.

Les fauteuils des assistants étaient tournés du côté de l'homme masqué, comme vers le président naturel de l'assemblée.

À l'entrée de Samuel, tous se levèrent, excepté l'homme masqué.

Quand Samuel eut salué, son regard alla droit à l'étranger.

C'est à lui qu'il allait avoir affaire. C'était avec lui qu'il allait lutter.

– Vous êtes, lui dit-il, le membre du Conseil-Suprême qui nous fait l'honneur d'assister à notre séance ?

L'homme masqué fit signe que oui. Samuel eut une expression de joie et d'amertume. Il prit place à côté des autres, et reprit :

– Notre hôte a sans doute ses lettres de crédit.

Sans prononcer un mot, l'homme masqué lui tendit d'une main gantée de noir une lettre cachetée.

Samuel s'approcha de la flamme et examina le cachet.

– Oui, dit-il, c'est bien le sceau du conseil.

Il rompit l'enveloppe et déploya la lettre.

– Ce sont bien les signes et signatures.

Il lut alors tout haut :

« Nos frères de Paris admettront à toutes leurs réunions le porteur du présent écrit auquel nous confions pleinement tous nos pouvoirs. Il aura voix prépondérante dans les délibérations. Il gardera toujours son masque et ne parlera jamais. Il répondra aux questions par signes affirmatifs ou négatifs ou par le silence. Car nous voulons que son individualité disparaisse ou s'absorbe dans notre pensée collective ; ce ne sera pas un homme, mais le conseil invisible et muet ; il cessera d'être lui pour ne plus être que nous. »

– C'est bien, dit Samuel en refermant la lettre, qu'il mit dans sa poche. Messieurs, la séance est ouverte.

Tout le monde se rassit.

– Puisque le Conseil-Suprême nous entend cette fois, dit Samuel Gelb, il sera utile, je crois, de commencer par exposer où nous en sommes en France, et de récapituler nos espérances et nos progrès.

L'homme masqué fit un signe d'approbation.

Samuel reprit :

– Depuis quatorze ans, depuis la chute de l'empereur Napoléon, l'Union de Vertu a changé, non d'idées mais de but. Le despote est tombé, elle combat le despotisme. Les rois n'avaient promis la liberté à l'Allemagne que pour la soulever contre Napoléon : Napoléon mort, ils ont imité ce qu'ils lui reprochaient, et ils se sont faits la monnaie de sa tyrannie. Notre chère nation, maintenue autrefois par un géant, a-t-elle gagné beaucoup à être garrottée par les trames subtiles de ces royautés de Lilliput ? L'oppression n'en est que plus humiliante. L'union de la force nous a délivrés de la domination étrangère ; c'est à l'Union de Vertu à briser le joug intérieur. Après l'indépendance, nous voulons la liberté.

– Nous l'aurons ! s'écria un des cinq.

– Voici du moins ce que nous avons déjà fait pour cela, reprit Samuel. Le cœur de la démocratie bat à Paris. Il fallait donc que l'Union fût en rapport direct et incessant avec Paris. Il fallait qu'un groupe intelligent et sûr se tînt entre

les deux pays, tendant une main au Conseil-Suprême d'Allemagne, et l'autre aux Ventes du Carbonarisme de France.

» C'est le rôle qu'ont accepté les cinq amis qui, à mon retour de l'Inde, il y a deux ans, ont bien voulu m'associer à eux. Et jamais, je l'affirme, propagande ne fut plus vaillante et plus dévouée que la leur.

– Nous avons fait notre devoir, dit un des assistants.

– Maintenant, monsieur, reprit Samuel, s'adressant plus directement à son auditeur muet, vous qui peut-être arrivez du dehors, voulez-vous savoir où en est ici la situation ? Eh bien ! le dénouement approche. Le ministère à demi libéral qui gouverne la France va tomber tout à l'heure. En voulant réconcilier deux idées, il s'est brouillé avec toutes deux. Le roi et les chambres vont l'attaquer à l'envi parce qu'il les empêche de se battre. M. de Polignac vient d'arriver de Londres, et est en train de machiner un ministère. M. de Polignac, vous le savez, est un de ces amis terribles des monarchies qui décident l'explosion

par l'excès de la compression. Son avènement sera la déclaration de guerre du passé à l'avenir.

– Oui ! mais qui empochera la victoire ? dit un des assistants en secouant la tête.

– Qui ? nous ! reprit Samuel avec force. Je sais bien que les hommes qui représentent dans la politique actuelle l'avenir et la liberté sont, la plupart, sinon tous, des ambitieux médiocres dont tout l'orgueil tient à l'aise dans le maroquin d'un portefeuille. Je sais bien qu'ils veulent tout simplement la révolution de 1688, et remplacer Charles X par le duc d'Orléans. Oui, c'est pour cela seulement que ces grands politiques soulèveraient les peuples et mettraient l'Europe sens dessus dessous : pour substituer à un principe pur un principe bâtard ! Mais que leur importe ? Ils seraient peut-être ministres, et alors le sang versé dans les rues leur semblerait payé.

– Eh bien ! reprit celui qui avait interrompu.

– Eh bien ! fit en ricanant Samuel, l'idée supérieure qui est en nous, en moi, doit nous le dire : ces immenses calculateurs auront compté sans leur hôte. Les ambitions seront débordées

par les idées. Pour passionner le peuple, ils seront obligés d'invoquer la liberté et la démocratie. Le peuple les prendra au mot. Il est plus facile de lancer un mouvement que de l'arrêter. Une fois la barre du droit divin ôtée de dessous les roues de la France, il faudra rouler la pente jusqu'à la république. Ou l'autorité absolue ou la liberté absolue. Cette noble nation ne se résignera jamais au petit ni au médiocre : elle est faite pour le grand. On ira tout de suite et tout d'une haleine jusqu'au bout, jusqu'au but. Ah ! ah ! ah ! les honorables taupes politiques qui creusent leurs mines sous leurs trônes, et ne se doutent pas du prodigieux éboulement qu'elles préparent ; le trône s'engloutira tout entier, et qu'elles prennent garde qu'il ne les entraîne dans le trou !

Samuel s'arrêta dans son accès d'ironique gaieté, et conclut gravement :

– Voilà où nous en sommes, voilà ce que nous espérons, voilà ce que nous avons fait. Qu'il nous soit permis de demander au mystérieux témoin qui nous écoute si l'Union de Vertu sera contente.

– Oui, répondit l’homme masqué d’un signe de tête.

– Ainsi, nous avons bien rempli les intentions du Conseil-Suprême ?

– Oui.

Un sourire de satisfaction effleura les lèvres minces de Samuel. Il pensait aux promesses qu’il avait faites à Frédérique. Il allait pouvoir les tenir. Il fit une pause, comme pour prendre haleine, et ajouta :

– Cela étant, Daniel, l’un de nous peut-il adresser à l’envoyé du Conseil quelques respectueuses questions ?

L’envoyé fit un mouvement de tête qui voulait dire : « Parlez. »

– Parle, Daniel, dit Samuel Gelb.

Daniel prit en effet la parole.

– Ce que nous avons fait en France pour l’Union, dit-il, le résultat et le progrès de la révolution peuvent le dire. Samuel Gelb pense que si chacun de nous a le devoir d’être humble pour soi, il n’a pas le droit d’être modeste pour

ses frères. Or, ceux-ci ont rendu, rendent et rendront assez de services pour espérer quelque reconnaissance. Cependant, sont-ils récompensés ? Bien qu'ils aient tous, dans l'Union, des degrés élevés, aucun n'y a le premier degré, aucun n'est du Conseil supérieur, aucun n'y participe à la direction de l'ensemble, aucun n'y voit clair dans l'œuvre qu'il fait. Est-ce juste ? est-ce prudent ? Dans un temps comme celui-ci, où le feu peut prendre à la politique d'un moment à l'autre, et où toute la vieille société peut sauter brusquement, est-ce une bonne organisation de n'avoir pas sur le lieu même, dans la poudrière, à Paris, quelqu'un qui puisse agir en un moment donné sans avoir à en référer à deux cents lieues ? La situation fiévreuse et haletante comporte-t-elle ces lenteurs ? Pendant qu'on irait chercher le mot d'ordre à Berlin, on perdrait le temps de faire quatre révolutions européennes. L'Union dispose de légions et de sommes considérables. Où pourrait-on mieux les employer qu'à Paris ? Dans l'intérêt même de la cause, nous devons le demander à l'hôte tout-puissant qui nous écoute : ne serait-il pas de toute

nécessité qu'au moins un de nous fût du Conseil-Suprême !

L'homme masqué ne bougea pas.

Samuel Gelb retint un mouvement de dépit.

– Il me semblait pourtant, dit-il après un instant d'attente, que notre demande était assez modérée et assez légitime pour mériter au moins l'honneur d'un refus.

Un des cinq intervint.

– C'est que nos chefs, dit-il, croient peut-être avoir précisément réalisé d'avance le vœu de Samuel Gelb et le nôtre, en envoyant à Paris le membre du Conseil-Suprême ici présent pour répondre à cette nécessité qu'on vient de signaler ?

Cette fois, l'homme masqué fit un signe affirmatif.

Samuel se mordit les lèvres.

– Soit, dit-il. Nous avons avec nous quelqu'un qui aura le droit d'agir, et, en cas d'alerte, nous n'aurons plus à aller chercher le mot d'ordre en Allemagne. La question d'utilité est résolue, reste

la question de reconnaissance. Je demande pardon à notre glorieux hôte si j'insiste, mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de ceux qui m'ont choisi pour conseiller et dont je ne puis sacrifier l'importance. Nous tous qui sommes placés aux avant-gardes de l'action, et qui tenons la mèche allumée auprès du baril de poudre, nous comptera-t-on enfin pour quelque chose ? Le jour où il y aura une place vacante dans le Conseil, la donnera-t-on à l'un de nous ?

Le silence de l'homme masqué ne répondit que : « Peut-être. »

– Ne croyez pas que je parle pour moi ! reprit vivement Samuel. La preuve en est que je désigne Daniel comme le plus capable et le plus méritant.

– Et moi, dit Daniel, je désigne Samuel Gelb.

– Et nous aussi ! s'écrièrent les quatre autres d'une seule voix.

– Merci, frères, dit Samuel Gelb. Maintenant, je puis parler pour moi, car ce n'est plus pour moi que je parlerai, mais pour votre élu, pour notre

cause, pour votre volonté personnifiée en moi. Eh bien ! je le demande à celui qui nous écoute et qui se tait : y aurait-il un obstacle à ce que, le cas échéant, je fusse appelé à faire partie du Conseil ?

– Oui, répondit le geste de l’homme masqué.

– Oui ? répondit Samuel, dont la bouche eut une contraction aussitôt réprimée. Et nous est-il même interdit de demander pourquoi ?

– Non.

– Je le demanderai donc, reprit Samuel. C’est sans doute parce que je n’ai pas la vue assez haute, le cœur assez fort, la volonté assez hardie ?

– Non, répondit le geste impassible de l’homme masqué.

– Est-ce alors parce qu’on croit qu’il me manque ce mérite vulgaire appelé la conscience, la probité, la vertu, que sais-je ?

– Non.

– Je vous prie de remarquer, objecta Samuel avec un peu d’impatience et de dépit, que nous ne causons pas à armes égales. Le silence vous donne l’avantage de la position. Je suis obligé,

avec un interlocuteur muet, de chercher, de trouver des raisons contre moi-même. Pour peu que cela continue, nous risquons de répéter la scène de Molière où le maître laisse le valet s'accuser de toutes les fautes et de tous les défauts avant de lui dire le grief qu'il a contre lui. Je continue donc la litanie de mes crimes. Voyons : celui qui me rend incapable d'être membre du Conseil, est-ce de n'avoir pas ce qui éblouit toujours la foule et parfois même les hommes supérieurs, ce qui, je l'avoue à ma honte, m'a produit quelquefois de l'effet, à moi qui parle, à moi, athée de tous les droits divins... Ce qui me manque, est-ce un nom illustre, une naissance souveraine ? Suis-je réprouvé pour n'appartenir à aucune maison régnante, ni même à aucune maison particulière ?

L'inconnu garda le silence.

– Vous ne dites ni oui ni non. C'est me dire qu'en effet, si j'étais prince, j'aurais de meilleures chances, mais qu'il est des avantages qui pourraient suppléer celui-là ?

– Oui.

– Lesquels ? demanda Samuel. En fait de privilèges sociaux, je n'en vois guère qu'un qui puisse entrer en balance avec la naissance : l'argent. Faudrait-il qu'étant bâtard, je fusse au moins riche ?

– Oui, dit le hochement de tête de l'homme masqué.

– Ah ! voilà donc, repartit Samuel d'un ton de sarcasme amer, le fond de la pensée de ceux qui prétendent former la liberté ! Ils n'estiment que l'aristocratie, celle du nom ou celle de la richesse ! Pour eux, tout se traduit en une syllabe ou en un écu !

L'homme masqué secoua la tête, comme s'il n'était pas compris.

– Tu as tort, Samuel, interrompit celui des assistants qui avait déjà défendu les intentions du Conseil. Il est dans l'intérêt de la cause que les chefs aient de quoi agir largement sur les hommes. Les hommes sont encore sujets des hautes naissances ; les syllabes et les chiffres agissent toujours sur ces vieux enfants ; le Conseil n'a pas fait cet état de choses, mais il est

obligé de s'en servir, fût-ce pour le détruire. Ce n'est pas le Conseil qui aime l'or, c'est l'humanité. Si nous voulons la diriger, prenons-la par ses goûts. Si nous voulons soulever le vase, prenons-le par l'anse. Toi qui t'appelles Samuel Gelb, tu vaux assurément mille fois plus que bien des sots chargés de leurs vieux noms comme de reliques ; est-ce la faute du Conseil si le vulgaire court plutôt à l'éclat extérieur qu'au génie secret, à l'habit qu'à l'esprit ? N'as-tu pas convenu toi-même que tu avais été par moments ému en songeant au rang suprême de ceux auxquels tu obéissais ? Reconnais donc un penchant dont tu n'as pu te défendre, toi qui te dis fort. Il faut tenir les hommes par les moyens humains. Outre l'utilité matérielle, l'argent a une influence morale. Nos ennemis en ont et en répandent. Employons contre eux leurs propres armes. La bataille gagnée, qu'importe comment nous l'aurons gagnée ?

– Je pense comme toi, Auguste, ajouta Daniel, et dans l'état présent des choses, je ne trouve pas l'Union diminuée, je la trouve agrandie, au contraire, parce qu'elle s'efforce d'attirer en elle

et de concentrer le plus de noblesse et de richesse possible. L'Union, comme je la comprends, c'est l'absorption du passé dans l'avenir, c'est la conquête de tout ce qui est force de vie par la propagande libérale. Eh bien ! puisque le rang et la richesse, à tort ou à raison, sont encore des forces, usons-en et usons-les à notre profit. Soyons comme l'Océan qui absorbera toutes les puissances humaines. L'Union, supérieure par l'idée à toutes les fortunes et à toutes les noblesses du monde, doit pourtant avoir de grands noms et de grands biens pour dominer les riches par l'illustration et les pauvres par l'assistance. Elle doit être le clergé de la liberté.

Le personnage masqué secoua plusieurs fois la tête en signe d'approbation.

Samuel fut-il piqué de voir que le témoin taciturne s'entendait mieux avec ses amis qu'avec lui ? Le fait est qu'il répliqua plus brusquement qu'avant :

— L'or ! Vous parlez tous de l'or comme si l'or était une chose bien précieuse et bien difficile à approcher ! Mais si j'en voulais, de l'or, est-ce

que vous croyez que je n'en aurais pas autant que je voudrais ? Belle malice de s'enrichir, et comme c'est bien là un but digne d'un homme ! Croyez-vous, par exemple, qu'on me marchanderait si j'allais vendre les secrets de l'Union ?

Un mouvement de surprise et de répulsion se fit parmi les assistants. Samuel s'en aperçut et reprit avec fierté :

– Rassurez-vous, et ne vous croyez pas déjà livrés. On me connaît trop, je pense, pour me soupçonner d'une telle pensée. D'ailleurs, ceux qui font cela ne le disent pas. Mais je voulais vous montrer qu'à la rigueur la richesse n'est pas une chose si impossible qu'il n'existe diverses manières de l'acquérir. Et puis, je voulais prouver à ceux qui semblent se défier de nous qu'ils sont pourtant forcés de se fier à nous, et qu'en ne nous disant pas assez de leurs secrets, il nous en ont dit trop. Maintenant, résumons-nous. Voilà donc qui est entendu, et, bien que cela me retarde un peu, je suis aise de le savoir : Tel que je suis désigné par les cinq ici présents, après les services que

J'ai rendus à la cause, quelque service que je lui rende encore, tel que je suis, je ne peux pas prétendre à être de ceux qui dirigent ?

– Non, répondit énergiquement le signe de l'homme masqué.

– Mais ne pouvant avoir un grand nom, puisque je n'ai pas même de nom, si je mettais au service de l'Union et de la patrie des hommes libres une grande richesse, je pourrais aspirer à ce droit, à ce devoir ?

– Oui.

– Eh bien ! s'écria Samuel d'un accent profond, c'est vous qui le voulez, je serai riche.

V

Deux anciens amis

Le lendemain matin, vers dix heures, Samuel achevait de déjeuner avec Frédérique. Il se leva.

– Rentrerez-vous bientôt ? demanda la gracieuse jeune fille.

– Le plus tôt que je pourrai, répondit-il. Mais, en sortant, je ne vous quitte pas autant que vous croyez. Je ne travaille que pour vous, et vous êtes au fond de toute ma vie.

Il prit son manteau et son chapeau.

– Adieu, dit-il à Frédérique.

– Oh ! fit-elle, je vais au moins vous conduire jusqu'à la grille de la rue.

– Prenez garde, chère enfant, vous n'êtes pas très couverte, et l'air est vif encore.

– Bah ! dit-elle en ouvrant la porte et en le précédant dans le jardin, le printemps commence. Voyez le charmant rayon ! Tous les bourgeons sortent, regardez. Je veux sortir aussi, moi.

– Oh ! murmura Samuel, frappé de la mystérieuse harmonie qui appareillait cette ravissante fille et cette radieuse matinée ; oh ! printemps, jeunesse de l'année ; jeunesse, printemps de la vie !

Et, comme pour s'arracher à l'émotion qui le gagnait, il ouvrit précipitamment la grille.

Samuel pressa cette petite main blanche et fine avec une apparente tranquillité que démentit la flamme de ses yeux.

Puis il franchit la grille, et marcha rapidement jusqu'au bout de la rue sans se retourner une seule fois.

« Oui, pensait-il en froissant du poing son manteau, elle m'aime comme un père, voilà tout. C'est de ma faute. Je l'ai adoptée, je l'ai élevée, je l'ai soignée, je me suis conduit en père. Et puis j'ai plus du double de son âge. Quant à mon

intelligence, à ma science, à ce que je peux avoir dans l'esprit de supérieur au vil troupeau des hommes, ce n'est pas à cela que les femmes se prennent. Qu'est-ce qu'elle en ferait, de ma science ? Imbécile que je suis ! j'ai méprisé la surface, la dorure, ce qui frappe les yeux, ce qui se voit. Belle manière de se faire aimer ; se faire invisible !

» Elle ne me connaît pas. Jusqu'à ce que je lui aie traduit en signes palpables et matériels ma valeur et ma personnalité, elle est en droit de me médaigner et de me repousser. D'ailleurs, elle devinerait ce que je vaudrais, à quel titre en serait-elle touchée ? Que je sois un grand chimiste, un penseur, au-dessus du vulgaire, un génie libre, qu'est-ce qu'elle y gagne ? On est savant pour soi. Cela ne donne rien aux autres. Au lieu que la richesse et le pouvoir se partagent. Si j'étais millionnaire ou ministre, alors je pourrais lui dire : "Puisse à pleine mains dans ma bourse ou dans mon crédit !" Alors je serais quelque chose pour elle ; je lui servirais ; elle serait bien forcée de me compter. Riche et puissante, voilà ce qu'il faut qu'elle soit pour moi.

» C'est une noble et généreuse nature, elle mesurera la reconnaissance au bienfait. Je lui ai donné le pain et le vêtement qu'il faut aux enfants, elle m'a rendu une tendresse filiale. Je lui donnerai la splendeur et l'orgueil qu'il faut aux femmes ; elle me rendra... me rendra-t-elle l'amour ? »

Il marchait à grands pas, au pas de ses pensées, et avait atteint déjà les premières maisons de la chaussée. Il atteignait aussi ses plus profonds et ses plus sombres desseins, et se disait :

« Riche d'abord, c'est par là qu'il faut commencer, puisque les honorables brutes qui gouvernent l'Union de Vertu évaluent l'âme à zéro et ne donnent les grades que contre de l'argent comptant. Mais comment faire fortune tout de suite ? Les millionnaires ne s'improvisent pas. J'ai laissé passer bien des occasions, et je me trouve attardé maintenant. Imbécile !... Oh ! mais si je trouve désormais une fortune à ma portée !...

» Qui est-ce qui est riche parmi les gens que je connais ? lord Drummond. Bah ! il est veuf, mais

il a un fils en Angleterre. N'a-t-il pas aussi deux frères ? Enfin, il traîne après lui toute une famille.

» Il n'y a donc qu'un Julius ! Il ne s'est pas remarié. Alors, ni enfant, ni femme. Quant à son frère, c'est moi. Il me semble que voilà une fortune sur laquelle j'aurais bien quelques droits. La moitié m'appartient en stricte justice, bien que ces honnêtes lois sociales m'en aient dépouillé. Nous verrons. Aurai-je encore quelque influence sur Julius après une séparation si longue ? Autrefois je l'aurais mené au bout du monde en lui attachant le fil de ma volonté à la patte. Je suis curieux de le revoir. »

Samuel était arrivé à la barrière.

Il était si préoccupé qu'il n'aperçut pas une femme du peuple enveloppée d'une sorte de grosse mante qui, se trouvant sur son passage, tressaillit et se hâta de cacher son visage derrière son capuchon.

Samuel fit signe à une voiture de place, y monta et dit au cocher :

– À l'ambassade de Prusse, rue de Lille.

Une demi-heure après, il traversait la cour de l'hôtel de l'ambassade, montait le perron, et entra dans une vaste antichambre où se tenaient plusieurs valets habillés d'une riche livrée.

Il dit son nom. Un des valets sortit et revint aussitôt.

Samuel, dirigé par lui, franchit un salon, et fut introduit dans un grand et haut cabinet plein de dorures et de peintures.

Julius se leva de devant une table chargée de papiers et vint rapidement au-devant de lui.

Ils se prirent la main et se regardèrent un instant en silence.

– Samuel !

– Julius !

Julius était ému dans ce premier mouvement. Pour Samuel, il observait déjà Julius.

– Tu viens avec Lothario ? demanda Julius.

– Non, je suis venu seul.

– Tiens, Lothario m'avait demandé à t'aller chercher avec une de nos voitures. Il sera arrivé

trop tard. Mais que je te regarde ! Il me semble, en te revoyant, que je revois ma jeunesse. Mais qu'es-tu devenu ? Pourquoi as-tu si brusquement quitté l'Allemagne ? Qu'as-tu fait pendant si longtemps ? Où étais-tu, que nous ne nous sommes pas rencontrés ? Causons.

Il le fit asseoir devant la cheminée.

– Ce que je suis devenu ? répondit Samuel. Oh ! mon Dieu, je suis resté ce que j'étais. J'ai le désagrément de t'apprendre que je ne suis ni roi, ni prince, ni ambassadeur. Je suis, comme devant, un pauvre diable de savant plus soucieux de mon cerveau que de ma fortune. J'ai totalement négligé de me faire une position, et je ne me suis nullement agrandi, sinon en dédain pour ce que tu dois respecter. De ce côté, j'ai poursuivi mon but : accroître ma force et ma liberté morales, apprendre les hommes et les choses, savoir. J'ai par-ci par-là, comme médecin ou par des traductions et des travaux de science, gagné de quoi vivre. Mais j'ai toujours réservé le meilleur de ma pensée pour l'étendre et l'enrichir encore. J'ai étudié, voyagé, cherché. Pourquoi nous ne

nous sommes pas rencontrés ? C'est qu'il y a dix-sept ans j'ai quitté l'Allemagne à cause d'un grand dessein manqué que mon orgueil ne veut pas dire, et que, depuis ce temps, retenu à Paris par un sentiment profond que mon cœur veut taire, je ne suis sorti de France que pour sortir d'Europe, il y a cinq ans.

– Où donc es-tu allé ? interrompit Julius.

– J'avais toujours eu envie d'aller demander ses secrets à cette terrible et dévorante nature de l'Inde, la terre des tigres et des poisons. Or, un beau jour, ayant réuni la somme nécessaire pour réaliser ce rêve, je me suis embarqué pour Calcutta. Je suis resté trois ans dans l'Inde, et, tu peux m'en croire, je n'y ai pas perdu mon temps. Ah ! j'en ai rapporté des secrets et des miracles qui auraient étonné même ton père, l'illustre chimiste et honorable baron d'Hermelfeld. Vois-tu ? la nature sait tout, et quand on l'interroge, elle répond. Mais les hommes sont distraits par leurs intrigues, par leurs affaires, par leurs ambitions, et cherchent la puissance dans des portefeuilles, lorsqu'il y a dans des brins

d'herbe de quoi supprimer les empereurs et abrutir les génies.

L'accent calme et froid dont Samuel prononça ces paroles impitoyables embarrassa Julius, qui chercha à détourner la conversation.

– Je t'ai vu avec lord Drummond, dit-il. Tu le connais beaucoup ?

– J'ai fait sa connaissance dans l'Inde, repartit Samuel. Je lui ai sauvé la vie. Lord Drummond est un gentleman fantasque. Il avait apprivoisé une panthère dont il était fou, et qu'il ne quittait pas plus qu'une maîtresse. Elle montait dans sa voiture, elle mangeait à sa table, elle couchait dans sa chambre. Un jour qu'à demi étendu sur son canapé il causait avec ton serviteur, sa panthère, couchée à terre à bord du canapé, léchait son bras nu qu'il laissait pendre. Mais, à force de le caresser, n'est-ce pas le dénouement de toute caresse ? la bête sentit du sang sous la râpe de sa langue âpre. Tout à coup elle enfonça ses crocs dans le bras de lord Drummond. Il était perdu. Moi, je tirai tranquillement un pistolet de ma poche et je tuai raide la panthère.

– Je conçois qu’il te soit reconnaissant.

– Sa reconnaissance a consisté d’abord à vouloir me tuer.

– Te tuer !

– Oui, figure-toi que, débarrassé de l’étreinte de l’animal, il me sauta au collet, m’appelant misérable, m’accusant d’avoir assassiné la seule créature à laquelle il tînt sur la terre, et me reprochant de ne pas l’avoir laissé manger. Mais, comme je ne suis pas plus frêle qu’un autre, je me défendis rudement et je l’envoyai se colleter avec le cadavre de sa bête. Le lendemain, reconnaissant son tort, il vint me faire des excuses, et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Je suis revenu avec lui en Europe il y a deux ans. Il m’a trouvé à Londres un éditeur qui m’a donné mille livres sterling d’un ouvrage sur la flore de l’Inde. Mais Londres m’ennuie. Ses brouillards enrhumement l’intelligence. Je suis accouru à Paris. Voilà ma vie ; elle est simple, comme tu vois. À toi maintenant.

– Oh ! moi, dit Julius, depuis que je ne t’ai vu, il m’est arrivé d’abord les choses douloureuses

que tu sais. Tu sais l'atroce malheur qui m'a frappé ?

– Oui, dit Samuel, qui pâlit légèrement. Je n'ai quitté Heidelberg qu'un peu après.

– J'étais au désespoir, reprit Julius. Mon père essaya de me distraire en m'emmenant voyager. Je fus censé voir l'Italie, l'Espagne et la France. Au bout d'un an, je revins aussi morne. Pour emplir ma vie, sinon ma pensée, mon père obtint pour moi, du roi de Prusse, une mission à Vienne. Te l'avouerais-je ? pour m'étourdir, pour m'enivrer, pour oublier, je me jetai, corps et âme perdus, dans la vie matérielle et dans les joies faciles de cette capitale du plaisir. Triste, amer, désolé, je me soûlais de débauche. Dans cette cour dépravée, ma dépravation fut un titre. Grave, sérieux et austère, j'aurais été un phénomène, quelque chose d'impossible et d'inapplicable ; je ne montrai que la bête en moi, alors on me crut de l'esprit.

» Moins je donnai de mon intelligence et de ma capacité, plus on me jugea intelligent et capable. Les honneurs, les décorations, les

richesses se mirent à pleuvoir sur moi. Mon influence fut bientôt telle, que le roi de Prusse, il y a quatre ans et demi, changea ma mission en ambassade. Je suis resté ambassadeur à Vienne un peu moins de cinq ans ; depuis six jours, je le suis à Paris. Tu vois que les grandeurs me sont venues avec les rides. Je suis puissant et fatigué. J'ai trop souffert et trop joui pour n'avoir pas appris quelque chose. Je me défie. Je ne suis plus crédule. Est-ce être plus faible ou plus fort ? je n'en sais rien, mais je ne crois pas que personne à présent pût avoir prise sur moi. Ah ! j'oubliais de te dire que ma fortune s'est mise au pas de mes dignités. Mon père, tu le sais aussi, est mort au commencement de l'année dernière, laissant plus d'argent encore que son frère. Si bien que j'ai quelque chose comme une vingtaine de millions.

Samuel n'avait pas perdu son empire sur lui-même ; car l'éclair qui passa dans son esprit à ce mot de vingt millions ne se refléta pas dans ses yeux.

Il avait écouté Julius, le regardant sans l'interrompre. Les dernières paroles de

l'ambassadeur sur sa défiance actuelle et sur ses résistances aux entraînements extérieurs étaient en rapport avec sa physionomie vieillie, usée et indifférente. Par où donc Samuel pourrait-il regagner l'ascendant qu'il possédait jadis sur son camarade d'étude ?

Julius, il suffisait de voir son visage pour s'en assurer, n'était plus cette nonchalante et molle nature à qui Samuel avait eu affaire. Sous son regard éteint, comme sous une eau stagnante un reptile, il cachait l'observation froide d'un diplomate dont Metternich avait été le maître.

Samuel n'avait-il donc aucune chance de le ressaisir ? Autrefois, il se serait retiré avec fierté, comptant sur son attraction fatale pour ramener à ses pieds, soumis et repentant, ce captif de sa supériorité. Mais lui-même était bien changé, et plus profondément peut-être que Julius. Il n'avait plus cette âpreté et cette raideur qui ne se serait pas baissée pour ramasser un diamant. Une amère expérience lui avait enseigné que la souplesse est plus forte que la force, et que les grandeurs humaines ont la porte trop basse pour qu'on

puisse y entrer sans se courber un peu.

Au lieu de laisser Julius dans sa froideur et dans son indifférence, Samuel se mit à l'examiner, à l'épier sous toutes ses faces, à tourner, pour ainsi dire, autour de son nouveau caractère, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque ouverture par laquelle il pût s'y glisser. Il mit la conversation sur tous les sujets : politique, art, plaisir, cherchant, à tort et à travers, une poignée par où il pût reprendre sa domination d'autrefois.

Et d'abord, dans quels termes était-il au juste avec Julius ? Le baron d'Hermelinfeld n'avait-il rien révélé à son fils qui posât entre eux deux quelque barrière insurmontable ? Il était important de s'en assurer.

Donc, fixant sur Julius son regard profond :

– Et le baron d'Hermelinfeld, lui demanda-t-il subitement, me haïssait-il toujours ?

– Toujours, répondit Julius pensif. À son lit de mort, il me recommandait encore avec de vives instances, si je te retrouvais, de t'éviter avec

horreur.

– Et c'est comme cela que tu lui obéis ?
demanda Samuel en ricanant.

– Il ne m'a jamais voulu donner de raisons, répliqua Julius. Je crois à un préjugé injuste, à une antipathie exagérée que ton caractère à toi n'était guère propre à adoucir. L'instinct de l'équité s'est sur ce point toujours révolté et se révolte encore aujourd'hui en moi contre l'obéissance filiale. D'ailleurs, dans cet abandon continu de tout ce qui s'appelle la vie, assez de choses nous ont quitté à l'âge où je suis parvenu, pour qu'on ne sacrifie pas sans des motifs plausibles le peu qui nous reste du passé. Hier, je t'ai à peu près reconnu sous ton déguisement, comme tu m'as reconnu sous mes rides. Je n'ai pu m'empêcher de sentir remuer en moi un ressouvenir des années anciennes. Je t'ai appelé. Merci d'être venu. Mais je ne m'attendais guère à te retrouver, après dix-sept ans, à un bal des Tuileries !

– C'est lord Drummond qui m'y a conduit, dit Samuel. Tu sais quel antiquaire je suis. Je me suis

chargé de son costume. Il n'était pas mal, hein ? pour avoir été fait à la hâte ; car lord Drummond n'est à Paris que depuis quinze jours. En récompense de ce service, lord Drummond, à la prière de cette vieille curiosité toujours jeune en moi, m'a amené avec lui.

– Nous voilà donc retrouvés, dit Julius.

– Nous voilà, dit Samuel, bien près l'un de l'autre, et bien loin tous deux de nous-mêmes.

– C'est vrai, reprit Julius. Nos rêves aussi sont morts ou partis. À propos de rêves, demanda-t-il tout à coup, qu'est devenue l'Union de Vertu ?

Samuel, frappé du ton dont cette question lui était faite, leva vivement les yeux et regarda Julius en face. Mais Julius souriait avec insouciance.

– Je présume, répliqua Samuel, que ton Excellence l'ambassadeur de Prusse n'est plus de l'Union ?

– Oh ! non, répondit nonchalamment Julius. Il y a longtemps que j'ai rompu avec ces folies de jeunesse. Et puis, Napoléon est mort, dit-il en

riant. Pourtant, n'ai-je pas entendu dire que l'Union avait encore des débris ?

– C'est possible, dit Samuel. Mais, depuis dix-sept ans que j'ai quitté l'Allemagne, je suis, naturellement, peu au fait de ce qui s'y passe.

Il détourna l'entretien. Il lui semblait que Julius épiait son visage, et il se sentait piqué d'être en butte aux investigations de celui qu'il venait observer.

« Ah ! fort bien, pensa-t-il ; il joue le même rôle que moi ; il me sonde comme je l'observe. Allons, il a gagné ; il faut en prendre mon parti. Soit, nous lutterons. »

Il fit courir l'entretien sur l'ambition, sur le jeu, sur les femmes, sans trouver dans Julius une fibre sensible. Ou Julius se tenait bien, ou il n'avait pour tout cela qu'indifférence et dédain.

« Par le diable ! se dit Samuel, j'échaufferai cet homme de neige ! »

– Me suis-je trompé ? dit-il à Julius ; il me semble que l'autre soir, à ce bal, quand la voix de cette femme s'est élevée, la même impression

nous a frappés l'un et l'autre.

Julius tressaillit.

– Oh ! reprit-il, c'est vrai, je ne sais pas qui est cette chanteuse, mais elle a touché à une mémoire toujours vivante en moi. Pauvre Christiane ! La façon terrible et mystérieuse dont elle est morte m'est sans cesse présente ; j'ai dans le cœur l'abîme sans fond où elle est tombée. Or, c'est étrange ! la voix un peu grêle de Christiane lorsqu'elle chantait au clavecin quelque air de Mozart n'avait, quand j'y réfléchis, aucun rapport avec la voix pleine et sûre de la cantatrice masquée... et cependant j'ai éprouvé ce soir quelque chose comme si j'entendais la voix de Christiane.

– C'est comme moi ! dit Samuel.

– Et, lorsqu'elle est venue recevoir les remerciements de la duchesse de Berry, certes, sa taille haute et ample ne ressemblait guère à la taille svelte et frêle de Christiane. Et cependant quelque chose s'est troublé dans mes entrailles, comme si je voyais ressusciter la morte.

Il eut un mouvement de joie en voyant que cette corde encore vibrerait chez Julius.

– Eh bien ! Julius, reprit-il soudain, veux-tu dîner demain avec cette cantatrice ?

– Avec elle ?

– Avec elle.

– Oh ! oui, répondit Julius.

Samuel eut peur des hésitations et des réflexions, et voulut en rester là pour cette fois. Il se leva.

– C'est convenu, dit-il à Julius. Il faut, pour le moment, que je te quitte ; mais tu recevras ce soir même une lettre ou une visite de lord Drummond qui te priera de venir dîner demain avec moi et avec elle.

VI

Première rencontre

Lothario était la loyauté et la sincérité même, et cependant nous devons reconnaître qu'il n'avait pas dit toute la vérité et rien que la vérité en demandant au comte d'Eberbach la permission d'aller chercher M. Samuel Gelb.

Il avait pris la liberté de faire remarquer à son oncle qu'ayant à parler à M. Samuel Gelb, il était tout simple, sans doute, que l'ambassadeur de Prusse n'allât pas chez lui, et lui fît dire de passer à l'ambassade ; mais qu'il serait peut-être convenable de lui atténuer ce dérangement en envoyant au-devant de lui quelqu'un de sa maison et de sa famille.

Julius n'avait vu là qu'une prévoyance de son jeune secrétaire et dévoué neveu pour son ami d'enfance, et il avait négligemment consenti.

Le fait est que, depuis vingt-quatre heures, la charmante image d'une lumineuse figure de seize ans se détachant sur le fond d'opale du matin troublait et bouleversait l'âme et la pensée de Lothario, et qu'il eût payé autrement cher qu'au prix d'une innocente tromperie le céleste bonheur de la revoir.

Lothario partit donc dans une des voitures de l'ambassade.

Mais, au lieu de suivre l'itinéraire qu'il avait vu prendre à Samuel, il ordonna au cocher d'arriver à Ménilmontant par Belleville.

C'était évidemment le plus long. Mais il en résultait deux choses : premièrement qu'il arriva après le départ de Samuel, et deuxièmement qu'il ne le rencontra pas en route.

Il fit arrêter sa voiture un peu avant la maison, à l'angle d'une rue, dit au cocher de l'attendre là, et se dirigea résolument vers la porte souhaitée.

Mais, à mesure qu'il approchait de cette chère porte, son pas se ralentissait. Son courage fondait à l'approche de celle qu'il allait revoir comme la

neige au soleil. L'idée de mettre la main à cette petite sonnette qui pendait là, comme pour l'inviter, lui faisait refluer tout le sang au cœur et le glaçait de frisson. Il alla jusqu'à la grille, leva le bras, et s'enfuit précipitamment.

Il fut longtemps sans oser sonner. Il rêvait des choses impossibles et absurdes. Il avait voulu qu'elle vînt sur la terrasse et qu'elle lui dît d'entrer.

La grille était fermée jusqu'à hauteur d'homme par un auvent en bois qui empêchait de voir ; il se recula de l'autre côté de la rue pour tâcher de l'apercevoir dans le jardin.

Mais il n'aperçut personne.

Il revint à la sonnette, et hésita encore. Si Samuel n'était pas parti ? Et s'il était parti, que dirait-il à cette jeune fille ? Quand même ce serait elle qui viendrait lui ouvrir, une fois qu'il aurait demandé M. Samuel Gelb de la part du comte d'Eberbach, et qu'elle lui aurait répondu qu'il venait de partir, quel prétexte aurait-il pour rester une seconde de plus ? Et d'ailleurs, ce ne serait pas même elle qui viendrait ouvrir, ce serait

quelque servante, la vieille femme qui lui avait déjà ouvert la veille. M. Samuel étant sorti, il n'aurait nul motif d'entrer même dans le jardin.

Il aurait mieux valu que Samuel ne fût pas sorti. Le pauvre Lothario se repentait d'avoir pris le chemin le plus long et se trouvait absurde d'être venu en retard exprès. Au contraire, il fallait arriver trop tôt. Il aurait eu une chance de trouver M. Samuel non habillé ; pendant qu'il aurait passé son habit, elle lui aurait tenu compagnie, il l'aurait vue. Tandis qu'avec son habileté et sa ruse, il s'était arrangé de manière à avoir un tête-à-tête avec une vieille servante.

Découragé, il se mit à marcher de long en large dans la ruelle, décidé presque à retourner à Paris sans rien tenter.

En marchant, il regardait tout, passants et maisons, et s'arrêtait aux moindres choses, croyant s'y arrêter pour elle, et saisissant tout prétexte de retarder d'une minute sa résolution.

Un gros éclat de rire lui fit tourner les yeux.

Cet éclat de rire était poussé par un charretier

auquel une sorte de paysanne tendait un papier.

– Eh ! ma commère, disait le charretier, vous êtes une belle femme et vous avez de beaux yeux, que le diable m'emporte ! Mais le gouvernement a oublié de m'apprendre à lire. Quand on veut que je réponde, on ne m'écrit pas, on me parle.

La paysanne lui dit quelques mots dans une langue qu'il ne comprit pas.

– Parlez une langue chrétienne, si vous désirez qu'on vous entende, reprit le charretier. Je ne comprends pas votre patois.

Et il fouetta ses chevaux.

La femme fit un geste d'impatience et de chagrin.

Lothario avait entendu ce qu'elle avait dit. Il s'approcha.

– Que demandez-vous, ma bonne femme ? dit-il en allemand.

La paysanne fit un mouvement de joie.

– Vous êtes d'Allemagne, monsieur ? fit-elle.

– Oui.

– Dieu soit loué ! alors, voulez-vous me dire où est cette adresse ?

Lothario prit le papier et lut : Rue des Lilas, numéro 3.

– Rue des Lilas, numéro 3, dit-il, surpris et charmé. Vous y êtes. Mais c'est donc chez M. Samuel Gelb que vous allez ?

– Oui.

– Et moi aussi.

– En ce cas, soyez assez bon pour me conduire.

À ce moment, elle le regarda et parut frappée de sa figure. Étonné des yeux curieux qu'elle fixait sur lui, il la regarda à son tour, et ne trouva rien qui lui rappelât quelqu'un qu'il eût déjà vu.

L'Allemande était une femme d'à peu près trente-quatre ou trente-cinq ans, d'une beauté calme, sérieuse, agreste. Ses yeux noirs profonds, ses épais cheveux noirs et son parler un peu solennel donnaient à toute sa personne quelque chose de fier et d'âpre que ne contrariait pas la simplicité de sa mante brune à raies bleues.

Tous deux se dirigeaient vers la porte de Samuel ; elle examinait Lothario, lui ne pensant bientôt plus à elle, ravi d'avoir son entrée et d'être contraint à l'audace.

En allant, elle lui parlait, peut-être pour le faire parler.

— Les Français sont un peuple moqueur. Ce charretier s'est moqué de moi parce qu'il ne sait pas lire. Ordinairement, quand je venais à Paris, j'étais accompagné d'un brave garçon de mon pays qui savait un peu de français. Mais il est retourné à Dieu cette année. Cependant je ne pouvais pas être un an sans venir. Le devoir qui m'appelle ici est trop sacré pour que je ne me mette pas en route, quoi qu'il advienne. Je suis venue. Mais vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur, à combien de peines et de dérisions j'ai été en butte tout le long du chemin. C'est donc bien drôle de ne pas savoir l'allemand, qu'ils se mettent tous à rire quand je parle !

Lothario était trop ému pour répondre ou même pour entendre. Une autre voix parlait en lui.

Ils étaient arrivés à la grille.

Lothario sonna, tout tremblant. Chaque coup de la sonnette lui retentit dans le cœur.

La même vieille femme qui avait reçu Lothario la veille vint ouvrir.

Lothario s'effaça et laissa passer l'Allemande.

– Mademoiselle Frédérique y est-elle ?
demanda celle-ci en allemand.

– Elle y est, répondit la vieille, en allemand aussi.

– Et elle va bien ?

– Très bien.

– Dieu soit béni ! s'écria la paysanne avec un accent de joie reconnaissante. Ma bonne madame Trichter, dites-lui, je vous prie, que celle qui vient tous les ans au printemps demande à la voir.

– Oh ! je vous reconnais bien, répondit madame Trichter. Entrez dans la maison. Entrez, monsieur.

Madame Trichter croyait que Lothario était avec la paysanne.

Elle les introduisit tous deux dans le salon, et monta avertir Frédérique.

Le nom de madame Trichter aura sans doute rappelé à nos lecteurs ce buveur grandiose qu'ils ont vu mourir si brusquement, dans la première partie de cette histoire, en présentant un placet à Napoléon. Ils ont peut-être oublié qu'avant de sacrifier ainsi à ses grands dessins égoïstes son fidèle renard de cœur, Samuel avait demandé à Trichter s'il donnerait volontiers sa vie pour assurer du pain à sa mère. Trichter avait répondu qu'il mourrait joyeusement pour qu'elle eût de quoi vivre. Trichter mort, Samuel s'était cru débiteur de la mère ; il l'avait fait venir de Strasbourg, et l'avait installée auprès de Frédérique, pour laquelle la digne et bonne femme avait été plus qu'une servante, presque une mère.

Frédérique apparut.

Lothario fut obligé de s'appuyer contre un meuble, tant le cœur lui battait.

Frédérique courut prendre les mains de la visiteuse :

– Asseyez-vous, ma bonne chère dame.

Elle lui avança un fauteuil. La paysanne ne s'assit pas.

– Laissez-moi d'abord vous voir, dit-elle, et vous admirer à mon aise. Toujours plus jolie, toujours aussi souriante, c'est-à-dire toujours aussi pure. Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Je viens de loin, mais cela paie le voyage.

Frédérique aperçut alors Lothario et rougit un peu.

– Monsieur est avec vous, bonne mère ? demanda-t-elle.

– Non, dit la paysanne. J'ai rencontré monsieur venant ici. Je ne le connais pas.

Lothario rougit légèrement aussi, lui.

– Mademoiselle, balbutia-t-il, je venais chercher M. Samuel Gelb de la part de M. le comte d'Eberbach.

– Le comte d'Eberbach ! s'écria l'étrangère.

– Mon ami est parti depuis une grande demi-heure, répondit Frédérique.

– Le comte d'Eberbach ? recommença vivement la paysanne en regardant Lothario en face. Vous avez parlé du comte d'Eberbach.

– Sans doute, dit Lothario, ne comprenant pas l'émotion où ce nom jetait l'Allemande.

– Il est à Paris ? demanda celle-ci.

– Oui, il vient d'être nommé ambassadeur de Prusse.

– Et comment va-t-il ?

– Dieu merci ! mon cher oncle est en bonne santé.

– Votre oncle ? Êtes-vous Lothario ?... Oh ! pardon... monsieur Lothario.

– Vous me connaissez ?

– Si je vous connais, s'écria l'étrangère.

– D'où êtes-vous ? de Berlin ? de Vienne ?

– Je suis... Mais que vous importe ? Vous n'avez pas besoin de me connaître, moi. Il suffit que je vous connaisse, vous et elle.

Et, couvrant du même regard Lothario et Frédérique :

– Eh bien ! enfants, la pauvre femme qui vous parle est heureuse de vous voir tous deux avec cette beauté et cette pureté sur le front, et elle remercie encore et toujours la Providence d’avoir bien voulu, dans ce peu d’heures qu’elle passe à Paris, vous faire rencontrer ensemble devant elle pour qu’elle puisse ensemble vous admirer et vous bénir.

Les deux jeunes gens, embarrassés de leur contenance, essayèrent de se regarder et baissèrent les yeux.

– Mais je ne crois pas vous avoir jamais vue, madame, dit Lothario pour dire quelque chose.

– Vous ne croyez pas ?

– Oh ! ne l’interrogez pas, monsieur, dit gentiment Frédérique, elle est mystérieuse comme une porte fermée. Il n’y a pas de clef qui ouvre ses secrets. Elle m’a juré sur son âme éternelle qu’elle n’était même pas ma parente, et tous les ans elle fait deux ou trois cents lieues pour me voir quelques minutes. Elle vient en l’absence de mon tuteur, qu’elle évite toujours, me fait des questions sur ma santé et sur mon

bonheur, et s'en retourne.

– Elle vous parle toujours quand vous êtes seule ? demanda Lothario.

– Oui, seule, dit Frédérique.

– Je me retire, dit tristement Lothario.

– Non, non, reprit vivement l'inconnue. Vous, c'est différent, vous pouvez être là. Je n'ai rien à lui dire que vous ne puissiez entendre. Vous n'êtes pas si étrangers l'un à l'autre.

– Nous ne sommes pas étrangers ! s'écria Lothario joyeux.

– Je n'ai jamais vu monsieur, objecta Frédérique.

– Et moi, avoua Lothario, j'ai vu pour la première fois mademoiselle hier matin, sur la terrasse.

– Ah ! vous m'avez vue ?

Lothario s'arrêta, confus de sa précipitation. Il lui semblait que son cœur allait se lire sur son visage.

L'Allemande sourit en les regardant.

– Oh ! murmura-t-elle, ils pourraient faire un ciel si l'enfer n'était entre eux. Eh bien ! Frédérique, dit-elle, que vous est-il arrivé depuis un an que nous ne nous sommes vus ?

– Oh ! mon Dieu, rien, répondit Frédérique. Toutes mes semaines se ressemblent. C'est toujours la même existence simple et tranquille. Les mêmes occupations et les mêmes personnes. Pas de nouveau venu dans ma vie. Je travaille, je couds, je lis, je fais de la musique, je prie, et je pense à mon père et à ma mère, que je n'ai jamais connus.

– C'est comme moi, interrompit Lothario.

– Et... celui que vous appelez votre tuteur ? demanda la paysanne, dont la figure s'assombrit en faisant cette question.

– Il est toujours excellent et dévoué.

– Et vous êtes heureuse avec lui ?

– Très heureuse.

– C'est étrange, c'est étrange, murmura l'étrangère, Dieu est dans ceci. N'importe ! ne lui parlez toujours pas de ma visite.

– Vous devriez bien ne pas me demander cela, dit Frédérique.

– Comment ?

– Écoutez donc ! avec vos mystères, j'ai par instants des scrupules, reprit la charmante fille. Élevée et nourrie par mon tuteur, ai-je le droit de recevoir des visites à son insu, de lui cacher ce qui se passe chez lui, de me défier de lui ? Si encore j'avais des raisons extrêmes. Mais quand je vous questionne, vous vous taisez. Vous ne voulez pas même me nommer mes parents. Mon tuteur dit qu'il ne sait rien de mon origine. Au moins, je vous en prie, parlez-moi de ma mère. Vous devez la connaître ! vous la connaissez !

– Non ! non ! ne m'interrogez pas, dit la paysanne. Je ne puis pas vous répondre.

– Eh bien ! si vous ne voulez pas me parler de ma mère, je croirai que vous venez dans de mauvais desseins, que vous êtes envoyée par des ennemis, peut-être pour m'épier et me perdre.

La paysanne se leva. Une larme roulait dans ses yeux.

Frédérique ne tint pas contre ce muet reproche. Elle se jeta dans les bras de l'inconnue, et lui demanda pardon.

— Chère enfant, dit la paysanne, ne me soupçonne jamais. Tu me ferais bien du mal, mais tu t'en ferais bien plus encore. Pourquoi je m'intéresse à toi ? Pour mille raisons que je ne puis te dire. J'ai fait, dans une heure de trouble, une chose d'où peut résulter ton malheur. Jusqu'à présent, la bonté divine nous a préservées, et ce qui aurait pu te perdre paraît avoir été heureux. Mais qui sait l'avenir ? S'il t'arrive malheur, c'est moi qui en aurais été la cause. C'est pourquoi ma vie t'est dévouée. Prends-la le jour où tu voudras ; elle t'appartient. Quand tu auras besoin de moi, ou seulement quand tu auras quelque chose à m'apprendre, quoi que ce soit, un changement de ton sort, un changement de demeure, écris-moi, comme tu as toujours eu la bonté de le faire, à la même adresse, à Heidelberg. Qu'enfin je ne te perde jamais de vue. Oh ! je t'en supplie, crois en moi.

Elle se tourna vers Lothario.

– Vous qui restez à Paris, dit-elle, je vous la recommande. Veillez sur elle, ne la quittez pas des yeux. Elle peut, d'un jour à l'autre, courir des dangers dont elle ne se doute pas.

– Malheureusement, dit Lothario, je n'ai pas le droit de protéger mademoiselle.

– Si ! vous l'avez ! répliqua l'inconnue. Je vous jure que vous l'avez.

– Vraiment ? Mais mademoiselle Frédérique ne me le reconnaîtra pas.

– Je reconnais, dit Frédérique, à tout bon et honnête cœur le droit de protéger ceux qui sont en péril. Mais je n'ai pas besoin de personne tant que j'aurai mon tuteur.

La paysanne hocha la tête avec un sourire amer.

– Nous serons deux, mademoiselle, dit Lothario transporté d'aise de se trouver mêlé à la vie de Frédérique. Votre tuteur est un vieil ami de mon oncle ; ils vont renouer connaissance, et l'on me permettra de venir ici quelquefois. Mon oncle permettra que M. Samuel Gelb m'accueille. M.

Samuel Gelb est dans ce moment à l'ambassade ; je l'y trouverai peut-être encore en rentrant. Je me ferai présenter à lui. Quel bonheur !

– Ah ! ils se revoient ? dit l'étrangère à voix basse, et comme se parlant à elle-même. Ah ! Samuel a ressaisi Julius ? Tant pis ! De nouvelles calamités s'apprêtent. Lothario, reprit-elle à voix haute, veillez sur elle, et veillez sur M. le comte. Moi, je vais retourner dans mon pays, contente du présent, inquiète de l'avenir. Adieu, Frédérique, je ne reviendrai pas avant un an.

– Ah ! moi, dit Lothario, je reviendrai avant deux jours.

L'inconnue embrassa Frédérique sur le front, prononça une bénédiction qu'on n'entendit pas et sortit du salon.

Frédérique la reconduisit jusqu'à la grille, et la paysanne et Lothario sortirent, laissant Frédérique toute rêveuse et en proie aux nouvelles émotions que devait jeter dans le cœur de la jeune fille cette improvisation d'intimité avec ce doux et élégant jeune homme, le premier qui fût entré dans sa solitude.

VII

Chez Olympia

Olympia occupait, île Saint-Louis, sur le quai du Midi, le premier étage d'un ancien hôtel d'un air noble et sévère.

En entrant dans son appartement, on ne se serait pas cru, certes, chez une actrice. Nulle part, ces frivolités neuves, ces modes du matin, nécessaires aujourd'hui, demain impossibles, cette richesse inintelligente de la parvenue. Ni luxe ni coquetterie. L'antichambre donnait sur une salle à manger tendue de vieilles tapisseries. Le salon, tout en bois de chêne sculpté çà et là de roses et de vignes, et dont le plafond était peint par Lebrun, n'était pas contrarié par l'ameublement sobre et digne.

Un grand piano d'ébène à filets d'or, placé en face de la cheminée, aurait seul pu dire à quel

grand artiste ce logement appartenait ; autrement, on se serait moins attendu à une chanteuse qu'à une grande dame.

Au moment où nous prenons la liberté d'introduire nos lecteurs chez la cantatrice qui avait remué tant d'émotions au bal de la duchesse de Berry, Olympia, vêtue d'un ample peignoir de cachemire blanc, était dans le salon et achevait de donner des instructions à un valet de pied.

Olympia pouvait avoir trente-quatre ans. C'est dire qu'elle était dans toute la puissance d'une beauté chaude et ferme accentuée par les tons ardents des soleils d'Italie. La douceur de ses yeux, d'un bleu profond et presque noir, se relevait par moments d'un regard vif et résolu. On y sentait la force sous la bonté, et, sous la grâce de la femme, une décision virile.

Une immense profusion de cheveux d'un or fauve et superbe ruisselaient, comme une auréole de flamme, le long de ses tempes, et tourbillonnaient derrière sa tête. Son teint, d'une pâleur rayonnante, avait l'éclat mat d'un marbre blond.

Des mains d'impératrice, une taille fière et souple, et sur toute sa personne ce signe particulier que l'art imprime à ses élus pour les distinguer de la foule ; tout complétait cette belle et sereine créature faite pour passionner les yeux comme les oreilles. La figure était digne de la voix.

– Vous entendez, Paolo, disait Olympia au valet de pied, quand vous aurez remis ces quinze cents francs au maire de l'arrondissement, et ces quinze cents autres à M. le curé de Notre-Dame, vous monterez, en revenant, chez cette pauvre femme dont le fils est tombé à la conscription, et vous lui remettrez ces mille francs. On m'a dit que c'était suffisant pour racheter son fils. Elle ne pleurera plus.

– Je lui dirai, demanda le valet, que je viens de la part de madame ?

– Non pas ! répondit Olympia. Vous direz, sans nommer personne, que vous venez du faubourg Saint-Germain.

Le valet partit.

Il n'avait pas refermé la porte du salon, que tout à coup deux ou trois coussins d'un vaste canapé qui était auprès du piano se mirent à s'agiter. Olympia se retourna et vit se dresser entre les oreillers de soie une tête vive et bizarre aux cheveux noirs bouclés, aux yeux noirs, aux dents blanches. L'homme sur les épaules duquel souriait cette tête s'était tenu pelotonné et caché sous les coussins.

Sans quitter sa position horizontale :

– Alors, ma très chère sœur, dit-il à Olympia, tu ne gardes encore absolument rien pour toi ?

– Que diable faisais-tu là, Gamba ? dit la chanteuse.

– Une question n'est pas une réponse, reprit le singulier personnage. Madame la duchesse de Berry a eu l'idée intelligente de te faire prier de chanter chez elle, et la gracieuse idée de te remercier de ton chant en t'envoyant deux cents louis. Si, sur ces deux cents louis, tu donnes quinze cents francs au maire, quinze cents francs au curé, et mille francs à la vieille, je recommence à te demander ce que tu garderas

pour toi ?

– Je garde, répliqua gravement Olympia, les quatre lignes que Madame a dictées et signées. Un remerciement d'une telle main n'est-il pas plus précieux que deux cents misérables louis ? Et, à présent que j'ai répondu à ta question, réponds à la mienne. Que faisais-tu là ?

– Moi ? dit Gamba. Eh ! parbleu ! j'espionnais la charité d'un ange sans ailes, et j'exerçais la souplesse d'un homme sans os. Quand tu es entrée tout à l'heure dans le salon, j'étais en train de me dégourdir un peu les muscles et de repasser quelques-uns de mes anciens sauts de carpe. Ta venue subite m'a interloqué, et, de peur d'être pris en flagrant délit de saltimbanquerie, je me suis enfoui dans les profondeurs de ce canapé, où je serais resté enterré jusqu'à ton départ sans l'explosion d'horreur que m'a arrachée ta vertu.

Ce disant, il signor Gamba sauta prestement du canapé, et vint, d'un bond élastique, tomber en arrêt solide et souple devant la table où était assise Olympia.

– Étrange garçon ! fit-elle en souriant.

C'était, en effet, un étrange et curieux être, ce Gamba ! Petit, svelte, la taille mince et les épaules carrées, un cou de jeune taureau, un mélange de délicatesse et de vigueur, nerveux, les attaches fines, il avait des mains de femme et des poignets d'Hercule. Ce qui frappait surtout en le regardant, c'était un contraste flagrant entre son allure et son costume. Sa vivacité ordinaire ne savait évidemment comment se comporter avec cet habit noir et ce pantalon qu'il avait pris à larges plis, sans doute, mais dont les bretelles et les sous-pieds le mettaient au martyre. Il semblait dépaysé dans cet accoutrement de tout le monde, et il avait quelque chose d'un clown en cage dans un frac.

Un seul détail dans son costume devait ravir sa fantaisie méridionale autant qu'il choquait notre élégance étriquée : c'était une paire de vastes anneaux d'oreille en or qui pendaient et battaient le long de ses joues, et qui, dans la prestesse de ses mouvements, ajoutaient deux rayons aux rayons de ses yeux. Aucune prière, aucune considération n'avait pu déterminer Gamba à renoncer à cet ornement splendide.

Olympia retint le sourire qu'avait amené sur ses lèvres le saut brusque de Gamba, et prit l'air le plus sérieux qu'elle put.

– Mon cher frère n'apprendra donc jamais la dignité et la tenue ? dit-elle. À quarante ans tout à l'heure, mon cher frère aîné devrait pourtant avoir un peu moins de vif argent dans les veines.

– Ah ! ma foi, tant pis ! s'écria Gamba. Il n'y a là personne. Lord Drummond ne nous regarde pas. Laisse-moi me détirer un peu. Si tu savais comme j'en ai assez du grand monde en général et de Paris en particulier ! Quel affreux pays que la France ! Le soleil se repose cinq jours par semaine de s'être battu les deux autres. Je m'y ennuie et je m'y enrhume. Ajoute à cela lord Drummond, l'homme brouillard. Je crois, *corpo di Bacco*, que je regrette ici le climat et le séjour de Vienne !

Olympia tressaillit douloureusement.

– Tu m'avais promis, frère, dit-elle, de ne jamais me reparler de Vienne et des deux mois que nous y avons passés.

– C'est vrai ! Oh ! pardon, sœur ! Je suis un étourdi bavard. Parlons de l'Italie, ô chère Italie !

– Tu aimes donc bien l'Italie, Gamba ?

– C'est ma mère, dit Gamba, dont la voix s'attendrit, et dont l'œil eut presque une intention de larmes.

» Et puis, reprit-il plus gaiement, en Italie, il fait chaud et il y a un soleil. De plus, j'y ai des amis dans presque toutes les villes, des allumeurs de quinquets, des figurants, des souffleurs. La nuit, après le spectacle, je m'en vais avec eux dans quelque cabaret, j'ôte mon habit, et il faut me voir me livrer à tout ce que la nature et l'air permettent de fantaisies aux hommes désarticulés. Et ce sont des applaudissements, et ce sont des cris de joie. Tandis qu'ici, je ne connais personne. Au lieu de t'engager à un théâtre où je n'aurais pas tardé à faire quelque honorable connaissance parmi les comparses et les pompiers, tu te tiens majestueusement dans un hôtel où je suis réduit à la compagnie de lords et de princes. Quel ennui ! Il faut que je sois jour et nuit un monsieur, un riche ganté, guindé,

cravaté ; jamais un saltimbanque ! jamais à mon
aise ! Est-ce une vie ? Je t'aime tant que, pour toi,
je m'astreins au luxe, je me résigne à coucher
dans des appartements somptueux, je subis des
domestiques, je m'assujettis à des repas
splendides. Mais je regrette ma misère, mon bon
sommeil en plein air, le macaroni de la place, et
surtout la corde raide et la pyramide humaine !
Ah ! penser qu'il y a des pauvres qui envient les
riches !

Gamba disait ces choses comiques d'un accent
si pénétrant, qu'Olympia, tout en souriant, se
sentit presque touchée de ses lamentations
absurdes.

– Ne t'afflige pas, mon pauvre Gamba, ton
vœu pourrait bien être réalisé plus tôt que tu ne
l'espères et que je ne l'aurais voulu.

– Nous retournerions en Italie ?

– Hélas ! oui, reprit Olympia. Je ne suis pas
comme toi, moi, j'aime Paris.

– Si tu l'aimes, interrompit tristement le
pauvre homme, nous y resterons.

– Non, répondit-elle. J’aime dans Paris la ville sacrée des artistes, la capitale des intelligences, la cité qui distribue les couronnes définitives. C’est Paris qui baptise et qui nomme les réputations et les talents. Personne n’est sûr de soi tant que la France n’a pas prononcé. Un jour donc, je me suis mise à douter de mon inspiration et de ma puissance, et j’ai éprouvé l’irrésistible besoin de venir demander à ce juge suprême ce que je valais. Justement, lord Drummond me suppliait de venir le rejoindre à Paris. J’espérais pouvoir y chanter, bien que lord Drummond, tu sais comme il est jaloux de ma voix ! déclarât s’y opposer d’avance. J’ai essayé de m’entendre, sans lui en parler, avec le Théâtre-Italien. Mais il avait prévu sans doute le coup. J’ai eu beau accepter d’avance toutes les conditions possibles, offrir de chanter pour rien, on m’a objecté des engagements pris, le danger de créer des concurrences aux vogues établies. En somme, j’ai trouvé la porte fermée. Eh bien ! je retournerai où les portes me sont ouvertes ; car, vois-tu, Gamba, j’ai besoin de chanter.

– Comme moi de sauter ! Oh ! je comprends

cela ! s'écria Gamba. Oh ! oui, les tours d'agilité du gosier ou des reins ! le cercle des bouches béantes, les applaudissements, le triomphe ! c'est la vie !

– Non, reprit Olympia en secouant sa belle tête noire mélancolique, non. Si j'aime le chant, la musique divine, les grands maîtres et cette suprême consolation de l'art, ce n'est pas pour les bravos, pour la renommée, pour la gloire, mais pour moi-même, pour l'émotion que je ressens et que je communique, pour répandre au dehors un trop-plein que j'ai dans le cœur. J'ai en moi quelque chose qui m'étoufferait, je crois, si je ne l'épanchais pas dans les autres. Je ne chante pas pour être applaudie, frère, mais pour vivre.

– N'importe, dit Gamba, tu penses à quitter Paris ?

– Oui.

– Et à retourner en Italie ?

– Oui.

– Bientôt ?

– Avant quinze jours.

– C’est bien vrai ? Tu ne dis pas cela pour tromper ton pauvre Zorzi ?

– Je te le promets.

Il y avait deux fauteuils dorés appuyés dos à dos. Sans répondre un mot, Gamba se renversa brusquement en arrière, tomba la colonne vertébrale posée sur le double dossier, et, par un prodigieux saut de carpe, alla retomber debout les pieds joints de l’autre côté des fauteuils.

C’était sa manière d’exprimer sa joie.

Olympia jeta un cri.

– Malheureux, dit-elle effrayée en souriant, tu finiras par te casser le cou, sans compter que tu commenceras par casser mes meubles.

– Ah ! tu m’insultes ! répondit Gamba blessé dans son amour-propre d’acrobate.

Et, comme pour se venger de cette crainte injurieuse, il sauta sur le canapé, enjamba un bahut, grimpa du bahut sur une sorte de torchère en bois doré qui supportait un énorme vase du Japon, et, de la torchère, sur le sommet du vase, où il se tint en équilibre.

– Je t'en prie, descends, s'écria Olympia épouvantée.

– Sois tranquille, dit-il, je célèbre notre glorieuse rentrée en Italie.

Et, se gonflant les joues et imitant avec son gosier le son, et avec ses mains le mouvement de la trompette, il se mit à chanter bruyamment :
« Tara ! tara ! tara ! »

Tout à coup la voix lui expira au gosier, et Olympia, étonnée, le vit pâlir et prendre une contenance piteuse.

C'était lord Drummond qui entrait.

Le vacarme des fanfares de Gamba avait empêché d'entendre le valet qui était venu l'annoncer. De sorte que Gamba s'était brusquement trouvé face à face avec la gravité froide du rigide gentleman.

Le pauvre Gamba se laissa tomber, plutôt qu'il ne sauta, du haut du vase sur le plancher.

Olympia ne put retenir un joyeux éclat de rire.

Lord Drummond, réprimant un mouvement de mauvaise humeur, regarda la chanteuse d'un air

qui lui reprochait d'encourager son frère à ces divertissements de mauvais ton.

Mais elle n'en continua pas moins à rire de bon cœur.

Gamba, humilié de sa position, hésita s'il ne quitterait pas la place ; mais la pensée de traverser le salon devant ce seigneur grave l'inonda d'une sueur glacée ; la porte était loin et le canapé était près. Il opta pour le canapé, et s'y affaissa silencieusement, tâchant d'affecter une pose convenable et décente.

Il aurait pu sortir sans inconvénient, lord Drummond ne faisait plus attention à lui. En voyant Olympia, lord Drummond n'avait plus vu qu'elle. Son regard, habituellement froid et poli, s'était, sur elle, fondu en une sympathie inexprimable, en admiration mêlée de tendresse, presque en extase.

Elle lui tendit une main qu'il baisa.

Puis elle lui montra un fauteuil, et ils s'assirent près du feu.

– Mon cher lord, demanda-t-elle, qu'est-ce qui

me vaut, de si bonne heure, la joie de votre
visite ?

– Je viens, dit-il, solliciter un service de vous,
madame.

– Un service de moi ?

– Oui, je donne à souper aujourd’hui. Je viens
vous prier d’y venir... Oh ! non pas seule, avec
votre frère.

VIII

L'amoureux d'une voix

Gamba, à cette invitation à un gala du grand monde, fit une grimace piteuse. Pour Olympia, après un moment de silence :

– Mon cher frère, laisse-nous un moment seuls, lord Drummond et moi, dit-elle.

Le bohémien en frac ne se le fit pas dire deux fois, salua tôt et s'esquiva vite, sans pouvoir ou vouloir se douter du duel sans témoins qui allait suivre.

Olympia reprit froidement :

– Est-ce qu'il y aura du monde à votre souper, milord ?

– Quelques amis, répondit lord Drummond.

– J'irai, dit Olympia.

– Merci, *diva carissima*.

– Oh ! ne me remerciez pas si vite, reprit-elle. Ce n'est pas pour vous que j'accepte, c'est pour moi. Je m'ennuie de ne chanter que pour mon piano. On me priera sans doute de dire quelques airs, et je pourrai remuer des cœurs au souffle du mien.

Lord Drummond prit subitement une expression d'embarras et de souffrance :

– Pardon, Olympia, mais c'est que précisément je comptais vous supplier de ne pas chanter à ce souper.

– Ah ! encore ? fit-elle.

– Vous savez la douleur que vous mêlez à ma joie quand je ne suis pas seul à vous entendre ?

– Soit ! dit Olympia, je ne chanterai pas ; je n'irai pas souper.

Lord Drummond, qui avait eu un éclair de joie à la première partie de la phrase, se récria à la seconde.

– J'ai promis que vous viendriez, dit-il.

– Eh bien ! vous direz que j'ai refusé de tenir votre promesse.

– Mais quelle mine ferai-je devant des convives qui ne viennent que pour vous ?

– Vous ferez la mine qu'il vous plaira.

Lord Drummond insista encore.

– Si je vous demande cela comme un service ?

– Choisissez, dit-elle. Ou je n'irai pas, ou je chanterai.

Il n'insista plus, et tous deux restèrent un moment en silence, lui gêné, elle déterminée.

Ce fut lui qui reprit la parole.

– La manière dont vous avez accueilli ma première supplique, dit-il, est médiocrement encourageante, et cependant j'aurais, vous vous en doutez bien, à vous en adresser une deuxième.

– Laquelle ? dit-elle gravement.

– Vous venez de dire que vous vous ennuyez de ne chanter que pour votre piano. Vous savez bien pourtant qu'il y a au monde un être dont vous faites l'ivresse et l'extase en daignant

chanter pour lui.

– Vous ?

– Puisque c'est votre bonheur de chanter, que c'est le mien de vous entendre, pourquoi ne profitons-nous pas de cet instant où nous sommes ensemble ?

– Je ne suis pas en voix aujourd'hui, répliqua-t-elle.

– Parce que nous sommes seuls ?

– Justement. Tenez, milord, il faut que je vous parle avec franchise, puisque l'occasion s'en présente. Je vous préviens que je suis résolue à ne plus subir cette intolérable domination à laquelle vous m'avez réduite, je ne sais comment. Dieu ne m'a pas donné une voix pour que je me taise, et la puissance d'émouvoir la foule pour que je m'éloigne de la foule. Il ne me convient plus d'être inspirée à huis clos. Quand vous voudrez m'entendre, vous inviterez du monde. Je chanterai en public ou je ne chanterai pas. Je suis bien aise de pouvoir vous refuser la seule chose à laquelle vous teniez, à vous qui me refusez la

seule chose à quoi je tiens.

– Qu'est-ce que je vous refuse, Olympia ?

– Si vous vous borniez à me refuser de me laisser chanter devant vos amis ou à me défendre de paraître sur un théâtre, je ne suis pas, Dieu merci ! sous votre tutelle, et je me serais engagée sans votre signature. Mais croyez-vous que je ne devine pas que c'est vous qui avez sournoisement empêché les Italiens de me prendre ? Me croyez-vous assez naïve pour supposer qu'un théâtre repousse une cantatrice comme moi, qui s'offre pour rien ? Combien cela vous a-t-il coûté ? On a dû vous prendre bien cher, hein ? Au moins, donnez cette satisfaction à mon amour-propre d'avouer que vous avez plus dépensé pour m'empêcher de chanter que vous n'auriez fait pour en faire chanter une autre.

Lord Drummond eut aux lèvres un sourire imperceptible.

– Vous l'avouez, continua Olympia. Alors, que suis-je venue faire à Paris ? Donner des concerts, ce n'est plus le théâtre, le drame, la passion, l'art, la vie ! Même au bal costumé de

madame la duchesse de Berry, où vous avez eu la prodigieuse complaisance de me laisser paraître masquée, j'ai senti que ce n'était pas le théâtre. Donc, je vous le répète, il faut que vous en preniez votre parti, il ne me plaît plus de me soumettre à vos fantaisies. Vous êtes noble et riche, vous avez des caprices, il entre dans vos goûts d'avoir une chanteuse à vous qui ne soit qu'à vous, qui n'ait des notes que pour vous. Si c'était de l'amour, je vous comprendrais. Mais vous ne m'aimez pas, Dieu merci ! vous ne m'avez jamais fait de déclaration ; et si vous m'en aviez fait, vous ne seriez pas chez moi. La femme, et c'est ce qui m'a plu d'abord en vous, n'existe pas pour vous ; vous ne connaissez que la chanteuse. Vous n'êtes pas jaloux de ma figure, de ma personne, de moi ; vous me tourmentez souvent pour me faire dîner avec vos amis à condition que je ne chanterai pas. On raconte des histoires de millionnaires qui ont eu l'immense égoïsme de louer un soir toutes les places d'une salle de spectacle, et d'avoir la représentation pour eux seuls. Vous, votre égoïsme va plus loin ; ce n'est pas une

représentation que vous voulez, il vous faut toutes les représentations. Vous me confisquez. Mais, pour cela, vous avez besoin de mon consentement, et je vous le retire.

Lord Drummond pâlit.

– Non, certes, poursuivit-elle, je ne veux plus être la très humble servante de vos excentricités. Si vous aviez pour moi, non pas de l’amour, je ne vous le permettrais pas, mais de l’affection, vous savez que le chant est ma vie, vous ne voudriez pas plus me priver de chanter que de respirer. Sous prétexte que vous êtes jaloux de ma voix, vous vous mettez entre moi et mon rêve, vous me retirez cette noble joie de remuer Paris et de faire palpiter mon âme dans cette âme du monde. Puisque vous avez vos bizarreries, vous devez comprendre celles des autres. Moi, la mienne est de communiquer aux salles combles les inspirations qui m’agitent le cœur, tout ce que j’éprouve, tout ce qui me déborde. Je ne vois pas pourquoi je sacrifierais ma fantaisie à la vôtre. Vous n’avez aucun droit sur moi. Je suis libre. Je chanterai où bon me semble.

Un tressaillement plissa la bouche de lord Drummond, comme celle d'Othello lorsque Iago lui dit que Desdemone aime Cassio.

– C'est la guerre déclarée ? dit-il.

– La guerre, soit ! si vous appelez cela la guerre.

– Et nos conventions ?

– Votre rêve étrange de dilettante a pu d'abord charmer et toucher en moi l'artiste. Vous aimiez ma voix jalousement, comme j'aime l'art. Cette ressemblance m'a plu, et je me suis quelque temps prêtée à ce que je croyais une originalité d'enthousiaste. Mais je m'aperçois que ce n'est qu'un égoïsme d'homme blasé, et je me révolte !

– Vous chanterez en public ?

– Oui, certes !

– Malgré toutes prières ?

– Malgré toutes prières.

– Je vous en empêcherai.

Olympia la regarda en face :

– Vous paierez tous les théâtres, comme le

Théâtre-Italien, pour qu'ils ne m'engagent pas ?
Votre fortune n'y suffirait pas !

– Je ne sais pas ce que je ferai, dit lord Drummond ; mais je vous empêcherai de chanter en public.

– Vous me sifflerez ?

Lord Drummond ne répondit pas.

– Vous parliez de nos conventions, continua Olympia s'animant par degrés ; allons, dites donc que vous me redemanderez les cinquante mille francs que vous m'avez prêtés ?

Il fit un geste d'énergique dénégation. Mais elle, avec un mouvement de fierté irritée, alla à un secrétaire, l'ouvrit, y prit une masse de billets de banque et les tendit à lord Drummond.

– Voici vos cinquante mille francs, dit-elle.

Et, comme il ne les prenait pas, elle les jeta sur la table.

– Cela vous étonne ? reprit-elle. Sachez que je me suis engagée à Venise pour toute la saison prochaine, et j'ai exigé qu'on me payât d'avance. Dieu soit loué ! je puis vous payer, et je ne vous

dois plus rien.

Lord Drummond resta consterné et pâissant. Cette chère passion, à laquelle il tenait plus qu'à sa vie, elle allait lui échapper.

– Oui, reprit Olympia, je suis une femme insouciant et prodigue, je ne sais pas compter ni refuser, l'argent me glisse comme l'eau entre les doigts. Un jour que j'avais trop loyalement oublié mes riches créanciers pour les pauvres habitants d'un bourg incendié, vous vous êtes trouvé là pour empêcher qu'on ne saisis mon palais. J'ai accepté de vous ce service parce que j'ai pensé que vous ne me le vendiez pas. Je vous en ai été reconnaissante, et c'est pour vous remercier que j'ai cédé d'abord en riant à vos singularités. Mais quand j'avais fait de vous un ami, vous voulez vous faire mon maître ! Je me dégage et je romps. Je vous rends votre argent, et je vous reprends mon amitié. L'argent ? si vous avez cru me tenir par ce lien, vous vous êtes trompé. Je n'en ai jamais eu besoin que pour donner. Quant à moi, je ne connais pour luxe et pour vraie richesse que l'art, et je ne serai jamais plus fière que dans une

petite chambre sous les toits, où je chanterai comme un oiseau.

Elle se tut. Au ton ferme et résolu dont elle avait parlé, lord Drummond avait compris que c'était là une décision contre laquelle tout se brisait, tout, excepté peut-être l'art même qui lui enlevait son bonheur.

– Ainsi, dit-il, mon crime est de vous admirer ? Vous, artiste, vous me reprochez de sentir si vivement l'art, que je suis amoureux d'une voix comme on l'est d'une femme, et que j'ai pour l'âme, exprimée en chants divins, la même jalousie que d'autres ont pour le corps ?

– Je vous ai dit que c'était cela qui m'avait d'abord touchée, dit-elle plus doucement.

Lord Drummond s'aperçut de l'avantage qu'il avait repris, et continua :

– Oui, c'est vrai, je suis jaloux de votre chant ; mais ce n'est pas seulement à cause de moi, c'est aussi à cause de vous. C'est vrai, j'ai des accès de colère quand je vous vois jeter à la foule grossière ces notes où vous mettez tant de votre

âme. Le public vous admire brutalement ; il ne comprend pas ce que vous êtes : il est indigne de vous entendre. Votre voix, qui m'ouvre le ciel, les laisse sur la terre. Ah ! pourquoi permettez-vous cet Éden de pures mélodies à tous ces hommes infirmes et stupides ? Pourquoi rabaissez-vous le firmament au niveau du pavé des rues ? Ce que vous appelez une représentation, je l'appelle une profanation.

— C'est tout le contraire, dit Olympia. Le théâtre, c'est le piédestal, c'est le trépied enflammé d'où la prêtresse rend ses oracles aux multitudes et répand le dieu qui la dévore. Vous voulez que je descende du trépied et que je rampe à terre. Vous voulez que j'éteigne la divinité dans mon âme et que je redevienne femme.

— Je ne veux pas, répliqua lord Drummond avec une ardeur étrange dans cet Anglais flegmatique, que vous éteigniez votre divinité ; je veux qu'elle ne brûle que pour moi. Je veux être seul à posséder les célestes dons que vous distribuez ; je ne veux les partager avec personne. Oh ! je vous en conjure, Olympia, ne raillez pas

et ne désespérez pas cette bizarre passion que je ressens auprès de vous. Ne me punissez pas de vous aimer autrement qu'on aime les autres femmes. Voyons : réfléchissez. Je vous aimerais d'un amour vulgaire : à quoi cela m'avancera-t-il, puisque vous êtes plus froide et plus chaste qu'un marbre ? N'avez-vous pas dit non à toutes les déclarations et à toutes les prières que vous ont faites votre beauté et votre génie ? Toutes les recherches, toutes les persistances, tous les efforts, tous les assauts n'ont-ils pas été inutiles ? Eh bien ! puisque vous ne voulez pas être aimée comme les femmes ordinaires, laissez-moi alors vous aimer autrement. Vous êtes faites pour comprendre un cœur comme le mien, et pour me passer mon amour d'artiste, vous qui ne voulez du monde que l'art, vous, religieuse de l'art, nonne de la musique pour qui l'Opéra est un couvent, à qui l'on n'a jamais connu de passion que pour les beaux rôles et d'amants que Mozart et Cimarosa. Au nom de Rossini, comprenez-moi et exaucez-moi ! N'ayez de génie, d'âme et de voix que pour moi seul, et, en échange, prenez de moi tout ce que vous voudrez, depuis ma fortune

jusqu'à mon nom, jusqu'à mon sang. Oh ! si vous vouliez m'épouser ! Une fois ma femme, vous seriez bien forcée de m'obéir et de me sacrifier cet affreux rival que vous me préférez, le théâtre !

Lord Drummond parlait d'un accent si vrai, qu'Olympia se sentit émue malgré elle.

– Mylord, dit-elle, vous êtes presque aussi touchant qu'absurde.

– Voulez-vous m'épouser ? reprit-il.

– Ne me parlez jamais de cette folie, répondit-elle sérieusement. Tenez, ajouta-t-elle en tendant la main, réconcilions-nous. Je ne reviens pas sur ce que je vous ai dit. Je veux être libre. Mais nous pouvons rester amis. Cela vous va-t-il ?

– J'aime mieux cela que rien, dit lord Drummond.

– Donc, c'est entendu. Vous restez mon ami, à deux conditions. La première, c'est que vous allez reprendre votre argent.

Elle prit les billets et les lui remit dans la main.

– Si j'en ai besoin, je vous les redemanderai,

dit-elle pour lui adoucir ce paiement. La seconde condition, c'est que je serai maîtresse de moi, que je chanterai où il me plaira, et que je retournerai passer la saison à Venise.

– J'irai avec vous, dit lord Drummond.

– Soit, dit-elle. Je chanterai toutes les fois que je voudrai, devant qui je voudrai, devant vos amis de ce soir. Est-ce dit ?

– C'est dit, répliqua lord Drummond.

– Et vous ne serez pas morose ?

– Oh ! cela, je n'en répons pas !

– Je vous passerai quelques accès d'humeur dans les premiers temps. Et puis, vous vous y ferez. J'aurai d'ailleurs un moyen bien simple de faire que vous soyez content de m'entendre chanter en public, ce sera de ne plus jamais chanter pour vous seul. Vous aimerez encore mieux m'entendre en public que pas du tout.

– Oh ! n'employez pas ce moyen, dit-il. Je préfère être content tout de suite.

– Voilà que vous vous apprivoisez, dit-elle gaiement. Eh bien ! je ne veux pas être en reste

avec vous, et, puisque vous êtes gracieux pour moi, je serai gracieuse pour vous. Je vous octroie deux faveurs qui vont vous charmer : d'abord, je ne chanterai pas ce soir pour vos amis.

– Ah ! s'écria lord Drummond avec un cri de joie.

– En outre, je vais chanter tout de suite pour vous.

Elle alla au piano, et se mit à chanter le grand air final de la *Cenerentola* : *Perche tremar ? Perche ?* ce cri superbe de triomphe et de pardon d'une âme généreuse et douce qui console dans sa joie ce qui a causé sa peine.

Lord Drummond était ravi, transporté, ivre. Chaque note de cette divine musique, si divinement interprétée, vibrait dans tous les échos de ses entrailles. L'âme de cet étrange amoureux d'une voix était comme un autre instrument qui accompagnait l'accent tout-puissant de la chanteuse, et les doigts d'Olympia jouaient à la fois des touches du piano et des fibres de son cœur.

Quand la dernière vibration se fut éteinte, il n'applaudit pas, et ne dit pas un mot à Olympia.

– Et elle ne veut pas que je sois jaloux d'une telle émotion ! murmura-t-il seulement d'un air sombre.

Puis, voulant s'arracher sans doute aux idées qui l'absorbaient :

– Ainsi, vous viendrez ce soir ? dit-il en se levant.

– Oui. Vous ne recevez que vos amis, je présume. Qui aurez-vous ?

– Des personnes que vous ne devez pas connaître : l'ambassadeur de Prusse...

– L'ambassadeur de Prusse ! s'écria Olympia qui tressaillit subitement.

– Oui, je lui ai été présenté hier soir, et je l'ai invité.

– Le comte d'Eberbach ?

– Oui.

– En ce cas, dit Olympia, c'est impossible. Je n'irai pas.

– Pourquoi donc ? demanda lord Drummond étonné. Est-ce que vous avez quelque chose contre d'Eberbach ? Le connaissez-vous ?

– Non.

– Eh bien ?

– De fait, reprit-elle, comme se parlant à elle-même, pourquoi n'irais-je pas ?

Elle réfléchit profondément. Puis, après une lutte qui se refléta sur son beau visage :

– Allons, dit-elle, j'irai.

– À ce soir donc. C'est pour onze heures.

– À ce soir.

IX

Récit de Gamba

Julius fut exact au souper de lord Drummond. À onze heures moins un quart, il entra, avec Samuel, dans les vastes et splendides salons de l'hôtel de la rue de la Ferme-des-Mathurins.

Il allait donc entendre encore la voix, voir enfin le visage de cette cantatrice inconnue qui avait remué si profondément et si douloureusement les souvenirs du passé endormi dans les fibres de son cœur. La réflexion lui disait bien que la chanteuse ne pouvait pas être celle qui avait emporté son amour, son bonheur et sa jeunesse dans l'abîme d'Eberbach. Une vague et lointaine ressemblance dans la voix, voilà tout ce qu'il y avait de commun entre cette femme et Christiane. Mais il y avait si longtemps que Julius n'avait tressailli et qu'il ne s'était senti vivre,

jusqu'à cette soirée où les deux spectres d'autrefois, son mauvais génie et son bon ange, lui étaient apparus ensemble ! Quant à Samuel, il ne s'était pas trompé, c'était bien lui en chair et en os. Et c'était sans doute cette brusque apparition de Samuel qui l'avait prédisposé à l'émotion que lui avait causée la voix masquée. Voyant revenir la moitié de sa jeunesse, son imagination avait trouvé tout simple que l'autre revînt aussi.

Son rêve, depuis le bal de la duchesse de Berry, était d'entendre de nouveau cette voix sympathique et troublante, de voir sortir du masque cette tête sans doute charmante et belle. Aussi avait-il reçu à merveille lord Drummond, lorsque celui-ci, amené par Samuel, était venu l'inviter. La connaissance avait été bientôt faite.

Outre l'espèce de solidarité et d'intimité de famille de l'aristocratie européenne, lord Drummond avait pour Julius l'immense mérite de connaître la chanteuse.

Julius avait accepté sans cérémonie l'invitation pour le lendemain même. Ce devait

être un dîner : mais c'était justement le jour de réception à l'ambassade. Samuel avait alors proposé de substituer un souper au dîner. Le comte d'Eberbach échapperait à ses hôtes à dix heures et demie. Julius avait mieux aimé cela que de retarder de vingt-quatre heures le moment qui l'attirait, et le rendez-vous avait été fixé à onze heures.

Julius, nous l'avons dit, devança l'heure. Quand il entra dans le salon de lord Drummond, il jeta autour de lui un coup d'œil avide.

Elle n'était pas encore arrivée.

Lord Drummond vint à Julius et lui présenta les cinq ou six convives arrivés avant lui.

Il y avait deux lords, un duc espagnol et trois Français, aussi peu nobles que possible, mais à qui le prestige de la cause populaire et libérale qu'ils défendaient alors prêtait un certain éclat. C'étaient un banquier bruyamment mêlé à la politique, un député grave et sonore de l'opposition, et un petit avocat de province qui publiait alors, avec un énorme succès, une très médiocre *Histoire de la Révolution*.

En les observant et en les écoutant, Julius trouva moyen de dissimuler l'émotion que lui causait l'attente de la signora Olympia.

Samuel, lui, en entrant, avait salué les trois Français comme des connaissances avec ce respect demi-ironique et cette humilité dédaigneuse d'un homme supérieur dans une position inférieure.

– Nous n'attendons plus que la signora Olympia et son frère, dit lord Drummond.

À ce moment, la porte s'ouvrit, et un valet annonça :

– Monsieur Gamba.

Julius regarda avec anxiété du côté de la porte.

Mais, Gamba entré, la porte se referma.

– Il était seul.

Gamba essaya de saluer. La difficulté, pour lui, ne fut pas de se plier, au contraire, sa souple échine ne s'y prêta que trop, et ce fut, en propres termes, un salut jusqu'à terre. Mais ce qui, dans ces saluts, était toujours pénible au pauvre Gamba, c'était de résister à cette admirable

occasion de passer lestement sa tête entre ses jambes, de tourner sur ses mains et de se retrouver debout, ferme et droit, après avoir fait la roue. Disons-le à son éternelle louange, il eut l'héroïsme de surmonter cette démangeaison invitante et de remonter piteusement et directement à la position perpendiculaire. Il fit ce sacrifice aux salons.

– Et la signora Olympia ? demanda lord Drummond.

– Ne va-t-elle pas venir ? ajouta involontairement Julius.

– Si fait ! elle va venir, messieurs, dit Gamba, fort à l'aise et dégagé dans cette honorable compagnie. Elle m'a envoyé devant pour demander pardon à ces messieurs de les faire attendre. Oh ! nous pouvons nous asseoir ; nous avons une grande demi-heure devant nous. Elle n'est pas prête parce qu'elle s'est attardée à déchiffrer je ne sais quelle musique diabolique de je ne sais quel Allemand inconnu. Et quand elle fait de la musique, voyez-vous, c'est comme moi quand je fais...

Ici, Gamba s'interrompit, sentant que ce n'était pas le moment de s'étendre longuement sur la beauté et la difficulté de la pyramide humaine.

Mais Samuel ne fut pas, sans doute, de cet avis, car il pria Gamba d'achever sa phrase.

– C'est comme vous quand vous faites quoi ? reprit-il.

– Oh ! rien, s'empressa de dire lord Drummond. Des choses qui ne nous intéressent guère, je vous jure.

– M. Gamba a donc son art aussi ? insista Samuel, voulant à toute force le faire parler.

Gamba regarda malicieusement tour à tour Samuel et lord Drummond.

– Art, industrie, manie, comme il vous plaira de l'appeler, reprit-il, bien que, à tout prendre, se tenir en équilibre sur la corde raide ne me paraisse pas un exercice moins élevé que de filer une roulade, et bien que je ne voie pas ce qu'il y a de plus noble à faire des tours de force avec le gosier qu'à en faire avec les reins.

Lord Drummond était au supplice.

– Vous auriez été danseur ? interrogea Samuel.

– De corde ! répondit fièrement Gamba. Mais, ajouta-t-il, ne parlons pas de cela, car j'en parlerais trop, et je contrarierais peut-être lord Drummond. Une fois lancé sur le tremplin de mes chers souvenirs, je serais capable de ne plus pouvoir m'arrêter en route, et je vous raconterais toute mon histoire et celle de ma sœur.

– Parlez ! s'écria Julius.

– Allons ! puisque vous parlez à des gens d'esprit, parlez donc, étourdi bavard ! reprit lord Drummond.

– Ne m'en défiez pas, dit Gamba. Quand je repense aux jours écoulés, à la vie en plein air, à l'admiration de tous les fainéants des places publiques, il me semble que mon cœur recommence à battre. Ah ! le soleil d'Italie ; ah ! la population des carrefours ; ah ! les rayons d'or sur les paillettes d'argent ! voilà ce qui s'appelle exister ! Mais si vous êtes curieux de mon passé

ou de celui de ma sœur, elle vous le racontera mieux que moi tout à l'heure, pourvu qu'elle s'arrache à sa musique ; car elle a la rage des notes, je ne dis pas depuis l'âge de raison, mais depuis qu'elle a recouvré la raison.

– Comment ! elle l'avait donc perdue ? demanda Samuel.

Les fauteuils se rapprochèrent, et les convives se pressèrent curieusement autour de Gamba. Tous, et surtout Julius et Samuel, étaient avides de détails sur la vie de la célèbre cantatrice.

– Oh ! dit Gamba, heureux d'avoir, par ses habiles et audacieuses préparations, amorcé son auditoire, je puis bien le dire maintenant, mais ma pauvre sœur a été longtemps idiote. Son esprit n'était pas encore venu, ou bien il se cachait. Elle était nonchalante, rêveuse, indifférente à tout ; elle vivait en elle-même. Il est vrai que la manière dont notre père la traitait ne l'encourageait pas prodigieusement à l'expansion. Mon père était un homme d'une grande distinction parmi les polichinelles, il avait la parole brève et le geste prolix ; sa

phraséologie écourtée s'allongeait volontiers en coups de poing. J'ai conservé une assez grande vénération de ses sauts de carpe pour avoir le droit de confesser qu'il était brutal. Pour moi, le saut de carpe excuse, et je le remercie des coups de pied dont il m'a nourri. C'est à eux que je dois les progrès que j'ai faits dans cette noble science de l'acrobatie qui m'est, hélas ! si inutile maintenant.

Tout en parlant, Gamba s'était assis sur une chaise. Instinctivement, il avait relevé ses jambes et les avait croisées sous lui à la façon des Turcs et des tailleurs.

— Mon père, donc, continua-t-il, ravi de l'attention qu'on lui accordait, mon père était un zingaro, un bohème, un de ces hommes libres qui vont d'un pays à l'autre, qui ne sont pas enracinés végétalement dans un lieu, et qui prennent toutes les villes comme maîtresses au lieu d'en prendre une comme femme. Il disait la bonne aventure et montrait les marionnettes. Il parcourait toute l'Europe, surtout l'Italie. Il mélangeait trois métiers : danseur, chanteur et sorcier. Mais ce

qu'il préférait, c'était la sorcellerie. C'était sa faiblesse. Je ne dis pas de mal des sorciers, je les respecte, mais je ne conçois pas qu'on préfère la carte à la corde. Moi, je préférais la corde. Olympia, elle, ne préférait rien du tout. Elle n'avait de goût à rien. Quand on lui disait de danser, elle pleurait. Alors mon père la battait. Moi, je prenais le parti de ma sœur parce qu'elle était toute petite. Alors mon père me battait aussi. Au reste, ne croyez pas que mon père fût méchant. C'était le meilleur homme de la terre. Le père de lord Drummond l'a connu.

– Ah ! votre père, milord, a connu le père de la signora Olympia ? demanda Julius.

– Oui, dit lord Drummond. Mon père voyageait, il y a quelque vingt ans, dans cette morne et désolée campagne de Rome, quand il fut attaqué la nuit par trois brigands très convenablement armés. Un d'eux avait jeté le postillon à bas de son cheval, et mon père, à moitié endormi, était seul contre les deux autres, quand un zingaro accourut et se précipita intrépidement sur les deux misérables qui,

effrayés de ce secours inattendu, prirent la fuite. Ce courageux auxiliaire avait deux enfants, il signor Gamba, ici présent, et sa sœur, qui fut depuis notre divine Olympia. Mon père ne quitta son sauveur qu'après lui avoir fait promettre de lui donner de ses nouvelles. Mais le zingaro mourut peu de jours après, et mon père ne put retrouver sa trace ni celle de ses enfants. J'étais tout jeune homme, alors. Mon père me parlait très souvent de cette rencontre, me chargeant de payer sa dette s'il mourait avant d'avoir pu s'acquitter. C'est pourquoi, lorsque j'ai retrouvé plus tard les enfants du sauveur de mon père, je leur ai voué une amitié et un dévouement de frère.

Julius évidemment ne pouvait conserver aucune illusion. Pourquoi donc soupira-t-il en entendant lord Drummond s'exprimer avec cette netteté sur les premières années d'Olympia ?

Pour Samuel, il regardait fixement Gamba, et paraissait épier si rien dans sa physionomie ne contredisait la sincérité de l'histoire. Mais nous devons dire, à l'éloge de la véracité de Gamba, que pas un pli, si imperceptible qu'il fût, ne

dénonçait dans son visage la moquerie sournoise d'un homme qui abuse et raille son auditoire.

Il parlait de l'air le plus placide et le plus candide du monde, mêlant seulement à son récit une pantomime hasardée, changeant par instant de siège, et ne s'apercevant pas qu'il quittait sa chaise pour sauter à cheval sur un bras de fauteuil.

– Et, votre père mort, demanda Samuel, que devîntes-vous ?

– Naturellement, dit Gamba, je me chargeai de ma sœur, et je me fis en quelque sorte son père, moins les coups. Nous avions une petite carriole d'osier, attelée d'une pauvre haridelle, dans laquelle je la traînais de bourg en ville. Nous avons ainsi visité l'Allemagne du temps de l'empire. Mais il faut que vous sachiez que j'ai une infirmité. Pour attrouper les passants devant mes tours de force, il était nécessaire de faire du bruit, de jouer d'une trompette ou d'un tambour quelconque. N'ayant pas le sou alors, j'avais l'habitude d'employer le plus économique de tous les instruments : la voix humaine. Je

chantais. J'appelle cela chant, faute d'un autre mot pour caractériser un mélange harmonieux de glapissements, de miaulements et d'aboiements. Mais le mal n'est pas là. L'inconvénient est que, dès que j'entre dans un pays, je perds aussitôt la mémoire de toutes les nombreuses chansons que je sais pour ne plus me rappeler que les airs interdits par la police de ce pays. Ainsi, depuis que je suis en France, toutes sortes de refrains séditieux, comme la *Marseillaise* ou le *Chant du départ*, me montent aux lèvres malgré moi, et, sans le respect qui me retient, je suis sûr que dans ce moment même je m'échapperais à chanter :

*Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !...*

Gamba, qui entonnait à pleine voix l'hymne révolutionnaire, s'interrompit tout à coup, honteux de son escapade. Tous se mirent à rire.

– Vous voyez, dit-il, c'est plus fort que moi. Eh bien ! un jour, à Mayence, je chantais une

chanson contre Napoléon. Au second couplet, le violon faisait le refrain. Autrement dit, et sans jeu de mots vil, on m'interceptait dans la citadelle. Heureusement, j'avais un autre talent que la musique. Le chanteur fut délivré par l'acrobate. Je me sauvai comme un chat par-dessus les toits de la prison ; je rejoignis ma sœur, et nous fûmes bientôt hors de la portée de la police impériale. Voilà, monsieur le comte, dit Gamba, s'adressant à Julius, le souvenir que j'ai rapporté de votre patrie ; il est pénible.

– Et depuis, demanda Julius, vous avez vécu avec votre sœur en Italie ?

– Oui, Excellence ; et c'est seulement sur cette terre bénie qu'Olympia a recouvré sa raison et son âme. La miraculeuse guérison s'est accomplie un jour de Pâques à la chapelle Sixtine. La musique, porte ouverte sur l'autre monde, l'a fait rentrer dans celui-ci. En entendant ces psaumes divins, elle pleura de joie et elle fut sauvée. Marcello fut son premier médecin, Cimarosa le second.

» Quand je vis l'effet de révélation, de

résurrection produit sur cette pauvre et grande intelligence par l'harmonie des instruments et des voix, je dépensai toutes mes économies à conduire presque chaque soir Olympia aux théâtres d'Argentina et d'Alberti. Elle retenait tout de suite tous les airs et les chantait elle-même, puis riait ou pleurait, selon son humeur ou sa mélodie. Dès lors, elle avait un bonheur, un rêve, un amour. Elle avait la vie. Et quelle belle et bonne âme, messieurs, avait grandi sous son apparente déraison !

» Dans les premiers temps, je fus bien heureux. Nous gagnions notre pain sans peine dans les rues, moi dansant et sautant, elle chantant pour m'éviter toute velléité d'opposition aux gouvernements établis. Elle était vite devenue la prima donna du peuple, la diva des faubourgs. Tous l'aimaient et la respectaient, et moi, je n'enviais sous le soleil ni empereur ni pape, lorsqu'un événement soudain vint bouleverser toute notre existence et nous précipiter dans la richesse.

– Quel événement ? demanda-t-on.

Gamba reprit tristement.

– C'était à Naples. Olympia venait de chanter une complainte populaire, aux chauds applaudissements d'un vrai *parterre* de dilettanti en haillons. Un homme beaucoup mieux mis, certes, que notre public ordinaire, et qui s'était arrêté dans le cercle formé autour d'elle, nous aborda quand la foule se fut écoulée, et demanda à Olympia combien elle gagnait par an.

» Elle lui répondit qu'elle gagnait ce qu'il lui fallait pour manger.

» – Voulez-vous gagner plus de ducats que vous ne gagnez de baïoques ? reprit-il.

» Elle regarda d'un air hautain, car elle a toujours été fière et d'une chasteté inabordable.

» – À quoi faire ? dit-elle.

» – À faire ce que vous faites.

» – À chanter ?

» – Rien qu'à chanter. Je suis le directeur du théâtre de San-Carlo. Vous avez une voix admirable, je vous donnerai des maîtres, et vous serez riche.

» La pensée de paraître sur un théâtre, d'être applaudie, de connaître et de chanter cette belle musique qu'elle aimait tant ravit Olympia. Le directeur lui fit un long traité et lui donna des maîtres, de belles robes, beaucoup d'argent qu'elle partagea avec moi, un palais que j'habitai avec elle. C'est de ce jour que datent tous mes soucis.

Gamba, qui avait d'abord parlé avec une volubilité joyeuse et frétilante, prenait maintenant une mine et un accent de plus en plus mornes. Signe de consternation énorme ! il retourna la chaise où il s'était assis à contre-sens, les jambes écartées et le dossier dans l'estomac, et il s'assit à la mode vulgaire, le dos appuyé au dossier.

— L'opulence me perdit, poursuivit-il piteusement. Par une complète inintelligence de la valeur respective des professions humaines, le directeur de San-Carlo prétendit que cela ferait du tort au prestige de ma sœur si elle avait un frère saltimbanque sur les places publiques. Hélas ! il me donna des sommes considérables

pour renoncer à la corde raide et à la force du poignet. Je cédaï, non pour l'argent, qui m'était bien égal et qu'Olympia dépensait en charités, mais pour ma sœur, qui embellissait, rayonnait et fleurissait depuis qu'elle nageait en pleine musique. Elle avait alors dix-huit ans. En deux ans, elle eut achevé les études nécessaires, et elle débuta dans *Tancredi*. Hélas ! hélas ! dire le succès qu'elle eut, c'est inutile pour ceux qui connaissent Naples et la fureur des admirations. La manière simple et large d'Olympia, sa voix charmante et puissante, non pas une voix d'un seul timbre, d'un seul *metallo*, mais qui comprend tous les registres, le mezzo-soprano le plus inouï, et, avec cela, sa passion, son jeu, sa beauté, tout contribua à produire une ovation frénétique qui dépassa tous les triomphes connus, et dont on n'avait jamais eu idée, même à San-Carlo. Ce fut un succès d'enthousiasme, et qui alla, comme nous disons chez nous, jusqu'aux étoiles. Hélas ! hélas ! Dès lors, applaudissements, fête, gloire, richesse, rien ne nous a manqué.

Gamba était devenu tout à fait lugubre.

— Au moins, ajouta-t-il, comme pour se consoler, elle est heureuse, elle. Moi, je n'existe plus ; je ne suis plus que l'ombre du Gamba alerte et sautillant des temps disparus ; j'ai sacrifié mon art à celui de ma sœur. Mais elle, elle a tout ce qu'elle désire. Indifférente et farouche à ce qui charme les femmes ordinaires, cette fière rebelle à l'amour des hommes a réfugié tout son cœur, toute son âme, toute sa vie dans l'amour de l'art. Elle adore la musique et n'est sensible que par là. Eh bien ! de ce côté, elle a tout ce qu'on peut avoir. Elle est riche, applaudie, illustre ; cela me console un peu de ne plus faire la roue, et remplace pour mon cœur, sinon pour ma vie, les délices des souplesses du corps.

Au moment où Gamba achevait cette plainte trop sentie et trop dévouée pour ne pas être touchante, la porte du salon s'ouvrit, et un valet annonça :

— La signora Olympia.

Tous les yeux se tournèrent vers la porte. Lord Drummond courut à la rencontre de la cantatrice.

Malgré la vraisemblance irrécusable du récit de Gamba, le comte d'Eberbach ne put s'empêcher de ressentir au cœur une étrange commotion.

Samuel était immobile, et pas un muscle ne bougeait à son visage ; mais ses yeux étaient plus fixes et plus sombres que jamais.

Olympia entra au bras de lord Drummond.

X

Fidelio

La signora Olympia entra donc dans le salon, tranquille, indifférente et causant avec lord Drummond.

Julius était à gauche, debout contre la cheminée. Lord Drummond, donnant le bras à la cantatrice et marchant un peu en avant d'elle, la masqua d'abord à Julius et à Samuel, debout auprès du comte d'Eberbach.

Julius resta à sa place, attendant que la figure si ardemment évoquée se tournât vers lui, n'essayant pas un geste pour hâter le moment décisif, se laissant faire, le cœur agité, l'attitude immobile.

Lord Drummond mena d'abord la chanteuse vers le groupe qui se trouvait à droite dans le

salon, et présenta à ses convives Olympia.

Elle s'excusa gracieusement de les avoir fait peut-être attendre, d'une voix qui alla remuer les entrailles du comte d'Eberbach. Cependant ce n'était pas la voix de Christiane ! mais c'était quelque chose qui la rappelait irrésistiblement. Malgré l'évidence du récit de Gamba, malgré le passé irrévocable, malgré l'abîme, malgré tout, le cœur de Julius s'obstinait à tressaillir. Olympia et lord Drummond étaient arrivés à la cheminée. Ils se retournèrent.

Lord Drummond présenta Olympia et Julius l'un à l'autre.

– Le comte d'Eberbach.

– La signora Olympia.

Julius envisagea la cantatrice.

Tout à coup, il pâlit et jeta un cri.

Puis, étendant les mains vers elle, et oubliant le lieu, le monde et lui-même.

– Si tu es Christiane, s'écria-t-il éperdu, si c'est toi qui, transfigurée, grandie, idéalisée, reviens pour me consoler dans ce monde ou pour

m'emmener dans l'autre, parle, ordonne, relève-toi. Je t'aime et je suis à toi. Réunissons-nous où tu voudras. Vis avec moi, ou que je meure avec toi !

Il avait involontairement et instinctivement parlé dans la langue de Christiane et dans la sienne, en allemand.

Olympia ne tressaillit pas, ne bougea pas, et sembla le regarder d'un air de profond étonnement.

Elle se tourna vers lord Drummond.

– N'est-ce pas de l'allemand ? dit-elle.

– Je le crois, répondit lord Drummond.

– Eh bien ! reprit-elle en français avec un accent italien assez marqué, voulez-vous, mylord, prier M. le comte d'Eberbach de m'excuser et de lui expliquer que je ne comprends que l'italien et un peu de français, et que je n'ai jamais pu mettre dans mon intelligence ni dans ma voix les syllabes gutturales de l'allemand. Que M. le comte veuille bien me parler italien ou français, s'il désire que je lui réponde.

Pendant le temps qu'elle prononçait ces mots du ton le plus simple et le plus calme du monde, Julius commençait à revenir de sa première commotion.

Au premier aspect, Olympia, c'était Christiane. Mais, à mesure qu'on la regardait plus attentivement, la ressemblance diminuait.

L'expression et le caractère de la beauté étaient tout autres ou plutôt même contraires. Christiane était délicate, fine, suave, charmante, transparente ; c'était le duvet de la jeunesse, la fleur de la grâce. Olympia, forte, ferme, beauté éclatante et souveraine, la fierté dans la puissance, la sérénité dans le génie, avait la taille bien plus ample, le teint plus brun, les cheveux bien plus foncés.

Et d'ailleurs, quand même le changement physique eût pu s'expliquer par le changement d'âge et par le changement de climat, il y avait une chose que ni le climat ni l'âge n'eussent pu sans doute donner à Christiane : ce sang-froid avec lequel elle s'était trouvée en présence de Julius. La douce et frissonnante nature de

Christiane aurait-elle résisté à cette brusque apparition du passé, quand Julius, lui un homme, lui trempé à toutes les douleurs de la vie, lui endurci par dix-sept ans de diplomatie et de politique, n'avait pu en subir le choc sans que tout son cœur se brisât dans sa poitrine ?

Ce n'était donc pas Christiane.

Julius se remit un peu, et, d'une voix émue :

– Pardonnez-moi, madame, reprit-il en français cette fois. En voyant votre beauté, supérieure encore à votre réputation, j'ai, je crois, un peu perdu la tête.

– Votre Excellence, dit en riant lord Drummond, n'a pas à s'excuser de cela, et la signora est habituée à cet effet. Mais, madame, permettez-moi de vous présenter cet ami qui m'a sauvé la vie, M. Samuel Gelb.

Samuel et Olympia se trouvèrent face à face.

Samuel, lui aussi, avait été saisi par l'aspect de la chanteuse, et, pour n'avoir pas exprimé en paroles sa stupéfaction, il n'en avait peut-être pas été moins profondément troublé.

Et, quand son regard se croisa avec celui de la cantatrice, cet homme de bronze frémit.

Olympia, grave et impassible, ne dit pas un mot, et le salua.

Mais, sans savoir pourquoi, Samuel se sentit blessé du regard qu'elle laissa tomber sur lui.

Qu'y avait-il dans ce coup d'œil ? Était-ce la hauteur dédaigneuse de l'artiste célèbre et adorée qui écrasait de sa supériorité un nom obscur perdu dans la foule ? Était-ce la haine de la femme frappée et déshonorée ? Certes, si Olympia était Christiane, c'était bien le regard qu'elle devait à Samuel ; mais la timide et douce enfant aurait-elle eu ce courage et cette force ? Non, ce n'était pas Christiane ; Samuel pouvait être tranquille ; la hauteur même du regard de cette femme lui prouvait qu'il n'avait rien à craindre.

Samuel devait se sentir et se sentit rassuré précisément par la fermeté du défi.

Un domestique vint annoncer que lord Drummond était servi.

Lord Drummond offrit le bras à Olympia, et l'on passa dans la salle à manger.

– J'ai été fou, n'est-ce pas ? dit tout bas Julius à Samuel.

– Ma foi ! j'ai eu encore la même impression que toi, répondit Samuel, mais la ressemblance ne supporte pas l'examen.

– Hélas ! dit Julius.

Et, sur l'invitation de lord Drummond, ils s'assit à la droite d'Olympia.

Au premier service, la conversation resta générale. On causa de tout, surtout de politique. La forme du gouvernement fut mise sur le tapis, et les Anglais se livrèrent à l'admiration la plus enthousiaste de la monarchie aristocratique de leur pays. Le banquier, le député et l'avocat-historien s'associaient à cet éloge et convenaient que l'humanité n'avait rien à désirer au-delà d'une charte qui basait le bien-être de quelques milliers de privilégiés sur la misère de tout un peuple. Mais, selon ces révolutionnaires à mi-côte, ce n'était plus seulement la noblesse,

c'étaient aussi la richesse et l'habileté qui devaient créer les privilèges, et l'aristocratie devait être hardiment étendue à la bourgeoisie.

Samuel Gelb, de ce ton railleur qui lui était habituel, compléta et exagéra les affirmations de ces avocats populaires. Il jura qu'il y avait deux classes d'hommes, ceux qui sont faits pour gouverner, pour jouir, pour être députés ou ministres, pour avoir le luxe, les places, l'éducation et le loisir, et la populace, qui se compose des trois quarts au moins de la nation, et que la Providence a condamnée à porter le fardeau à perpétuité, à suer, à ramper dans l'ignorance et dans le dénuement, à être le fumier qui engraisse la fortune des autres. Il déclara qu'il comprenait les révolutions, à condition qu'elles auraient pour effet de substituer un ministère à un autre et même un roi à un autre, mais non certes de substituer le peuple au roi et au ministère et d'élargir le gouvernement jusqu'à y faire tenir la nation tout entière.

Le petit historien méridional hocha vivement la tête en signe d'assentiment.

À côté de ces pauvretés, le souper était d'un luxe superbe et artiste. Des roses et des camélias naturels embaumaient dans les surtoutis et parmi les plats d'une fine argenterie Louis XV. Les flambeaux étaient de légers feuillages d'argent dans lesquels éclataient des fleurs de flamme. Bientôt, les mets et les vins rares s'en mêlant, les convives s'animèrent ; la fantaisie et l'entrain se mirent dans la conversation, la causerie cessa d'être tendue, et chacun se laissa aller à sa pensée.

Gamba eut de joyeuses saillies. Il raconta l'histoire du souffleur de San-Carlo, lequel, lui ayant vu faire un pas sur la corde raide, fut empoigné de l'envie d'en faire aussi, et s'entêta à se casser régulièrement les reins deux ou trois fois par mois pendant un an sans parvenir à pouvoir se tenir une seconde en équilibre. Malgré la gravité des personnages qui étaient à table, Gamba, emporté par l'ardeur du souvenir, ne fut pas maître de son mauvais goût jusqu'à ne pas grimper tout à coup sur le dos de sa chaise pour imiter, de la façon la plus comique, les contorsions et les grimaces du pauvre souffleur

vacillant sur la corde.

Les convives en étaient à rire de tout, et rirent fort de Gamba.

Pour Olympia, pendant tout le souper, elle resta réservée et sérieuse. Elle répondit à tous et à tout avec esprit et profondeur. Julius se sentait peu à peu saisi par cette grâce mélancolique et sévère. Quand la chaleur des vins et de la causerie lui eut rendu sa présence d'esprit et son assurance, il lui parla avec admiration, presque avec ardeur.

– Je vous ai entendue l'autre soir chez madame la duchesse de Berry, dit-il, et j'ai cru que je n'éprouverais jamais de ma vie une émotion pareille ; je vous ai vue ce soir, et je me suis aperçu que je m'étais trompé.

Le souper fini, on se leva de table, et l'on revint au salon.

– Qu'est-ce donc réellement, lui demanda-t-elle, que vous m'avez dit en allemand quand je suis entrée ?

Il redevint grave et triste.

– Ah ! ne remuez pas cette pensée, dit-il. Vous m’avez rappelé, fantôme réel et charmant, la seule femme que j’aie jamais aimée.

– Oh ! la seule ! répondit Olympia avec un sourire douteux et dédaigneux, Votre Excellence fait tort à sa réputation.

– Quelle réputation ? dit-il.

– Je ne suis pas si en dehors des choses du monde, reprit-elle avec une sorte d’amertume, que je n’aie entendu parler d’un homme à bonnes fortunes et à grandes passions qui a fait rage, pendant quinze ans, à la cour de Vienne. Vous êtes bien oublieux s’il ne vous est rien resté dans la mémoire de toutes les femmes qui se souviennent de vous.

– Vous croyez ? dit Julius. Eh bien ! si je vous répétais, cependant, que mon cœur n’a jamais appartenu qu’à une femme depuis que j’existe, et que sa pensée n’a jamais été absente de mon souvenir ?

– Même ce soir, dans les galanteries et les protestations dont vous m’avez accablée ?

demanda Olympia d'une voix troublée.

– Oh ! vous, reprit-il, ce n'est pas la même chose !

– Eh ! c'est là justement ce que vous avez dû dire à toutes les autres : « Avec vous, ce n'est pas la même chose ! »

Mais Olympia eut beau se maintenir dans ce ton de raillerie et presque de cruauté, Julius se sentit de plus en plus subjugué par la beauté, la grâce et l'esprit de cette femme étrange, qui n'était pas évidemment Christiane, mais qui lui ressemblait comme une sœur aînée.

Les autres hôtes de lord Drummond s'approchèrent de la cantatrice, et rompèrent le tête-à-tête. Puis, la nuit s'avancant, les convives commencèrent à disparaître un à un.

Julius lui-même pensait à s'arracher au charme inconnu qui le retenait près d'Olympia, lorsqu'un valet entra et avertit le comte d'Eberbach qu'un secrétaire de l'ambassade demandait à lui parler pour une affaire pressante.

Lord Drummond voulut qu'on introduisît le

secrétaire.

Il entra. C'était Lothario.

Un courrier de Berlin venait d'apporter une dépêche à remettre à l'instant au comte d'Eberbach.

Julius décacheta et lut.

– Est-ce que la nouvelle est grave ? demanda Samuel.

– Non, rien, répondit Julius, en mettant la dépêche dans sa poche ; grave relativement. Montagne de la politique, grain de sable de l'histoire.

Lord Drummond invita Lothario à rester. Il n'y avait plus alors dans le salon que la signora Olympia, Julius, Samuel, lord Drummond et Gamba.

Dès l'entrée de Lothario, les yeux d'Olympia s'étaient fixés sur lui avec une sorte de curiosité rêveuse. Il était naturellement venu de son côté pour remettre la dépêche à Julius, qui était près d'elle. Tandis que Julius s'était écarté pour lire le message, Lothario était resté près de la cantatrice.

– Vous êtes, monsieur, le secrétaire de M. l'ambassadeur de Prusse ? lui avait-elle dit.

– Oui, madame.

– Vous n'êtes pas de sa famille ?

– Si, madame, je suis son neveu par alliance.

– Ah !

Olympia n'avait rien ajouté, mais elle avait continué à regarder l'élégant et charmant jeune homme.

Julius, tout en lisant, avait remarqué l'impression qu'avait paru faire sur Olympia l'apparition de Lothario. Une vague et singulière jalousie, dont il ne se rendait pas compte lui-même, le saisit, et il eut un mouvement de dépit en voyant l'intérêt qu'elle semblait prendre à son secrétaire. Il revint brusquement auprès d'eux, et, tout à coup, dans le confus dessein peut-être de détourner de Lothario le cœur d'Olympia :

– À propos, mon cher Samuel, demanda-t-il le plus gaiement qu'il put, quelle est donc cette jeune fille-miracle que Lothario a vue chez toi et dont il ne cesse de faire de si merveilleux récits ?

– Une jeune fille ? dit Samuel, qui pâlit à son tour.

– Oui, mademoiselle Frédérique, je crois, reprit Julius.

– Ah ! M. Lothario est amoureux ? dit Olympia en souriant et comme joyeuse. Bonne chance à son amour !

« Décidément, se dit Julius, Gamba a raison, elle n'aime personne, et ne veut et peut aimer personne, ce pauvre Lothario pas plus que d'autres. »

En relevant la tête, il surprit un regard défiant et menaçant que Samuel fixait sur Lothario.

Olympia observa-t-elle aussi ce regard, et voulut-elle rompre le cours qu'avaient pris les idées des assistants ou s'arracher elle-même à ses propres idées ? Elle alla subitement s'asseoir au piano, et froissa du doigt les touches sonores.

Mais elle s'interrompit aussitôt, et se tourna vers lord Drummond, qui s'était précipitamment avancé.

– Pardon, lui dit-elle tout bas. J'oubliais ce qui

est convenu. J'allais chanter.

– Oh ! par grâce, madame ! dit Julius.

Elle regarda lord Drummond.

– Non, dit-elle, je ne suis pas en voix.

Elle se leva.

Lord Drummond paraissait en proie à une lutte intérieure.

– Ma chère Olympia, dit-il après un effort sur lui-même, je ne suis pas sûr de vous entendre assez souvent maintenant pour en perdre une occasion par ma faute. Ne faut-il pas, d'ailleurs, que je me fasse à la nécessité ? Et enfin je veux que mon hospitalité soit entière. Ainsi, je vous... oui, je vous supplie de chanter.

– C'est vous qui me le demandez ?

– C'est moi qui vous le demande.

– À la bonne heure ! vous vous guérissez, dit-elle.

Elle retourna au piano et préluda pendant quelque temps en indécises rêveries dont elle semblait vouloir dégager une pensée profonde.

Puis, tout à coup, elle se mit à chanter en italien un air que Julius connaissait bien, le grand air de Léonora dans le *Fidelio* de Beethoven. Mais il sembla à Julius que c'était la première fois qu'il l'entendait.

Ce n'était pas seulement à cause de l'admirable voix de la chanteuse. Mais il y avait dans le sujet des paroles un rapprochement qui devait troubler étrangement Julius. Cette Léonora si tendre et si dévouée qui, pour sauver son mari, se déguise et se fait méconnaissable, interprétée par celle en qui Julius avait un moment retrouvé la chère image disparue ! un tel rapport de situation était bien fait pour remuer son âme jusque dans les profondeurs de ses souvenirs.

On aurait dit qu'Olympia n'était pas moins palpitante que lui. Jamais émotion pareille n'agitait et n'anima les notes d'un chant humain. Cela n'était pas chanté avec la voix, mais avec le cœur. Tout ce qu'elle avait amassé et concentré, dans cette soirée, de tristesse sévère et d'amertume moqueuse, semblait se consoler et éclater en même temps dans l'effusion de ce cri

sublime. Était-ce l'idéal de l'art ? était-ce la réalité de la vie ? Il fallait, pour arriver à cette vérité poignante et douloureuse, qu'Olympia eût éprouvé ce qu'elle rendait d'une façon si complète et si profonde, ou bien elle était la plus grande tragédienne du monde. Il y avait, à ce piano, ou Christiane ou le génie.

Quand Olympia se tut, les auditeurs demeurèrent un instant silencieux et absorbés, noyés dans ce magnétisme de passion et de larmes.

Olympia se leva, alla précipitamment à la porte, et sortit du salon.

Mais elle ne sortit pas si vite que Julius n'eût vu luire une larme sur sa joue pâle.

– La signora Olympia se trouve mal ! s'écria-t-il en se levant.

– Oh ! dit Gamba, soyez tranquille ! cela lui arrive toutes les fois qu'elle chante quelque chose de triste. Elle s'identifie tellement à ses personnages, qu'elle ressent toutes leurs sensations, et qu'elle souffre réellement avec eux.

Dans une minute, ce sera fini, et elle rentrera en souriant.

On attendit une minute, puis deux, puis cinq.

Olympia ne revenait pas.

Lord Drummond sortit pour aller la chercher.

Il rentra seul.

En quittant le salon, elle avait demandé sa voiture et était partie.

XI

Iago-Othello

Le lendemain, dans la petite maison de Ménilmontant, Samuel reprochait durement à madame Trichter de n'avoir jamais été si longtemps à mettre le couvert.

La table n'était pas servie, que Frédérique descendit dans la salle à manger.

Elle tendit la main à Samuel, qui ne tendit pas la sienne.

– J'ai cru que vous ne descendriez pas aujourd'hui, lui dit-il d'un ton maussade.

– Mais il n'est pas encore l'heure, répondit-elle en regardant la pendule qui, en effet, ne marquait que dix heures moins cinq minutes.

– C'est bien. Asseyez-vous, dit-il brusquement.

Elle s'assit, étonnée de cette humeur à laquelle elle n'était pas habituée.

Samuel ne mangea pas. Frédérique le questionna avec une inquiétude pleine de grâce.

– Mon ami, pourquoi êtes-vous triste et grave ? Êtes-vous malade ?

– Non.

– Avez-vous quelque souci ?

– Non.

– Si vous m'en voulez de n'être pas venue ce matin plus tôt qu'à l'heure ordinaire, pourquoi ne m'avez-vous pas fait demander ? Je ne me pressais pas, supposant qu'après la nuit que vous avez passée dehors, vous auriez besoin de repos ; et j'ai été paresseuse uniquement de peur de vous réveiller.

– Je ne vous en veux pas, dit-il.

– Eh bien ! alors, mangez, parlez et souriez-moi.

Sans lui répondre, il se tourna vers madame Trichter.

– Allons, vous ! qu'est-ce que vous attendez pour servir le thé ?

Madame Trichter sortit, et reparut presque aussitôt, portant la théière et les tasses.

– C'est bien, dit Samuel, nous n'avons plus besoin de vous.

Dès que Samuel fut seul avec Frédérique, il la regarda en face.

– Frédérique, dit-il sévèrement, pourquoi ne m'avez-vous point parlé d'un jeune homme qui est venu ici l'autre jour ?

Frédérique rougit.

– Pourquoi rougissez-vous ? ajouta-t-il.

– Mais si fait, mon ami, essaya de répondre la pauvre enfant toute tremblante. Je vous ai dit que, le jour où vous êtes allé chez M. le comte d'Eberbach, un jeune homme était venu vous chercher dans une voiture de l'ambassade.

– Oui, mais vous ne m'avez pas dit qu'il fût resté et qu'il vous eût parlé ? Pourquoi est-il entré, puisque j'étais dehors ? Pourquoi est-ce à vous qu'il a parlé et non à madame Trichter ?

Que vous a-t-il dit ?

L'amertume et l'irritation qui étaient dans l'accent de Samuel troublaient encore plus Frédérique que les questions mêmes.

– Répondez, poursuivit-il. Ah ! vous êtes étonnée que je sache cela... Mais tout se sait, voyez-vous. Dites-vous bien que vous ne ferez pas un geste et que vous ne direz pas un mot que je ne voie et que je n'entende. Et je n'ai pas accepté dans ma conscience la charge d'une âme pour supporter que le premier venu soit ici comme dans la rue et parle de vous en public, et se vante de vous connaître, et vous compromette à son gré.

– Me compromettre ! dit la pauvre fille. Je ne puis croire que M. Lothario...

– Ah ! vous savez déjà son nom ! interrompit-il avec colère.

– Il m'a dit naturellement son nom pour vous le redire. Mon ami, ne vous exagérez pas cela. Une personne est venue vous chercher ; vous veniez de partir ; cette personne est restée

quelques minutes à peine ; voilà bien de quoi vous fâcher. Que pouvais-je faire ? J'étais là quand le jeune homme est entré ; devais-je me sauver ? Ce ne serait plus de la réserve, ce serait de la niaiserie. Est-ce là ce que vous voulez de moi ? Exigez-vous que je m'enferme dans ma chambre et que je n'en sorte jamais ? Parlez, je vous dois tout, et j'obéirai. Je ne vois pourtant pas déjà tant de monde, et je croyais que je menais une vie assez retirée.

– Ce n'est pas votre faute, dit Samuel, si vous pouviez, vous iriez partout ; vous avez le goût des fêtes, vous aimeriez le bal, vous seriez coquette. Ce n'est pas le désir qui vous manque, mais l'occasion.

– Je n'en ai que plus de mérite alors à me passer de plaisir, puisque je m'en passe gaiement. Jusqu'ici ma coquetterie a consisté à vivre en tête à tête avec madame Trichter.

– Et avec M. Lothario, répliqua Samuel.

– Vous voulez plaisanter, dit-elle.

– Non, je ne plaisante pas, reprit-il avec

violence. madame Trichter n'a pas osé me cacher qu'il était resté plus d'un quart d'heure. Il ne faut pas un quart d'heure pour dire : « M. Samuel est parti. » Qu'avez-vous dit pendant un quart d'heure avec ce jeune homme ?

– D'abord, dit Frédérique, je n'étais pas seule avec lui. Il y avait là...

Elle s'arrêta court, s'apercevant qu'elle allait trahir la visiteuse inconnue à laquelle elle avait juré le secret.

– Il y avait ?... demanda Samuel.

– Il y avait une dame qui venait me faire une visite dans un but de charité, et qui est restée tout le temps.

– Quelque entremetteuse !... murmura Samuel entre ses dents. Mais, si vous vous sentez si innocente, continua-t-il tout haut, pourquoi balbutiez-vous et vous embarrassez-vous dans vos explications, comme si vous mentiez ?

Tout à coup, la sonnette extérieure retentit. Samuel entendit dans le jardin un bruit de voix. Il regarda par la fenêtre, et vit entrer Julius au bras

de Lothario.

Il se retourna vers Frédérique, furieux.

– Rentrez dans votre chambre tout de suite, dit-il impérieusement, et n'en sortez sous aucun prétexte sans mon ordre. Vous m'entendez ?

– J'obéis, dit la pauvre fille en pleurant. Mais je ne vous ai jamais vu si dur.

– Voulez-vous bien sortir ! reprit-il.

Et, l'entraînant, il referma la porte derrière elle.

Elle était à peine sortie, que la porte du salon donnant sur le jardin s'ouvrit.

– Il était temps ! dit Samuel.

Et cet homme de fer tomba, faible et brisé, sur une chaise.

Madame Trichter vint demander s'il voulait recevoir M. le comte d'Eberbach et son neveu.

– Faites entrer, dit-il.

Et il se leva pour aller à la rencontre de Julius.

Il se remit un peu, et serra le plus

affectueusement qu'il put la main de son ancien camarade. Il accueillit Lothario très froidement.

– Mon cher Samuel, dit Julius avec un sourire cordial, je viens uniquement chez toi pour t'espionner.

– Ah ! fit Samuel en regardant Lothario.

– Mon Dieu ! oui, poursuivit Julius, je viens voir par mes yeux comment la fortune te traite pour le moment, et si ta vie est aussi large que ton esprit. Je suis trop riche, tu le sais, Samuel ; riche pour deux, riche pour plusieurs.

– Halte-là ! interrompit Samuel. Je te remercie de m'offrir ; mais je n'en suis pas encore à demander. Je sais que tout dépend de la somme, et que la plupart de ceux qui s'offenseraient d'un écu jeté ne se feraient aucun scrupule d'accepter une fortune comme la tienne. Mais je ne suis pas fait comme les autres. Et d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton significatif, tu sais que je suis de ceux qui disent : « Tout ou rien ! »

– Ne t'emporte pas, dit amicalement Julius, et ne m'en veux pas de t'avoir parlé comme à un

frère. Laissons de côté mon argent ; mais si je puis, par la position que j'occupe, t'être bon à quoi que ce soit, permets-moi de t'offrir mes services et de me mettre à la discrétion de notre vieille amitié.

– J'accepte, dit Samuel en lui tendant la main, et j'userai de toi à l'occasion. Quant à l'argent, ce n'est pas seulement par fierté que je refuse ; mais j'ai ce qu'il me faut. Je ne manque de rien ici. Jusqu'à présent, je n'ai pas mis ma vie dans les choses matérielles, et, à tout prendre, je ne suis pas plus mal qu'un autre. Veux-tu que je te montre ma maison ?

– Voyons, dit Julius.

Lothario se leva avec un empressement qui lui valut un regard oblique de Samuel. Sans doute Lothario ne désirait tant visiter la maison que dans l'espérance d'y rencontrer quelque part Frédérique.

Mais si c'était là, en effet, l'attente de Lothario, elle ne fut pas réalisée. La maison et le jardin furent parcourus d'un bout à l'autre, sans que le moindre frôlement de robe glissât au

tournant d'une allée et sans que la moindre boucle de cheveux blonds s'encadrât dans une fenêtre.

Julius, lui aussi, songea à l'absente, peut-être par hasard, et, quand on fut rentré au salon :

– Eh bien ! et cette jeune fille dont nous parlions cette nuit ? demanda-t-il à Samuel, mademoiselle Frédérique ? est-ce que nous n'allons pas la voir ?

– Elle est souffrante, dit Samuel.

– Souffrante ! murmura Lothario.

– Oui, dit Samuel, heureux de tourmenter Lothario. Elle est assez gravement indisposée, et elle ne peut quitter sa chambre.

– Ce n'est pas une maladie pourtant ? demanda Julius.

– C'est une pauvre orpheline, dit Samuel, qui n'a que moi au monde, et qui serait bien surprise si elle savait qu'elle occupe à ce point le noble comte d'Eberbach. Je l'ai recueillie enfant, et je l'ai élevée. C'est aussi simple que cela. Es-tu content ?

Il rompit brusquement la conversation.

– Et que dis-tu d'Olympia, maintenant que tu l'as vue ? demanda-t-il.

– Olympia ! reprit vivement Julius, ému à ce nom, et ne pensant déjà plus à Frédérique. Justement, je voulais te parler d'elle, et t'en parler sérieusement.

– M'en parler seul, peut-être, demanda Samuel en regardant Lothario.

– Oh ! Lothario peut rester, dit Julius. Il est pour moi un ami et un fils. Dans cette vie solitaire que le sort nous a faite à tous deux, nous nous consolons et nous nous aidons mutuellement. Nous nous communiquons nos moindres pensées et nos moindres sentiments. À ce propos, j'ai un tort. Il m'avait naturellement parlé de mademoiselle Frédérique comme de tout ce qu'il voit de beau, de bon et d'intéressant. J'ai répété stupidement ce nom tout haut, et tu as eu l'air mécontent qu'il fût prononcé ainsi. Tu as eu raison, et je te demande pardon. Mais Lothario n'est pour rien là-dedans. Il tient à ce que tu le saches. C'est moi seul qui, par je ne sais quel

sentiment absurde, ai voulu vous plaisanter, toi et lui, sur cette beauté cachée avarement et mystérieusement découverte. Ne tiens pas rancune à Lothario ; pardonne-lui mon indiscretion.

– Tu me parlais d'Olympia ? reprit Samuel.

– Oui, Samuel, je voulais te prier de m'obtenir par lord Drummond la permission d'aller chez elle.

– Oh ! tu n'as pas besoin de permission, à ce qu'il m'a semblé ! Vous n'avez pas tardé à être bien ensemble, et elle n'a guère parlé qu'à toi.

– Tu crois ? dit Julius charmé.

– Tu peux te présenter en toute assurance, je te répons que tu ne trouveras pas la porte fermée. Donc, le visage ne t'a pas désenchanté du masque, et tes yeux ont été de l'avis de tes oreilles ?

– Oh ! dit Julius, la réalité a dépassé l'attente. Depuis dix-sept ans, je n'avais rien éprouvé de pareil à l'émotion que j'ai ressentie près de cette femme étrange. Ses manières, son chant, sa

disparition subite, cette ressemblance inouïe, tout cela, s'il faut l'avouer, m'absorbe et me trouble. Toute la matinée, je n'ai pensé qu'à elle, et il me semble que mon avenir est résumé dans ce mot : la revoir ! Où loge-t-elle ?

– Je ne sais pas au juste, répondit Samuel ; je sais seulement que c'est dans l'île Saint-Louis. Mais je pourrai te renseigner plus complètement ce soir.

– Merci, dit Julius. Et, reprit-il avec quelque embarras, que sais-tu de ses relations avec lord Drummond ?

– Je suis certain qu'elle n'est pas sa maîtresse.

– Tu en es certain ? s'écria Julius avec un éclair de joie.

– Il y a plus, dit Samuel ; elle a refusé d'être sa femme.

– Mon cher Samuel ! dit Julius. Alors tu crois donc à ce que nous a raconté son frère ?

– Absolument, dit Samuel en épiaut sur la physionomie de Julius l'effet que produisaient ses paroles. Lord Drummond ne m'a jamais parlé de

la signora Olympia qu'avec respect et vénération. Lords, ducs et princes ont inutilement offert bourse, cœur et main. Sais-tu que c'est une admirable figure que cette cantatrice amoureuse seulement du grand art, et plus chaste sur ses planches qu'une impératrice sur son trône ? Sais-tu que ce serait une ambition digne d'un homme que celle de faire palpiter et descendre de son piédestal cette statue de marbre de la musique ?

– Depuis que je la connais, dit Julius, fasciné par le souvenir d'Olympia, et aussi par les paroles de Samuel, il me semble que ma vie recommence à avoir un intérêt et un centre.

– Eh pardieu ! dit Samuel, nous nous sommes tous intéressés, plus ou moins, à des rêves qui étaient loin de valoir celui-là.

– Tu m'auras son adresse pour ce soir ?

– Tu peux y compter.

– Et tu crois que je puis me présenter chez elle sans indiscretion ?

– Elle sera enchantée de te voir.

– Merci encore ! Nous allons retourner à

l'ambassade. Je compte sur toi.

Julius serra la main de Samuel avec effusion. Puis il se leva. Samuel était si content de voir partir Lothario, qu'il lui dit adieu presque gracieusement.

Il accompagna ses visiteurs jusqu'à la rue. La grille refermée, il se mit à marcher, sombre et préoccupé, dans le jardin.

« Ainsi, pensait-il, voilà où j'en suis : à la jalousie ! Moi amoureux, c'était déjà trop ; mais moi jaloux ! moi Samuel, moi intelligence, pour qui les hommes, tous sans exceptions, les plus grands, Napoléon lui-même, n'étaient que des instruments, que des outils, me voilà prosterné, agenouillé, tremblant devant une femme ! J'en suis venu à être l'esclave des caprices d'une jeune fille ! J'ai failli vaincre Napoléon pour aboutir à être le prisonnier d'un enfant.

» Il est certain que Frédérique peut faire de moi ce qu'elle voudra. Elle n'a qu'à s'éprendre sottement de cette face blonde, qu'y pourrais-je ? Il dépend d'elle de préférer ce Lothario à moi, de faire que la science, l'esprit, le génie ne soient

rien devant une boucle de cheveux bien frisés ! Et alors, j'aurais adopté et élevé une orpheline, je me serais dévoué à elle, j'aurais mis ma vie, ma pensée et mon âme en elle, pour que le premier venu, un passant, un étranger, me l'arrachât d'entre les mains, et me volât mon bien, mon élève, ma créature !...

» Allons, voilà que je fais le raisonnement de tous les Cassandres et de tous les tuteurs de comédie. En suis-je là, que je n'ai plus à jouer que les rôles d'Arnolphe et de Bartholo ? Mais la comédie pourrait bien finir autrement qu'à la grande joie d'Horace et d'Almaviva. Une chose qui m'a toujours renversé, c'est qu'on rie des comédies. Arnolphe élève, nourrit et aime une jeune fille. Passe un imbécile assez niais pour faire des confidences à son rival. Naturellement, la fille l'aime et se sauve avec lui. Arnolphe, vieux, seul, sans personne qui l'aime, s'arrache les cheveux de désespoir. Comme c'est risible !

» Mais moi, je changerai le dénouement. On ne rira pas. Ce Lothario n'aura pas le dernier mot. Malheur à lui ! Et malheur à Julius, qui l'introduit

chez moi ! Ah ! vous venez tous deux dans la tanière du lion ! Ah ! vous vous livrez ! Eh bien ! vous ne tarderez pas peut-être à sentir la griffe.

» La guerre est déclarée. La bataille commence. Nous verrons qui aura l'avantage. Ce Julius, qui m'offre une partie de son argent ! J'ai plus d'appétit que cela. Je le lui ai dit : tout ou rien ! Quand au jeune homme, qu'a-t-il pour lui ? Son âge. Il ne doit avoir que cela. Tout le temps qu'il est resté ici, il n'a pas trouvé un mot à dire. C'est certain ! il n'a que ses vingt ans et ses gants ; je reconnais qu'il était bien ganté ; mais moi, j'aurai la puissance et l'argent.

» Dépêchons-nous. Il est temps. Il faut commercer par l'argent, puisque l'Union de Vertu ne prête qu'aux riches. Or, l'argent, c'est Julius qui l'a. Je cherchais par où j'aurais prise sur lui. Que le diable bénisse la signora Olympia ! Je vais le tenir par sa passion pour elle. Imbécile ! qui aime une femme parce qu'elle ressemble à une autre ! Il a toujours son même caractère d'imitation. À présent, il se plagie lui-même. Il rabâche son premier amour. Mais plus

une passion est absurde, plus elle a de chance de solidité et de profondeur. Puisque tu as, Julius, cet amour puéril, sois tranquille, j'en abuserai. Ta sottise d'amoureux me donnera ta richesse, comme la sottise de nos meneurs politiques me donnera ce pouvoir. Je tiens ma vie ! »

Et, rentrant dans la maison, Samuel remonta dans sa chambre pour s'habiller.

Il avait résolu d'aller chez Olympia.

« Allons, Iago, se dit-il, sauve Othello. »

XII

Un marché

Le même jour, vers trois heures, Samuel sonnait chez Olympia.

Un valet ouvrit.

– Voulez-vous demander à la signora Olympia si elle peut recevoir M. Samuel Gelb ?

Le valet disparut, et revint un moment après.

– Madame n’y est pas, dit-il.

Samuel fronça le sourcil. Rien n’irritait plus cet esprit hautain que ces misérables obstacles des petites choses. Pourtant il se résigna à insister.

– Si madame n’y était pas, reprit-il, vous me l’auriez dit tout de suite, au lieu d’aller demander si elle pouvait me recevoir. Cela signifie qu’elle n’est pas visible. Ayez la complaisance de

retourner près d'elle, et de lui dire que je la prie de m'excuser si j'insiste, mais que j'ai à lui communiquer des choses de la dernière importance.

Le valet repartit, et fut cette fois plusieurs minutes sans revenir.

« Ah ! pensait avec amertume Samuel, on hésite. Qu'est-ce, en effet, que M. Samuel Gelb, pour venir déranger une baladine ! Ah ! tout me le répète, il est temps que je fasse fortune et que j'aie l'apparence de ce que je suis. L'âme et l'intelligence ne sont rien tant qu'elles ne sont pas chamarrées de titres, et l'âne qui porte les reliques est plus sûr d'être adoré que le génie qui ne porte rien. Oh ! il me faut la grandeur visible, palpable, brutale. Je serai riche. Si cher que le mal me vende de l'argent, je l'achèterai. »

La porte par où le valet avait disparu se rouvrit, et Samuel fut introduit dans le salon. Olympia était assise dans un fauteuil près du feu, et Gamba à califourchon sur une chaise.

Samuel s'inclina profondément. Olympia, sans se lever, grave, froide, un peu étonnée, lui fit

signe de prendre un siège.

– Monsieur, dit-elle, vous prétendez avoir des choses importantes à m'apprendre ?

– Les plus importantes qui soient, madame.

– Eh bien ! je vous écoute.

Samuel jeta un regard sur Gamba.

– Je vous demande mille pardons, madame, mais ce que j'ai à vous dire ne peut être entendu que de vous.

– Gamba est mon frère, répondit Olympia, et je n'ai pas de secrets pour lui.

– Oh ! je ne suis pas curieux, se hâta de dire Gamba, ravi de pouvoir échapper à une conversation qui menaçait d'être sérieuse. Cet entretien s'annonce comme devant être grave, et tu sais qu'en fait de grandes phrases je n'aime que la pantomime. Je m'esquive.

Et il courut vers la porte.

– Gamba ! dit Olympia.

Mais il était déjà loin.

– Soit, dit Olympia. Maintenant que nous

voilà seuls, reprit-elle en regardant Samuel d'un air de hauteur et de commandement, finissons, je vous prie, monsieur.

– Je ne demande pas mieux que de parler à cœur ouvert, répliqua Samuel. Je viens tout bonnement vous proposer un marché. Vous ne seriez pas la grande artiste que vous êtes si vous n'aviez pas une âme forte et supérieure aux préjugés de la foule et aux scrupules vulgaires. Je crois donc que vous accepterez, et alors, le silence étant la première condition de la réussite, je suis sûr que vous ne parlerez pas. Mais comme, après tout, il se peut que vous refusiez, et que je ne veux pas être à la merci d'une indiscretion, je vous prie de me jurer que vous me garderez le secret de ce qui aura été dit entre nous.

– Un serment ?

– Je vais vous dire lequel. Je suis un sceptique et un douteur, et je n'ai plus l'âge de croire à tous les serments. Cependant je crois que tout être de valeur a quelque chose de sacré, une religion : ceux-ci Dieu, ceux-là l'amour, d'autres eux-

mêmes. Je suis de ces derniers. Vous, vous croyez à l'art. Jurez-moi donc sur la sainte musique que vous vous tairez à jamais sur ce que je viens vous dire.

– Pardon, monsieur, objecta Olympia, mais pourquoi voulez-vous que je m'engage avec vous ? Ce n'est pas moi qui ai besoin de vous et qui vais vous chercher ; c'est vous qui avez besoin de moi et qui venez me trouver. Je ne vous ai pas prié de me faire de proposition ni de confiance. Ne m'en faites pas. Vous êtes libre de vous taire, mais je veux rester libre de parler.

– Eh bien, soit ! dit Samuel. En somme, que m'importe ? Il n'y a personne là pour nous entendre. Vous parleriez, je serais toujours maître de nier. Donc, le pire inconvénient de l'indiscrétion serait de faire manquer l'affaire ; mais, comme si vous parliez, c'est que vous auriez commencé par refuser, elle serait déjà manquée. Et puis, me trahir, c'est me déclarer la guerre, et, quand j'ai un ennemi, ce n'est pas à moi à avoir peur.

Samuel prononça ces derniers mots en fixant

sur Olympia un regard significatif.

Mais celle-ci ne baissa pas les yeux, et répondit au regard d'acier de Samuel par un regard de même trempe.

– Au fait ! monsieur, reprit-elle avec une sorte d'impatience.

– Il vous plaît que je sois net et bref, dit Samuel. Eh bien ! à moi aussi, madame.

– Parlez donc.

– Je viens vous demander en mariage.

– Vous ? s'écria la cantatrice d'un ton où la surprise se mêlait au dédain.

– Oh ! rassurez-vous, madame. Je viens vous demander en mariage, mais ce n'est pas pour moi.

– Et pour qui donc ? reprit-elle.

– Je viens vous demander s'il vous conviendrait d'accorder votre main à M. le comte d'Eberbach.

– À M. le comte d'Eberbach ! répéta-t-elle en tressaillant.

– Oui, madame.

Il y eut un moment de silence.

– M. l'ambassadeur de Prusse, reprit Olympia, vous a chargé de me faire cette proposition ?

– Pas précisément, dit Samuel. Je dois même vous avouer qu'il ne m'en a pas ouvert la bouche.

– Alors, monsieur..., fit-elle en se levant.

– Oh ! ne vous fâchez pas, madame, et daignez vous rasseoir, répondit-il au geste de la chanteuse. Ne croyez pas que j'aie voulu vous offenser d'une raillerie qui serait trop stupide pour être blessante. La proposition que je vous fais est sérieuse. Si vous voulez être la femme du comte d'Eberbach, vous le serez. Il ne m'en a pas parlé, c'est vrai, et c'est moi qui ai arrangé cela dans ma tête ; mais il vaut peut-être mieux que ce soit moi qui le souhaite, que lui-même. C'est de tout cela que je venais vous parler.

– Expliquez-vous, monsieur, dit Olympia, et expliquez-vous vite, de grâce. Je n'ai pas le temps de deviner des énigmes.

– Je vais donc tout vous dire, reprit Samuel. Et

d'abord, il s'agit du destin de trois personnages. Pour que vous me prêtiez toute votre attention, je débute par vous affirmer que, de ces trois personnes, la moins intéressée à l'affaire, c'est moi, et la plus intéressée, c'est vous.

– Pas de préface, si c'est possible !

– Vous n'aimez pas les préfaces ? dit-il. Vous avez tort ; il y a des préfaces qui valent mieux que les livres, ne fût-ce que la préface de l'amour. Au fond, qu'est-ce que la vie ? la préface de la mort. Et pourtant, il n'y a pas grand monde qui s'empresse de tourner le feuillet.

» Excusez-moi donc, je serai obligé d'être un peu long.

» La proposition que je viens vous faire est étrange, mais n'en soyez ni indignée ni étonnée. Vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas, et je viens bien brusquement faire irruption dans votre vie. Mais je vous serai bientôt connu, et, quant à moi, je ne tarderai pas à vous connaître. Déjà, je suis certain que je devine : il m'a suffi de vous entendre chanter l'autre soir chez la duchesse de Berry et cette nuit chez lord

Drummond. Pour que vous m'ayez remué si profondément, pour que votre voix soit arrivée jusqu'à moi, il faut que vous ayez beaucoup souffert, et que vous ayez creusé la vie jusqu'au tuf. J'ai vu tout de suite que l'art avait été pour vous ce qu'a été pour moi la science, l'initiation suprême. Nous appartenons l'un et l'autre à cette grande franc-maçonnerie des âmes hautes, fières et amères qui savent, qui peuvent et qui voient. Donc, nous parlons la même langue, et nous allons sur-le-champ nous comprendre.

» Eh bien ! sœur, que dites-vous des hommes ? Ils sont petits et méchants, n'est-ce pas ? Que dites-vous de la vie ? Elle est étroite et pauvre, n'est-ce pas ? Y a-t-il un être ou une chose qui vaille qu'on se dévoue, qu'on se sacrifie, qu'on renonce à une parcelle de soi-même ? Qu'avez-vous trouvé de grand au monde ? L'art et l'amour peut-être ? Oui, ce serait bien si l'on pouvait ne faire qu'aimer ou chanter. Mais il y a mille douleurs, mille tortures, et qui pis est mille ennuis qui se jettent à la traverse. Par combien de désenchantements, de jalousies, de scènes violentes, de soupçons

dégradants, d'accouplements misérables, on achète les quelques minutes de bonheur vrai que l'amour émiette dans toute une existence ! Et de combien de pourparlers, de flatteries au public, de combien de bassesses dans la coulisse se compose la gloire extérieure des plus grandes chanteuses ! Tout se paie. Et le succès, quand il arrive, ne compense pas les trances et les doutes qui l'ont précédé.

» Le seul enseignement irrécusable que donne l'expérience, c'est que l'âme, intelligence, passion, génie, n'existe pas sans le reste, sans la matière, sans le corps, sans le vêtement. La foule ne voit que ce qui lui frappe les yeux. Et l'on a beau dire : je ne me soucie pas de la foule ! les plus fermes convictions hésitent et se troublent quand le succès ne les confirme pas. Tous ont besoin de cet écho de leur pensée, qui prouve son existence en la répétant. Il est donc nécessaire de réussir ; or, ce n'est pas par le talent qu'on réussit, mais par la mise en œuvre. Ce n'est pas par le cœur, c'est par l'habit. Le plus gros diamant brut est un caillou que le paysan écrasera sous son sabot ; mais faites-le tailler, et vous

pourrez acheter la clef du cabinet des rois et celle de la chambre à coucher des reines.

» Vous auriez chanté dans la rue, entre quatre chandelles, votre sublime mélodie de l'autre soir, pas un des seigneurs qui vous ont tant applaudie aux Tuileries n'aurait fait arrêter sa voiture pour vous écouter. Et, si un embarras de charrettes en avait retenu un malgré lui, il ne lui serait certes pas venu à l'esprit de vous trouver admirable et de dire, en rentrant chez lui, qu'il venait d'entendre la plus grande cantatrice du monde.

» Ma conclusion est celle-ci : Le génie est un excellent plat qui a besoin de sauce. Il ne suffit pas de dominer les hommes par ce qui est en nous, il faut les dominer aussi par ce qui est en eux. Il faut faire coup double, avoir ce qu'ils n'ont pas et avoir ce qu'ils ont. Quelque valeur que je puisse avoir, et quelque valeur que vous ayez, nous ne serons réellement quelque chose que quand nous aurons placé notre supériorité morale sur un piédestal d'une supériorité matérielle. Eh bien ! je viens vous offrir une assurance mutuelle contre la bêtise humaine.

Pour être tout à fait estimé des hommes, ce n'est rien d'avoir une grande âme, il est nécessaire d'y joindre une grande position de rang et de fortune. Je vous apporte la fortune et le rang. En voulez-vous ?

Olympia avait écouté Samuel attentivement sans l'interrompre.

Que se passait-il dans la pensée de cette femme ? Était-ce assentiment aux idées amères que Samuel exprimait sur la vie, ressouvenir de souffrances anciennes, d'injures subies de la part des riches imbéciles au temps où sa réputation n'était pas faite encore ? Ou bien la parole cruelle et impitoyable de Samuel avait-elle réveillé en elle des tristesses endormies, la mémoire des serments brisés, l'incrédulité au cœur des hommes, le scepticisme de l'amour, l'athéisme de la passion ? Avait-elle dans son passé quelque chère et poignante douleur qui donnait trop raison à la philosophie méprisante de Samuel Gelb ? Ou bien encore, la grande cantatrice était-elle tout bonnement une fille d'Ève que la tentation du rang défendu envahissait et qui s'inquiétait de

savoir quelle porte allait s'ouvrir pour elle vers la richesse et la puissance ? Ou bien enfin, mais cette supposition était la moins probable, et n'avait pour elle que le tressaillement qui était échappé à Olympia, quand Samuel avait prononcé le nom du comte d'Eberbach, la chanteuse était-elle curieuse de savoir ce que Samuel pouvait machiner contre l'ambassadeur de Prusse, pour le prévenir au besoin ?

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'elle questionna Samuel.

— Vous me donnerez, dit-elle, le rang et la fortune, comment ?

— Soyez tranquille, répliqua Samuel ; je suis sûr de mon fait. Ce qui empêche les nobles natures de s'enrichir, c'est le temps que cela dépense ; elles n'ont pas le temps d'être économes et de ramasser des écus en cherchant des idées. Les écus sont à terre, et les idées sont au ciel ; il faut se baisser pour s'enrichir, et c'est une chose qui ne va pas à tout le monde. Comme vous, j'ai vécu pour enrichir mon esprit plutôt que pour remplir ma poche. Mais ici l'occasion

est belle, et nous pouvons faire fortune tous deux d'un seul coup. Sans économie sordide, sans passer vingt ans à empiler des liards sur des centimes. Voici ce que je vous propose : gagner dix millions en deux ans.

– Continuez, monsieur, dit Olympia.

« Ah ! pensa Samuel, elle y mord. »

– Vous savez, reprit-il, le mot de cette reine à qui l'on demandait si elle croyait qu'une femme pût se vendre, et qui répondit : « C'est selon le prix. » Ici, le prix est honnête, vous le voyez. Et l'on n'exige rien de vous en échange, rien du moins que de parfaitement légitime devant la loi et même devant la conscience.

– Qu'exigez-vous donc ?

– J'exige que le jour que vous serez veuve du comte d'Eberbach, vous me donniez cinq millions. Oh ! pas sur les dix qui seront à vous, cinq millions en dehors.

– Je ne comprends pas, monsieur.

– Vous allez comprendre. Le comte d'Eberbach a vingt millions, il n'a pas de famille,

sinon un neveu. Supposons qu'il vous épouse et qu'il meure, il faudrait qu'il ne vous eût guère aimée pour ne pas vous laisser ses biens. Nous y aviserions, d'ailleurs. N'exagérons rien ; il y a Lothario, faisons-lui la part belle. Donnons-lui le quart de l'héritage : cinq millions. Il nous en reste quinze : dix pour vous, cinq pour moi. Vous voyez que rien n'est plus simple.

– Le calcul est, en effet, exact, dit Olympia. Mais je vois à votre plan deux obstacles.

– Lesquels ?

– Le premier, c'est qu'il faudrait que le comte m'aimât ; le second, c'est qu'il faudrait que le comte mourût.

– Le comte vous aimera et mourra.

Olympia regarda Samuel avec une expression de terreur.

– Ne vous effarouchez pas, madame, reprit Samuel, et ne prêtez pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont point. Quant à vous aimer, le comte d'Eberbach a déjà pour vous un véritable commencement d'inclination. Je me charge de la

fin.

Olympia parut un moment recueillir ses idées.
Puis elle leva la tête :

– Mais, dit-elle, s’il est vrai que le comte d’Eberbach m’aime déjà, en quoi ai-je besoin de vous ?

– Ah ! s’écria Samuel, ceci est d’une certaine force, et je vois que j’avais bien jugé la trempe de votre caractère. Je suis heureux de ne pas m’être trompé sur votre compte. Pour mener à bien l’affaire, il est indispensable que vous ayez un esprit vigoureux, et je serai heureux de tout ce qui me prouvera votre force, fût-ce une rébellion contre moi. Vous voulez connaître en quoi je puis vous être nécessaire. En ceci : Premièrement, le comte d’Eberbach est mon ami d’enfance, et j’ai sur lui une influence souveraine. Je tiens le fil de ce pantin doré. Je fais de lui ce que je veux, il dépend de moi d’éteindre ou d’attiser son amour. Voyez-vous, c’est un homme incapable d’aimer tout seul, et qui a besoin qu’on remette souvent du bois à sa cheminée. Si je vous exalte devant lui, il ne verra plus que vous au monde ; si je

vous calomnie, il ne vous saluera pas dans la rue. Deuxièmement, du moment que j'ai brûlé mes vaisseaux avec vous, il y aurait de votre part une naïveté puérile à croire que je vous laisserai agir sans moi. Je suis un homme qui ne recule devant rien, entendez-vous, devant rien, pour accomplir ce qu'il a une fois résolu. Or, si vous ne voulez pas m'avoir pour vous, vous m'aurez contre vous. Et, à la guerre comme à la guerre. Vous avez dû réfléchir à toutes les faces de la passion, étudier toutes les formes des caractères. Les rôles que vous avez joués vous ont dit tous quelque chose, et vous n'avez pas revêtu le costume et la vie des grandes criminelles historiques sans qu'il vous en soit entré quelque chose dans la poitrine. Vous comprenez tout, n'est-ce pas ? même le crime ! Non pas, sans doute, le crime lâche et vil, mais le crime hardi et grandiose ! Eh bien ! je le comprends aussi, moi. Vous ne me connaissez pas ; prenez garde de me trop connaître ! Tenez, franchement, je ne vous conseille pas de lutter avec moi.

Quelque fermeté qu'eût gardée jusque-là la chanteuse, elle se sentit trembler devant l'œil

menaçant de Samuel, comme si cette menace allait remuer en elle quelque souvenir terrible, quelqu'un de ses rôles, sans doute.

– Voilà pour le premier obstacle, reprit Samuel d'un accent radouci. Quant à l'autre, il faudrait, disiez-vous, madame, que le comte mourût.

– Je n'ai pas dit cela, s'écria-t-elle.

– Si fait, madame, vous l'avez dit, et j'ai répondu : le comte mourra. Mais, tranquillisez-vous, il mourra sans que nous soyons pour rien dans sa mort. Je suis médecin, et je puis vous annoncer une nouvelle : c'est que M. le comte d'Eberbach, usé et brisé par la fatigue, par la douleur et par le plaisir, n'a plus que peu de temps à vivre.

– Ah ! interrompit Olympia d'une voix altérée.

– Je vous ai dit deux ans, reprit tranquillement Samuel ; j'aurais pu vous dire deux mois. Mais je vous réponds qu'il n'en a pas pour deux ans.

– Vous en êtes sûr ? fit la chanteuse en contenant son émotion.

– Tellement sûr, dit Samuel, que je ne vous demande les cinq millions que le lendemain de sa mort. Vous voyez, c'est d'un mort que nous parlons, et nous nous partageons l'héritage. Vous êtes toute pâle, et il y a des gouttes de sueur sur votre front. Mais ce sont les nerfs en vous qui frémissent. Votre raison doit me donner raison. Spéculer sur un tombeau est une chose permise, pourvu qu'on ne soit rien dans la mort. D'ailleurs, les actions changent selon ceux qui les commettent. Il y a une chose qui, selon moi, est au-dessus de la vertu, c'est l'intelligence. Tout ce qui est grand a droit de mettre sous ses pieds la morale vulgaire. Moi, j'ai un vaste dessein. C'est pour ce que le comte d'Eberbach emploie naïvement à dorer la livrée de ses laquais et à payer des filles publiques, j'en ferai de grandes œuvres. Savez-vous qu'au fond de tout cela, il y a peut-être un peuple à affranchir. Plus qu'un peuple, un monde ? Et nous nous arrêterions à des scrupules imbéciles ? Depuis quand les grands esprits et les grands projets s'arrêtent-ils devant les maximes du catéchisme ou de la civilité puérile et honnête ? Vous figurez-vous César avec des

scrupules ? Que dites-vous de Napoléon petite maîtresse et ne voulant pas faire couler le sang d'un poulet ? Allons, nous ne tuerons pas cet homme ; c'est son mal qui le tuera. Pas de petitesesses.

» La fortune n'aime pas qu'on soit timide, qu'on rougisse et qu'on balbutie avec elle. Accueillez-la fièrement, et n'ayez pas, vous, profonde comédienne, de ces stupeurs de bourgeoise timorée. Vous n'êtes pas, je l'espère, de la race de ces cuistres qui trouvent qu'on n'a pas le droit de voler une province quand on respecte un moulin. Je suis sûr que je parle à mon égale. Voilà pourquoi je vous ai parlé sans masque et sans feinte. Maintenant, répondez.

Olympia fit un violent effort sur elle-même.

— Un dernier mot seulement, dit-elle. Si je réponde non, si je refuse de mettre l'enjeu de mon âme à cette partie redoutable que vous m'offrez, que ferez-vous ? Persisterez-vous dans vos desseins sur la fortune de M. le comte d'Eberbach, ou y renoncerez-vous ?

— Pardon, madame, reprit froidement Samuel,

mais ceci ne vous regarde plus, ce me semble. Vous êtes libre de vous retirer, mais je resterai libre d'agir. Réfléchissez.

– Monsieur, dit la chanteuse, je vous demande un jour de réflexion.

– Non pas, madame, ces sortes d'affaires n'admettent pas de regard. Elles doivent être faites aussitôt dites.

– Si je refuse, recommença-t-elle, vous resterez libre d'agir ?

– Parfaitement libre.

– Eh bien ! dit-elle d'un ton de résolution brusque, j'accepte.

– Allons donc ! s'écria Samuel avec une joie ironique et triomphante.

Il alla vers une table où il y avait un encrier, et tira de sa poche un papier timbré.

– Qu'est ceci ? demanda Olymphia.

– Rien, dit-il. Un moyen de nous donner l'un à l'autre des garanties.

Il se mit à écrire en lisant tout haut à mesure :

« Je, soussignée, déclare devoir à M. Samuel Gelb la somme de cinq millions. Toutefois, cette dette ne sera exigible qu'après la mort de mon mari... »

Il s'interrompt.

– Nous sommes au 15 mars. Je date du 15 mai. Donc je suis sûr que le 15 mai vous serez mariée au comte, comme je suis sûr que le comte mourra avant vous. Voilà pour votre garantie. Pour ce qui est de la mienne, veuillez écrire là : *Approuvé l'écriture*, et signez : Comtesse d'Eberbach. Si nous ne réussissons pas, vous n'êtes pas comtesse d'Eberbach, et alors cette lettre n'est qu'un chiffon de papier. Elle ne vous engage qu'autant que le mariage aura eu lieu. Et puisqu'il n'y a pas de comtesse d'Eberbach, vous ne faites pas un faux.

– C'est vrai, dit Olympia.

Et elle signa.

Samuel mit le papier dans sa poche, et, en se

levant :

– Il ne me reste, madame, qu'à vous remercier et à vous féliciter. Je vous quitte pour aller travailler à notre œuvre. Mais nous nous verrons bientôt. J'ai l'honneur de vous saluer, madame la comtesse.

XIII

Fils attachés

Si Olympia avait vu l'étrange sourire qui se dessina aux lèvres de Samuel quand ce tentateur sortit de chez elle, quelque ambitieuse ou même perverse que pût être la cantatrice, certes, elle aurait frémi, et elle se serait repentie peut-être d'avoir laissé un tel homme entrer dans sa vie.

En descendant l'escalier d'Olympia, Samuel se disait : « Maintenant, attachons mes fils à mon autre pantin. » Et, montant dans la voiture qui l'attendait, il cria au cocher :

– À l'ambassade de Prusse !

Quand il arriva à l'ambassade, le comte d'Eberbach venait seulement de rentrer avec Lothario.

Samuel se fit annoncer et fut introduit dans le

salon, où il trouva Julius seul.

Julius eut un moment de surprise en revoyant si tôt Samuel.

– Toi ! s'écria-t-il.

– Tu ne m'attendais que ce soir, répondit Samuel. Mais tu me connais et tu sais ce que je fais des minutes. J'ai trouvé un moyen très simple de vivre plus longtemps que les autres hommes : c'est de mettre plus d'action dans ma journée. Je vis un jour par heure. Tu n'étais pas parti que je partais moi-même. Sais-tu d'où je sorts maintenant ? de chez Olympia.

– De chez Olympia ? reprit Julius, tressaillant à ce nom.

– Je suis allé d'abord chez lord Drummond, et j'ai demandé l'adresse de la signora, non à lord Drummond, qui est fort soupçonneux à cet endroit, mais à ses gens. Puis, ma foi ! je me suis présenté tout bonnement île Saint-Louis, et j'ai obtenu d'Olympia, sans grand-peine, à vrai dire, qu'elle te recevrait demain soir à neuf heures.

– C'est admirable, dit Julius en tendant la

main à Samuel. Je te remercie de tout mon cœur ; car c'est singulier comme cette femme me préoccupe. Elle a pour moi l'aimant de l'inconnu. Je n'ai jamais eu un aussi ardent désir de pénétrer une âme. Il y a quelque chose qui m'attire invinciblement. Peut-être n'est-ce qu'une apparence, peut-être, comme cela m'est déjà arrivé tant de fois, m'arrêterai-je, désillusionné, sur le seuil !...

– Oh ! non pas, interrompit Samuel, Olympiane ne ressemble pas aux autres femmes. C'est une créature digne et capable de retenir un homme. Moi qui ai l'épiderme coriace et qui ne me laisse pas entamer facilement, j'éprouve devant elle la même impression que toi ; je subis son influence malgré que j'en aie et je rougis de me sentir pour la première fois petit devant une femme.

Samuel, en parlant, observait l'effet de ses paroles sur la physionomie de Julius.

Le comte d'Eberbach écoutait, pensif, heureux de voir son penchant approuvé et exalté par un homme comme Samuel.

– Je te remercie encore de ton dévouement et

de ton zèle, mon cher Samuel, dit-il avec effusion. Tu vois que j'accepte de bon cœur tes services ; pourquoi, de ton côté, refuses-tu d'accepter les miens ?

– Eh ! mais, dit Samuel, je ne les ai pas refusés, ce me semble ?

– Ce matin, dit Julius, tu t'es retranché dans une dignité absurde entre nous deux.

– J'ai refusé de toi ton argent, c'est vrai. Qu'en ferais-je ? Je m'en suis passé toute ma vie. Mais je ne refuse pas ce que je désire. Tu m'as offert de m'aider de ton crédit ; je t'ai pris au mot.

– À la bonne heure, dit Julius. Eh bien ! voyons, en quel point puis-je te servir ?

– J'y pensais tout à l'heure en venant. Vois-tu, jusqu'ici j'ai à peu près perdu mon temps. Si j'ai de l'intelligence, à quoi sert-elle ? Qui en sait quelque chose ? L'or n'existe que quand le mineur l'a tiré de la terre et que le batteur l'a monnayé. Moi, je n'ai extrait ni monnayé mes idées. Elles sont perdues si je ne me hâte. Toi qui

es plus jeune que moi, tu es arrivé à un rang supérieur, et tu peux être grandement et noblement utile à ton pays. Je sais bien que je n'ai ni ta naissance ni ta fortune ; mais j'ai de l'initiative et de l'activité. Si je les avais employées, je pense que je serais devenu quelque chose. Je me suis croisé les bras. Mon ambition du but a eu tort de mépriser les étapes du chemin. J'ai rêvé d'escalader la montagne d'un seul bond, au lieu de la gravir pas à pas, et j'ai consumé ma vie à chercher des ailes. Maintenant, je suis en bas, toi tu es en haut. Tends-moi la main.

– Explique-toi, dit Julius.

– Julius, reprit Samuel, je suis comme toi un bon Allemand, un sujet du roi de Prusse. Réponds-moi nettement. Puis-je, avec ton aide, aspirer à servir quelque part l'Allemagne et à la représenter un jour ?

– Toi, Samuel, dans la diplomatie !

– Pourquoi pas ?

– C'est que... dit Julius, qui s'arrêta embarrassé de formuler sa pensée.

– C'est que, compléta Samuel, je n'ai pas un assez glorieux nom, n'est-ce pas ? Mais je ne demande pas à être ambassadeur tout de suite.

– Ce n'est pas cela, reprit Julius. Ce n'est pas de toi que je doute, c'est du métier. La diplomatie est une longue et fastidieuse carrière. Et je t'avoue que tu me sembles capable de tout, excepté d'être ambassadeur. Toi si fier, si impérieux, si debout, comment te plierais-tu à toutes les souplesses, à toutes les complaisances, à toutes les habiletés nécessaires ! Pardonne-moi mon étonnement ; mais Samuel Gelb dans la diplomatie, cela me fait l'effet d'un loup dans des toiles d'araignées.

Samuel sourit.

– Mon cher Julius, dit-il, tu me parles d'un ancien Samuel Gelb que nous avons connu tous deux à Heidelberg, il y a dix-huit ans. Oui, j'ai été tranchant, cassant, brutal avec la vie ; mais je ne suis plus ainsi. Sans changer de caractère, j'ai changé de forme. Je ne méprise pas moins les hommes, au contraire. Être susceptible avec eux, c'est avoir besoin de leur estime ; c'est soumettre

sa conduite à leur conduite envers vous. Maintenant je les traite comme des instruments ; je ne me fâche pas plus de leur hauteur que je ne me réjouis de leur bassesse. Un menuisier se baisse pour ramasser son rabot ou sa scie qui est à terre : moi, à présent, je me baisserai tant qu'il faudra, et je me mettrai à plat ventre pour ramasser une influence qui me sera nécessaire, un titre qui m'aidera. Et je croirai être plus fier en agissant de la sorte que je ne l'étais en me raidissant et en voulant faire avouer ma valeur par un tas d'imbéciles. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, s'ils pensent. Moi, je sens, et le sentiment que j'ai de moi-même me suffit sans que personne le partage. Tu vois que, dans mes dispositions actuelles, j'ai tout ce qu'il faut pour faire un diplomate parfait.

– Soit, dit Julius réfléchissant. Mais, comme tu le disais, on n'est pas ambassadeur tout de suite. Il y a un ennuyeux stage à faire. D'abord, quitterais-tu Paris ?

– Quant au stage, répliqua Samuel, c'est ici que je te demande ton appui, non pour le

supprimer, mais pour l'abréger. Pour ce qui est de quitter Paris, tu peux résoudre la difficulté en me prenant avec toi.

– T'attacher à l'ambassade ? dit Julius.

– Eh bien ? interrogea Samuel.

– Excuse-moi, dit Julius hésitant ; mais, en vérité, tu m'as trop longtemps habitué à t'admirer et à te craindre un peu pour que j'admette aisément cette bizarre idée de t'avoir pour subordonné.

– Mauvaise raison, si ce n'est pas un bon prétexte, répondit Samuel. Tu t'y ferais. Les vrais acteurs sont propres à tous les rôles. Eussé-je un moment joué le maître, eh bien ! s'il me plaît de jouer le commis ? Essaie-moi. Crois-tu que je te serais inutile ?

– Je ne dis pas cela, certes.

Samuel reprit, l'œil fixé sur Julius et abordant sans doute le véritable objet de la conversation :

– Écoute, Julius. Tu ne connais pas beaucoup Paris ni la France, puisque tu n'y es que depuis quelques jours. Moi, depuis quinze ans, j'ai pu

étudier et connaître bien des choses, bien des hommes. Tu dois avoir une police quelconque qui te coûte fort cher ? Sottise. Pour bien faire la police, il faut la faire soi-même. La police, sais-tu que c'est là une chose qui demanderait presque un homme de génie ? À l'heure qu'il est, ce qui effraie ton gouvernement, comme tous les gouvernements du monde, c'est ce qu'on nomme le libéralisme, n'est-ce pas ? Tu as évidemment pour mission de surveiller cette bête noire. Sois tranquille, va ; je connais le libéralisme, il est moins dangereux que vous ne le croyez, vous autres du monde officiel. Et, quand même il contiendrait un péril, ce ne sont pas les hommes qui le représentent qui sont capables de l'en faire sortir.

Il y eut un silence. Samuel regardait Julius, attendant qu'il l'interrogeât. Julius regardait Samuel, attendant qu'il s'expliquât.

Pendant Samuel se taisait ; Julius parla le premier.

— Tu consentirais à me renseigner sur ces hommes ? demanda-t-il.

– Je ne m’offense pas de l’insinuation, dit en riant Samuel. Je n’ai jamais été scrupuleux avec les choses, ce n’est pas pour l’être avec les mots. Tout peut s’ennoblir par le danger. L’agent qui rôde lâchement autour d’un secret est un ignoble mouchard ; le soldat qui pénètre hardiment, au risque de sa vie, dans le camp ennemi, est un héros intrépide qui s’attaque seul à toute une armée. Si tu acceptes mes services, je ne te ferai pas de rapports sur les étranges mineurs qui, dans ce moment, sapent, sous le sol où nous marchons, la monarchie actuelle ; non, mais je t’introduirai dans leurs machinations. Nous descendrons parmi eux ensemble, et nous exposerons notre poitrine à leurs poignards.

– Comment feras-tu ?

– J’ai été dans le temps, par conviction, et je suis resté, par indifférence, un affilié à la charbonnerie française. Quand tu voudras risquer d’assister à une de nos *ventes*...

– Mais je ne suis pas reçu, moi.

– Je te ferai recevoir ! Ah ! nous risquons nos deux têtes. Tu vois que ce n’est pas là une chose

méprisable et vile.

Il y eut un silence.

– Veux-tu ? insista Samuel.

Julius, à son tour, ne répondit pas. Il songeait.

Tout à coup, comme s'arrachant à une hésitation profonde et d'une voix où l'émotion se faisait sentir :

– Voyons, Samuel, dit-il, tu m'offres ta haute intelligence, ta science inépuisable, ton activité et ton audace. Ce sont là, en effet, des qualités précieuses et que je puis utiliser. Je puis te charger, sans titre officiel, de rapports et de travaux qui donneraient bientôt à Berlin la mesure de ta valeur, et qui, dans un temps plus ou moins rapproché, te vaudraient honneurs et places. Je puis cela ; je puis aussi, car je ne tiens guère à la vie, te suivre, moitié par curiosité, moitié par devoir, dans vos antres du carbonarisme français...

– Eh bien ! dit Samuel.

– Laisse-moi achever. Tu dois comprendre, Samuel, que quelque graves que soient

indirectement pour nous les tentatives des libéraux de France, c'est surtout dans leurs rapports avec les menées des libéraux d'Allemagne qu'il nous importerait de les connaître.

Il s'interrompt pour interroger du regard Samuel.

– Achève, dit Samuel impassible.

– Je crois, je sais, reprit Julius, que le carbonarisme étend par toute l'Europe ses ramifications souterraines. Samuel, tu étais autrefois, comme moi, de l'Union de Vertu. Quand, au retour de mes voyages, mon père m'a fait officiellement attacher à la cour de Vienne, j'ai naturellement rompu avec ce que j'appelais l'autre jour des folies de jeunesse. Mais toi qui es un carbonaro, toi qui occupais déjà un rang dans la Tugendbund, toi qui es resté enfin indépendant, tu as sans doute conservé des relations avec nos anciens... complices ?

– Après ? dit froidement Samuel.

– Après ? reprit Julius, qui paraissait comme

embarrassé et oppressé. Après, tu ne dois pas te dissimuler ces deux choses : la première, c'est que des accointances quelconques avec des conspirateurs n'iraient pas avec la position avec laquelle tu vises ; la seconde, c'est que des renseignements sur la situation actuelle de la Tugendbund allemande t'avanceraient plus chez les distributeurs de grades officiels que les plus vaillantes surprises dans le carbonarisme français.

Julius avait prononcé cette dernière phrase avec une sorte de gêne et comme d'effroi. Il attendait la réponse. Samuel, lui, eut l'air tout à fait à son aise.

— Mon cher Julius, répondit-il simplement et tranquillement, je croyais t'avoir dit déjà, quand nous avons touché quelques mots à ce sujet, qu'en quittant l'Allemagne, il y a dix-sept ans, j'avais quitté la Tugendbund, et n'en avais plus entendu parler depuis. Je t'ai dit la vérité. Je ne puis donc courir le danger de la complicité, ni me donner le mérite de la trahison. Ne me demande que ce que je t'offre. Je veux bien tout te montrer sur les conspirateurs de France, je ne puis rien te

dire sur les conspirateurs d'Allemagne.

– À la bonne heure ! s'écria Julius comme soulagé d'un poids. S'il n'y a plus rien de commun entre la Tugendbund et toi, rien ne s'oppose à ce que nous marchions ensemble. Puisqu'il n'y a rien à faire du côté de la Tugendbund, pensons au carbonarisme. Tu as raison, je serais charmé de connaître tes libéraux français.

– Tu en connais déjà deux ou trois, dit Samuel.

– Lesquels ?

– Ceux avec qui tu as soupé chez lord Drummond.

– Oh ! mais ceux-là, je présume, conspirent à ciel découvert.

– Peut-être.

– Bah ! dit presque gaiement Julius. Eh bien ! en avant ! mène-moi. J'irai volontiers à eux et sans scrupule ; car, tu l'as dit, tandis que je risquerais ma tête, ils ne risqueront pas un cheveu de la leur. Tu dois bien supposer que

l'ambassadeur de Prusse ne se fera pas dénonciateur.

– Pas plus que son introducteur, cela va sans dire, répliqua Samuel. Ainsi, c'est bien résolu, tu acceptes ?

– Sans hésiter.

– En te disant bien que, si tu es reconnu, tu ne dois pas espérer plus de grâce que dans un antre de lions ?

– C'est le danger seul qui m'autorise.

– Et quand veux-tu que je te présente ?

– Quand tu voudras.

– Ce soir même ?

– Ce soir.

– Je ne te supposais pas tant d'ardeur.

– C'est l'ardeur de l'ennui, dit Julius : tout ce que je connais me répugne. J'ai soif de l'inconnu. Ces souterrains de la politique me prennent par leur mystère, comme cette Olympia m'a pris par son masque. Tu as mis dans ma vie deux intérêts. Merci.

– Prends garde ! la nuit a ses casse-cou.

– C'est ce qui m'en plaît ! Ta main, Samuel, et marchons ensemble.

Et, tandis que ces deux hommes qui venaient de s'épier comme deux ennemis se serraient cordialement la main, Samuel pensait :

« Allons, il est encore le plus loyal, mais je suis toujours le plus fort. Olympia a maintenant de quoi commencer mon œuvre, et j'ai de quoi la finir. »

XIV

Un drame dans la salle

Enjambons quelques semaines.

Au bout de ce temps, toutes ces trames, si solidement nouées par Samuel Gelb, étaient pourtant, sinon rompues, au moins singulièrement relâchées.

Un des maîtres de ce temps a dit :

« L'événement providentiel apparaît après l'événement humain. Dieu se lève derrière les hommes. Niez tant qu'il vous plaira le suprême conseil, ne consentez pas à son action, disputez sur les mots, appelez force des choses ou raison ce que le vulgaire appelle Providence ; regardez à la fin d'un fait accompli, et vous verrez qu'il a toujours produit le contraire de ce qu'on attendait quand il n'a point été établi d'abord sur la

justice. »

Samuel Gelb était un de ces audacieux et puissants esprits qui se passent de Dieu. Aussi, malgré sa force et son énergie, plus d'un échec l'avait averti déjà sur sa route qu'une volonté supérieure et invincible dispose des propositions des hommes.

Ainsi, il s'était dit : « L'Union de Vertu veut la mort de Napoléon ; si je frappe l'empereur, je serai dans l'Union ce que je souhaiterai ; je monterai d'un seul bond l'escalier de l'influence et du commandement ; je serai chef parmi les chefs. » Il s'était dit cela, et il s'était mis à l'œuvre. Il avait pris toutes ses mesures ; il avait calculé le moment où Napoléon, recommençant la guerre, avait contre lui les mères et l'Europe, et où la mort de l'empereur tuait du même coup l'empire. Il avait choisi l'assassin qu'on ne voit pas, qu'on n'arrête pas, qu'on ne surprend pas en flagrant délit du geste, qui s'insinue, qu'on respire avec l'air, le poison. Et, en remettant la lettre à Trichter, il avait pensé : « Voilà ce qui me fait monter au premier échelon ! »

C'est ce qui l'avait fait descendre au dernier !

Les partis ne pardonnent pas les tentatives avortées. La Tugendbund en avait voulu à Samuel de l'avoir compromise sans succès. La réussite eût fait son action glorieuse, l'échec la faisait ignominieuse. Il avait été rejeté comme la pire espèce de criminel : l'auteur d'un crime manqué.

Donc, ce qui devait l'élever l'avait fait déchoir, ce qui devait le mettre au sommet de l'Union de Vertu l'avait mis en dehors ; ce qui devait faire de lui un des rois souterrains de l'Allemagne l'avait réduit à s'enfuir précipitamment de l'Allemagne et n'y pas remettre les pieds.

Et cependant, avec cette sourde obstination de l'homme contre les lois inexorables, il revenait à la charge et il recommençait cette lutte impie et grandiose d'Ajax contre les dieux.

Les machinations que nous lui avons vu préparer dans l'intérêt de son ambition et de son amour tourneront-elles cette fois encore contre lui ? Ses plans, si profondément et si

ténébreusement combinés d'après la connaissance de l'humanité en général, et du caractère de Julius en particulier, sont-ils destinés à lui devenir encore un coup des embarras et des entraves ? On va le voir.

Nous avons demandé à nos lecteurs la permission de sauter plusieurs semaines.

Vers le milieu d'avril 1829, on jouait à l'Opéra *la Muette*, alors dans sa nouveauté et dans sa vogue.

Ce n'était pas seulement la musique d'Auber, si vive et si française, qui faisait courir Paris aux représentations de *la Muette*. Il y avait, dans le sujet même, un rapport intime avec la situation politique dont on ne se rendait pas compte, et qui prenait les esprits à leur insu. La révolution prochaine, encore invisible à l'horizon, semblait se refléter d'avance dans cette révolte du peuple de Naples. Tous les instincts de liberté qui allaient éclater si formidablement tout à l'heure, et jeter par terre un trône séculaire, trouvaient leur expression dans les notes insurgées d'Auber. L'air si entraînant :

*Amour sacré de la patrie
Soutiens l'audace et la fierté ;
À mon pays je dois la vie,
Il me devra la liberté !*

était chaque fois bissé et acclamé. Un gouvernement intelligent aurait étudié ces symptômes de l'esprit public, et se serait conduit en conséquence. Mais les gouvernements ne se doutent jamais des révolutions que le lendemain.

Samuel, n'étant pas le gouvernement, était venu ce soir-là à l'Opéra tâter le pouls à l'opinion publique. Le premier acte s'achevait quand il entra au balcon. Toutes les places étaient prises.

Il obtint de l'ouvreuse de rester debout dans un coin, d'où il ne voyait pas la scène ; mais ce n'était pas pour la scène qu'il venait.

Le premier acte finit ; le balcon se désemplit. Samuel s'avança et regarda dans la salle, comme cherchant quelqu'un.

Olympia était dans une loge de face du premier rang ; Lothario était avec elle. Samuel eut un geste de mécontentement.

– Va-t-il rester là toute la soirée ? grommela-t-il entre ses dents. Il faut pourtant que je la voie seule. Il a l'air de n'être pas mal avec elle. Ah çà ! est-ce qu'il ferait concurrence à son oncle ? J'y ferai attention. Il est jeune et beau, qu'il prenne toutes les femmes, excepté Olympia et l'autre. Du reste, je ne sais pas pourquoi je suis toujours si prompt à m'inquiéter. Quant à Frédérique, il ne l'a même pas revue depuis deux mois, et, pour ce qui est d'Olympia, il est venu lui faire une visite de politesse dans l'entracte et voici qu'il la quitte.

Lothario, en effet, se levait et prenait congé de la cantatrice. Au moment où Samuel, croyant Olympia seule, allait sortir pour aller à sa loge, il vit se pencher à côté d'elle la tête de Gamba.

– Bon ! au frère, à présent ! murmura-t-il.

Et il resta au balcon.

Le deuxième acte commença. Renfoncé dans

son angle, Samuel chercha la loge de l'ambassadeur de Prusse. Julius n'y était pas : Lothario et un autre secrétaire l'occupaient seuls.

Après l'acte, Samuel, las d'attendre, alla se faire ouvrir la loge d'Olympia.

« Elle renverra son frère », se dit-il.

Il entra, et salua profondément. Olympia le reçut avec une froideur hautaine et une politesse glaciale.

Pourtant elle fit ce que Samuel avait prévu.

– Mon cher Gamba, dit-elle, tu serais bien bon d'aller voir sur l'affiche qui est-ce qui danse dans le ballet.

Gamba comprit sans doute ce que cela voulait dire, car il jeta un regard suppliant sur Olympia.

– Oui, dit-il, mais à condition que je reviendrai pour l'acte du ballet. Tu sais que c'est le seul que j'apprécie, et je n'ai pas avalé deux actes de musique pour manquer précisément la pantomime.

Et il sortit de la loge.

– Pardonnez-moi, madame, dit Samuel en s’asseyant, de vous priver un moment de votre frère. Je sais trop que je ne le remplace pas. Et cependant, n’est-on frère que par le sang et par la chair ? Ne l’est-on pas aussi par l’esprit, par la parenté des idées qu’on peut avoir sur la vie, ou des projets qu’on peut avoir arrangés ensemble ? J’en jure par l’opinion que j’ai de vous et par celle que j’ai de moi-même, plus que celui qui vient de nous quitter, je suis votre frère et vous êtes ma sœur.

– Vous aviez à me parler ? demanda la cantatrice, coupant court à cette direction de l’entretien.

– Je venais, dit Samuel, vous demander des nouvelles de mon très excellent ami le comte d’Eberbach ? Comment se porte son amour ?

– Mal, répondit Olympia.

– Allons donc ! c’est impossible !

– Non pas, c’est certain. Les premiers jours, il était très amoureux, très tendre, très respectueux, et j’ajouterai très charmant. Mais, depuis une

quinzaine de jours surtout, il a changé à ne plus le reconnaître. Il est maintenant inégal, capricieux, morose.

– C'est que vous n'avez pas voulu vous donner la peine de le prendre, dit Samuel. Les hommes sont si bêtes que la grandeur et la simplicité les repoussent plus qu'elles ne les attirent. C'est par la petitesse et par l'habileté qu'on les retient. Il y a toutes sortes de moyens de les apprivoiser, et la beauté ni l'esprit ne sont rien sans la manière de s'en servir. Vous, vous êtes belle et spirituelle, et vous vous laissez faire. C'est insensé ! Vous êtes toute charmante, vous vous prodiguez, vous êtes bonne, vous êtes absurde. Vous avez satisfait ses caprices au lieu de les irriter par la résistance. Il vous a priée de vous habiller d'une certaine façon qui lui rappelle une femme à laquelle il trouve que vous ressemblez ; il vous a demandé de mettre des châles de telle couleur, de vous coiffer de telle manière. Vous vous êtes prêtée à toutes ses fantaisies avec une patience et une douceur parfaitement maladroites, permettez-moi de vous le dire. L'obstacle est le principal aimant du désir

humain, et c'est même naïf à dire : ce qu'on a, on ne le désire plus.

– Que voulez-vous ? dit Olympia. Ce qu'il aime, ou plutôt ce qu'il a aimé un moment en moi, ce n'est pas moi, c'est ma ressemblance avec une autre femme ; c'est une morte, c'est une femme disparue qui a emporté avec elle sa vie dans la tombe. Pouvais-je me refuser à contenter ce souvenir sacré ? Je n'étais pas jalouse de cette morte ; il l'aimait, et je l'aidais à l'aimer. Mais, maintenant, je crains bien qu'il ne l'ait oubliée, elle aussi, après tant d'autres, et que la pauvre morte ne soit expirée pour la seconde et dernière fois.

– Mais, demanda Samuel, si vous croyez réellement qu'il ne vous aime plus autant que dans les premiers jours, pourquoi n'avez-vous pas suivi mes conseils dans le commencement, et pourquoi n'avez-vous pas profité de sa passion naissante pour parler sérieusement mariage et l'engager ?

– Je suis bien heureuse de ne pas l'avoir fait, répondit Olympia. Je le connais aujourd'hui. Je

sais que ce n'est pas l'homme dont vous m'aviez parlé. Vous me le peigniez doux, triste, accablé d'une mémoire toujours chère, et, à travers cela, plein d'abnégation et de tendresse, dévoué à qui l'aimait, reconnaissant envers qui le comprenait. Il a peut-être été ainsi autrefois. Mais, en ce cas, la vie qu'il a menée a bien flétri en lui cette fleur de sentiment. Il est maintenant égoïste, exigeant, absorbant même. Il faut que toute pensée soit à lui. Il a les volontés impérieuses de la faiblesse et de la maladie. Il ne donne rien de son âme, et il veut tout de la vôtre. Moi, pour qui l'art est devenu toute la vie, puis-je consentir, par exemple, à renoncer à jamais au théâtre, et peut-être à la musique, comme il le demande ? Lord Drummond est moins despotique.

– Qu'importe ! dit brusquement Samuel, puisqu'il a si peu de temps à vivre.

Olympia le regarda en frissonnant.

– Ne dites pas cela ! s'écria-t-elle. Je ne le crois plus, je ne veux plus le croire, et je ne veux pas que vous le croyiez plus que moi. Vous ne pensez pas ce que vous dites, n'est-ce pas ? Je

vous ai deviné. Vous voulez m'engager. Ne me dites pas qu'il va mourir, parce qu'alors je serais capable de me sacrifier et d'accepter tout. Mais non, le comte d'Eberbach, j'en conjure Dieu, a encore de longues années à vivre. Et je ne suis pas celle qu'il faut pour accompagner ces années. Il y a encore en moi, malheureusement peut-être, trop d'amour et trop de vie. J'ai bien réfléchi. Ce n'est ni une femme ni une maîtresse qu'il lui faut, c'est quelque chose comme une fille. Tout ce qui ressemble à une volonté, à un désir, à une passion ou à une idée un peu forte, le fatigue non seulement chez lui, mais chez les autres. Or, il y aura toujours en moi un regret amer qui l'irriterait, le regret de Mozart et de Rossini. Je me sacrifierais sans le sauver, et, au lieu de le consoler, je lui ferais du mal.

Samuel regardait fixement Olympia.

Elle poursuivit :

– Dans quelques années, je ne dis pas. Quand je n'aurai plus la puissance de ma voix, quand je serai moins près de l'enthousiasme de mon parterre de Naples, de Venise ou de Milan, quand

j'aurai moins d'aspirations et plus de souvenirs, je serai sans doute moins incapable de ce rôle de sœur de charité que vous voulez me donner près de ce cœur endolori. Mais aujourd'hui, mon âme est trop remuante encore, et j'ai les mouvements trop brusques pour ne pas le froisser.

Samuel interrompit Olympia.

– Vous ne pensez qu'à lui, dit-il. Mais vous ? Qu'appellez-vous vous sacrifier ? Est-ce de gagner dix millions ?

– Oui, répondit-elle, si ces dix millions me coûtent un mensonge. Tromper le comte d'Eberbach, et le faire croire à un sentiment que je n'éprouverais pas, c'est ce qui me sera toujours impossible. Je suis trop fière, et, si vous voulez, trop sauvage, pour me contraindre à une pareille hypocrisie. Je ne suis comédienne qu'au théâtre.

Samuel s'aperçut qu'il avait pris un mauvais moyen. Il essaya d'un autre.

– Ah ça ! dit-il, nous discutons sur le vide. Nous partons de ce point que Julius est changé. Mais où avez-vous trouvé ce changement ? Quant

à moi, je vois le comte d'Eberbach tous les jours, je ne trouve aucune différence dans ses sentiments à votre égard, et il me parle de vous avec la même admiration passionnée que le premier jour.

– Je ne vous crois pas, dit Olympia.

– Mais en quoi sa conduite est-elle différente ?

– Je vous répète que c'est un autre homme.

– Mon Dieu ! les hommes ne sont pas tous d'une pièce, et ne se ressemblent pas à toutes les minutes. À moins d'avoir un amoureux en bois, il faut s'attendre à voir l'homme le plus épris avoir des instants d'humeur et de maussaderie. Les hommes ont leurs affaires qui ne les lâchent pas, leurs soucis qui entrent avec eux partout où ils vont, leurs ennuis qui les traquent jusqu'aux pieds de leurs maîtresses. Julius peut avoir dans ce moment une préoccupation fâcheuse qui ne vous touche en rien. Qui sait s'il n'a pas reçu de son gouvernement quelque communication qui le tracasse ? Il peut lui être arrivé quelque chose de Berlin ou de Vienne.

– Oui ! s'écria Olympia éclatant, c'est ce qui lui est arrivé de Vienne qui me l'arrache !

– Qu'est-ce donc qui est arrivé ? demanda Samuel.

– Une femme.

– Une femme ! répéta Samuel avec un étonnement qui n'était peut-être pas très sincère.

– Oui, faites semblant de ne pas le savoir, reprit Olympia d'un accent ému et, malgré elle, amer. Croyez-vous que je sois aveugle ou imbécile, et que je ne m'aperçoive de rien ? Croyez-vous que je n'aie pas mon orgueil aussi, moi, et que je ne me dise pas que, quand on me quitte, il faut qu'on ait une raison ? Je sais, ne niez pas, j'en suis sûre ! je sais, et vous savez comme moi, qu'il y a quinze jours, juste au moment où le comte d'Eberbach a semblé se refroidir pour moi, il est arrivé de Vienne une femme, une veuve, jeune encore, riche, noble, éclatante toujours, une beauté célèbre, une influence puissante en Autriche. Je sais que cette femme a été la maîtresse de Julius, qu'il l'a aimée et qu'il l'aime toujours. Elle n'a pu rester loin de

lui. Et, tout à coup, elle est arrivée à Paris. Je vous défie d'oser dire non. Et alors, elle le tient par tous les côtés, par son amour non éteint, par son ambition. Nièce de qui vous savez, alliée à la famille impériale, elle peut à son gré l'élever ou le briser. Elle est venue loger dans le faubourg Saint-Germain, à deux pas de l'hôtel de l'ambassade de Prusse. Amour ou peur, dès qu'il l'a revue, il s'est détourné de moi. C'est cette impérieuse beauté qu'il aime, et, s'il se marie, c'est elle qu'il épousera. Eh bien ! qu'il l'épouse.

Olympia prononça ce mot avec une sorte de colère douloureuse qui alluma dans l'œil de Samuel un éclair de joie et d'ironie.

– Ah ! s'écria-t-il, vous êtes jalouse ! vous l'aimez !

La cantatrice se redressa.

– Qu'est-ce que cela vous fait ? demanda-t-elle. Je vous trouve hardi de jouer avec mon cœur. Vous n'en êtes pas où vous croyez, si vous espérez me tenir. Il ne s'en faut de rien, je vous en avertis, que je ne quitte Paris demain, ce soir, tout à l'heure. Depuis dix jours, je suis attendue à

Venise. J'ai un engagement que je ne puis rompre. Une création, dans un opéra de Bellini, m'attend là-bas. J'oublierai tout, passé et avenir, bercée par cette grande consolation, la musique, ma vraie vie, mon bonheur, mon idéal réel !

Samuel sourit.

À ce moment, l'orchestre se remplissait de musiciens ; on commençait à rentrer dans la salle, l'entracte allait finir.

– Voilà le troisième acte qui va commencer, dit Samuel, et votre frère qui se fait ouvrir la loge. Je reviendrai dans la soirée, je vous ramènerai Julius, et vous lui pardonnerez. Après ce que vous m'avez dit, j'en suis sûr.

Et, saluant la chanteuse, il se croisa avec Gamba qui rentrait.

« Elle aime Julius ! pensait-il. Je la tiens, elle. »

– Qu'as-tu à avoir cet air triomphant ? lui demanda subitement une voix.

Il leva la tête. C'était Julius.

– Tu arrives ? dit Samuel.

– À l’instant même, repartit Julius.

– Tu viens dans la loge d’Olympia ?

– Non.

– Tu vas à ta loge ?

– Non. Faisons un tour de foyer.

Ils se mirent à marcher dans le couloir, accostés çà et là par des amis, diplomates, députés, journalistes, tous portant un nom dans la politique ou dans les lettres. Ils causèrent, de cette conversation leste et vive propre à la France, qui court d’un sujet à l’autre, et qui fait tenir dans cinq minutes l’art et la civilisation, l’humanité et les femmes, Dieu et le diable.

Le rang officiel du comte d’Eberbach n’empêcha pas qu’on ne parlât politique avec liberté entière. En France, on discute en riant ; les adversaires se serrent la main, les principes ennemis se tutoient dans les foyers des théâtres jusqu’à la veille d’une révolution, et, le lendemain, ils se tirent des coups de fusil sur les barricades.

On causait aussi un peu de l’opéra. Les

critiques et les musiciens trouvaient que c'était la plus mauvaise partition d'Auber. Les gens du monde et les bustes du foyer n'avaient pas d'opinion.

La clochette sonna, et bientôt le foyer et le couloir furent vides.

– Viens-tu dans la salle ? demanda Samuel à Julius.

– Pourquoi faire ? dit Julius. Nous sommes bien ici. On est mieux assis, et l'on n'entend pas la musique.

– Soit, reprit Samuel. D'autant plus que je ne suis pas fâché d'être un moment seul avec toi. J'ai à te gronder au sujet d'Olympia.

– Je t'en prie, ne me gronde pas. Je hais les disputes, et toute discussion me fatigue.

– Tant pis pour toi, dit Samuel. Il ne fallait pas alors t'embarquer dans une affaire où tu ne voulais pas rester. Tu m'as employé là-dedans ; je suis allé de l'avant ; je t'ai précédé, je t'ai annoncé, et maintenant tu me plantes là et tu te retires. Quelle opinion veux-tu que la signora

Olympia ait de moi ? quel personnage m'as-tu fait jouer ? Au moins, donne-moi tes raisons. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Elle te tenait tant à cœur ; qui diable a pu te désenchanter en un clin d'œil ? Elle n'est pas moins belle qu'il y a un mois. Elle a toujours la même figure ; pourquoi n'as-tu plus les mêmes yeux ?

– Est-ce que je le sais ? dit Julius impatienté. Je l'ai aimée et je ne l'aime plus, voilà la vérité. Quant à la cause, demande-la au mystère qui fait pousser les plantes et qui les fait se flétrir. J'ai sans doute aimé cette femme uniquement parce qu'elle me rappelait Christiane. Tu dis qu'elle est restée la même ; non, elle n'est pas restée la même. Je l'ai aimée tant qu'elle a été pour moi ce qu'elle avait été d'abord, une créature mystérieuse, une image du passé, un souvenir. Mais, quand je l'ai vue tous les jours, elle est devenue une femme. Une femme vivante. Un être particulier et distinct, et non plus le reflet et le portrait d'une autre. J'aurais continué à l'adorer ; je l'aurais épousée, peut-être, si elle avait continué à être ce que je la voulais. Mais il aurait fallu qu'elle ressemblât toujours à une morte,

qu'elle fût immobile, une ombre palpable que j'aurais regardée et qui n'aurait pas remué. Hélas ! elle vit, elle parle, il y a plus, elle chante ! Ô mon cher Samuel, dis que je suis visionnaire, dis que je suis malade ; mais ce chant admirable, ce chant divin qui vous transporte me met hors de moi, comme une fausse note horrible ; pour moi, cette voix si pure détonne, crie et jure ! Olympiane ressemble à l'humble et douce Christiane que de visage. C'est une artiste fière, volontaire, puissante. Un jour que, dans une heure d'illusion, croyant revoir Christiane en elle, je lui ai dit que je la voulais pour femme, t'imagines-tu qu'elle m'a demandé si j'exigerais qu'elle renonçât au théâtre ? Et comme, attristé de la question, je ne répondais même pas, figure-toi qu'elle m'a dit que, pour quelques années au moins, ce sacrifice serait au-dessus de ses forces. Alors, sous la fille du pasteur, j'ai vu reparaître brusquement la fille du Bohémien.

– Ainsi, dit Samuel, tu lui en veux surtout d'être vivante ?

– Oui, dit Julius, c'est la morte seulement que

j'aime.

– Tu lui en veux de vivre ? insista Samuel. Tu en veux à la statue d'être animée ? Et si cette âme que tu lui reproches était pleine de toi ? si elle ne vivait qu'en toi ?

– Que veux-tu dire ? demanda Julius.

– Je veux dire qu'elle t'aime.

– Elle m'aime ? dit Julius.

– Oui, elle est jalouse de la princesse ! poursuivit Samuel, décidé à frapper un grand coup, et observant sur Julius l'effet de cette révélation. – Ah ! cela te touche enfin ? continua-t-il.

– Cela m'effraie, repartit Julius.

– Comment ! reprit Samuel désappointé.

– Il ne me manquerait plus que d'être aimé par une femme comme Olympia. Mon pauvre ami, regarde-moi donc. Je suis trop las, trop triste, trop désabusé pour que la passion ne me fasse pas peur. Ce qu'il me faudrait aujourd'hui, c'est le calme, c'est l'oubli. Que veux-tu, bon Dieu ! que je fasse d'une femme jalouse, passionnée,

violente ?

Samuel le regarda entre les deux yeux.

– Tu aimes donc la princesse ? demanda-t-il avec inquiétude. Tu penses à l'épouser, peut-être ?

– Je ne me remarierai jamais, Christiane seule aura porté mon nom. Je ne l'aurais donné qu'à celle qui aurait été son image parfaite. Mais Olympia, qui a sa figure, n'a pas son âme. Je le garde donc. Quant à la princesse, son arrivée subite m'a surpris et contrariés. Je ne tiens nullement à elle ; je ne l'aime pas et je ne la crains pas. Elle peut me faire rappeler. Mais je me soucie médiocrement de ma position. Je suis assez riche pour n'avoir besoin de personne, et le métier d'ambassadeur n'a rien de prodigieusement amusant. Il faut ne l'avoir jamais été, comme toi, pour avoir envie de l'être. Rien donc ne me forçait à ménager la princesse, sinon qu'une rupture ouverte eût amené des luttes et des déchirements. Ma foi, j'ai reculé. Je suis resté lié, non par amour, mais justement par l'indifférence.

Samuel fut effrayé de cette apathie.

– Allons, dit-il, il est de mon devoir de te secouer. Tu t'endors dans la neige. C'est la mort.

– Tant mieux, dit Julius.

– Mais moi, dit Samuel, je ne puis m'associer à un suicide. Voyons, réveille-toi. Viens voir Olympia. Elle n'a jamais été plus charmante.

– Que m'importe ?

– Elle n'a jamais tant ressemblé à Christiane.

– Raison de plus pour que je n'aille pas la voir. Je me reprendrais à cette apparente ressemblance, et demain la vérité reviendrait me faire payer l'illusion d'un moment.

– Alors, pourquoi es-tu venu ici ce soir ?

– Pour te prendre, répondit Julius. Oublies-tu que nous avons ce soir une troisième réunion de cette *vente* à laquelle tu m'as déjà conduit deux fois ?

– Il est trop tôt, dit Samuel. Ce n'est que pour minuit. Nous irons après le spectacle.

– Partons tout de suite, je t'en prie, insista

Julius. Nous irons tuer le temps où tu voudras ; mais j'ai une raison pour ne pas rester ici.

– Laquelle ?

– C'est que la princesse doit venir ce soir pour la fin de *la Muette*, en sortant d'un raout du ministre de Bade. Elle m'a fait dire qu'elle viendrait dans la loge de l'ambassade. Or, si je reste, je serai obligé de lui tenir compagnie. Allons-nous-en.

– Tu préfères la politique à la princesse ? dit Samuel, tâchant de le trouver vivant au moins par un côté.

– Oui, dit Julius, parce que dans la politique que nous faisons, nous risquons nos vies.

« Cadavre ! pensa Samuel avec une rage sourde. Mais à quoi bon maintenant le mener là, s'il refuse de me suivre où je veux ! »

Il s'efforça encore de le décider à entrer dans la salle et à ne pas partir sans avoir dit au moins bonsoir à Olympia. Mais ce fut impossible.

– Ne me tourmente pas, supplia Julius. Ce bruit et cette lumière me fatiguent. Je n'ai jamais

compris le plaisir de l'éblouissement et de l'étourdissement. Je n'ai pas l'ambition de devenir aveugle et sourd.

– Lothario avait quelque chose à te dire, essaya encore Samuel.

– Il me le dira demain matin, répliqua Julius.

– Il s'inquiétera de toi.

– Je vais lui faire dire par un valet de pied que je suis obligé de partir, et que je le prie de reconduire la princesse. Sortons.

– Sortons donc, dit Samuel.

Ils descendirent l'escalier.

Ils étaient sous le vestibule, et allaient pousser la porte, quand elle s'ouvrit.

Une femme entra, grande, les yeux bleus et durs, les cheveux d'un blond ardent, belle, souriante, hautaine.

Elle était au bras d'un vieillard très quelconque, lequel était le ministre de Bade.

– Tu vois, avec tes retards ! murmura Julius avec humeur à l'oreille de Samuel.

La princesse vint droit à Julius.

– Comment, vous partiez, monsieur le comte ?

Il balbutia :

– Il est si tard ; j’ai cru que vous étiez retenue et que vous ne viendriez pas.

– Me voici. Votre bras.

Et, quittant sans façon le bras du ministre de Bade, elle prit celui de Julius.

– Vous permettez, n’est-ce pas ? dit-elle ensuite au ministre assez piteux.

Julius jeta à Samuel un regard de victime modérément résignée.

– Eh bien ! montons-nous ? dit la princesse.

– Tout de suite, madame, répondit Julius.

Et, se retournant vers Samuel :

– En ce cas, à minuit. Je te rejoindrai.

Et il remonta l’escalier avec la princesse, le ministre de Bade à côté d’eux.

Samuel hésita un moment, puis se décida à remonter aussi.

Il rentrait au balcon, lorsque la princesse et Julius entrèrent dans la loge de l'ambassade.

La princesse ne manqua pas à la mode des jolies femmes, qui est de renverser quelques fauteuils quand elles arrivent au spectacle pendant un acte. Aussi toute la salle se retourna de son côté, et aussitôt toutes les lorgnettes furent braquées sur cette femme, grande comme Diane et blonde comme le soleil.

Olympia regarda comme tout le monde.

En voyant cette femme avec Julius, elle pâlit, et mit son bouquet devant son visage pour cacher son trouble.

– Qu'avez-vous donc ? lui demanda lord Drummond, qui venait d'entrer dans sa loge.

– Rien, dit-elle.

Le troisième acte finissait.

La toile n'était pas tombée qu'elle se tourna vers lord Drummond.

– Voudriez-vous me donner le bras jusqu'à ma voiture ? dit-elle.

– Vous partez sans entendre la fin ? dit lord Drummond.

– Oui, j'en ai assez. Et puis, je me sens un peu fatiguée.

– Partons, dit lord Drummond.

Samuel avait remarqué l'émotion d'Olympia. Il se précipita pour la rejoindre.

Elle était déjà dans l'escalier, courant et fuyant presque, au bras de lord Drummond.

En voyant lord Drummond avec elle, Samuel n'osa pas l'arrêter et lui parler. Mais il aborda Gamba qui les suivait.

– Est-ce que la signora se trouve indisposée ? demanda-t-il.

– Oh ! non, signor, répondit joyusement Gamba ; au contraire, elle ne s'est jamais mieux portée ; car, tandis que lord Drummond était sorti une seconde pour demander son manteau, elle m'a dit : « Gamba, fais nos paquets cette nuit ; nous partons demain au point du jour pour Venise. »

Et Gamba sortit lentement, laissant Samuel

foudroyé.

« Ah çà ! se dit-il, que diable vais-je aller faire avec lui maintenant à cette *vente* ? »

XV

La Charbonnerie

Samuel Gelb, en sortant seul de l'Opéra, se demandait sérieusement s'il ne ferait pas mieux de ne pas aller à la *vente*.

À quoi bon maintenant ? Ce n'était pas de ce côté que les choses pressaient. La nouvelle imprévue que lui avait jetée en passant ce stupide Gamba avait dérangé et dérouté tous ses desseins.

Le plus urgent n'était pas de pousser Julius, c'était de retenir Olympia.

Mais comment la retenir ? L'amertume de la cantatrice, lorsqu'elle avait parlé de la princesse, son émotion quand elle avait vu entrer dans la loge de l'ambassade l'impérieuse maîtresse de Julius, et, plus que tout cela, sa résolution de partir tout de suite pour Venise, prouvaient à

Samuel qu'elle aimait le comte d'Eberbach.

Nul doute que si Julius voulait courir chez elle, il ne pût la décider à rester. Mais par quel moyen obtenir de ce Julius, si las et si indifférent, qu'il allât chez Olympia à l'instant même, et qu'il eût l'énergie de tenir à empêcher son départ ?

Samuel résolut d'essayer cependant, et se dirigea vers l'endroit où il était convenu entre Julius et lui qu'ils se rejoindraient toujours, au Pont-Neuf, à l'entrée de la rue Dauphine.

En arrivant, il trouva en effet Julius qui l'attendait.

– Tu es en retard, dit Julius. J'ai eu le temps de reconduire la princesse, et me voici le premier.

– C'est que je suis venu à pied et toi en voiture, répondit Samuel.

– Allons, reprit le comte d'Eberbach, en route ! et mène-moi à la *vente*.

– En route ! répliqua Samuel ; mais ce n'est pas à la *vente* que je te mène.

– Où est-ce donc ?

– Chez Olympia.

– Ah ! encore, dit Julius avec un mouvement d'humeur.

– C'est peut-être la dernière fois, dit Samuel.

– Comment ! que veux-tu dire ? demanda Julius étonné.

– Je veux dire, reprit Samuel, que si tu ne vois pas la signora Olympia ce soir, tu ne la reverras probablement jamais.

– Explique-toi.

– Elle part demain pour Venise.

– Bah ! ce n'est pas possible.

– C'est le contraire qui est impossible. Ne t'ai-je pas dit, dans le foyer de l'Opéra, qu'elle t'aimait et qu'elle était jalouse ? Et, cinq minutes après, tu viens t'étaler en public devant elle avec la princesse ! Olympia est trop fière pour assister à tes galanteries, elle te quitte pour son autre amant, qui, lui, ne fait pas d'infidélité : l'Art. Elle te laisse à ta princesse et retourne à sa musique.

– Elle m'aime donc réellement ? dit Julius qui,

tout blasé qu'il était, ne put se défendre d'un sentiment d'amour-propre.

Et cette pensée le réchauffant et le faisant un peu revivre :

– Mais c'est que je ne sais pas si je pourrais me passer d'elle ! ajouta-t-il. Je me suis habitué à l'aller voir. Je ne veux pas qu'elle parte. Tu as raison, courons chez elle.

– Courons, répéta Samuel.

– Attends pourtant, reprit Julius, se ravisant et s'arrêtant. D'abord, je te connais : tu me dis peut-être cela pour me rattacher à elle. Conviens que c'est une plaisanterie ou un moyen. Elle ne doit pas partir. Avoue que ce n'est pas vrai.

– Je te donne ma parole, dit gravement Samuel, qu'elle est décidée à partir dès le matin.

– Qui te l'a dit ?

– Gamba, à qui elle a recommandé de tout préparer cette nuit même.

– Gamba ! un fou dont ce départ est la marotte. Elle a peut-être dit cela en l'air, et puis elle aura changé d'idée. Un moment de dépit

féminin. Je te parie que nous la trouverons demain à son hôtel.

– Je ne crois pas, répondit sérieusement Samuel.

– Bah ! tu verras.

– Je ne crois pas.

– Eh bien ! après tout, dit Julius, il me plaît d'en courir la chance. Quand même elle partirait, j'y gagnerais deux choses ; je saurais si elle m'aime, et je saurais si je l'aime. En attendant, viens nous distraire à la *vente*.

– C'est là une distraction cruelle, objecta Samuel. Pendant que tu te distrairas, cette femme souffrira à cause de toi, et il aura dépendu de toi de la consoler.

– C'est toi qui me fais de la morale ! s'écria Julius.

« De fait, je devins inepte », pensa Samuel.

– Ton parti est pris d'aller à la *vente* ? demanda-t-il.

– Très pris.

– En ce cas, vas-y seul. Moi, je retourne à Ménilmontant.

– Pourquoi faire ?

– Pour me coucher, pardieu ! Je crois qu'il est bien l'heure de dormir.

– Soit, dit Julius. Tu m'as présenté à la *vente* et m'y as accompagné une seconde fois. Je puis bien y aller seul maintenant. Bonsoir.

Et il fit quelque pas.

– Il ne manquerait plus que cela ! murmura Samuel. L'imbécile irait à tort et à travers, et serait capable de se compromettre à contretemps ; je voulais bien qu'il se compromît, mais de la manière et jusqu'au point qui me conviendrait. Bon ! voilà que j'en suis à veiller sur lui, à présent ! Attends-moi donc, cria-t-il.

Et il rejoignit Julius.

– Ah ! tu viens ? dit celui-ci.

– Puisque tu ne veux pas venir avec moi, il faut bien que j'aille avec toi.

– À la bonne heure ! Mais hâtons-nous ! car

tous ces retards nous ont fait perdre bien du temps ; nous arriverons quand tout sera fini. Et ce serait dommage ; ils sont vraiment curieux, ces libéraux !

Ils se mirent en chemin, Julius empressé, Samuel maussade.

Au moment où se passe cette histoire, la Charbonnerie était loin du degré de puissance et d'ardeur qu'elle avait atteint dans les derniers temps de la Restauration.

Née au moment où l'invasion de la France, où la coalition étrangère et la popularité de l'empereur, accrue par le martyre de Sainte-Hélène, donnaient une prodigieuse activité aux idées d'opposition contre les Bourbons, la Charbonnerie s'était propagée avec une immense rapidité d'un bout du pays à l'autre.

De la *vente suprême*, présidée par le général Lafayette et installée à Paris, la volonté commune rayonnait dans un nombre infini de *ventes* particulières formées de ville en ville. Ce qui faisait la force et la sécurité de cette vaste association, c'est que, tout en agissant en

commun sous l'inspiration de la haute *vente*, les *ventes* spéciales s'ignoraient réciproquement et n'avaient aucun rapport entre elles. Il était interdit, sous peine de mort, à tout Charbonnier appartenant à une *vente* de s'introduire dans une autre. De cette manière, la police pouvait découvrir une, deux, quatre, dix *ventes*, sans découvrir l'ensemble de l'organisation. Et l'on était en sûreté tant que le secret restait sur la *vente suprême*.

Pourtant, pour faciliter les communications, on forma des *ventes* centrales. Chaque *vente* particulière élisait un *député*. Vingt députés formaient une *vente* centrale, laquelle à son tour nommait un député pour correspondre avec la *haute vente*.

Les réceptions des Charbonniers n'avaient rien de l'appareil fantastique que leur a prêté l'exagération de l'esprit de parti. Les masques et les poignards sont ici une pure invention. Les admissions, au contraire, se faisaient avec la plus grande simplicité, sur la présentation d'un ou plusieurs membres, dans le premier local venu,

sans aucune espèce de solennité.

Le récipiendaire jurait seulement de garder le silence sur l'existence de la société et de ses actes, de n'en conserver aucune trace écrite, de ne garder aucune note ni aucune liste, de ne copier même aucun article du règlement, et l'on s'en rapportait à son honneur, garanti par celui de l'affilié qui l'avait présenté et par la peine terrible qui eût suivi la violation de ce serment.

Il serait curieux de rechercher aujourd'hui les noms des Carbonari. La liste comprendrait une grande partie des hommes qui ont occupé pendant les dernières années des positions importantes dans la politique et dans l'administration.

Voici la composition d'une seule *vente* prise au hasard pour donner une idée du personnel. Il y avait une vente dont le député était M. de Courcelles fils, aujourd'hui représentant du peuple, et qui comptait parmi ses membres MM. Augustin Thierry, l'historien de *la Conquête de l'Angleterre par les Normands* ; Jouffroy, depuis professeur de philosophie, député et membre de

l'Institut ; Ary et Henri Scheffer, les deux peintres ; le colonel d'un des régiments de ligne composant la garnison de Paris ; Pierre Leroux, etc.

Les membres non militaires, obéissant à une mesure prescrite à toute la Charbonnerie, s'exerçaient au maniement du fusil. M. de Courcelles fils était l'instructeur de M. Augustin Thierry.

Ce ne serait pas une chose sans intérêt de chercher ce que sont devenus, depuis, la plupart de ces conspirateurs, et combien de démentis ont été donnés à ces commencements ultralibéraux. Beaucoup de ces ardents ennemis de la royauté sont aujourd'hui de fougueux réactionnaires, et n'ont conquis l'influence et les places que pour dépasser en absolutisme et en excès de toutes sortes ceux qu'ils ont dépossédés.

Voici quelques-uns des noms des avocats qui ont plaidé pour les sergents de La Rochelle : Boulay (de la Meurthe), Plougoum, Delangle, Voinvilliers, Barthe, Mérilhou, Chaix-d'Est-Ange, Mocquart, etc.

Parmi ceux qui travaillèrent, malheureusement sans succès, à l'évasion des quatre sergents, il y avait Ary Scheffer et Horace Vernet.

L'exécution des quatre sergents de La Rochelle fut le plus touchant et le plus triste épisode de la Charbonnerie. Cette quadruple mort restera comme une tache de sang à la face de la Restauration. Bories et ses camarades faisaient partie d'une société secrète dirigée contre le gouvernement, c'est vrai ; mais l'hostilité ne s'était nulle part traduite en actes ; il n'y avait pas eu commencement d'exécution ; aucun fait de révolte ou de résistance, pas même d'indiscipline, ne pouvait leur être reproché. Leur mort fut donc une violence sans excuse et sans motif.

Disons-le à l'honneur du progrès et de la République, un procès analogue a été jugé par la cour d'assises, le 28 mars 1850, et n'a entraîné qu'une punition insignifiante. Il s'agissait d'une société politique secrète constituée sous le nom de *Légion de Saint-Hubert*, organisée en bataillons et en compagnies, ayant ses chefs, ses officiers, ainsi que son signe de ralliement, et

dont les membres prêtaient un serment ainsi conçu : « Nous jurons devant Dieu de mettre notre vie à la disposition d'Henri de Bourbon, notre roi légitime, et de la sacrifier plutôt que de trahir notre serment. » Les accusés avaient été arrêtés au milieu même d'une de leurs séances. Conspirer pour la monarchie en République, cela vaut bien conspirer pour la République en monarchie. Eh bien ! la République a été plus clémente que la royauté. L'échafaud ne s'est pas relevé pour cette conspiration : la peine la plus forte a été un mois de prison.

Le procès de Saumur suivit de près celui de La Rochelle, et, dans toute la fin de 1822, les supplices ne discontinuèrent pas.

Tous ces échafauds amassèrent des ressentiments et semèrent des rancunes profondes, qui devaient éclore et éclater en 1830. Mais, en attendant, les timides furent effrayés ; la Charbonnerie perdit une partie de son prestige, qui avait consisté dans la puissance mystérieuse et irrésistible qu'on lui prêtait. Les masses affiliées croyaient jusque-là suivre des influences

hautes et souveraines auxquelles le gouvernement n'oserait jamais toucher, et devant lesquelles la justice reculerait. Quand on vit que les tribunaux condamnaient tout ce qui leur tombait sous la main, la panique se mit dans les rangs, et ce fut une débandade presque complète.

L'anarchie s'en mêla. Deux partis se formèrent : l'un, dont étaient Lafayette et Dupont (de l'Eure), voulait la république ; l'autre, patronné par Manuel, voulait qu'on réservât à la nation le choix du gouvernement. Les divisions s'aigrirent ; on en fut bientôt aux accusations réciproques, et la Charbonnerie, qui avait commencé par le dévouement, s'acheva en intrigues.

Avec la Charbonnerie finit l'ère des conspirations. Il faut en convenir, tout en pleurant et en glorifiant les martyrs qui ont combattu de cette façon pour la cause de la liberté et de l'avenir, les conspirations sont un anachronisme dans un temps de représentation nationale et de liberté de la presse. À quoi bon se cacher dans une cave ou s'enfermer dans une chambre pour se

dire tout bas qu'on déteste le gouvernement, quand on peut le dire tout haut dans les journaux et à la tribune ? Ce sont des précautions perdues, et, ce qui est plus triste, du sang perdu.

Combien y a-t-il eu de conspirations sous le Consulat, sous l'Empire, sous Louis XVIII ? Laquelle a réussi ?

La vraie conspiration, c'est l'entente, en plein soleil, de toutes les idées, de tous les instincts, de tous les besoins, c'est la sainte croisade de la civilisation contre les ténèbres, du passé contre l'avenir : c'est le suffrage universel.

Et cette conspiration-là ne craint pas d'être découverte, car elle se montre ; et elle ne craint pas d'être vaincue, car en tête de sa liste elle écrit le nom du peuple tout entier.

Cependant, en 1829, l'approche d'événements qu'on sentait déjà vaguement gronder à l'horizon rendait quelque mouvement et quelque animation à la Charbonnerie française. Voyons donc ce côté des coulisses d'une révolution : nous verrons l'autre ensuite.

Julius et Samuel frappèrent à la porte d'une maison de la rue Copeau, et montèrent au troisième étage.

Rien, dans la maison ni dans l'escalier, n'avait une apparence le moins du monde suspecte. Samuel et Julius montaient chez un ami qui, tous les mois, donnait un punch à une petite réunion d'intimes. Quoi de plus naturel ?

En entrant dans l'antichambre, ils allèrent à une table sur laquelle il y avait, à côté d'une chandelle allumée, une feuille de papier où étaient déjà écrits une quinzaine de noms. Samuel signa : *Samuel Gelb*, et Julius signa : *Jules Hermelin*. Puis ils mirent chacun deux francs dans un tiroir préparé. C'était la cotisation mensuelle qui subvenait peut-être aux frais de la réunion. L'ami qui recevait pouvait être pauvre, ses amis pouvaient vouloir que leur plaisir ne lui coûtât rien. Quoi de plus légitime ?

Lorsque Samuel et Julius arrivèrent dans la seconde pièce, ils y trouvèrent quinze ou seize personnes déjà réunies. Un des assistants qui occupait un grade élevé dans l'armée prenait la

peine de donner quelques conseils à un jeune homme qui désirait s'instruire dans le maniement du fusil, et l'on avait eu soin de tendre le plancher de triples paillassons pour que le bruit de la crosse n'allât pas troubler le sommeil des voisins. Quoi de plus méritoire ?

On causait bien politique, et même assez vivement, dans deux ou trois groupes. Mais où ne cause-t-on pas politique en France, et de quoi n'y cause-t-on pas vivement ?

Julius, ou plutôt le commis voyageur Jules Hermelin, s'approcha d'un de ces groupes et se mêla à la conversation.

XVI

Une vente

En mettant le pied dans la réunion, il semblait que Julius fût tout autre, et l'on eût dit qu'il avait laissé sa nature à la porte. Une sorte de curiosité passionnée éclatait sur sa figure. Était-ce une profonde diplomatie et habileté consommée ? Il jouait son rôle à merveille, et il parlait de liberté avec plus de chaleur que le plus ardent de ses interlocuteurs.

Samuel lui-même se demandait par moments s'il n'était pas sincère, et admirait la réalité de sa joie quand les principes paraissaient prévaloir sur les intrigues, et de sa tristesse quand les mesquines ambitions obscurcissaient la pureté de la cause.

« Il est si faible et si vacillant, se disait Samuel, qu'il est bien capable de se laisser

empoigner par l'ascendant des idées libérales. Il est venu ici par désœuvrement, par scepticisme, par dédain : il serait bizarre qu'il en sortît convaincu et plus croyant que les autres ! De plus forts que lui ont eu le vertige des idées au fond desquelles ils voulaient absolument regarder. On commence par imiter, et puis l'on éprouve. L'acteur devient le personnage. Il faut un esprit d'une autre trempe que le sien pour jouer impunément le libéralisme. S'il allait devenir le saint Genest de la démocratie ? »

Mais Samuel était trop douteur et trop défiant pour s'arrêter à cette pensée.

« Bah ! reprenait-il, je cherche midi à quatorze heures. C'est un diplomate, et voilà tout. C'est un de ces hommes auxquels il est d'autant plus facile de déguiser leur pensée qu'ils ne pensent pas. »

Samuel n'était pas le seul, d'ailleurs, à observer Julius. Un homme qui ne parlait pas, qui se tenait dans l'ombre et que Samuel voyait là pour la première fois, ne quittait pas des yeux le prétendu commis voyageur.

La réunion était vivante et remuante. Pas de

cérémonie ni d'étiquette. On fumait, on prenait du punch, on discutait, on faisait l'exercice, tout cela pêle-mêle ; ce qui n'empêchait pas d'échanger à voix basse les deux ou trois mots significatifs pour lesquels on s'était réuni.

Debout, appuyé contre la cheminée, un homme de haute taille, au front élevé, à l'œil profond, expliquait, d'une parole éloquente, comment les dogmes finissent. Ses actes montrèrent depuis, non moins éloquemment, hélas ! comment finissent les demi-convictions.

Tel était, en général, l'aspect fort simple et très inoffensif de ces *ventes* si redoutées.

Ce soir-là, il n'y avait aucune nouvelle essentielle. On attendait toujours la chute du ministère Martignac, dont la modération retardait le choc des opinions contraires. On espérait qu'il allait se retirer prochainement et être remplacé par le ministère Polignac. Tous les vœux de la Charbonnerie étaient pour M. de Polignac, lequel, par son intolérance bien connue et par son absolutisme aveugle, ne pourrait manquer de hâter la crise et l'écroulement du droit divin.

Le mot d'ordre était donc de pousser, par tous les moyens possibles, à la retraite du ministère Martignac.

Dans un moment où les groupes étaient le plus animés, le député de cette *vente* particulière à la *vente* centrale, lequel a joué depuis un rôle important dans une des plus solennelles séances de l'Assemblée constituante, fit un signe à Samuel, qui le suivit dans un coin.

– Eh bien ? demanda Samuel.

– Eh bien ! dit l'autre, tu avais raison, le mois dernier, de douter de celui que tu as introduit parmi nous.

Et, d'un clignement d'yeux imperceptible, il désigna Julius.

– Non ; j'avais tort ! répliqua vivement Samuel. J'ai pris de nouvelles informations, et je réponds de lui.

– Fais attention, dit l'interlocuteur ; nous avons pris des informations aussi, et elles sont troubles.

– Ah ! reprit Samuel avec hauteur, quand je

m'engage pour quelqu'un, il me semble qu'on ne doit rien lui demander au-delà de ma parole. Encore une fois, je me fais garant de Jules Hermelin.

– Tu peux te tromper.

– Qu'on me donne des preuves alors.

– On t'en donnera peut-être.

– Qui ?

– Quelqu'un qui veut te voir, qui te verra demain ; celui qui sert d'intermédiaire et de lien entre nos *ventes* secrètes et l'opposition parlementaire.

– Ah ! vraiment ! dit Samuel avec un mouvement de joie.

– Oui, il ira s'entendre avec toi à ce sujet, et sur d'autres peut-être. Et, s'il te prouve que ton Jules Hermelin est un traître ?

– J'espère lui prouver le contraire, dit Samuel. Je resterai chez moi demain toute la matinée, jusqu'à deux heures.

– C'est bien.

Et les deux interlocuteurs se quittèrent.

La réunion, au reste, était à peu près finie. La plupart des assistants partaient. Samuel et Julius sortirent ensemble.

Samuel était préoccupé. Julius, lui, était en train de bonne humeur et presque d'action.

– Tu ne me parles plus d'Olympia ? dit-il à Samuel. Crois-tu réellement qu'elle parte ? Je l'enverrai savoir dès mon lever, en lui envoyant quelques fleurs. Et si on ne la trouve pas à son hôtel, je suis capable, vois-tu, de profiter du chagrin réel que ce départ me causera pour me procurer la joie non moins réelle de rompre avec la princesse.

Samuel ne répondit pas.

« Je suis allé trop vite en besogne, pensait-il. Moi qui croyais tenir un tel homme ! De son côté ni du mien, rien n'est prêt. Sa mort en ce moment ruinerait tout. J'ai été absurde de le compromettre avant de le voir bien et dûment engagé avec cette chanteuse ! Comment faire pour nous dégager, moi et lui, de mon propre piège ? Ah ça ! vais-je

avoir à présent plus de peine à le sauver que je
n'en aurais eu à le perdre ? »

XVII

Rendez-vous chez Dieu

Samuel Gelb était dans l'erreur quand il croyait que Lothario n'avait pas revu Frédérique.

Lothario n'était pas revenu, c'est vrai, dans cette maison de Ménilmontant où il avait reçu du maître un si froid accueil. Mais la pure et blonde image de sa compatriote tenait trop sa pensée pour qu'il n'essayât pas de se rapprocher d'elle. S'il ne pouvait pas entrer, elle pouvait sortir.

Il venait donc souvent rôder dans la rue où logeait Frédérique, pareil à Adam errant aux abords de l'Éden fermé, mais moins heureux que lui, car Adam était avec Ève, au lieu que l'Ève de Lothario était restée dans le lieu interdit.

Le dimanche qui suivit la visite qu'il avait faite avec son oncle à Samuel – était-ce bien à

Samuel ? —, il marchait, par une matinée de printemps, froide encore, mais déjà belle, devant cette porte méchante qui le séparait de celle qui, en une minute, semblait avoir pris toute sa vie.

Il arpentait la chaussée d'en face, plongeant les yeux dans le jardin, et s'imaginant que Frédérique allait pousser subitement parmi les fleurs. Toutes sortes de désirs et de rêves insensés lui traversaient le cerveau. Il fixait sur la maison des regards impérieux, se figurant que le magnétisme de son cœur allait faire sortir Frédérique malgré elle. Ou bien il se disait qu'elle l'apercevrait peut-être en regardant par hasard dans la rue et qu'elle ouvrirait sa fenêtre et lui ferait signe de monter ; ou bien qu'elle viendrait elle-même, qu'enfin elle trouverait un moyen quelconque et qu'ils pourraient se parler au moins un instant.

Elle aussi devait souhaiter de le revoir. Ils ne pouvaient plus être étrangers l'un à l'autre ; cette Allemande, qui les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, le leur avait dit ; elle avait lié leurs destins d'un nœud indispensable ;

ils étaient déjà frère et sœur.

Il regardait alors la porte du jardin et les fenêtres de la maison. Mais ni porte ni fenêtre ne s'ouvrait. Alors le découragement le prenait, et il passait brusquement de la certitude au désespoir. Il se trouvait bien stupide d'avoir admis une seconde la pensée qu'elle pût venir ou l'appeler à elle. Est-ce qu'elle se souvenait de lui seulement ? Elle l'avait vu une fois, un quart d'heure, non pas même seul ; il n'avait pas dit quatre paroles ; il avait manqué d'esprit, il avait dû lui sembler ridicule avec son émotion et son trouble. C'était la seule impression qu'il eût pu lui laisser, en supposant qu'une tête de jeune fille dût garder une impression quelconque d'un inconnu entrevu une fois. Elle le rencontrerait dans la rue qu'elle ne le reconnaîtrait même pas !

Lothario était là depuis près d'une heure, espérant, désespérant, joyeux, désolé, remué jusqu'aux entrailles pour une porte qui s'ouvrait, pour un rideau qui bougeait dans la maison, il commençait à se rendre compte de l'inutilité de son attente, et à se dire qu'il n'y avait pas de

raison pour qu'il n'attendît pas vingt-quatre heures, quand Frédérique sortit.

Lothario eut un reflux de tout son sang au cœur.

Frédérique était enveloppée d'une mante, et avait la figure couverte d'un voile. Mais Lothario n'avait pas besoin de la voir pour la reconnaître !

Elle était accompagnée de madame Trichter. Elle ne vit pas Lothario. Elle allait du côté opposé à celui où il se trouvait. Elle lui tourna donc le dos et gagna l'extrémité de la rue.

Lothario restait à sa place, cloué, pétrifié, ne vivant plus que par les yeux. Mais, au moment où elle allait disparaître à l'angle de la rue, il s'élança après elle.

Puis, réfléchissant que si elle le voyait il ne pourrait pas la suivre sans indiscrétion, il ralentit le pas et laissa entre elle et lui une très longue distance.

Frédérique et madame Trichter descendirent le faubourg jusqu'au boulevard. Alors elles prirent la rue Vieille-du-Temple et arrivèrent au temple

protestant des Billettes, où elles entrèrent.

Lothario eut, en les voyant entrer, un vif accès de joie. Frédérique était de sa religion : tout ce qui mettait un rapport de plus entre eux lui paraissait l'unir davantage à elle, et ici c'était Dieu même qui les rapprochait l'un de l'autre.

Samuel avait toujours laissé pleine liberté à la conscience de Frédérique. Dans les premiers temps, ç'avait été par indifférence. Ne croyant pas plus à une religion qu'à une autre, il s'occupait médiocrement du sens dans lequel tournerait la foi de sa pupille. Toutes les croyances lui semblaient également bonnes, ou, si l'on veut, également mauvaises.

Il se trouvait que madame Trichter, la gouvernante de Frédérique, était protestante. L'institutrice allemande qu'il lui avait donnée ensuite était protestante aussi. Entre les trois seuls êtres qu'elle connût, sa gouvernante et son institutrice, qui, en fait de religion, ne lui parlaient que des dogmes luthériens, et son tuteur qui ne lui parlait pas de religion du tout, Frédérique fut naturellement protestante. Elle crut

ce que croyaient auprès d'elle les deux êtres qui croyaient.

Et, chose bizarre ! quand Samuel était revenu des Indes, quand son amour pour cette belle enfant de seize ans avait cessé d'être de la paternité, ce docteur ironique, au lieu de s'opposer aux croyances de Frédérique, au lieu de les railler et des détruire, les avait respectées et presque encouragées. Résolu à en faire sa femme, il avait voulu fortifier autour d'elle tout ce qui pouvait la maintenir dans le sentiment du devoir, tout ce qui pouvait fermer son cœur aux passions volontaires et libres, tout ce qui pourrait la préparer à se soumettre. Cet athée avait essayé de mettre Dieu de son côté.

Voilà pourquoi Frédérique, aussi pieuse et aussi chaste que la Marguerite de Goethe, avant sa chute, allait tous les dimanches au prêche.

Lothario assista à l'office divin. Il souffrait lui aussi de ce grand mal du temps : l'indifférence. Il ne haussait pas les épaules comme Samuel devant la foi des autres ; il n'offensait pas leur croyance, il ne la raillait pas, il les laissait prier ; mais il ne

priaient pas. Il était de ceux qui n'insultent pas le ciel, mais qui s'en passent.

Mais ce jour-là il sentit comme le ciel ressemble à l'amour. Il fut pris d'un immense bonheur à songer qu'il avait une patrie commune avec Frédérique, un monde où leurs deux âmes se touchaient, un avenir vers lequel ils tendaient ensemble, et où, quoi qu'il leur arrivât sur la terre, ils se rejoindraient pour l'éternité.

Les prières finies, il se mit sur le passage de Frédérique.

En sortant du temple, elle l'aperçut. Elle le reconnut, car un tressaillement imperceptible, que Lothario vit avec les yeux du cœur, agita son corps charmant. La rougeur subite de son beau front resplendit au travers de son voile.

Ô Marguerite ! il aurait fallu là ton Faust pour profiter de cette rougeur et pour oser entrer en conversation. Lothario n'eut pas cette hardiesse. Sa témérité alla jusqu'à faire à Frédérique un profond salut que la pauvre jeune fille rendit, toute tremblante.

Et puis elle sortit du temple. Lothario y resta, n'osant pas sortir après elle, de peur d'avoir l'air de la suivre. Il s'enivra longtemps de la contemplation de la chaise où elle s'était assise, et retourna ensuite à l'ambassade.

Mais, le dimanche suivant, la plus vieille puritaine qui accourut au temple, devançant l'heure du prêche, y trouva Lothario déjà installé et priant Dieu que Frédérique ne manquât pas de venir.

Cette prière fut exaucée. Frédérique et madame Trichter arrivèrent bientôt. En demandant à Dieu que Frédérique vînt au prêche, Lothario avait oublié de demander que madame Trichter vînt aussi. Il se trouva trop exaucé, mais il se résigna, sachant que c'est la loi humaine et que tout corps traîne son ombre.

Le premier regard de Frédérique tomba sur Lothario. Elle s'attendait peut-être à le trouver là, car, cette fois, elle n'eut pas de tressaillement.

Elle monta dans une galerie haute du temple, peut-être par la même raison qui le fit rester en bas. Il avait calculé qu'en se tenant près de la

porte, il la voyait plus longtemps à la sortie.

Il passa ainsi une heure charmante avec elle, la regardant, priant pour elle et la priant pour lui.

Puis, ce bonheur finit encore. Elle sortit. Il lui sembla qu'elle le regardait à travers son voile, et il se sentit frissonner comme s'il avait la fièvre. C'est à peine s'il eut la force de la saluer.

Comme le dimanche précédent, elle lui rendit son salut et passa, et il attendit pour sortir qu'elle fût déjà éloignée.

Trois dimanches encore se passèrent ainsi. Lothario arrivait au prêche avant tout le monde, et en partait après tout le monde. Un salut réciproque à la sortie du temple, voilà à quoi se bornait la conversation de ces rendez-vous chez Dieu.

Que se passait-il dans l'âme de Frédérique ? Cette question résumait la pensée de Lothario.

Et Frédérique ne se demandait-elle pas aussi ce qui se passait dans l'âme de ce jeune homme qu'elle avait vu une seule fois ; que celle qui lui parlait de sa mère lui avait présenté comme un

ami, comme un frère, et qu'elle n'avait pas revu depuis ?

Pourquoi le trouvait-elle sur son passage tous les dimanches ? Pourquoi venait-il assidûment au prêche, contrairement aux mœurs des jeunes gens ? Était-ce par piété ? Il était bien distrait pendant l'office pour y venir par dévotion ! Quand, par hasard, elle se retournait pour arranger sa chaise qui, depuis quelque temps, ne pouvait tenir sur ses pieds, elle l'apercevait tourné vers elle et moins occupé bien sûr d'écouter le pasteur que de la regarder.

Était-ce donc pour elle qu'il venait ? Mais alors, pourquoi ne venait-il pas la visiter chez elle, au lieu de venir la saluer en public, dans un lieu où il ne pouvait pas lui parler ? Craignait-il son tuteur ? Ne savait-il comment s'introduire ? Mais n'avait-il pas un oncle, ambassadeur de Prusse et ami intime de M. Samuel Gelb, et ne pouvait-il pas se faire présenter par lui ? Cela vaudrait bien mieux que de venir l'entrevoir une minute par semaine, au risque de finir par étonner et froisser madame Trichter ?

Après cela, M. Samuel Gelb avait sans doute refusé de laisser pénétrer un jeune homme dans une maison où elle restait souvent seule. Ce n'était pas la faute du pauvre garçon, il fallait lui pardonner. Ou bien M. Lothario n'avait pas voulu tenter de démarche avant d'avoir son assentiment à elle. Il venait voir quel effet il lui faisait, quelle impression elle éprouvait pour lui, si elle serait contente de le voir. Dans ce cas, comme elle n'avait aucun motif de lui être hostile, la vérité devait exiger qu'elle l'encourageât un peu et lui fît quelques avances permises, car il avait l'air bien timide.

Et quand elle se disait cela, elle saluait plus amicalement Lothario, et lui adressait un fraternel sourire dont, hélas ! il avait grand besoin.

Car Lothario passait la semaine à se maudire de sa lâcheté du dimanche. Du lundi au samedi, il se jurait par tous les serments les plus formidables que, le dimanche suivant, il aurait le courage d'aborder Frédérique et de lui parler. Mais, le dimanche venu, il se donnait mille prétextes : la crainte de déplaire à Frédérique ou

de la compromettre, ou de donner des soupçons à madame Trichter, qui, alors, la mènerait à un autre temple, ou qui même en parlerait à M. Samuel Gelb.

En somme, chaque dimanche s'écoulait sans qu'il fût plus avancé d'une ligne que le dimanche précédent.

Et il s'en voulait d'autant plus de sa timidité puérile qu'il lui semblait que Frédérique l'invitait à se déclarer et à parler. Était-ce une illusion ? Il avait cru remarquer, les deux dernières fois, qu'elle l'avait salué d'un signe de tête presque intime, et qu'elle s'était éloignée d'un pas plus lent. Même, mais c'était là évidemment un pur hasard, le dernier dimanche, au moment de la sortie, le vent qui venait de la porte entrouverte avait soulevé un instant son voile, et il avait pu entrevoir, comme un éclair d'espérance, la charmante figure qui dorait ses rêves.

Il se résolut à en finir. Elle pourrait se fâcher à la longue. Elle était en droit de s'étonner qu'il vînt ainsi toujours la trouver pour ne lui rien dire. Que lui voulait-il ? S'il n'avait rien à lui dire,

alors, qu'il la laissât tranquille. Il vint le dimanche suivant au temple des Billettes avec la ferme intention de lui parler ou de lui écrire.

Avant et pendant le prêche, il se démontra qu'il valait mieux parler. Mais quand Frédérique se leva et vint de son côté, présente, immédiate, effrayante de tout son charme, il se dit qu'il valait mieux écrire.

Frédérique avait-elle vu dans ses yeux, pendant le prêche, la résolution qu'il avait formée ? Et fut-elle désappointée en voyant sa reculade et son changement ? ou bien fut-ce tout simplement préoccupation, mauvaise humeur, souci d'ailleurs ? Le fait est que Lothario s'imagina qu'elle le saluait moins gentiment que de coutume, et qu'elle avait dans son air de la froideur et presque du dédain.

Il se sentit frappé au cœur. Mais ce ne fut pas elle qu'il accusa, ce fut lui. Elle avait bien raison. Il y avait assez de dimanches qu'elle l'attendait. Elle lui avait donné le temps de se décider. Depuis cinq ou six semaines qu'il allait se poster à une porte pour la saluer, elle devait être

massasiée de son salut, et elle avait le droit de lui dire : « Après ? » Lui-même, où voulait-il arriver ? Quand même il irait comme cela tous les dimanches au temple des Billettes, ce n'était pas son assiduité à remplir ses devoirs religieux qui lui ouvrirait le paradis en ce monde.

Pas même, sans doute, dans l'autre monde, l'intention n'y étant pas.

L'heure était sonnée de sortir de ce cercle vicieux de la vertu et de la religion. Il fallait rompre avec ces rencontres muettes, et faire une réalité à deux de ces rêves en *a parte*.

Lothario lutta et réfléchit toute la semaine. Le samedi, la pensée de retrouver Frédérique le lendemain froide et dure, fut plus forte que tout. Il voulut que le premier regard qui tomberait sur lui de ces doux yeux fût un regard d'approbation, et, plutôt qu'un reproche de Frédérique, il se trouva prêt à affronter toutes les colères de tous les tuteurs de la terre.

Il se hâta de profiter du moment où il était dans ces dispositions énergiques.

Il écrivit deux lettres, l'une à Frédérique, l'autre à M. Samuel Gelb, et les fit porter à l'instant même par son domestique.

Puis il attendit, épouvanté de son courage et se repentant presque.

Or, ce samedi était le lendemain du jour où Samuel avait rencontré Olympia à *la Muette*, et avait mené Julius à la *vente*.

Samuel venait de déjeuner, et attendait l'envoyé du carbonarisme qu'on lui avait annoncé à la réunion. Il était remonté dans son cabinet, et il attendait impatiemment.

Frédérique et madame Trichter étaient dans le jardin.

On sonna à la porte intérieure. Toutes deux allèrent ouvrir.

C'était le valet de Lothario. Il remit les deux lettres.

Frédérique prit avec embarras la lettre qui lui était adressée. Personne ne lui avait jamais écrit, excepté le pasteur qui lui avait fait faire sa première communion, son ancienne institutrice et

une ou deux amies qu'elle avait connues en pension, et qui avaient quitté Paris. La lettre qu'on venait de lui donner était d'une écriture qu'elle n'avait jamais vue. Et cependant, avertie par un pressentiment, elle se troubla et devint rouge.

Elle se tourna vers madame Trichter.

– Dois-je lire cette lettre ? demanda-t-elle.

– Mais sans doute, dit madame Trichter.

Samuel avait-il trouvé cette précaution inutile ou ridicule, le fait est qu'il n'avait jamais défendu que Frédérique reçût de lettres.

Le cœur battit à la pauvre fille en rompant le cachet. Mais il lui battit bien plus fort quand elle vit que la lettre était signée Lothario.

Elle lut :

« Mademoiselle,

» Permettez-moi de vous adresser un mot plein de crainte et de respect, pour vous avertir que j'écris et que j'envoie, en même temps que ce

billet, une lettre à M. Samuel Gelb, une lettre d'où dépend plus que la vie d'un homme. J'ai voulu risquer moi-même cette démarche décisive, avant d'y faire intervenir celui dont j'attends toute ma fortune, mon seul ami, mon second père, M. le comte d'Eberbach. Il est possible que votre tuteur vous consulte sur ma lettre. Dans ce cas, mademoiselle, je vous conjure, oh ! je vous conjure à genoux, de songer qu'une seule parole de vous peut faire une joie céleste ou un malheur désespéré. Avec un oui, vous pouvez faire descendre le ciel sur la terre. Si vous dites non, au moins ne m'en voulez pas et pardonnez-moi d'avoir rêvé un instant un avenir où j'ai eu l'audace de vous mêler.

» En attendant votre arrêt, mademoiselle, je mets à vos pieds tout ce que j'ai dans le cœur de profond respect et d'inaltérable dévouement.

» LOTHARIO. »

Tandis que Frédérique lisait cette lettre, une inexprimable émotion lui serrait le cœur, et il lui semblait qu'elle allait pleurer. Et cependant elle

se sentait toute joyeuse.

– Vous avez une autre lettre ? demanda-t-elle au domestique.

– Oui, mademoiselle, pour M. Samuel Gelb.

– Eh bien ! voulez-vous la lui porter, madame Trichter ?

La vieille Dorothee prit la lettre.

– Ah ! fit le domestique, pour celle-ci, l'on m'a dit d'attendre la réponse.

– C'est bon, je vais le dire à M. Gelb, dit madame Trichter.

Et elle monta au cabinet de Samuel.

Elle fut cinq minutes sans revenir, puis encore cinq minutes ; mais c'était tout simple : il fallait bien le temps d'écrire la réponse. Et, à en croire le mot que Lothario avait écrit à Frédérique, la chose était assez grave pour que Samuel eût le droit de réfléchir à ce qu'il répondrait.

Enfin Dorothee reparut, et alla au domestique.

– M. Samuel Gelb, dit-elle, répondra plus tard.

Le domestique salua et s'en alla.

– Pourquoi êtes-vous restée si longtemps alors, dit Frédérique à Dorothee, puisque mon ami ne répondait pas ?

– Parce qu’il avait dit d’abord qu’il répondrait.

– Et pourquoi a-t-il changé d’idée ?

– Je n’en sais rien, dit madame Trichter.

– Comment l’avez-vous trouvé ? reprit Frédérique. Quel air avait-il ? Cette lettre l’a-t-elle donc fâché ? Avez-vous vu l’impression qu’elle lui faisait ?

– Je ne crois pas qu’elle lui a été agréable, répondit madame Trichter. Il l’a ouverte devant moi et a regardé la signature. Aussitôt son front s’est renfrogné, et sa figure a pris une expression d’impatience et de colère. « Laissez-moi », m’a-t-il dit durement. J’ai hasardé de lui dire qu’on attendait la réponse. « Qu’on attende. Allez. Ah ! » a-t-il ajouté, qui est-ce qui attend ? – Un domestique. – C’est bien, a-t-il repris ; allez, je vous appellerai. » Je l’ai laissé. Dix minutes après, il m’a rappelée.

– Comment était-il ? demanda Frédérique.

– Bien plus calme, mais bien plus pâle.

– Et que vous a-t-il dit ?

– Rien que ces mots : « Madame Trichter, dites à ce domestique que je répondrai plus tard à M. Lothario. »

« Tout cela est singulier, pensa Frédérique. Que peut donc avoir écrit M. Lothario à mon tuteur pour le mécontenter et l'irriter ? Je me suis donc trompée. Mais alors, que signifie le mot que M. Lothario m'a écrit à moi-même ? Quel est cet avenir auquel il dit que je suis mêlée ? Je m'y perds. »

Elle remonta dans sa chambre pour rêver plus à son aise à cette énigme, et n'avoir plus sur elle les yeux de madame Trichter, qui pouvait finir par voir sur son front le reflet de sa pensée.

Elle s'assit à une table dans un petit salon qui précédait sa chambre, et ouvrir un livre qu'elle tâcha de lire, mais ses yeux lisaient seuls. Elle lisait un autre livre dont les poèmes des plus grands poètes ne seront jamais que les traductions ; le beau roman de ses seize ans.

Elle était plongée dans la lecture de ce chef-d'œuvre écrit par Dieu même quand un coup, frappé discrètement à sa porte, la réveilla en sursaut.

– Qui est là ? fit-elle.

– C'est moi, mon enfant, qui voudrais vous parler, dit très doucement la voix de Samuel.

Frédérique, toute troublée, alla ouvrir.

Samuel entra.

XVIII

Demande en mariage

Samuel avait réfléchi depuis une demi-heure, et, pendant cette demi-heure, il avait pris son parti.

Si la lettre que lui avait adressé Lothario n'était pas une demande en mariage expresse, elle en pouvait passer pour la préface.

Voici ce que lui écrivait le respectueux et tremblant jeune homme :

« Monsieur,

» Je viens solliciter de vous une grâce à laquelle j'attache plus de prix qu'à ma vie. C'est de me permettre d'aller vous visiter quelquefois à Ménilmontant. J'ai déjà essayé une fois de me faire présenter chez vous par mon oncle, votre

ami d'enfance. Mais, pardonnez-moi de l'avoir remarqué, il m'a semblé que ma présence vous déplaisait. En quoi puis-je avoir eu le malheur de vous offenser, moi qui donnerais tant pour vous rendre service ? Vous ne sauriez croire, monsieur, quelle ambition j'ai de votre amitié.

» Pour qu'elle raison fermeriez-vous votre porte au neveu, j'ose presque dire au fils de votre ami ? Aurais-je envers vous un tort involontaire ? Vous avez peut-être un motif en dehors de moi. Il y a dans votre maison une jeune fille belle et charmante. Je l'ai vue, et mademoiselle Frédérique est de celles qu'il suffit d'avoir entrevues un jour pour ne les oublier jamais. Mais M. le comte d'Eberbach a pu vous dire que je suis un honnête homme, et que je n'entre nulle part avec des intentions déloyales. S'il existe des gens capables d'abuser d'une porte ouverte, et de voler l'hospitalité, je ne suis pas de ces gens-là.

» Dans le cas trop probable où mademoiselle Frédérique ne ferait pas attention à moi, je serais chez vous un visiteur, un passant, le premier venu, que vous seriez libre de congédier aussitôt

qu'il vous ennuerait. Mais si, par un miracle inespéré, j'avais ce bonheur de ne pas lui déplaire, je suis le neveu du comte d'Eberbach, la bonté de mon oncle m'assure un avenir qui n'est pas indigne d'être offert à une femme, et je serai assez riche pour avoir le droit d'aimer celle qui m'aimerait.

» J'attends, monsieur, votre réponse avec une anxiété que vous comprendrez. Tâchez que ce ne soit pas un refus.

» Daignez agréer le sincère témoignage du dévouement et du respect de votre plus humble serviteur,

» LOTHARIO. »

Lorsque Samuel eut achevé la lecture de cette lettre, il la froissa violemment entre ses mains avec colère.

Que répondre à ce jeune homme ? Le fond de la réponse n'était pas ce qui l'embarrassait. Il refuserait, cela allait sans dire. Mais quel prétexte donner ?

S'il n'y avait que ce Lothario, ce ne serait rien ; la première raison venue serait trop bonne ; Lothario se fâcherait s'il voulait ; tant mieux !

Mais il y avait Julius, que Lothario ferait intervenir. Il y avait Julius, qui s'étonnerait que Samuel ne voulût pas recevoir son neveu ; qui en demanderait la cause, qui la discuterait, qui se brouillerait. Et se brouiller avec Julius, c'était se brouiller avec ses millions.

Que dire à Julius pour qu'il ne s'irritât pas du refus ? Alléguer la difficulté de laisser un jeune homme s'introduire auprès d'une jeune fille, le tort que cela pourrait faire à la réputation de Frédérique ? Mais, puisque Lothario venait précisément pour elle ! Est-ce que le mariage ne ferme pas la bouche à tous les méchants propos ? À moins d'avouer qu'il ne voulait pas que Frédérique se mariât, et qu'il se la réservait pour lui-même ? Mais était-il maître de ne pas la laisser choisir ?

— Allons, bon ! s'écria Samuel en s'accoudant furieusement sur la table ; voilà que je vais être obligé de laisser entrer ici cet imbécile en gants

blancs et en bottes vernies ! Voilà que je vais être obligé d'assister à son amour d'enfant, qui touchera plus un cœur de femme qu'une passion amère et sombre comme la mienne ! Et je me contiens pendant que là, sous mes yeux, un voleur s'efforcera de décrocher la serrure de mon coffre-fort ! Et je roulerai des yeux féroces et risibles dans un coin comme un Bartholo-
stupidement !

» À la fin, je commence à avoir du malheur ! Rien ne me réussit plus. Jamais je n'ai vu les choses plus rebelles et plus lentes à se plier au gré de la volonté humaine. Le génie s'y briserait. Les trois êtres que je voulais tenir m'échappent à la fois. À l'heure qu'il est, Olympia est sans doute en chemin, emportant mes projets dans ses malles. Quant à Julius, son incognito dans la Charbonnerie, soulevé à demi par moi-même, est peut-être malgré moi déchiré tout à fait, et l'ambassadeur de Prusse court un réel danger de mort bien avant l'heure et l'occasion que j'avais disposées dans mon esprit !

» En avance du côté de Julius, je suis en retard

du côté de Frédérique. Voici un intrus qui vient me la disputer avant que j'aie pris mes mesures de défense. J'ai voulu ne m'offrir à elle qu'avec la puissance et la richesse, qui pourraient compenser ce qui me manque en jeunesse et en bonne mine ; j'ai travaillé pour elle sans le lui dire, et, pendant que je m'occupais de lui préparer un sort supérieur et doré, un sot qui n'a rien fait et qui n'a rien été pour elle, qui est né tout simplement avec tout ce que je tâche de conquérir à force de pensée et d'audace, un enfant est entré, et m'a peut-être dérobé ce cœur, toute mon espérance, toute ma joie, tout mon rêve !

» Comme un tisserand malhabile, je n'ai pas tenu ma trame partout égale, j'en ai perdu de vue un côté pour aller plus vite de l'autre, et elle me manque à l'endroit le plus précieux.

Il se leva, plein d'idées hostiles, fit quelques pas dans son cabinet, et alla se poser devant une glace, où il se regarda fixement, les yeux sur les yeux.

– Est-ce que réellement tu baisserais, Samuel !

se dit-il avec une sorte de rage et de haine contre lui-même. Comment vas-tu faire pour réparer ici le temps perdu, pour retenir là le temps trop pressé ? Il faut se hâter et prendre une décision rapide. Sinon, réfléchis, voici ce qui te menace : Julius peut mourir d'un instant à l'autre, frappé par le poignard des Carbonari, ou tomber tout à coup d'épuisement. Dans l'état des choses, il laisserait évidemment toute sa fortune à ce Lothario. Alors il ne resterait plus qu'un moyen d'avoir une part de l'héritage : ce serait de marier Frédérique à l'héritier, et de compter, pour vivre, sur la munificence du mari et sur la reconnaissance de la femme.

» Mort et massacre ! s'écria Samuel en marchant à grands pas dans son cabinet ; il ne me manquerait plus que de finir de cette façon. Il ne me manquerait plus que d'être le parasite d'un ménage. Ainsi, intelligence, courage, témérité, mépris des lois humaines et divines, et, d'un autre côté, tout le soin que j'ai pris de cette chère créature, toute la tendresse et tout le dévouement que je lui ai voués, tout aboutirait à cette infamie ! Je mangerais les miettes qu'ils

daigneraient me jeter.

» Non, je ne m'embourberai pas dans ce vil dévouement. Je lutterai. Et d'abord, je m'exagère peut-être le péril, je m'inquiète comme s'il m'était démontré que Frédérique fût amoureuse de ce jeune homme. Quelle folie ! elle l'a vu un quart d'heure. Elle est trop fière pour se jeter au cou du premier venu. Elle ne l'aime certainement pas. Si elle m'aimait, moi ? Elle me connaît, elle me voit tous les jours, elle m'a deviné peut-être.

» Si elle ne m'a pas deviné, c'est ma faute. Qu'est-ce qui m'empêchait de lui parler ? Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais autrement que d'amitié. Quoi d'étonnant qu'elle n'ait jamais vu en moi qu'un protecteur, qu'un père ? C'est à moi de l'avertir de sa méprise. Oui, je lui dirai tout. Pardieu ! j'ai en moi assez de flammes pour faire reluire mes paroles. Je l'éblouirai des rêves que j'ai dans l'esprit. Je ferai resplendir à ses yeux fascinés toutes les illuminations d'une pensée prête à foudroyer le monde s'il la gêne. Je lui apprendrai ce que je suis et ce que je sens pour elle. Ah ! je la convaincrai, et elle verra la

différence de celui qui a sa splendeur dans l'idée de son front, avec celui qui l'a à l'épingle de sa cravate.

» Oui, je ferai cela ; pas demain, mais aujourd'hui, mais tout de suite. Allons !

Et c'est alors que, sortant aussitôt de son cabinet, Samuel alla frapper à la chambre de Frédérique.

Elle ouvrit, comme nous l'avons vu, tout émue et surprise.

– Je ne vous dérange pas, Frédérique ? dit Samuel d'une voix douce et presque suppliante.

Frédérique était encore trop troublée pour pouvoir répondre.

– C'est que j'ai à vous parler, reprit Samuel, qui n'était pas beaucoup moins troublé qu'elle. J'ai à vous parler de choses sérieuses.

– De choses sérieuses ? répéta la pauvre enfant dont le cœur battait fort sous son corset.

– Ne vous alarmez pas, Frédérique, dit Samuel ; ne pâlissez pas. Il n'y a rien dans ce que j'ai à vous dire qui doive vous effrayer.

D'ailleurs, vous savez, et j'espère n'avoir jamais manqué une occasion de vous le prouver, que je n'ai pas au monde un plus vif souci que votre bonheur.

Frédérique se remettait et se sentait peu à peu rassurée, moins encore par les paroles de Samuel que par le ton de douceur et le regard affectueux qui les attendrissaient. Mais, à mesure que Frédérique se rassurait, Samuel, lui, se troublait de plus en plus, et ne savait par où commencer ce qu'il avait à dire.

Cependant Frédérique attendait. Il fallait se décider.

– Ma chère Frédérique, dit-il avec un sourire contraint et presque triste, vous ne vous doutez pas, j'en suis bien sûr, de ce dont je veux causer avec vous.

– Mais si, je crois que je m'en doute, répondit Frédérique.

– Comment ! dit Samuel soupçonneux. Que croyez-vous ? que devinez-vous ?

– Je ne devine pas, dit Frédérique, je sais que

vous venez de recevoir une lettre.

– Et vous savez de qui ?

– Oui, de M. Lothario.

Samuel retint un geste de colère.

– Oh ! je ne sais pas seulement cela, poursuivit Frédérique, qui ne s'aperçut pas de l'émotion de Samuel. Je sais encore que vous devez me consulter sur ce que renferme la lettre.

– Est-ce tout ce que vous savez ? demanda Samuel, pâle et les poings crispés.

– C'est tout, répondit Frédérique. Je ne sais pas ce que la lettre renferme.

– Frédérique, dit Samuel, pour être si bien au courant de ce que fait M. Lothario, vous l'avez donc revu ?

L'accent dont Samuel prononça ces mots était trop courroucé pour que Frédérique pût s'y méprendre.

– Mon Dieu ! mon ami, dit-elle, voilà que vous allez vous irriter encore injustement contre moi. Je vous jure que M. Lothario n'est pas

revenu ici, et que je ne lui ai pas parlé.

– Alors, comment savez-vous qu’il m’a écrit ce matin ?

– Il m’a écrit en même temps qu’à vous.

– Où est la lettre ? demanda Samuel dont les yeux s’allumèrent.

– La voici.

Elle lui tendit le billet de Lothario. Il le prit et le lut rapidement. Il respira.

– Eh bien ! dit-il un peu apaisé, que conjecturez-vous de cette lettre fort vague et fort banale ?

– Mon Dieu ! rien, mon ami, je...

– Je suis sûr, interrompit Samuel d’un ton de sarcasme amer, que, sur ces quatre mots de politesse insignifiante, vous vous êtes imaginée subitement que M. Lothario, ce blond, cet élégant, ce beau M. Lothario, qui est premier secrétaire d’ambassade à vingt-cinq ans, qui sera millionnaire à trente, était tombé éperdument amoureux de vous, et venait vous demander pour femme ? Avouez que vous l’avez cru.

– Mais, mon ami... balbutia la pauvre fille toute décontenancée.

– Eh bien ! si vous l’avez cru, vous vous êtes trompée absolument, je suis fâché de vous en prévenir. Ce n’est nullement votre main que M. Lothario me demande. Je regrette d’avoir oublié la lettre dans mon cabinet sur ma table, je vous l’aurais montrée, et vous auriez vu que M. Lothario ne pense guère à vous.

– Mais, mon ami, que vous ai-je donc fait ? s’écria Frédérique prête à pleurer. Vous n’avez jamais été si dur pour moi.

– Pardonnez-moi, Frédérique, dit Samuel d’une voix tout à coup émue. Ne m’en voulez pas d’être méchant ; ce n’est pas ma faute, c’est que je souffre.

– Vous souffrez ? demanda la charmante fille, oubliant son chagrin pour penser à celui d’un autre. Et qui est-ce qui vous fait souffrir ?

– Vous.

– Moi ! s’écria Frédérique stupéfaite.

– Oui, vous. Pas volontairement, chère âme

angélique. Je ne vous accuse pas.

– Comment, alors ?

– Je vais vous le dire. Écoutez, Frédérique ! je suis jaloux de vous.

– Jaloux de moi ?

– Oui, follement et désespérément jaloux. Je vous aime. Je ne voulais pas vous parler de cela encore. J’attendais un anniversaire, un anniversaire prochain, celui du jour où je vous ai trouvée, il y aura, dans quatorze jours, dix-sept ans. Il me semblait que cette date m’était heureuse et bonne, et je voulais l’associer à ma prière. Et puis, je m’étais imposé à moi-même certaines conditions pour mériter d’être accueilli de vous avec quelque bienveillance. Mais l’occasion se présente aujourd’hui, je ne suis pas libre de reculer, il faut que je laisse déborder mon cœur.

Frédérique écoutait, surprise, presque effrayée.

– Frédérique, continua Samuel, depuis dix-sept ans, j’ai travaillé, j’ai étudié, j’ai souffert, j’ai lutté à droite et à gauche, j’ai fait des efforts à

décourager cent hommes. Eh bien ! au bout de cette persistance et de cette fatigue, il n'y avait pour moi qu'une récompense : votre bonheur.

– Je le sais, dit Frédérique. Croyez-le bien, mon ami, j'ai le cœur plein de reconnaissance pour vous. Je ne vous en parle pas souvent, parce que je n'ose pas ; mais je sens bien profondément, allez, tout ce que je vous dois. Vous m'avez recueillie, vous m'avez élevée, vous avez été mon père et ma mère ; je n'existe que par vous. Mais soyez persuadé au moins que vous n'avez pas nourri une ingrate, et que, si j'ai jamais une occasion de m'acquitter envers vous, je ne la laisserai pas échapper.

– Une occasion ? dit Samuel. Vous en avez une aujourd'hui. Vous en avez une tous les jours.

– Que puis-je faire ?

– M'aimer. Aimez-moi, et nous sommes quittes, et toute la reconnaissance est désormais de mon côté. Frédérique, m'aimez-vous ?

– Oh ! de tout mon cœur.

– Oui, mais comment m'aimez-vous ? reprit

Samuel. On dit aussi à son père et à son frère qu'on les aime de tout son cœur. Frédérique, vous qui me croyez généreux, vous allez me trouver égoïste, vous qui me remerciez de vous avoir donné, de vous avoir prêté, et que je suis un usurier avide qui ruine ceux qu'il oblige. Frédérique, écoutez : je ne vous aime pas comme ma fille et comme ma sœur. Mon espoir, mon rêve, ma passion, est d'obtenir de vous que nos deux destinées restent unies dans l'avenir comme elles l'ont été dans le passé, que nous soyons entièrement l'un à l'autre, que vous deveniez ma femme !

Il se tut, tremblant, et attendant l'effet que sa demande produirait sur Frédérique.

La jeune fille ne répondait pas une parole. Cette brusque métamorphose d'une protection paternelle en passion d'amant lui causait surtout un étonnement pénible et profond. Elle s'était habituée à voir dans son tuteur un ami austère et sérieux, supérieur à elle par l'âge et par l'esprit, et l'idée qu'elle s'en faisait était précisément le contraire des idées de familiarité tendre et

d'égalité charmante que suscitait en elle le mot mariage.

Elle demeurerait donc muette, toute pâle et toute glacée.

Samuel lut sur son visage toute son impression, et eut un moment de découragement.

– Je vous fais peur et pitié ? dit-il.

– Oh ! pas pitié ! dit Frédérique.

– Peur ! soit, reprit-il en se relevant, fier et presque beau. Peur ! parce que je ne suis pas un de ces passants frivoles qui n'ont pas une idée dans la tête et qui n'ont de plein que leur gousset ; parce que j'ai pensé, parce que j'ai vécu ; parce que je porte sur ma figure la trace de ce que j'ai fait et vu ; parce qu'au lieu de mettre à vos pieds une bourse comme pour vous acheter, j'y mets un esprit éprouvé, une âme trempée à tous les courants de la vie, un réservoir accumulé de connaissances et d'expérience. Et pourtant, qu'est-ce qui devrait le plus solliciter et toucher une femme intelligente ? Un cœur faible et puéril qui se donne étourdiment à elle, au seuil de la vie,

parce que c'est la première femme qu'il rencontre, ou un cœur viril et puissant qui a tout connu, tout pesé, la puissance, la science, le génie, et qui, de tout ce qu'il y a au monde, ne veut qu'elle, ne cherche qu'elle, n'accepte qu'elle ? la richesse et le pouvoir, c'est pour vous les donner, c'est pour être digne de vous. Je me fais une si haute idée de vous, que je voudrais avoir des montagnes d'or pour monter dessus et pour atteindre votre hauteur. Voilà comme je vous aime. Il me semble qu'à moi seul je ne vous vaudrais jamais, et que, pour vous égaler, il faut que j'ai avec moi tous les biens du monde.

» Cependant je vous assure que je ne suis pas un homme tout à fait à dédaigner. J'ai tenté et j'ai fait des choses qui vous paraîtraient peut-être grandes, si je vous les racontais. J'ai eu dans le cerveau, et j'y ai encore peut-être des desseins qui changeraient la face de l'Europe. Eh bien ! je vous apporte tout cela. Tout est à vous. Tout ce que je vaux, tout ce que j'ai été, tout ce que je serai, vous appartient ; d'autant plus que, je le sens bien, je ne puis être rien que par vous. Je vous en prie, ne me dédaignez pas. D'autres que

vous m'ont méprisé ; je les ai brisés. Mais vous, je vous aime, je ne vous briserais pas ; je mourrais. Soyez bonne pour moi. Je vous jure que je ne vous propose pas un mari sans valeur. Je pose sous vos talons un front qui a regardé en face l'empereur. Soyez bonne, voulez-vous ?

Cette passion âpre et vaste embarrassait et troublait de plus en plus l'âme candide de Frédérique. La naïve enfant se sentait mal à l'aise sous cet amour, comme un pauvre oiseau qui verrait tout à coup s'abattre sur lui l'ombre des grandes ailes d'un aigle.

– Mon ami, dit-elle consternée, excusez-moi si je ne sais comment vous répondre. Je m'attendais si peu à ce que vous me dites ! Vous voyez comme je suis émue. Je ne puis rien vous répondre, sinon que je n'existe que par vous, et que, par conséquent, mon existence est à vous. Faites-en ce que vous voudrez.

– Est-ce bien vrai ? s'écria Samuel plein de joie.

– Oui, reprit Frédérique ; mon devoir est de vous obéir et de faire tout ce qui dépendra de moi

pour que vous soyez heureux.

Ce que voulait seulement Samuel, c'était de prendre en quelque sorte possession de cette âme et de cette vie. À lui, ensuite, à faire le reste et à changer peu à peu cette docilité en amour. La soumission de Frédérique le rendit donc presque aussi heureux qu'un aveu.

– Vous me parlez avec bonté, mais avec tristesse, ajouta-t-il pourtant. Réfléchissez, enfant. Il y a deux choses dans le mariage, le mari et la position. Quant à la position, je m'engage à vous la faire splendide et haute, au-delà de vos rêves.

– Oh ! ce n'est pas la position, dit Frédérique.

– Est-ce le mari alors ? dit doucement Samuel. Voyons, ma chère enfant, ajouta-t-il avec un effort, votre vie est si simple et si pure, on peut l'approfondir sans grand-peine. Vous n'êtes guère allée dans le monde, vous n'avez vu personne... Si fait, pourtant, vous avez vu ce jeune homme un quart d'heure. Frédérique, serais-je assez malheureux pour que ce qu'il a pu vous dire pendant un quart d'heure fût mis par

vous en balance avec ce que j'ai fait pour vous pendant dix-sept ans ?

– Oh ! non, certainement, dit Frédérique, les yeux baissés et le cœur palpitant.

– Non ? Oh ! merci ! dit Samuel, l'arrêtant à ce mot. Je ne veux rien vous dire, rien vous demander de plus aujourd'hui. Je vous ai ouvert mon cœur, vous avez été bonne et généreuse ; c'est beaucoup, c'est plus que je n'espérais. Maintenant que je vous ai dit mon rêve et que vous ne l'avez pas repoussé, je suis content. Laissons faire les événements, et laissez-moi faire.

Il se leva, et lui prit la main.

– C'est à mon tour, dit-il, d'être reconnaissant et de vous le prouver. Il me semble que, quand on est heureux, rien n'est impossible. Et je suis heureux, grâce à vous, Frédérique. Merci encore, merci. À bientôt.

Il lui baisa la main et sortit brusquement.

Jamais, dans les plus grandes choses qu'il eût entreprises, il ne s'était senti une telle émotion au

cœur. En comparant le résultat de son entretien avec Frédérique à ce qu'il avait redouté d'après la lettre de Lothario, il se figurait que le plus difficile était fait, et il regardait la question comme résolue. Il descendit l'escalier, le pas et le cœur légers.

Il entra dans la salle à manger et prit son chapeau.

Il y trouva madame Trichter qui tricotait.

– Ma bonne madame Trichter, lui dit-il, je sors pour dix minutes, un quart d'heure tout au plus. Quelqu'un viendra peut-être pour me demander, si je ne le rencontre pas en route. Vous prierez cette personne de vouloir bien m'attendre, et vous lui direz que je ne puis tarder plus de quelques minutes.

Il avait besoin de marcher, de s'épanouir au soleil, de respirer le grand air !

Mais Frédérique, elle, avait le cœur bien serré.

M. Samuel Gelb son mari ! Jamais cette idée ne lui était venue. Il y avait dans la nouvelle et douloureuse situation que cette conversation

venait de lui faire, quelque chose qui répugnait à sa pudeur comme à son espérance !

Et M. Lothario ? Il l'avait donc trompée ? Que signifiaient ses assiduités au temple, que signifiait le mot qu'elle avait reçu de lui le matin ? Il l'avait trompée ; mais dans quel but ? Était-ce possible qu'il eût menti si gratuitement quand il devait bien savoir qu'un mot de M. Samuel Gelb la préviendrait du mensonge !

Que n'eût-elle pas donné pour lire la lettre qu'il avait écrite à M. Samuel Gelb ? Celui-ci l'avait laissée, avait-il dit, dans son cabinet sur sa table. Il venait de sortir ; elle l'avait vu traverser le jardin ; elle l'avait entendu fermer sur lui la porte extérieure. Ordinairement, quand il sortait, c'était pour la journée.

Elle se leva comme instinctivement.

« Non, se dit-elle, ce serait mal. »

Elle hésita.

« Mais, pensa-t-elle, mon ami m'a dit qu'il regrettait de ne pas avoir apporté la lettre de M. Lothario, et qu'il me l'aurait montrée. »

Elle lutta encore un moment, puis se décida.

« C'est justement dans l'intérêt de mon ami que je veux la lire, se dit-elle, pour voir à quel point M. Lothario m'a abusée, et pour ne plus jamais penser à lui ! »

Elle sortit fiévreuse de sa chambre, traversa le palier, et entra dans l'appartement de Samuel.

Elle courut à la table et chercha dans les papiers.

Le lettre n'y était pas.

« Il m'a dit : Mon cabinet, pensa-t-elle ; il a peut-être voulu dire : Mon laboratoire. »

Elle entra dans le laboratoire, séparé du cabinet seulement par une portière.

Mais, là encore, elle ne trouva rien.

Elle chercha, haletante, éperdue, absorbée. La lettre n'était pas dans le laboratoire non plus.

Tout à coup, un bruit de pas la réveilla en sursaut. On entra dans le cabinet.

Elle entendit la voix de Samuel qui disait :

– Donnez-vous, monsieur, la peine de vous

asseoir.

Il y eut un bruit de chaises, et la voix de Samuel reprit :

– À quoi, monsieur, dois-je l'honneur de votre visite ?

Frédérique se sentit froide d'épouvante. Le laboratoire n'avait d'issue que par le cabinet. Que dirait M. Samuel Gelb s'il la surprenait là, et quelle excuse trouverait-elle à sa curiosité ?

Par bonheur, la portière empêchait qu'on ne la vît.

Elle retint son souffle et se blottit dans un coin, pâle d'effroi.

XIX

À travers la portière

– À quoi, monsieur, dois-je l’honneur de votre visite ?

Frédérique n’entendit pas la réponse à cette question : c’est que la réponse fut muette. En parlant, Samuel avait, sans affectation, étendu trois doigts de la main gauche. Son interlocuteur en avait alors visiblement étendu deux de la main gauche et quatre de la main droite.

Il avait ainsi complété le nombre neuf, un des signes maçonniques auxquels les Carbonari se reconnaissent entre eux.

– Inutile que je fasse la contre-épreuve, reprit le visiteur. Vous ne me connaissez pas, monsieur Samuel Gelb ; mais moi, je vous connais.

– Il me semble pourtant vous reconnaître

aussi, monsieur, dit Samuel. N'étiez-vous pas, hier soir, rue Copeau ?

– Oui, mais je venais à cette *vente* pour la première fois, je n'y ai guère parlé et je n'ai fait qu'entrer et sortir. B... vous a annoncé ma visite, n'est-il pas vrai ?

– En effet. Et j'ai été très heureux de la nouvelle. Car j'ai à vous parler.

– J'ai à vous parler aussi.

– Et d'abord, reprit Samuel, je sais que vous m'apportez, au sujet de quelqu'un que j'ai introduit, des doutes qu'heureusement je crois pouvoir détruire absolument.

– Je n'apporte pas de doutes, j'apporte des certitudes, répliqua l'interlocuteur. Mais ce n'est pas là le principal objet de ma visite. Nous y reviendrons, s'il vous plaît, tout à l'heure. Commençons par ce qui touche plus directement l'Association.

– Je suis à vos ordres, dit Samuel, inquiet pour Julius.

– Vous avez reconnu mon visage, monsieur ;

mais je ne crois pas que vous connaissiez mon nom. Peu de personnes le connaissent, et je vous le dirais qu'il ne vous apprendrait rien. Pourtant, tout obscur que je suis, j'ai été obligé d'accepter un rôle important dans la guerre que nous soutenons. On a dû vous dire que j'étais l'intermédiaire entre les Carbonari d'une part, et de l'autre les défenseurs au grand jour de la liberté, à la tribune et dans la presse. Poste souterrain et sans éclat qui n'exige ni grand talent ni grande habileté, mais beaucoup de zèle et d'abnégation. Aussi ai-je accepté ce lot avec joie. Je suis un soldat humble et modeste, mais dévoué, j'ose le dire, qui a peur du premier rang, et qui sert sa cause pour elle-même, prêt à lui donner tout ce qu'il est, tout son temps et tout son sang. Je donne tout sans demander rien, et, au fond de mon désintéressement, il n'y aura jamais la moindre amertume, il y a seulement un peu de tristesse.

– Tristesse de quoi ? dit Samuel.

– De voir que si peu de cœurs se dévouent, et que la plupart, en travaillant pour le pays, ne

travaillent que pour eux. Presque tous prêtent ce qu'ils donnent, et avancent à la liberté cent francs pour qu'elle leur en rende mille.

Samuel vit-il là-dedans une allusion à ses propres calculs ? Soit qu'il fût choqué de la phrase de son visiteur, soit qu'il fût peu porté de sa nature à croire au désintéressement humain, sa voix prit un accent d'ironie.

– Il est vrai, dit-il, que la plupart des hommes se font leur part d'avance, et, au grand festin du pouvoir, se servent les premiers ; mais il y en a d'autres qui, sous une apparence de discrétion et de réserve, cachent quelquefois un appétit plus avide et plus adroit. C'est souvent une excellente tactique de passer le plat aux autres, qui, par respect humain, n'osent pas prendre le bon morceau et vous le laissent. De telle sorte que vous avez le double avantage de la discrétion et du bénéfice, et qu'il vous reste, en définitive, plus que vous n'auriez pu prendre décemment.

– Si c'est pour moi que vous dites cela, reprit l'inconnu, je vous affirme que vous vous trompez sur mon compte. Non seulement je ne demande

rien, mais je n'accepterai rien.

– Des cérémonies ! insista Samuel, poursuivant son incrédulité railleuse. Alors, on vous suppliera de vous résigner aux places que les autres solliciteront à genoux. Excusez-moi si je ne partage pas tout à fait vos idées, et si, loin de blâmer l'ambition, je l'honore. Rien que pour la cause elle-même, n'est-ce pas son intérêt le plus essentiel que ce soient ses plus ardents serviteurs qui occupent les places ? Faut-il les livrer à ses ennemis ? Qui sera plus capable de maintenir la liberté que ceux qui l'auront fondée ? Qui lui sera plus dévoué que ceux qui l'auront exposé leur vie pour elle ? Sous prétexte d'abnégation, ce n'est pas soi seulement qu'on sacrifie, c'est la liberté. Vous prouvez votre dévouement en prenant votre part de pouvoir, et je réponds que cette part sera en bonnes mains, car je suis assuré qu'on n'a pu confier une mission délicate et périlleuse comme la vôtre qu'à une sentinelle éprouvée, non seulement par son courage, mais aussi par son mérite.

– Mérite de la discrétion ! voilà tout. Je sais

beaucoup de choses, et je connais beaucoup d'hommes. Vous-mêmes, monsieur Samuel Gelb, ce n'est pas seulement de figure que je vous connais.

– Que savez-vous de moi ? demanda Samuel hautain.

– Je sais, par exemple ! répondit tranquillement l'interlocuteur, qu'en même temps que vous appartenez à la Charbonnerie française, vous appartenez aussi à la Tugendbund allemande.

– Qui vous a dit cela ? s'écria Samuel alarmé.

– N'est-ce pas la vérité ? dit le visiteur.

– C'est possible, reprit Samuel. Mais comment êtes-vous si bien renseigné sur mes affaires personnelles ? Serais-je par hasard épié par mes frères ?

– Oh ! rassurez-vous, monsieur. Je ne suis pas un agent de police, et je n'ai pas la prétention de tout savoir. À nos amis et coreligionnaires, je ne veux et ne dois dire que la vérité. Mes renseignements sur vous se bornent à ce que je

viens de dire. Je sais que vous êtes membre de deux sociétés secrètes. Ne croyez pas qu'on vous espionne. C'est par hasard, et à propos d'une autre personne, que j'ai recueilli l'information qui semble vous surprendre. De votre existence et de votre passé, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Au reste, il va sans dire que ce que nous avons appris ne vous a rien fait perdre dans l'estime de chacun de nous, au contraire. Vous n'avez pu qu'y gagner, pour être à la fois de deux sociétés qui poursuivent le même but en-deçà et au-delà du Rhin. Mais venons au sujet qui m'amène. J'ai un service à vous demander.

– Parlez, monsieur.

Cependant Frédérique, à la fois terrifiée et captivée, voyait avec effroi s'ouvrir devant elle tous ces secrets que Samuel lui avait fermés. Mais que faire ? Elle en avait déjà trop entendu pour pouvoir se montrer.

Le visiteur inconnu reprit :

– C'est surtout à cause des relations que vous avez gardées avec l'Union de Vertu et du rang élevé que vous y occupiez, m'a-t-on dit, que j'ai

voulu m'aboucher avec vous. Vous savez tout ce que la Charbonnerie proprement dite a gagné, il y a quelques années, à se fondre avec l'association des *Chevaliers de la Liberté*. L'union et l'unité du libéralisme français ont dès lors été fondées, et l'on a pu, l'on pourra surtout, à un moment donné, agir avec ensemble et vigueur. Nous avons agrandi la ligue en nouant des rapports avec le Carbonarisme italien. Mais ce n'est pas assez encore ; il faudrait que notre croisade fût européenne. Et quel grand pas vers ce grand but que des relations établies entre la Charbonnerie et la Tugendbund ! Le moule des vieilles et étroites personnalités se brisera tôt ou tard, et le métal en fusion de la liberté se répandra par toute l'Europe affranchie. Vous pouvez hâter ce beau jour. Soyez entre la Tugendbund et nos *ventes* ce que je suis entre nos *ventes* et les orateurs ou écrivains de l'opposition.

— Je ne demanderais pas mieux, dit Samuel ; mais, reprit-il avec un peu d'amertume, je n'ai pas dans l'Union de Vertu le rang et l'influence que vous voulez bien me supposer. En dépit, ou à cause de services que nul pouvoir humain ne

saurait récompenser, je n'ai pas un grade beaucoup plus élevé dans l'association allemande que dans l'association française. Cependant il y a peut-être un moyen...

– Lequel ?...

– Un membre du Conseil-Suprême était, il y a deux mois, à Paris. Il y est peut-être encore, bien que, depuis plusieurs semaines, il n'ait pas fait à notre réunion de Paris l'honneur de sa présence. Je puis, par les correspondances convenues, le faire avertir qu'un objet d'importance le réclame parmi nous, et je lui transmettrai votre proposition.

– Merci de tout cœur ; je ne vous en demande pas davantage.

Mais Samuel en demandait davantage, lui. Il entrevoyait là un moyen d'action et d'influence qu'il n'était pas homme à laisser échapper.

– Service pour service, dit-il. Je vous aboucherai avec les chefs de la Tugendbund. En revanche, je vous demande de m'aboucher avec les chefs de l'opposition. Tous ces hommes

éminents, l'honneur de notre cause, la gloire de la tribune et de la presse française, je brûle depuis longtemps du désir de les connaître et de les pratiquer. Vous pouvez aisément me mettre en rapport avec eux.

– Soit ! mais prenez garde, dit l'envoyé en hochant tristement la tête, vous pourriez bien perdre quelque illusion en approchant trop ces idoles. En vous initiant à leurs intrigues et à leurs menées, je vous initierai à bien des misères. N'importe, cela vous regarde. Quant à moi, j'attends de vous un trop sérieux service pour avoir rien à vous refuser. Ce que vous souhaitez sera fait.

– Merci.

– Maintenant, parlons de l'autre objet de ma visite. Ce sera encore parler de vous et de vos intérêts, comme vous allez voir. Nous avons pleine confiance en vous, vous êtes des nôtres depuis quinze ans, et vos affinités dans la Tugendbund vous ont ancré plus profondément encore dans notre sympathie. Mais, si vous êtes incapable de nous tromper, vous avez pu être

trompé vous-même.

– Au fait, dit Samuel.

– J’y arrive. Vous vous croyez sûr de connaître ce Jules Hermelin que vous avez introduit parmi nous ?

– Sans doute.

– Il s’est donné à vous pour un commis voyageur ; il vous a chaleureusement parlé de liberté ; il vous a exprimé l’ardent désir de faire quelque chose pour l’émancipation de son pays ; il vous a fourni, d’ailleurs, d’excellents renseignements et des ré pondants indiscutables de sa probité et de son honneur ?

– Assurément.

– Eh bien ! ce Jules Hermelin s’appelle Julius d’Hermelinfeld, comte d’Eberbach ; ce commis voyageur est l’ambassadeur de Prusse !

À une assertion si formellement exprimée, Samuel ne put s’empêcher de pâlir. Mais sa pâleur pouvait s’expliquer par la surprise.

– Non ! c’est impossible, s’écria-t-il.

– C'est certain, reprit l'envoyé. Je l'ai moi-même reconnu hier pour l'avoir vu dans deux ou trois soirées diplomatiques.

– Vous avez pu être abusé par une ressemblance, dit froidement Samuel, déjà remis de son trouble.

– Je suis sûr de mon fait, vous dis-je. Au reste, M. d'Eberbach ne prend même pas la peine de déguiser son maintien ni sa voix. Il faut qu'il soit bien audacieux ou bien las de la vie pour jouer ainsi avec le péril. Vous aviez vous-même, monsieur Gelb, exprimé quelques soupçons. On a fait des recherches aux endroits que vous aviez indiqués ; elles ont d'abord été favorables au nouveau venu ; mais, en les approfondissant, j'ai été, par un hasard que je ne puis vous révéler tout entier, mis sur la trace de la personnalité du comte d'Eberbach, et j'ai découvert du même coup vos relations avec la Tugendbund. Encore une fois, j'ai des preuves de l'un comme de l'autre faits.

– Et, dit Samuel, que comptez-vous faire ?

– Nos règlements sont formels, dit

l'interlocuteur : tout traître est puni de mort.

Frédérique frissonna. Le comte d'Eberbach, l'ami de M. Samuel Gelb, le second père de Lothario, menacé du poignard ! Une sueur froide lui perla aux tempes, et elle fut forcée de s'appuyer contre la cloison pour ne pas tomber.

Samuel, lui, en avait été quitte pour un tressaillement vite contenu.

– Mais, objecta-t-il, en supposant que Jules Hermelin soit, comme vous croyez, le comte d'Eberbach, qui vous prouve que le comte d'Eberbach veuille vous trahir ?

– C'est au moins probable, dans la position qu'il occupe. D'ailleurs, nous le saurons. Et alors...

– Et alors...

– Je ne suis, monsieur, dans la Charbonnerie, ni le juge ni l'exécuteur des sentences. Je regrette même et je désapprouve les violences. Mais je ne suis pas le maître. Mon devoir sera de dire ce que je sais à ceux qui décideront ensuite du sort du comte d'Eberbach. Et, si haut qu'il soit placé, il

se trompe s'il pense que la Charbonnerie ne pourra l'atteindre.

– Monsieur, supplia presque Samuel, puisque vous désapprouvez toute violence, qui vous force à dénoncer ? Je répons sur ma tête qu'il n'y a aucun péril. Fût-ce l'ambassadeur de Prusse, pourquoi ne serait-il pas sincère ? J'ai entendu dire que le comte d'Eberbach, dans sa jeunesse, avait été de la Tugendbund ; qui vous dit qu'il n'en est pas encore ?

– Le savez-vous ? en êtes-vous sûr ? demanda l'interlocuteur.

– Je ne l'affirme pas, dit Samuel, craignant de trop s'avancer.

– En ce cas, prenez garde, et ne défendez pas tant un affilié douteux. Nous vous avons tous cru de bonne foi. Nous avons décidé qu'on vous avertirait parce que nous vous supposions trompé et surveillé, comme membre de la Tugendbund, par l'ambassadeur de Prusse. Mais si vous dites que vous n'étiez pas trompé et que vous saviez ce qu'est Jules Hermelin, ce n'est pas à Jules Hermelin seulement que s'en prendraient nos

soupçons.

Samuel comprit qu'il se compromettait en insistant.

– Ne voyez dans mes paroles que mes paroles, dit-il. Je ne trahirai pas plus la Charbonnerie que je n'ai trahi la Tugendbund, que je sers depuis vingt ans. Mais je demande une chose. C'est moi qui ai introduit Jules Hermelin ; il m'appartient. Je demande à être chargé de le surveiller. Soyez tranquille. Je saurai ce qu'il est et ce qu'il veut, et, si c'est un traître et que je ne sois pas le premier à le punir, c'est moi qu'on punira.

– Oh ! dit le visiteur, cela ne dépend pas de moi. Je transmettrai votre demande, mais je ne réponds pas qu'elle sera accueillie. Je ne réponds pas que le comte d'Eberbach sera épargné. J'ai fait mon devoir en vous avertissant ; je n'ai plus rien à faire ici.

Il se leva, Samuel en fit autant.

– Ainsi, c'est bien entendu, reprit l'envoyé : vous me mettrez en rapport avec mes amis de l'opposition. Au revoir. Quand vous aurez

quelque chose à me communiquer, vous savez comment.

– Au revoir, dit Samuel.

Frédérique entendit marcher vers la porte ; elle entendit la porte s'ouvrir, les voix et les pas s'éloigner, et puis elle n'entendit plus rien.

Elle était plus morte que vive, et ce fut à peine si elle trouva la force de sortir de sa cachette et de traverser le cabinet où s'étaient dites des choses si terribles.

Elle se réfugia dans sa chambre.

Le comte d'Eberbach et Samuel lui-même, dont l'intimité avec lui ne tarderait pas à être connue, couraient un danger mortel ! Sa pensée était toute bouleversée de cette affreuse réalité.

Que faire ? Elle ne pouvait pourtant pas laisser mourir l'homme qui l'avait recueillie et élevée, ni le père de Lothario !

Elle resta une demi-heure en proie aux plus douloureuses angoisses, roulant les projets les plus étranges.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit.

Elle descendit et trouva madame Trichter dans la salle à manger.

– Où est M. Samuel Gelb ? lui demanda-t-elle.

– Il vient de sortir.

– A-t-il dit qu'il serait longtemps dehors ?

– Il a dit qu'il ne rentrerait que ce soir.

– C'est bien. Mettez votre mante, je vous prie ; nous aussi, nous allons sortir.

XX

Isolement

Julius, comme tous les hommes usés par une existence de travail ou de plaisir, ne retrouvait un peu d'action et d'entrain que le soir et la nuit, après s'être longuement remis dans le courant de la vie. Le matin, après un sommeil difficile et agité, il se retrouvait las, abattu, brisé.

Ce fut ainsi qu'il se réveilla le lendemain de la représentation de *la Muette* et de la séance de la vente. Il se retourna vingt fois sur son lit, essayant de se rendormir, énervé, ennuyé, sans résolution et sans énergie.

Le jour qui filtrait à travers ses rideaux fermés lui causa une impression de dégoût, et il eut un mouvement d'humeur et d'irritation en sentant qu'il fallait se remettre à vivre.

Il y avait, sur une petite table à côté de son lit, un flacon de cristal. Il y prit trois ou quatre globules de phosphore, qu'il avala pour se remonter. Cordial mortel, pris à cette dose !

Samuel, à sa prière, lui avait préparé ces globules en lui recommandant de n'en prendre jamais qu'un à la fois et à de longs intervalles.

Mais Julius, peu soucieux de la vie, en prenait presque tous les jours, et en était venu à doubler, tripler la dose, pour que le phosphore conservât son effet.

Le physique ranimé ranima le moral. Un moment après avoir pris les globules, le comte d'Eberbach se sentit presque vivant.

Il sonna, et son valet de chambre vint l'habiller. Il se fit raser, acheva sa toilette à la hâte, demanda sa voiture, et se fit conduire à l'île Saint-Louis, chez Olympia.

Il était à peine neuf heures.

En route, son sang se mit à circuler, grâce au phosphore et aux secousses de la voiture. Il retrouva en lui presque tout son amour pour cette

image de Christiane.

« Oui, par le ciel ! pensait-il, ce serait un véritable malheur pour moi si Olympia était partie. Il me semble que mon reste d'âme me manquerait. La divine étincelle de Christiane serait éteinte. Mais bah ! je suis bien bon de croire qu'Olympia ait pensé seulement à partir. C'est Samuel qui m'a dit cela pour m'inquiéter et pour m'exciter. En eût-elle eu un moment l'idée, son projet se sera évanoui à l'aube avec ses rêves. Je vais la déranger, et elle ne concevra pas pourquoi je viens la troubler si matin. »

Quand il arriva, Julius vit une voiture à la porte de la cantatrice. Mais, dans son trouble, il n'en remarqua pas une autre, aux stores hermétiquement fermés, arrêtée quelques pas plus loin.

La dent de la jalousie le mordit au cœur.

– Ah ça ! murmura-t-il entre ses lèvres serrées, est-ce que je vais la déranger plus que je ne le croyais ? Il paraît qu'elle reçoit des visites plus matinales que la mienne.

Il entra dans la cour et monta sans parler au portier. La porte de l'antichambre était ouverte. Il y trouva lord Drummond parlementant avec le domestique de confiance d'Olympia.

– Est-ce que la signora Olympia ne reçoit pas encore ? demanda Julius.

– Elle est partie, dit lord Drummond.

– Partie ! s'écria Julius.

– Cette nuit, à quatre heures, dit le domestique.

– C'est trop vrai, ajouta lord Drummond. Elle a laissé ce billet pour nous deux, à notre adresse commune.

Et il tendit à Julius une lettre décachetée.

– J'avais quitté la signora à la sortie du spectacle, reprit lord Drummond, et j'espérais l'avoir convaincue qu'elle devait rester à Paris. Pourtant, ce matin, inquiet, j'accours, je vous précède de quelques minutes, et je trouve ce billet que j'ai pris la liberté de décacheter. Lisez.

Julius lut.

« Je pars pour Venise, par le plus long. Qui m'aime m'y suive.

» OLYMPIA. »

– Si c'est une épreuve, dit lord Drummond, je n'en aurai pas le démenti. Je vous quitte, monsieur le comte, et je vous avertis que je vais commander des chevaux à l'instant même. En arrivant à Venise, Olympia m'y trouvera. Vous ne venez pas avec moi ?

– Je suis ambassadeur à Paris, et non à Venise, dit Julius pâle et morne.

– C'est juste. En ce cas, adieu.

– Bon voyage !

Ils se serrèrent la main, et lord Drummond sortit.

Julius mit sa bourse dans la main du domestique.

– Je veux visiter l'appartement, dit-il.

– Comme il plaira à Son Excellence, dit le

valet.

Julius parcourut toutes ces pièces, encombrées de malles à moitié faites et de meubles en désordre. Il n'y avait pas à douter : Olympia était réellement partie ! Julius se sentit le cœur serré à mourir, et quitta en toute hâte ces chambres pleines, pour ainsi parler, de l'absence d'Olympia.

En bas, il retrouva sa voiture et y monta. Celle de lord Drummond n'y était plus.

– À l'hôtel ! dit Julius au valet de pied.

Les chevaux partirent au galop. La voiture stationnée quelques maisons plus loin se mit à suivre celle de Julius.

Rejoindre Olympia ! Julius, dans sa première angoisse, y pensa aussitôt. Mais quoi ! son métier d'ambassadeur le retenait à Paris. Et d'ailleurs, quand il pourrait retrouver cette femme, à quoi bon ? Une artiste fantasque et volontaire, amoureuse seulement de l'art ? Certes, elle ne l'aimait pas. Lui-même, était-il sûr de l'aimer ?

Et cependant il avait beau se dire cela, il

sentait que ce départ brisait quelque chose dans son cœur. Cette femme lui emportait un peu de sa vie. Eh bien, tant mieux ! son seul regret était qu'elle ne l'emportât pas toute.

La voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel de l'ambassade ; mais Julius ne descendit pas.

– Allez demander si Lothario y est, dit-il au valet.

Lothario était sorti.

– Alors, dites au cocher de me mener chez la princesse.

La voiture qui suivait celle de Julius s'était arrêtée et repartit en même temps qu'elle. De nouveau, elle s'arrêta après deux minutes de marche.

Olympia, qui s'y tenait avec Gamba, se précipita au store fermé qu'elle entrouvrit à demi, et vit distinctement Julius descendre à l'hôtel qu'occupait la princesse.

Olympia se rejeta précipitamment en arrière.

– C'est tout ce que je voulais voir ! dit-elle avec un sourire d'amertume. Il a sa consolation !

Gamba, tu peux dire au cocher de rebrousser chemin et de nous conduire à la barrière du Trône, où nous attend la chaise de poste.

– Ainsi, nous partons décidément ? demanda Gamba.

– Oui.

Gamba commença un bond de joie sur lui-même.

Mais il s'arrêta en voyant deux larmes couler sur les joues pâles d'Olympia.

Il donna l'ordre au cocher, qui repartit sur-le-champ.

Cependant Julius était reçu par les gens de la princesse avec une sorte de surprise et d'embarras, comme quelqu'un qu'on ne compte pas voir.

On le fit entrer au salon. Il attendit près d'une demi-heure.

La princesse vint alors, enveloppée d'une robe de chambre, maussade, comme dérangée et impatiente.

Elle dit à peine à Julius de s'asseoir.

– Vous étiez occupée ? dit-il.

– Non, dit-elle d'un air qui voulait dire oui.

Aussi, vient-on à dix ou onze heures du matin chez les gens !

– Vous étiez avec quelqu'un ? reprit-il.

– Peut-être, répondit-elle froidement. Et comment va la signora Olympia ? demanda-t-elle d'un ton brusque.

– Elle est partie ce matin pour Venise, dit Julius. Je sors de chez elle, je n'ai trouvé personne.

– Vous sortez de chez elle ! répliqua aigrement la princesse, et, comme vous n'avez trouvé personne, vous venez chez moi. Mais vraiment, je dois bien de la reconnaissance à cette chanteuse et à son départ, qui me vaut votre visite ; vous êtes vraiment trop bon de me donner le rebut de vos actrices.

– Pardon ! je souffre... je ne comprends rien à l'accueil que vous me faites, dit Julius, fatigué d'avance de la scène qu'il prévoyait.

– Vous ne comprenez rien, c'est pourtant clair. Hier, vous me donnez rendez-vous à l'Opéra ; au moment où j'entre, vous sortez. Je vous arrête presque de force ; un quart d'heure après, vous me quittez, sous prétexte de rejoindre un de vos amis. Ce matin, la première personne chez qui vous courez, c'est cette chanteuse. Je vous prie de croire que je n'en suis pas venue à ce degré que de pareilles manières puissent m'aller. Si vous ne pouvez me donner que celles de vos heures que vous laissent vos amis et vos chanteuses, vous pourrez garder ces heures-là avec les autres.

– C'est une rupture ? dit Julius en se levant.

– Prenez-le comme il vous plaira, répondit la princesse en se levant aussi.

– Je suppose que vous avez une meilleure raison que le prétexte que vous m'avez donné, dit Julius ; mais je ne me sens plus d'âge ni de caractère à forcer la serrure du secret d'une femme. Quand vous désirerez me voir, je suis à vos ordres. Je vous demande humblement pardon de vous avoir si mal à propos dérangée.

Et, s'inclinant profondément, il sortit du salon.

« Allons, se dit-il en descendant l'escalier, je suis remplacé, et elle me fait une scène pour m'empêcher de lui en faire une. Eh bien ! tant mieux, ma foi ! c'est une chaîne de moins qui m'embarrassera, et ce n'était pas la moins compliquée ! Hélas ! hélas ! ne nous ne le dissimulons pas, pourtant, c'est de ces chaînes-là qu'est faite la trame de la vie, et, quand plusieurs se brisent, l'étoffe se rompt. »

Il se fit ramener à son hôtel.

– Lothario est-il rentré ? demanda-t-il dans l'antichambre.

– Oui, Excellence.

– Priez-le de venir me parler.

Un moment après, Lothario entra.

– Vous m'avez fait demander, monsieur ? dit-il.

– Deux fois, dit Julius. Tu es sorti de bonne heure, ce matin.

– Vous aviez quelque chose à me dire, mon oncle ? interrompit Lothario.

– Rien. Je voulais seulement te voir. J’avais besoin de voir un visage ami. J’ai passé une triste matinée. Tu sais bien, Olympia...

– Oui, Olympia... répéta machinalement Lothario, comme songeant à autre chose.

En effet, au moment où le comte d’Eberbach avait fait appeler son neveu, le domestique chargé de porter à Ménilmontant les deux lettres qu’il avait écrites à Frédérique et à Samuel n’était pas encore de retour. Lothario attendait la réponse avec anxiété, et toute sa pensée était à Ménilmontant.

– Eh bien ! continua Julius, Olympia est partie.

– Elle est partie ? dit Lothario.

– Pour Venise. Je crains, ami, qu’elle ne fasse dans ma vie un plus grand vide que je ne croyais. Pour le combler, je suis allé tout à l’heure chez la princesse. Justement, elle était de l’humeur la plus maussade que je lui aie jamais trouvée. J’étais mal disposé aussi, de sorte que nous nous sommes brouillés sur le coup. Admires-tu ma

chance, mon pauvre enfant ? Me voilà désormais parfaitement isolé. Mais tu me restes, toi. Tu conçois mon souci. Toi qui est jeune, heureux et fort, il faut que tu me relèves, que tu me consoles. Tu es le seul être au monde qui me soit attaché. Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, Lothario ?

– Sans doute, cher oncle, répondit Lothario préoccupé.

– Qu'est-ce que nous pourrions faire aujourd'hui ? reprit Julius. Si tu arrangeais quelque partie, veux-tu ? pour toi de plaisir, pour moi d'oubli.

– Certainement, dit Lothario en se dirigeant rapidement vers la porte.

– Eh bien ! qu'as-tu donc ? s'écria Julius étonné.

– Rien, dit Lothario. J'avais cru entendre qu'on m'appelait. Je me suis trompé.

Il revint, essaya d'écouter son oncle et de lui répondre. Mais sa distraction était plus forte que sa volonté. Il avait beau s'intéresser aux peines du comte d'Eberbach, son cœur faisait trop de

bruit pour qu'il pût rien entendre à l'extérieur. Il lui semblait à chaque seconde que la porte allait s'ouvrir, et il avait des tressaillements subits à l'idée de la lettre qu'il allait recevoir.

Julius remarqua enfin la préoccupation de son neveu, et secoua lugubrement la tête.

« C'est tout simple, se dit-il, je l'ennuie ! À son âge, il a en effet mieux à faire que d'écouter les condoléances d'un cœur épuisé. Les rides effarouchent les sourires, et mai ne va pas côte à côte avec novembre. Gardons mon nuage, et laissons-lui son rayon. »

– Allons, maintenant que je t'ai vu, dit-il à Lothario, tu peux aller à tes affaires ou à tes joies. Va, mon enfant.

Lothario ne se le fit pas dire deux fois ; il serra la main de son oncle, et monta à sa chambre, dont les fenêtres, donnant sur la cour, lui permettaient de voir une minute plus tôt le retour du domestique.

Ainsi donc Julius était seul sur terre. Maîtresse, famille, tout l'abandonnait. Christiane

était morte ; Olympia était partie ; la princesse était courroucée ; Lothario était jeune ! De tous ceux qui s'étaient mêlés à sa vie, un seul être restait auquel il ne se fût pas adressé ce matin, Samuel. Mais Julius connaissait trop Samuel Gelb pour aller lui demander le dévouement qui console. L'ironie et le sarcasme qui désespèrent, à la bonne heure !

Quelle raison donc pouvait le retenir à la vie ? Il avait assez pris part aux affaires publiques pour n'y pas trouver matière à appliquer une intelligence d'homme ; mais il avait vu de trop près le néant des individualités, et avec quelle facilité les intrigues et les événements brisent ceux qui se croient le plus nécessaires. Pouvait-il s'attacher réellement à une œuvre que pouvait renverser brusquement le caprice d'une femme ? Pouvait-il se vouer à un rêve que la princesse, par exemple, interromprait quand il lui plairait en le faisant rappeler ?

Le moyen l'avait dégoûté du but, et il ne s'était pas senti le cœur de s'intéresser à une politique qui exigeait que, pour gouverner un

pays, on se fît le pantin d'une femme.

Le comte d'Eberbach était dans un de ces instants où l'on joue volontiers sa vie à pile ou face ; mais l'idée du suicide ne lui vint même pas. À quoi bon se tuer ? ce n'en était pas la peine. Avec un peu de patience, il sentait qu'il allait mourir.

En ce moment, son valet de chambre entra.

– Qu'est-ce ? dit brusquement Julius.

– Quelqu'un demande à parler à Son Excellence, dit le valet.

– Je n'y suis pour personne, répliqua Julius.

Le valet sortit.

Quelque minutes après, il revint.

– Qu'est-ce encore ? demanda Julius avec impatience.

– Je demande pardon à monseigneur, dit le valet ; mais c'est la personne que j'ai déjà annoncée.

– Je vous ai dit que je n'y étais pas.

– Je l'ai dit, Excellence. Mais cette personne

insiste, jurant qu'elle a à vous communiquer des choses de la dernière importance, et qu'elle n'a qu'un mot à vous dire, mais que votre existence dépend de ce mot.

– Bah ! dit Julius en haussant les épaules. Un prétexte pour passer la porte.

– Je ne crois pas, fit le valet. Cette jeune personne a l'air si émue qu'elle doit être sincère.

– C'est une jeune fille ? dit Julius.

– Oui, monseigneur, une toute jeune fille, autant qu'on en peut juger à travers son voile ; une Allemande. Elle a avec elle sa gouvernante, une Allemande aussi.

– Que m'importe ? reprit Julius. Dites à cette jeune fille que je suis occupé dans ce moment, et que je ne puis la recevoir.

Le valet allait sortir. Julius, changeant d'idée tout à coup, comme les êtres flottants qui ne tiennent à rien, le rappela.

– Après tout, si elle n'a qu'un mot à me dire, qu'elle entre. C'est une femme, et c'est une compatriote. Ce sont deux titres pour qu'elle n'ait

pas fait une démarche inutile.

Le valet sortit et reparut aussitôt, introduisant une jeune fille voilée et toute tremblante. La femme qui accompagnait la jeune fille était restée dans la salle d'à côté.

XXI

Le doigt de Dieu

– Monsieur... monsieur le comte... Excellence, balbutia la jeune fille avec une émotion aussi visible dans la gêne de ses mouvements que dans le tremblement de sa voix.

Bien qu'elle fût cachée par son voile et par sa mante, Julius pouvait reconnaître à sa taille frêle et souple qu'elle était toute jeune.

– Asseyez-vous et remettez-vous, mademoiselle, lui dit-il doucement.

Il la conduisit auprès d'un fauteuil et s'assit près d'elle.

– Vous désirez me parler, dit-il.

– Oui, fit-elle. D'une chose très grave. Mais il faudrait que personne ne pût entendre.

– Soyez tranquille, mademoiselle. J'ai déjà

donné l'ordre ; mais je vais le répéter pour que vous soyez rassurée tout à fait.

Il sonna, et dit au valet de chambre que personne, sans exception, n'entrât, sous quelque prétexte que ce soit.

– Maintenant, mademoiselle, dit-il, nous pouvons causer librement.

Puis, voyant qu'elle était encore toute tremblante, il se mit à parler pour lui donner le temps de se remettre.

– Pardon, mademoiselle, de vous avoir fait attendre et insister. C'est que ma vie est pleine, ou vide, si vous aimez mieux. J'ai mille soucis insignifiants et mille affaires creuses qui sont comme les conditions de mon existence.

– C'est moi, monsieur le comte, qui espère que vous excuserez mon insistance. Mais, comme je vous l'ai fait dire, il s'agit d'une question de vie ou de mort. Votre Excellence court, dans ce moment, un danger de mort.

– Rien qu'un ? Oh ! je ne vous crois pas, répondit Julius avec un sourire triste.

– Que voulez-vous dire ?

– Regardez-moi. Le danger de mort que vous m'annoncez me menace probablement du dehors. Mais j'en connais un autre qui est moins loin et auquel je n'échapperai pas : celui que je porte en moi.

La jeune fille regarda le comte d'Eberbach.

Ces joues creuses, ces lèvres blanches, ce teint transparent, ce cercle brun autour des yeux, qui seuls vivaient encore, la frappèrent d'une impression douloureuse. Si usé et si expirant que fût le comte d'Eberbach, on sentait que ce n'était pas là le reste d'un homme sans pensée et sans cœur. L'âme avait laissé son empreinte sur son visage, et il y avait encore quelques rayons d'automne sur cette neige prématurée. Malgré toutes les ruines de cette nature autrefois cordiale et généreuse, une habitude d'élégance et de dignité se mêlait sur son front à une expression de bonté réelle, et toute sa personne inspirait irrésistiblement le respect et la sympathie.

Fût-ce l'attraction de cette bonté visible dans les yeux du comte ? Fût-ce la souffrance et la

maladie trahies par cette figure fatiguée et pâlie ? La jeune fille, au premier regard, se sentit pénétrée d'un attendrissement étrange, comme si le comte d'Eberbach ne lui était pas étranger, comme si sa maladie la touchait, comme s'il y avait parenté entre elle et la tristesse de ce noble visage.

Mais est-ce que les femmes ne sont pas les sœurs de charité de toutes les misères ?

– Oh ! monsieur le comte, vous êtes malade ? dit-elle.

– Je le crois.

– Il faut vous faire soigner.

– Par qui ? dit Julius.

– Par les médecins.

– Oh ! ce ne sont pas les médecins qui me manquent, répondit Julius. Je suis à Paris, c'est-à-dire près des maîtres de la science, et je suis l'ambassadeur de Prusse, c'est-à-dire que je puis les payer. Mais on n'est pas soigné que par les médecins, il faut autre chose.

– Quoi donc ?

– Les gardes-malades. Le fils ou la fille qui vous veille, le frère qui vous soutient, la femme qui vous aime. Il faut, en un mot, un être qui s'intéresse à vous et qui vous y intéresse vous-même. Moi, pour qui tiendrais-je à moi ? À qui ma vie importe-t-elle ?

– À vos amis, dit la jeune fille.

– Des amis ! dit Julius.

Et, sans rien ajouter, il haussa les épaules.

– Sans doute, poursuivit la jeune fille. Vous avez des amis ?

– Non, mademoiselle.

– J'en connais.

– Vous ! fit Julius. Qui êtes-vous donc ?

– Ne me le demandez pas, dit-elle. Mais ma démarche même n'est-elle pas une preuve que vous avez des amis qui s'intéressent à vous ? Je viens vous sauver.

– De quoi ?

– Écoutez : Vous êtes d'une association, d'une sorte de conspiration politique...

– C’est possible, dit Julius, la regardant avec défiance.

– Je le sais. Si vous voulez plus de détails, vous avez pris un nom supposé. Vous vous êtes fait appeler Jules Hermelin. Vous voyez que je sais tout.

– Quand cela serait ? dit Julius. Eh bien ! après ?

– Eh bien ! vous êtes découvert ! On sait que Jules Hermelin est le comte d’Eberbach.

– Comment savez-vous cela ? et qui êtes-vous pour avoir pris la peine de venir m’avertir ?

– Oh ! cela, c’est mon secret, dit la jeune fille. Mais vous n’avez pas besoin de le savoir.

– Si fait, insista Julius. J’ai besoin de le savoir ; d’abord, pour vous remercier. Les cœurs qui s’intéressent à moi sont trop rares pour que je les laisse passer ainsi inconnus devant moi. Je vous en prie, que le service que vous me rendez ait une figure humaine, et que je sache à qui être reconnaissant. Faites-moi cette grâce de lever votre voile.

– Impossible, dit-elle. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Vous ne m'avez jamais vue ; ma figure ne vous apprendrait rien.

– Eh bien ! alors, que vous importe de me la montrer ?

– C'est que, dit-elle, vous pouvez me rencontrer plus tard, et alors vous me reconnaîtrez.

– Eh bien !

– Je ne veux pas qu'on sache que c'est moi qui vous ai prévenu, parce que, alors, on pourrait savoir comment j'ai découvert le secret.

– Je vous en prie, dit Julius.

– Non, c'est impossible, dit-elle.

– En ce cas, reprit-il, je regrette que vous vous soyez dérangée inutilement.

– Inutilement ? fit-elle.

– Oui, poursuivit Julius, inutilement ; car je ne vous crois pas.

– Et pourquoi ne me croyez-vous pas ?

– Si ce que vous m'avez dit était vrai, et si

vous étiez venue réellement avec l'intention de me sauver, vous n'auriez pas peur de vous montrer et cela vous serait bien égal que je puisse vous reconnaître un jour. Le mystère dont vous vous enveloppez m'autorise à soupçonner dans votre démarche... au moins une arrière-pensée.

– Une arrière-pensée ! laquelle ? demanda le jeune fille toute décontenancée.

– Je ne vous accuse pas, continua Julius. Je ne dis pas que vous m'ayez été envoyée, sous prétexte d'un service à me rendre, pour m'arracher un aveu...

– Oh ! fit-elle, comme blessée.

– Je ne dis pas que, sous une apparence de me faire peur d'un danger imaginaire, quelqu'un essaie de m'arrêter dans ma route. Mais, puisque vous vous méfiez de moi, j'ai bien le droit de me méfier de vous. On ne m'arrêtera pas, je suivrai mon chemin comme par le passé, ce sera comme si vous n'étiez pas venue. Si vous vous intéressez à moi, il vous serait bien facile de me persuader par un regard sincère et droit. Vous ne voulez pas ? Alors, tant mieux ! s'il m'arrive

malheur, je ne tiens pas à la vie. Vous avez le droit de vous cacher, j'ai le droit de mourir.

– Oh ! j'ôte mon voile, s'écria la jeune fille.

Elle leva son voile, et montra aux yeux ravis de Julius une charmante tête de seize ans qu'il ne connaissait pas, en effet.

– Merci, merci du fond du cœur, mon enfant, dit le comte d'Eberbach. Je vous crois maintenant. Je suis profondément touché de la marque de sympathie que vous avez bien voulu me donner. Vous êtes aussi bonne que vous êtes belle.

La jeune fille rougit légèrement.

– Mais rassurez-vous, reprit l'ambassadeur de Prusse ; je ne cours pas autant de danger que vous craignez. Dans cette conspiration, comme vous l'appellez, j'ai des amis puissants.

– Ah ! ne comptez pas sur eux, ils ne pourront rien, dit-elle.

– Vous les connaissez donc ? demanda Julius.

– J'en connais un, dit la jeune fille. Il a fait, il fera tout pour vous défendre. J'ai été témoin de

ses efforts. Mais il ne peut rien. Il ne peut même pas vous dire que vous êtes découvert. Son serment le lui interdit. Heureusement que le hasard m'a mise sur la trace de ces secrets terribles, moi qui ne suis liée par aucun engagement.

Julius se demandait qui pouvait être cette jeune fille, et de quel ami elle parlait.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit :

– Encore une fois, rassurez-vous, mademoiselle. À la dernière extrémité, j'en serais quitte pour faire intervenir celui qui m'a introduit dans la Charbonnerie ; il connaissait mon nom véritable.

– C'est l'ami dont je vous parlais, dit la jeune fille ; il se perdrait sans vous sauver.

– Ah ! je vous connais, s'écria Julius. Vous êtes mademoiselle Frédérique.

– Oh ! monsieur, ne le dites pas, supplia-t-elle, tremblante et presque éplorée. Si mon ami savait jamais...

– Eh bien ! il saurait que vous êtes un ange de

bonté et de dévouement, comme vous êtes un ange de beauté et de grâce.

La même attraction que Frédérique avait ressentie en regardant le comte d'Eberbach, Julius la ressentit en regardant la figure de Frédérique. On eût dit qu'il y avait entre eux un lien indéfinissable. Ils se voyaient pour la première fois, et il leur semblait qu'ils s'étaient connus de tout temps. Un instinct volontaire les poussait l'un vers l'autre.

— Vous ne parlerez pas de ma visite à M. Samuel Gelb, dit-elle. Il faudrait lui expliquer que j'ai surpris un de ses secrets, et il m'en voudrait bien justement.

— Soyez tranquille, chère enfant, je vous promets le silence. C'est bien le moins que je vous doive, ajouta-t-il.

Et il la remercia avec effusion.

Soudain Frédérique tressaillit.

— Écoutez, dit-elle.

Dans la pièce voisine, la voix de Lothario disait :

– Oh ! mais la consigne n'est pas pour l'ami intime de Son Excellence, pour M. Samuel Gelb. Je prends tout sur moi, et je vais frapper moi-même à la porte.

– M. Samuel Gelb ! s'écria Frédérique toute bouleversée.

On entendit la voix de Samuel.

– Comment ! vous ici, madame Trichter ?

– Que faire ? dit Frédérique.

– Voulez-vous sortir par là ? dit Julius en lui montrant une autre porte au fond du salon.

– Mais comment retrouverai-je madame Trichter ? Comment expliquera-t-elle sa présence ?

– Laissez-moi faire, alors, dit le comte d'Eberbach.

Et il alla lui-même ouvrir à Samuel et à Lothario.

XXII

Crises

Samuel et Lothario poussèrent une exclamation de surprise en apercevant Frédérique.

– Vous ici ! s'écria Samuel.

– Oui, dit Julius, mademoiselle Frédérique, qui, poussée par son généreux cœur, a pris la peine de venir ici pour me rendre un grand et réel service.

– Un service ? répéta Samuel en regardant Frédérique toute tremblante. Quel service ? Je ne croyais pas que Frédérique connût le comte d'Eberbach.

– Nous ne nous connaissions pas il y a une heure, répondit Julius ; mais nous avons fait connaissance, et maintenant nous sommes de

vieux amis.

– Voilà une amitié nouée bien vite, fit Samuel en fixant son regard profond sur Julius.

– Mais qui ne se déliera pas si aisément, dans mon cœur du moins, et qui me tiendra obligé, tant que durera ma vie... Il est vrai que, probablement, ce ne sera guère.

Un étrange éclair passa dans les yeux de Samuel. Cet improvisateur du mal concevait subitement une idée.

Il recommença sa question.

– En somme, je suis curieux de savoir quelle raison si considérable a pu amener ici Frédérique sans qu'elle ait cru devoir m'en avertir.

– Tu peux et tu dois tout savoir, reprit Julius, et je te le dirai dès que nous serons seuls. Oh ! ne craignez rien, mademoiselle, continua-t-il en rassurant du geste la jeune fille inquiète, vous n'avez rien fait que de noble et de pur, et je vous engage ma parole que Samuel n'aura pour vous que des félicitations et des remerciements. De quoi s'offensera-t-il ? Je te le répète, mon cher

Samuel, je ne connaissais pas plus mademoiselle que mademoiselle ne me connaissait. Ah ! je comprends maintenant l'enthousiasme de Lothario, qui n'avait fait que l'entrevoir, et je comprends aussi le soin jaloux avec lequel tu nous la cachais, méchant avare ! Mais, à présent, tu ne nous la déroberas plus. J'enfoncerai tes portes, et j'escaladerai les murs de ton jardin s'il le faut ; et, comme elle a su venir à moi sans te le dire, je saurai au besoin aller à elle malgré toi. La reconnaissance ne doit pas être moins forte que le bienfait.

– Mais reconnaissance de quoi ? demanda encore Samuel.

– Curieux obstiné ! dit Julius. Eh bien ! soit ! tu le sauras tout de suite, si tu veux venir avec moi quelques minutes dans le cabinet d'à côté.

– Pourquoi pas ici ?

– Parce qu'il y a dans cette affaire un secret, et que je ne puis parler ni devant mademoiselle Frédérique, ni devant Lothario.

Samuel hésita un moment à laisser Frédérique

et Lothario seuls ensemble. Mais une réflexion le tranquillisa. Il était assez sûr de Frédérique pour savoir qu'après ce qu'elle lui avait dit le matin, elle serait la première à décourager les espérances de Lothario. Frédérique ne laisserait certainement personne dire un mot téméraire à la fiancée de Samuel. Et, dès lors, il valait mieux, au contraire, en finir tout de suite, et qu'elle dût elle-même à Lothario qu'il n'avait plus à penser à elle. La réponse à la lettre que Lothario avait écrite le matin serait plus significative et plus définitive, faite par Frédérique que faite par Samuel.

Cependant un surcroît de précaution ne parut pas inutile à Samuel. Il alla vers la porte du salon par laquelle il était entré avec Lothario, et il appela :

– Madame Trichter !

La vieille gouvernante entra.

– Madame Trichter, lui dit Samuel, vous allez tout à l'heure retourner à Ménilmontant avec mademoiselle Frédérique. Attendez ici avec elle que je sois revenu.

– Viens-tu ? dit Julius.

– Me voici.

Julius et Samuel entrèrent dans le cabinet, laissant Frédérique et Lothario tête à tête. Hélas, un tête-à-tête à trois.

La présence de madame Trichter gênait visiblement Lothario. Dans un moment, si près de la lettre qu'il avait écrite, il ne se sentait pas le courage de parler de choses banales ; et comment parler du sujet de sa lettre devant un témoin !

Cependant, quand retrouverait-il cette occasion ? S'il la laissait échapper, était-il sûr de jamais revoir Frédérique hors de la présence de M. Samuel Gelb ? Était-il sûr même de la revoir ? Et puis, l'horrible anxiété qui lui serrait la poitrine à l'idée d'apprendre l'impression que lui avait causée sa lettre l'emportait sur toute considération et sur toute crainte. Il se décida à parler.

– Mademoiselle, lui dit-il d'une voix troublée, ç'a été pour moi une grande surprise et une grande joie de vous trouver ici. Mais vous feriez

ma joie bien plus grande encore si vous daigniez me permettre de profiter de cette rencontre inespérée pour vous entretenir du seul sujet qui m'occupe le cœur.

– De quoi voulez-vous parler, monsieur ? demanda Frédérique un peu réservée et froide.

– J'espère, mademoiselle que vous vous en doutez, dit Lothario balbutiant presque.

– Je vous assure, monsieur, que je ne m'en doute pas du tout.

– Vous n'avez donc pas reçu la lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire ?

– J'ai reçu une lettre de vous, dans laquelle vous me demandiez ma bienveillance pour je ne sais quelle chose sur quoi M. Samuel Gelb devait me consulter.

– Et il vous a consultée ?

– Il n'a pas jugé nécessaire de me consulter sur une communication où il n'était pas question de moi.

– Où il n'était pas question de vous ! s'écria le jeune homme étonné.

– M. Samuel Gelb mel’a dit.

– Et vous a-t-il montré la lettre que je lui ai écrite ?

– Ce n’était pas la peine puisqu’elle ne parlait pas de moi.

– Elle ne parlait que de vous ! dit Lothario. Je sollicitais de M. Samuel Gelb l’autorisation de me présenter chez lui, et c’était... eh bien ! c’était pour lui demander votre main.

Frédérique pâlit. Samuel l’avait donc trompée ! Les pressentiments de son cœur avaient eu raison. Un flot de joie inonda son âme.

Mais aussitôt elle se souvint, et ce qu’elle avait promis lui revint à la mémoire.

Elle se rappela qu’elle n’était plus libre, et qu’elle était engagée envers l’homme auquel elle devait d’être au monde.

– Merci, monsieur Lothario, dit-elle en luttant contre son émotion ; merci d’avoir songé à une pauvre fille sans nom et sans fortune, vous noble et riche, vous qui n’avez qu’à choisir entre les plus riches et les plus belles. Je suis bien

profondément touchée de votre pensée, je vous assure. L'isolement où j'ai vécu jusqu'ici me rend plus précieuse et plus sensible qu'à une autre cette marque d'estime que vous me donnez.

– Eh bien !

– Mais, quelque sentiment que me fasse éprouver votre démarche, je dois vous arrêter au premier pas d'une illusion qu'il n'est pas en mon pouvoir de réaliser.

– Comment ! s'écria Lothario.

– Je ne suis plus libre, monsieur Lothario. Je ne pourrais jamais vous appartenir, par la raison que je ne m'appartiens plus.

– Je m'y attendais ! dit Lothario désolé.

Une grosse larme se forma à sa paupière, et Frédérique détourna les yeux, comme si elle craignait que l'attendrissement ne la gagnât aussi.

– Ne m'en voulez pas, dit-elle.

– Comment vous en voudrais-je ? dit Lothario. Il ne dépend pas de vous de m'aimer.

– Il ne s'agit pas d'aimer, reprit Frédérique. Je

vous aimerais, que je n'en serais pas plus libre.

– Oh ! moi, dit Lothario, je crois à la toute-puissance de ceux qui aiment. Il n'y a pas d'obstacles qu'on ne surmonte, en le voulant bien.

– Il y en a, répondit-elle. Il y a le devoir, la reconnaissance, le paiement d'une dette sacrée. Mais croyez que je n'oublierai jamais ce que vous avez voulu faire pour moi. De loin ou de près, je serai toujours votre sœur.

– Et la femme d'un autre, dit Lothario.

Frédérique baissa la tête, ne trouvant plus de mots pour réfuter une tristesse qu'elle partageait peut-être elle-même.

– Ah ! cela devait être, dit Lothario ; je n'ai jamais eu de bonheur. Mon père était mort quand je suis né ; ma mère est morte avant que j'aie pu la connaître. La perte de ma mère n'eût pas été complète si je ne vous avais perdue aussi.

– Monsieur Lothario !... s'écria Frédérique, comme entraînée vers lui par un mouvement qu'elle prenait pour de la compassion, et qui

devait être de la sympathie.

Elle allait en dire plus, peut-être. Mais, à ce moment, Samuel et Julius entrèrent.

Samuel jeta un regard rapide sur Frédérique et sur Lothario.

« Bien ! pensa-t-il en voyant l'air d'abattement de Lothario, je ne m'étais pas trompé ; elle lui a ôté toute espérance. Au reste, je saurai par madame Trichter ce qu'ils se sont dits. »

Pendant le court entretien des deux jeunes gens, Julius, de son côté, avait tout révélé à Samuel.

– Mais comment Frédérique a-t-elle pu savoir cela ? avait demandé Samuel. J'étais seul dans mon cabinet avec l'envoyé de la Charbonnerie. La chambre de Frédérique est séparée par le palier. Aurait-elle écouté à la porte ? Mais dans quel but ? Il aurait donc fallu qu'elle sût d'avance que nous allions causer de choses importantes ? Enfin, n'importe ! le fait est qu'elle a tout entendu.

– Heureusement pour moi ! dit Julius.

– Oui, certes ! car j’aurais été fort empêché de te sauver. J’aurais bien fait tout ce que j’aurais pu pour cela ; j’ai déjà commencé ; et, au risque de me compromettre, j’ai parlé pour toi et j’ai répondu de toi.

– Je le sais, interrompit Julius. Frédérique me l’a dit. Pourtant, est-ce que tu m’aurais prévenu ?

Samuel connaissait son Julius, et le ton dont la question était faite lui dicta sa réponse.

– Aurais-je pris sur moi cette sorte de trahison ? J’en doute, répondit-il. Dans mes idées, l’humanité vaut plus qu’un homme, quel qu’il soit. J’aurais bien risqué pour toi mon sang, mais non la Charbonnerie. Si brave, si loyal et si fort que je te suppose, j’aurais craint, en te révélant le péril, de te donner la tentation de l’éviter à tout prix.

– Tu aurais agi en homme, dit Julius, et j’aurais été le premier à t’approuver. Mais sois tranquille, et n’en veux pas à Frédérique de m’avoir averti, elle qu’aucun serment ne liait. Sa démarche n’a pas compromis l’association, sois-en persuadé, et je n’aurai besoin de dénoncer

personne pour me tirer d'affaire. J'ai un moyen de me préserver qui ne coûtera pas un seul cheveu à un seul de tes frères. Tu peux remercier Frédérique en toute sécurité.

– À la bonne heure ! dit Samuel pensif. Maintenant, parlons d'Olympia. Est-elle partie ? L'as-tu revue ?

Julius fit comme s'il n'avait pas entendu l'interrogation.

– Mais quel ange tu nous cachais ! reprit-il. Si tu savais comme ta Frédérique a été charmante et bonne ! Quel trésor de candeur, de beauté et de grâce que cette jeune fille !

– Tu trouves ? dit Samuel d'un ton singulier.

– Dans quel ciel, démon, as-tu rencontré une pareille créature ? continua Julius. Je n'ai jamais tant cru à la parenté des âmes que depuis une heure. Il me semble que Frédérique n'est pas pour moi la première venue. Est-ce souvenir, est-ce pressentiment ? sa physionomie, l'accent de sa voix, tout en elle a remué soudain dans mon cœur des fibres que je croyais mortes.

– Comme tu t’allumes ! dit Samuel, qui écoutait et qui réfléchissait ; tu en parles comme un amoureux !

– Amoureux ! dit Julius en secouant la tête, tu sais bien que cela n’est plus de l’âge ni du caractère que m’a faits la vie. Le temps est passé. Mais il y a autre chose que l’amour. Il y a la sympathie profonde, intime, dévouée. De toutes les femmes que je connais, Frédérique est assurément celle qui répond le mieux chez moi à ce besoin d’affection... comment dirai-je ? paternelle, qui survit dans l’âme à l’amour éteint.

– L’autre jour, c’était Olympia, dit Samuel. Ô la changeante nature ! La girouette de ton cœur tourne à toutes les brises.

– Non, dit Julius, Olympia, ce n’était pas la même chose. D’abord, je n’ai jamais aimé chez Olympia que le souvenir d’une morte, une ombre, un fantôme.

– Et la princesse, est-ce aussi une ressemblance que tu adorais en elle ?

– Oh ! dit Julius, ne me parle pas de ces faux

caprices qui s'éveillent quand sommeille la passion vraie. Je t'ai déjà dit que, depuis Christiane, je n'avais aimé personne. Pour ce qui est de la princesse, j'ai rompu avec elle ce matin même. Quant à Olympia, elle n'est plus à Paris.

– Partie ! Tu l'as laissée partir ? dit Samuel.

– Assez sur ce sujet, je t'en prie, répondit Julius, qui devint pâle. En ce moment, Olympia roule vers Venise. Eh bien ! je ne courrai pas après elle ! Mais à quoi penses-tu, Samuel ? Tu as l'air d'un conspirateur qui médite la mort du tyran.

– Rentrons auprès de Frédérique, reprit Samuel sans sortir de sa préoccupation.

– Attends, dit Julius.

Le comte d'Eberbach alla à un meuble d'ébène ciselé de dessins charmants, l'ouvrit, et prit, dans un tiroir que fermait un secret, un admirable collier de perles fines.

– Viens, maintenant, dit-il.

Ils rentrèrent dans le salon. Julius alla à Frédérique.

– Mademoiselle, lui dit-il, voici un collier qui a pour moi ce prix unique qu’il a appartenu à ma mère, et qu’il a été porté par ma femme. Je l’aurais donné à ma fille, si Dieu m’en avait accordé une. Vous avez été pour moi si dévouée et si filiale, que je vous demande la permission de vous l’offrir. Ce sera pour votre parure de noces.

Ce dernier mot fit rougir Frédérique et lui mit aux yeux un sourire triste.

Elle voulut d’abord refuser.

– Je suis pénétrée de votre bonté, monsieur le comte, dit-elle ; mais je suis trop pauvre pour porter des bijoux de cette valeur.

Julius insista avec grâce et prière.

– Allons, Samuel, prie avec moi, et dis à mademoiselle qu’auprès de sa figure ce collier serait pauvre.

– Frédérique aurait tort de refuser après ce que tu lui as dit, intervint Samuel. Ce ne serait pas un collier qu’elle refuserait, ce serait un père.

– Voulez-vous être ma fille ? répéta Julius.

– Oh ! merci ! j’accepte, dit Frédérique en

prenant le collier.

– C'est à moi à dire merci, s'écria Julius ravi. Mais, puisque vous êtes en train de m'accorder ce que je vous demande, j'ai encore quelque chose à solliciter. Je vous en prie, ne nous quittons pas aujourd'hui. J'ai cruellement souffert ce matin. Finissons du moins ensemble et dans la joie cette journée commencée dans la solitude et la douleur.

– Accordé, dit Samuel.

– Tu es un ami ! reprit Julius. Sans vous, je ne sais pas trop ce que je serais devenu. Lorsque mademoiselle Frédérique est arrivée, je me sentais dans un état de prostration et d'abattement où je n'étais pas encore tombé. J'ai vraiment besoin de ne pas rester seul aujourd'hui. Voici l'heure du dîner. Vous allez dîner avec moi en famille.

– Tout ce que tu voudras, répondit Samuel.

– Merci.

Julius sonna et donna les ordres. Un quart d'heure après, un domestique vint annoncer que Son Excellence était servie, et l'on passa dans la

salle à manger.

Julius fut gai, mais il mangea peu. La nuit passée à la *vente*, le départ d'Olympia, la rupture avec la princesse, la brusque apparition de Frédérique dans sa vie, c'étaient là plus d'émotions que n'en pouvait supporter, en une seule journée, sa nature épuisée. Il était las et faible. Frédérique prenait soin de lui comme une fille, s'inquiétait de lui, le forçait à manger et à parler, et Julius, pour lui complaire, tâchait de se contraindre à l'enjouement et au sourire.

Mais tous les efforts qu'il faisait le fatiguaient encore, et il retombait de plus en plus éteint et brisé.

Ce n'était pas Lothario qui était capable de mettre de l'entrain dans le dîner. De tout ce qu'on disait, il n'entendait que ce que lui avait dit Frédérique dans le moment où ils étaient restés seuls. Elle ne pouvait être à lui ! elle était liée à un autre ! À qui ?

Toutes ces idées se lamentaient dans sa tête, et il fixait sur son assiette, à laquelle il ne touchait pas, des yeux mornes et désespérés.

Samuel, seul, parlait, mangeait, vivait. Mais, sous sa verve, un spectateur attentif aurait remarqué une sorte de résolution étrange et sombre. De temps en temps, il regardait Frédérique et Julius d'un air moitié douloureux, moitié menaçant.

À la fin du dîner, Julius, à l'aide de sa volonté et à l'aide du vin, s'anima un peu. Le sang remonta à ses joues pâles. Ses yeux se rallumèrent. Il causa de tout, de la diplomatie, de la cour de Vienne, de son adolescence avec Samuel et de leurs exploits à l'Université.

Il parlait avec une vivacité fébrile dont Samuel parut s'inquiéter plus que de son apathie d'auparavant.

Samuel jeta un regard sur les pommettes des joues de Julius, et eut un froncement de sourcil en les voyant si ardentes.

Heureusement, le dîner finissait.

On se leva de table, et le comte d'Eberbach offrit le bras à Frédérique pour rentrer au salon. Mais, au moment où ils venaient de passer la

porte, Frédérique sentit tout à coup le bras du comte se raidir et s'arracher du sien.

Julius porta la main à son front, et murmura : « Oh ! je me sens mal, très mal ! » et, avant qu'on eût pu le retenir, tomba à la renverse.

Samuel et Lothario se précipitèrent.

Au bruit, les domestiques étaient accourus.

– Vite ! s'écria Samuel ; c'est une congestion cérébrale. Pas un moment à perdre. Portons-le sur son lit.

Samuel et Lothario prirent Julius eux-mêmes et le portèrent dans sa chambre.

Samuel dit ce qu'il fallait faire, ordonna et se multiplia. Avant qu'un médecin pût être appelé, il prit sur lui de mettre en œuvre les réactifs les plus violents, et, au bout d'une heure, Julius reprit un peu connaissance.

En ouvrant les yeux, son premier geste fut de chercher quelqu'un qui n'était pas dans la chambre.

Samuel comprit son regard.

– Tu demandes Frédérique, n'est-ce pas ? dit-il.

Un signe imperceptible de Julius répondit oui.

– Allez la chercher au salon, dit Samuel à un domestique.

Frédérique accourut.

– Sauvé ! lui dit Samuel.

– Ah ! Dieu m'a exaucée ! s'écria Frédérique.

– Vous avez donc prié pour moi ? demanda Julius d'une voix faible et lente.

– Oh ! oui, j'ai prié, et de tout mon cœur.

– Eh bien ! vous m'avez sauvé tous, vous par votre prière, toi par ta science, Samuel, et toi, Lothario, par tes soins. Tous, je vous remercie.

– Ne parle pas tant ! dit Samuel.

– Si ! un mot encore. Promettez-moi tous deux, Frédérique et Samuel, que vous ne me quitterez pas plus que Lothario. Vous voyez que, si vous n'aviez pas été là, j'étais mort. Vous êtes nécessaires à ma vie ; ne vous en allez pas, si vous voulez que je vive.

– Tu épuises tes forces avec toutes ces paroles, reprit Samuel.

– Je me tairai quand vous m’aurez promis de ne pas vous en aller.

– Voyons, nous te le promettons, répondit Samuel. Calme-toi. Nous ne te quitterons que guéri et debout.

– Merci ! dit Julius en laissant retomber sur son oreiller sa tête pâle et maigrie, mais où se dessina un sourire.

XXIII

Cousin et cousine

Dans ce même mois d'avril, quelques jours après les incidents que nous venons de raconter, la campagne de Landeck et d'Eberbach était charmante à voir.

La gaieté du printemps était partout. Un air tiède et vivifiant hâtait l'éclosion des premières feuilles, et le clair soleil riait à la verdure qui grimpait à travers la côte.

Au milieu des roches dont la sévérité s'adoucissait aux caprices de la mousse et du lierre, une figure, roche elle-même, immobile et muette, était accroupie, la tête dans ses mains. Autour de cette femme, des chèvres couraient, sautaient et dansaient.

C'était Gretchen.

Tout à coup, la chevrière tressaillit et leva la tête.

Dans la route qui était à ses pieds, elle avait entendu une voix chanter. Cette voix, inculte et naïve, chantait une chanson bohémienne qui remonta brusquement au cœur de Gretchen comme un souvenir de son enfance. Elle avait certainement entendu cette chanson-là quand elle était toute petite. En un instant, elle revit tout le passé ; sa vie errante lui revint dans le refrain. Oui, c'était bien l'air avec lequel on l'avait bercée ; trente ans avaient pu s'écouler depuis sans en effacer une note dans son âme. Elle l'y retrouvait tout entier. Oh ! l'on n'oublierait pas en cent ans les chants que vous a chantés votre mère !

Gretchen se dressa et se pencha sur la route. Elle voulait voir celui qui lui rapportait ainsi toute son enfance dans un couplet.

Elle aperçut un étranger qui sembla à la naïve paysanne vêtu avec un grand goût et un luxe supérieur.

Il avait, en effet, un gilet rouge vif, un

pantalon bleu clair brodé d'agrèments blancs, et une cravate jaune à paillettes d'or.

L'étranger venait droit à elle. En l'apercevant, il fit un mouvement de joie, comme un homme qui trouve ce qu'il cherche.

Mais il réprima aussitôt ce mouvement.

– Oh ! des chèvres ! s'écria-t-il dans un mauvais allemand patoisé d'italien et de français ; quel bonheur de rencontrer des chèvres !

Il s'élança avec une prestesse inouïe sur la pointe des roches, et bondit jusqu'à Gretchen, qu'il salua. Puis il se mit à caresser gravement celles des chèvres qui n'avaient pas pris la fuite à sa vue.

– Vous aimez les chèvres ? dit Gretchen, singulièrement intéressée par ce personnage bizarre.

– Les chèvres et les rochers, répondit l'inconnu, c'est tout le charme de ma vie. Quant aux chèvres, je les aime pour deux raisons : d'abord à cause de leur légèreté et de leurs

cabrioles. Voyez-vous, madame, ces chèvres, qu'on appelle des bêtes, réalisent, dès leur naissance et sans nulle peine, l'idéal des tours de force et d'agilité que les hommes les plus honorables n'atteignent pas toujours en toute une vie de sueurs et d'études. Moi, toute mon ambition, depuis que je suis au monde, a été de parvenir à leur ressembler. À force de science, je me suis rapproché de leur instinct. Je suis une chèvre.

Et, pour donner un échantillon de son savoir à la chevrière :

– Tenez, dit-il en lui montrant une chèvre qui sautillait au rebord extrême du précipice.

Et, se mettant à quatre pattes à la place même de la charmante bête, il se mit à tourbillonner sur lui-même.

– Arrêtez ! cria Gretchen effrayée.

– Vous voyez, dit l'étranger revenant, comme les chèvres sont supérieures aux hommes : quand c'était votre chèvre, vous n'aviez pas peur. Vous l'estimiez plus que moi.

La sauvage Gretchen était un peu émerveillée et effarouchée de ces manières pétulantes. N'importe, ce vif et souple personnage plaisait, sans qu'elle sût pourquoi, à cette fille patiente et rigide.

– Je vous disais, reprit l'étranger, que j'aimais les chèvres pour deux raisons : la deuxième, c'est leur humeur vagabonde. Elles ne peuvent tenir en place. Par là encore, nous nous ressemblons. Les chèvres sont les bohémiennes des animaux.

– Vous êtes Bohémien ? demanda Gretchen, subitement attachée.

– Jusqu'au bout des ongles.

– Ma mère aussi était Bohémienne, dit la chevrière.

– Vrai ? Mais alors nous sommes de la même race ?

Ce rapport établit vite entre eux une sorte d'intimité.

– Ah ! j'avais bien besoin de trouver ici quelqu'un qui me comprît ! s'écria le Bohémien.

Ils causèrent longuement de la Bohême, de la

vie en plein air, des chèvres, du bonheur de ne pas être empilé dans les maisons des villes, de la joie de croître librement avec les arbres et les plantes, et d'avoir du moins à l'âme des ailes que les oiseaux seuls ont au dos.

Puis tout à coup l'étranger s'aperçut qu'il avait oublié l'heure.

– On m'attend, dit-il. Mais j'espère bien que notre connaissance ne se terminera pas là. Nous sommes de vieux amis maintenant. Où vous reverrai-je demain ?

– Ici, dit Gretchen, à la même heure.

– À la même heure. Ce n'est pas moi qui y manquerai. Mais je me sauve. Je vais être grondé pour être resté si longtemps.

Et, saluant la chevrière, il se mit à dégringoler de rocher en rocher, à la grande terreur de Gretchen, qui crut qu'il arriverait en morceaux. Mais il tomba lestement sur les pieds, fit un nouveau salut, et se mit à courir dans la route, au tournant de laquelle il disparut un instant après.

Le lendemain, l'étranger et Gretchen furent

exacts au rendez-vous.

Ils causèrent, comme la veille, des choses communes et des instincts communs qu'ils avaient dans leur passé et dans leurs cœurs.

Au moment de se quitter, l'étranger demanda encore à revoir Gretchen le lendemain.

– Vous logez donc à Landeck ? demanda la chevrière.

– Oui, nous y sommes pour quelques jours encore.

– Vous n'êtes pas seul ?

– Non, je suis avec ma sœur. Nous venons de Paris, et nous allons à Venise. Ma sœur est une très fameuse cantatrice qui tire de son gosier autant d'argent qu'elle veut. C'est pour cela que vous me voyez ce beau gilet rouge qui a tant attiré votre attention hier. Je peux m'acheter autant de gilets rouges que je veux. On l'attend à son théâtre. Mais elle a voulu prendre par le Rhin et par la Suisse. Fantaisie d'artiste. En arrivant à Landeck, le pays lui a plu, elle a voulu s'y arrêter, et elle m'a prévenu que nous resterions

ici quelque temps.

– Qu'est-ce qui peut la retenir ici ? dit Gretchen.

– Ce château, dit l'étranger, en montrant le château d'Eberbach, dont la silhouette se détachait à gauche sur le ciel lumineux. Ma sœur est une savante que cela intéresse de regarder comment les pierres sont taillées. Elle prétend que ce château est plein de meubles rares et historiques qu'il faudrait vingt ans pour admirer en détail. Elle s'amuse à un tas de décorations, de menuiseries et d'architectures, que j'en ai eu la migraine pour avoir essayé d'y aller une fois avec elle. Ma foi, maintenant, je la laisse y aller seule. J'aime mieux l'air et les bois. Je n'ai pas un estomac à digérer les pierres.

Gretchen secoua la tête.

– Ah ! oui, dit-elle, à présent les domestiques montrent la maison pour de l'argent à qui veut la voir. Le château est aux passants. Après cela, ils font bien. Le maître l'abandonne. Puisqu'il n'en veut plus, elle est à qui veut la prendre. Ah ! cette maison si vide a pourtant été pleine de joie.

– Qu'est-ce donc qui s'est passé dans ce château ? demanda le Bohémien.

– Des choses bien gaies et des choses bien lugubres, dit Gretchen.

Et elle raconta la douloureuse histoire de ces amours et de ces morts, toujours vivante dans son cœur.

Le temps et l'exaltation naturelle à ses idées avaient ajouté à ces joyeux et funèbres événements une sorte de poésie mystique. Toute cette histoire de Julius et de Christiane était pour elle comme une légende.

Le rôle de Samuel y était formidable et étrange. Samuel y avait les proportions de Satan. C'était le génie du mal, trouvant plaisir à contrarier les prospérités humaines, et faisant taire, avec son ricanement diabolique, les chants et les baisers des anges.

Cependant ce démon, dans son récit, semblait plus méchant, en somme, à travers la haine de la conteuse que par ses propres actes, car Gretchen se garda de parler des violences de Samuel, et de

l'enfant, et de la cause du suicide de Christiane.

Quand le nom de Christiane lui venait aux lèvres, des larmes lui venaient aux yeux. On sentait que sa tendresse avait survécu tout entière à la pauvre morte, et que leurs deux cœurs étaient restés indissolublement unis à travers la profondeur de l'abîme.

– Non, s'écria-t-elle, Christiane n'est pas morte. Elle vit en moi et ailleurs. Et ce qui survit d'elle vengera ce qui en est mort. Qu'elle dorme en paix, nous sommes là pour elle, et le méchant ne nous échappera pas !

Un fauve éclair jaillit de sa prunelle à ces mots.

– Adieu, dit-elle. À demain, si vous êtes encore à Landeck. Assez pour aujourd'hui. Quand je pense à ce Samuel, ma haine me rajeunit de dix-sept ans, et j'en ai pour un jour à ne plus pouvoir parler d'autre chose. À demain.

Et, se levant, elle s'enfonça dans les roches de la côte, où ses chèvres la suivirent.

Le lendemain, le Bohémien la trouva souriante

et radoucie.

Elle vint à lui la première.

– Je vous ai quitté brusquement hier, dit-elle. C'est qu'il y a des choses auxquelles je ne puis pas penser de sang-froid. Ne parlons plus de cela, oublions ce château et tout ce qui s'est fait ici. Causons de votre passé, à vous, de votre patrie errante, de la vie libre et voyageuse que j'ai menée comme vous toute petite. Oh ! j'ai dans l'esprit bien des souvenirs confus de belles villes pleines de soleil ; de forêts qui étaient comme des églises dont les troncs d'arbres étaient les orgues ; des montagnes, vrais autels du bon Dieu. Quelle est, de toutes les villes que vous avez vues, celle qui vous aimez le mieux ?

– Venise, dit l'étranger.

– Et pourquoi ?

– Parce que c'est une ville qui ne ressemble pas aux autres, une île toute seule dans l'immensité des eaux. On y est en pleine mer.

– Une ville où il y a de l'eau dans les rues, n'est-ce pas ? dit Gretchen, comme cherchant à

préciser une image qui lui revenait dans la mémoire.

– Oui, dit le Bohémien. Une ville bâtie par les poissons.

– Oh ! je m’en souviens, fit-elle. Et de grandes places ! et des grands palais ! Ma mère aussi aimait Venise.

– Votre mère y a habité ? Comment s’appelait-elle ?

– Elle s’appelait, de son nom de famille, Gamba.

– Gamba ! s’écria le Bohémien. Mais c’est mon nom aussi.

– Vous vous nommez Gamba ?

– En toutes lettres. Mais attendez donc. Votre mère ne vous a-t-elle jamais parlé d’un frère qu’elle avait ?

– Très souvent, dit Gretchen. Mais elle s’était fâchée avec son père pour avoir aimé quelqu’un malgré lui. Alors elle avait pris la fuite et n’avait plus donné de ses nouvelles à son père ni à son frère. Et puis, l’homme qu’elle aimait est mort,

lui laissant une fille qui est moi-même. Elle allait, me portant de ville en village, gagnant misérablement sa vie, quand un saint homme, pasteur à Landeck, l'a recueillie, l'a instruite dans sa religion, et l'a nourrie jusqu'à sa mort. Elle n'a plus quitté ce pays.

– C'est donc pour cela que nous l'avons cherchée inutilement partout.

– Comment ?

Gamba lui-même, aussi stupéfait que ravi de la providentielle rencontre, reprit tout ému :

– Gretchen, le frère de votre mère était mon père.

– Est-ce possible ? s'écria Gretchen.

– C'est certain. Vous allez voir. Mon père aimait très cordialement sa sœur, dont le départ lui causa un vif chagrin. Il n'osa trop rien dire tant que son père fut au monde. Mais le vieux ne fut pas plus tôt sous terre, que mon père se mit à courir le pays dans l'espérance de retrouver sa sœur. Je crois, ma parole, que nous avons fait toute l'Europe, moins ce trou de Landbeck. En

mourant, il me recommanda encore de continuer mes recherches. J'arrive trop tard pour ma tante, mais au moins je trouve sa fille. Donnez-moi une bonne poignée de main, Gretchen, vous êtes ma cousine germaine.

– C'est bien vrai ? demanda Gretchen défiante.

– Je vous montrerai demain mon passeport, qui vous prouvera que je m'appelle bien Gamba. D'ailleurs, quel intérêt aurais-je à vous tromper ?

– C'est juste, dit la chevrière.

Et elle lui tendit la main, qu'il serra fraternellement.

– Eh bien ! reprit-elle, puisque nous voilà cousins germains, votre sœur est ma cousine. Est-ce que je ne la verrai pas ?

– Impossible, dit Gamba embarrassé. Ma sœur est une personne fantasque et passablement fière. Tel que vous me voyez, elle me renie très souvent. Les succès qu'elle a eus sur les théâtres l'ont rendue hautaine, et il faut qu'elle soit ma sœur pour que je lui pardonne la manière dont

elle est quelquefois avec moi. Elle est descendue chez un aubergiste nouvellement établi à Landeck, et tout le temps qu'elle ne passe pas au château à étudier les grimaces des bonshommes de bois ou de pierre sculptés sur les meubles ou sur les murs, elle le passe, enfermée dans sa chambre, à apprendre une partition nouvelle que son directeur lui a envoyée. Mais vous me direz : « Qu'est-ce que c'est que cela, un directeur et une partition ? » Ce serait trop long à vous expliquer. Laissons donc ma sœur tranquille et parlons de vous : il me semble que j'ai des choses à vous dire.

À ce moment, Gretchen dressa vivement la tête. Elle avait entendu, dans le sentier creusé entre les roches, un bruit de pas.

Elle s'avança un peu et vit venir une femme voilée qui se dirigeait du côté du château.

Le voile cachait absolument tout le visage de la femme dont le corps était enveloppé d'un châle épais.

– C'est votre sœur, dit Gretchen à Gamba sans le lui demander, et comme avertie par un instinct

infaillible.

– Oui, dit Gamba.

Olympia s'approchait, grave et muette, sans voir Gamba ni Gretchen, cachés tous deux par un creux de rocher.

Tout à coup, elle se trouva en face d'eux.

En apercevant Gretchen, elle parut éprouver une commotion.

Gretchen, elle, était profondément émue. Elle ne se raisonna pas, elle ne résista pas. Prise d'un besoin impérieux d'arrêter cette femme voilée et de lui parler, elle s'élança :

– Madame ! s'écria-t-elle.

Mais la main nerveuse de Gamba lui saisit le bras.

– Cela offenserait ma sœur ! dit-il.

Et il retint la chevrière.

Olympia continua sa route, et descendit jusqu'au bout du sentier sans même se retourner une fois.

Gretchen se remit un peu.

– Pardonnez-moi, Gamba, ç’a été plus fort que moi ! dit-elle. Je ne sais pas ce que j’ai ressenti en voyant votre sœur ; mais, si vous ne m’aviez pas retenue, j’aurais couru à elle et levé, je crois, son voile. J’avais besoin de voir son visage.

– Heureusement que j’étais là, dit Gamba. Elle vous en aurait voulu fièrement.

– Qu’est-ce que j’avais donc, vraiment ? reprit Gretchen. Quelque chose s’est bouleversé en moi. Il vient si peu de monde au château maintenant ! M. Lothario y apparaît de loin en loin, et c’est tout. M. le comte d’Eberbach, jamais. Et puis, cette femme en voile noir, en deuil, ne disant rien, comme une statue qui marche !... Il m’a semblé voir l’âme en peine de ma pauvre Christiane venant visiter le château qui a abrité son amour, tout son bonheur et tout son malheur.

XXIV

Un héritage imprévu

Au rendez-vous du lendemain, Gamba arriva tout triste.

– Qu'est-ce que vous avez donc ? lui demanda la chevrière.

– J'ai, dit-il, que nous partons.

– Quand ?

– Dans une heure.

– Déjà ? s'écria-t-elle.

– Ah ! fit-il les larmes aux yeux, voilà un mot dont je vous remercie. Mais, allez, c'est encore bien plus *déjà* pour moi que pour vous. Hélas ! ma sœur m'emmène. Mais, avant de partir, j'ai deux choses à vous dire.

– Quoi donc ?

– Premièrement, j'ai un compte à régler avec vous.

– Un compte ?

– Un compte d'argent.

Gretchen fit un mouvement.

– Attendez, reprit Gamba. Mon grand-père, qui était votre grand-père aussi, faisait d'assez bonnes recettes, et, comme il était pas mal avare, il en résulte qu'il a laissé quelques sacs dans sa paillasse. Son héritage n'a pas été loin de dix mille florins.

– Dix mille florins ! dit Gretchen.

– Dix mille, dont la moitié naturellement revenait à votre mère. Comme elle n'était pas là lorsque le vieux a trépassé, mon père a fait deux parts de la somme : cinq mille dans une poche, cinq mille dans l'autre. Ce qu'il a fait de sa part, Dieu et les cabaretiers le savent. Mais, quant à celle de votre mère, il se serait fait hacher en morceaux plutôt que d'y toucher. Elle est entière, pas une baïoque n'y manque. Mon père a suivi son père, et je suis resté avec le dépôt. Votre

mère n'est plus là pour que je le lui restitue ; c'est donc à vous qu'il revient. Tenez.

Gamba tira de sa poche une bourse de cuir.

– Les cinq mille y sont, dit-il, en bon or. Il vous appartient... Prenez-les.

Et il tendit la bourse.

Gretchen la repoussa.

– Non, dit-elle. Gardez cet argent. Qu'en ferais-je dans ces rochers où je ne connais que mes chèvres ? Vous qui allez dans les villes, vous en avez plus besoin que moi.

– C'est à vous, insista Gamba.

– Je vous le donne, répéta-t-elle.

– Je ne l'accepte pas, reprit-il. J'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut. Ma sœur gagne tout ce qu'elle veut, et ce ne sont pas les florins qui nous manquent, je vous le promets. Aurais-je des pantalons bleus brodés de blanc comme celui-ci si l'argent me manquait ? Je pourrais me faire ferrer en or, comme la mule du pape. Prenez cette bourse ou je la jette dans un de ces trous où elle sera perdue pour tout le monde.

– Eh bien ! j’accepte, dit Gretchen, enfin décidée.

Elle prit la bourse.

Gamba fit le soupir de satisfaction profonde d’un diplomate qui a réussi dans sa première mission.

Et Gretchen reprit :

– Vous êtes un honnête garçon de m’avoir gardé ma part, et de m’avoir cherchée. Après tout, cet argent me servira. Je ne suis pas avare, Dieu merci ! mais depuis plusieurs années, je fais tous les ans un voyage à Paris, et, si peu que je dépense, j’ai bien de la peine à mettre de côté la petite somme qui m’est nécessaire pour ne pas mourir de faim. Je vais déposer la bourse que vous me donnez chez le pasteur de Landeck, et, grâce à vous, je n’aurai plus besoin de m’assujettir pour gagner de l’argent, à certains services et à certaines obligations qui gênaient mon indépendance et ma sauvagerie. Merci.

– Vous allez à Paris tous les ans ? demanda Gamba.

– Oui.

– C'est un drôle de goût. Moi, je n'y suis allé qu'une fois, et je vous assure que je n'ai pas envie d'y remettre les pieds. C'est une belle ville, mais c'est une ville.

– Ce n'est pas par plaisir que j'y vais, dit la chevrière.

– Pourquoi donc alors ?

– Par devoir. Mais ne m'en demandez pas davantage. C'est mon secret. Je ne puis le dire à personne.

– Pas même à votre cousin ?

– Pas même à mon cousin. Je n'en parle qu'aux morts.

– Pas même à votre... commença Gamba.

Et il s'arrêta tout court.

– À mon... demanda Gretchen.

– Rien, dit Gamba, balbutiant.

Il y eut un moment de silence.

– Vous aviez, reprit Gretchen, une seconde

chose dont vous vouliez me parler ?

– C'est justement cela, dit Gamba ému et embarrassé. Voilà. Je voudrais trouver des mots pour vous dire ce que j'éprouve, mais je ne sais pas comment. C'est la première fois que cela m'arrive. Je suis tout je ne sais quoi. Vous devriez bien m'aider.

– À quoi ?

– À vous dire que... je vous aime.

– Que vous m'aimez ?

– Ma foi, oui, le mot est lâché. Je me suis habitué à vous, voilà tout. De vous voir tous les jours, vous ici, vos chèvres là, elles commençaient à m'aimer, elles ; tenez, en voilà une qui me lèche les mains ; chère petite, va ! Eh bien ! je me suis figuré, comme un imbécile, que c'était pour toute la vie, que cela n'allait jamais finir, et que nous causerions comme cela tous les jours. Eh bien ! il faut que je parte. Ah ! que le diable emporte les théâtres, les directeurs, l'orchestre et toute la musique ! Je voudrais qu'un grand tremblement renfonçât toutes les

villes au fond de la terre ! Vraiment, je vous aime tant, que je voudrais ne vous avoir jamais connue. Ou bien, non, j'aime encore mieux vous avoir connue, et être triste.

– Pauvre garçon ! dit la chevrière, touchée malgré elle.

– Vous me plaignez, reprit Gamba ; vous faites bien. Vous êtes bonne. Alors, promettez-moi que vous ne m'oublierez pas.

– Je vous le promets.

– Et que vous désirerez que je revienne.

– Je vous le promets encore.

– D'abord, si vous le désirez, je reviendrai. Et quand même vous ne le désireriez pas, je reviendrais tout de même.

Gretchen sourit.

– Si cela vous fait tant de peine de partir, dit-elle, pourquoi ne restez-vous pas ?

– Je dois tout à ma sœur, répondit avec mélancolie Gamba ; elle me demande de l'accompagner, disant qu'il n'est pas convenable

qu'elle coure toute seule les grandes routes. Elle est assez belle et assez riche pour tenter les voleurs de toute espèce. Mais soyez tranquille, je vais m'ennuyer beaucoup là-bas ; elle verra que je suis triste, et, comme elle est très bonne au fond, elle me permettra de revenir, et, une fois lâché, si vous me permettez de rester, vous verrez que je ne partirai jamais d'ici. Ce pays me plaît, j'en aime les chèvres. Je m'y fixerai volontiers.

– À bientôt alors, dit la chevrière en lui tendant la main.

– À bientôt, Gretchen. Oh ! l'année ne se passera pas sans que vous me revoyiez, et sans que je vous demande quelque chose.

– Quelle chose ? lui dit-elle.

– Vous le saurez, dit Gamba. Vous êtes déjà ma cousine ; mais... mais...

– Nous causerons de tout cela quand vous reviendrez, interrompit Gretchen. Mais partez content, et soyez sûr que je penserai très souvent à vous.

– Adieu, dit Gamba.

Et il eut un air gêné que la chevrière remarqua.

– Qu’avez-vous ? dit-elle.

– J’ai, reprit le pauvre garçon, que voici l’instant de vous quitter, et que je voudrais bien emporter un souvenir de vous.

– Quel souvenir ?

– Oh ! rien ; ce que vous voudriez : un brin d’herbe que vous auriez cueilli.

– Non ! s’écria Gretchen assombrie. Pas d’herbes ni de plantes. Cela nous porterait malheur. Les fleurs me haïssent, et je les hais...

– Vous ne me donnerez donc rien ? dit Gamba tout attristé.

– Si ! je vous donnerai quelque chose.

– Vrai ? fit Gamba.

– Embrassez-moi, mon cousin.

Gamba appuya énergiquement ses lèvres ravies sur les joues brunes de la chevrière.

– Diable et tonnerre ! Je suis très gai ! s’écria-t-il avec une larme dans les yeux.

Et, se précipitant sur les chèvres l'une après l'autre, il les embrassa toutes.

– Adieu, vous aussi, dit-il. Vous êtes bonnes. Vous avez donné à votre maîtresse l'exemple de m'aimer.

Il se retourna vers Gretchen.

– Au revoir, dit-il. Finissons là-dessus. Nous ne trouverions rien de mieux. J'emporte cela. J'aime encore mieux cela qu'un brin d'herbe. Adieu... À bientôt.

Et il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée des yeux de Gretchen.

Gretchen resta pensive.

« C'est un honnête garçon, pensa-t-elle. Il reviendra. Aimée de lui ! Voudrais-je et pourrais-je l'être ? N'importe, je pourrais compter sur lui au besoin, et je ne serais plus seule maintenant, s'il fallait protéger la fille de ma chère Christiane. »

XXV

Que l'amour ressemble beaucoup à la haine

Samuel avait tenu la promesse qu'il avait faite à Julius. Il avait installé Frédérique et madame Trichter dans une chambre de l'hôtel de l'ambassade, et il avait couché lui-même dans une pièce voisine de la chambre du malade.

Tous deux n'avaient pas quitté Julius.

Le comte d'Eberbach avait passé par toutes les alternatives du mal et du mieux. Samuel avait désespéré plusieurs fois de sa vie, puis la souffrance avait semblé vaincue, puis elle avait repris le dessus.

Pendant huit jours, Julius resta au lit, sauvé le matin, perdu le soir.

Le huitième jour, un mieux sensible se déclara.

Ce jour-là, il devait y avoir, pour la troisième fois, une consultation des quatre ou cinq grands médecins que compte toujours Paris.

Il était un peu plus de midi. Dans la chambre du malade, Frédérique, penchée à son chevet, lui faisait boire une tasse de tisane.

Samuel, assis au pied du lit, observait. N'observait-il que la maladie ?

Julius rendit la tasse à Frédérique, qu'il remercia par un regard d'attendrissement.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle, trouvez-vous cela bon ? Cela vous fait-il du bien ? Vous sentez-vous mieux ?

— Oui, répondit le comte d'Eberbach, c'est bon, comme tout ce qui vient de vous. Mais ce qui me fait le plus de bien, ce n'est pas votre tisane, c'est votre présence. Soyez tranquille, vous m'en tirerez. En entrant ici, vous y avez apporté tous les bonheurs. Le même jour, vous avez trouvé moyen de me sauver deux fois la vie. Je vivrai, ne fût-ce que pour que tant de soins charmants n'aient pas été en pure perte, et je me

sens forcé de ressusciter par reconnaissance.

– Ne parlez pas tant, répliqua Frédérique, surtout pour dire des choses si exagérées. Samuel observait toujours, avec ce coup d’œil profond et impénétrable qui lui était particulier.

À ce moment, Lothario entra.

Il salua gravement et froidement Frédérique, qui lui rendit une révérence non moins cérémonieuse. Il serra la main de son oncle, puis il vint dire un mot bas à Samuel.

– Ah ! dit Samuel tout haut, ce sont les médecins que nous attendons.

– Pourquoi les as-tu fait encore venir ? pour nous déranger ? dit Julius. Je n’ai confiance qu’en toi, et tu suffirais bien tout seul. Pour le coup, d’ailleurs, ils arrivent trop tard ; je suis guéri.

– C’est pour qu’ils me le disent que je les ai fait venir.

– Puisqu’ils sont là, dit Julius, introduis-les, et que ce soit fini.

– Je m’en vais, dit Frédérique.

Et elle fit un pas vers la porte.

– Non, restez, dit Julius. Je veux que vous restiez. Si ma santé n'était pas présente quand ils vont m'examiner, ils me trouveraient très malade et me prescriraient les remèdes les plus ennuyeux.

– Eh bien ! reprit Frédérique, je vais me mettre là.

Elle alla s'agenouiller à un prie-Dieu à demi caché dans le retour du lit.

Samuel ouvrit la porte et fit entrer les médecins.

Il leur raconta les nouvelles phases de la maladie de Julius, depuis leur dernière visite. Puis eux-mêmes interrogèrent et examinèrent ensemble.

Au bout d'une demi-heure, les médecins et Samuel se retirèrent dans le salon pour se consulter.

Frédérique et Lothario restèrent seuls avec Julius.

Il y eut un moment de silence, et le regard de

Julius allait, pensif, du jeune homme à la jeune fille.

– Frédérique ? appela-t-il.

Elle se leva du prie-Dieu et accourut.

– Eh bien ! ont-ils eu l'air content ? demanda-t-elle.

– Oh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit Julius. Nous avons le temps, toute la journée, de parler de ma maladie et de moi. Mais, puisque nous nous trouvons une minute tous trois ensemble, sans personne qui nous entende, il faut que je vous dise quelque chose que j'ai sur le cœur.

– Qu'est-ce donc ? dit Frédérique.

– Je veux vous demander à tous deux, mes enfants, ce que vous avez l'un contre l'autre.

– Ce que j'ai contre M. Lothario ? reprit Frédérique confuse.

– Mais je n'ai rien contre mademoiselle Frédérique, reprit Lothario très froidement.

– Je me souviens d'un temps, il n'y a pas plus

de dix jours de cela, où, pour avoir entrevu Frédérique une seule fois, Lothario ne parlait d'elle qu'avec une admiration enthousiaste. L'approcher, lui parler, la voir seulement, c'était une ambition impossible. Eh bien ! mon cher Lothario, elle est venue, tu la vois, tu lui parles. Et, au lieu d'être ravi et radieux, tu es devenu sombre, tu sors quand elle entre, tu te tiens dans une réserve hostile. Quel mal t'a-t-elle fait ? Elle m'a soigné et guéri. Est-ce comme cela que tu l'en récompenses ? Est-ce comme cela que tu m'aimes ?

— Vous vous trompez, mon cher oncle, dit Lothario ; je trouve toujours mademoiselle Frédérique d'une beauté et d'une grâce charmantes, et ce n'est pas certes le service qu'elle nous a rendu et qu'elle rend tous les jours qui me refroidirait pour elle ; mais ce n'est pas une raison pour l'importuner de mon admiration hors de propos.

— Il y a autre chose dans ta réserve que de la discrétion, insista Julius. Il faut qu'il se soit passé quelque chose entre vous.

– Il ne s'est rien passé, je vous le jure.

– Rien du tout, répéta Frédérique.

– Frédérique n'est pas avec toi comme elle est avec tout le monde. Elle, si bonne, si souriante, si cordiale, elle semble mal à l'aise devant toi, comme tu es gêné devant elle. Tenez, dans ce moment même, croyez-vous que vous ayez l'air fort naturel l'un et l'autre ? Vous vous contenez, et vous recouvrez cela d'une apparence digne et calme. Mais, au fond, il y a je ne sais quoi que vous me cachez. Voyons, mes enfants, ce n'est pas bien pour moi, qui suis malade, et qui vous aime tous deux, de séparer ainsi les deux moitiés de mon cœur ; il doit y avoir quelque malentendu là-dessous. Vous allez vous expliquer devant moi et vous raccommoder. Allons, dites-moi tout de suite ce que vous avez.

– Nous n'avons rien, dit Frédérique.

– Nous ne pouvons pas nous réconcilier, dit Lothario, puisque nous ne pouvons pas et de devons pas être fâchés.

– Si vous n'êtes pas fâchés, pourquoi ne vous

vois-je pas gais et affables comme il convient à votre âge ? Enfin, vous n'avez aucune raison d'être moroses et d'allonger des figures graves. La santé qui me revient n'est pas un motif suffisant pour expliquer votre tristesse. Ou bien voulez-vous que je croie qu'on me cache mon état réel, et que je suis plus en danger qu'on ne me le dit et que je ne l'imagine ?

— Oh ! vous êtes guéri, mon oncle ! s'écria Lothario.

— Eh bien ! si votre tristesse à tous deux ne vient pas de moi, elle vient de vous. Donc, je vous demande une dernière fois de vous réconcilier, et de vous donner une fraternelle poignée de main devant moi. Voyons, que celui des deux qui m'aime le mieux tende la main le premier. Frédérique, vous êtes la meilleure ; est-ce vous qui commencerez ?

Frédérique fit un mouvement comme pour tendre la main, et puis se retint. Quelque sentiment qu'elle éprouvât au fond du cœur, il y avait, depuis la conversation qu'elle avait eue avec Samuel, une barrière infranchissable entre

elle et Lothario. À quoi bon encourager, ne fût-ce que d'un geste, un rêve qui ne devait pas se réaliser ? Il valait mieux en finir tout de suite, il était plus sensé et aussi plus clément de ne pas le laisser naître d'abord que de le tuer plus tard. Frédérique ne voulait permettre d'espérance ni à Lothario ni à elle-même.

– Je vous en prie, Frédérique, répéta le comte d'Eberbach.

– M. Lothario avait raison tout à l'heure, répondit-elle. On ne se réconcilie que quand on est brouillé.

– Elle ne veut pas commencer, reprit Julius en se tournant vers Lothario, et elle fait bien. C'est à toi évidemment à lui demander pardon et à revenir le premier. Allons, Lothario, prouve que tu sais faire quelque chose pour moi.

Lothario n'osa pas lever les yeux sur son oncle, de peur de ne pas pouvoir résister à un regard.

– Mon cher oncle, dit-il, les médecins tardent bien ; permettez-moi d'aller les retrouver. Vous

ne m'en voudrez pas si cette consultation m'intéresse plus que tout au monde.

Et, traversant la chambre, il sortit précipitamment.

Julius retomba découragé sur son lit, et se tourna la tête contre le mur.

Que pouvait-il y avoir entre Lothario et Frédérique ? que pouvait-il être survenu dans l'âme de Lothario, si froid maintenant pour celle dont il parlait autrefois avec tant de chaleur et d'enthousiasme ? L'aimait-il, et était-il jaloux ? Les soins prodigués par Frédérique à un malade lui déplaisaient-ils ? Regardait-il son oncle comme « un autre » ?

Ou bien, n'était-ce pas l'amoureux qui souffrait en lui, était-ce, hélas ! l'héritier ? La subite introduction d'une étrangère dans l'affection de l'oncle, dont la fortune lui appartenait en quelque sorte, l'inquiétait-elle et effrayait-elle ses espérances ? Lui qui jusqu'à présent avait été le seul enfant de Julius, n'était-il pas tourmenté de voir tout à coup une jeune fille presque inconnue venir lui dire : « Partageons ! »

Cependant Lothario n'avait jamais témoigné de penchant à l'avidité et à l'avarice. Mais ce n'était pas une raison. Julius avait trop pratiqué les hommes et la vie pour ignorer que, le plus souvent, c'est l'occasion qui fait le caractère, et que les instincts, inconnus de tous et de ceux-mêmes qui les ont, surgissent à l'improviste quand leurs intérêts sont menacés. D'ailleurs, y a-t-il réellement, il se le demandait, des cœurs assez nobles et assez fermes pour faire bon marché de la richesse ? Les plus vigoureuses natures fondent comme la neige aux rayons des louis d'or. Tous les hommes sont égaux devant l'argent.

Sans doute, tout venait de là. Lothario avait entrevu Frédérique à Ménilmontant, il l'avait trouvée belle, il en avait parlé avec admiration comme un jeune homme parle de toute jolie femme qu'il vient de rencontrer, et puis, il n'y avait plus pensé. Et cette impression fugitive et momentanée n'avait pas tenu contre le souci de voir Frédérique installée chez son oncle et prête à lui disputer la moitié de son héritage.

Et la pauvre Frédérique avait subi ce

revirement. À la fatigue de soigner l'oncle, elle avait ajouté la mauvaise humeur du neveu. Julius lui devait encore cette reconnaissance.

Il se retourna vers elle.

– Ma bonne Frédérique, dit-il, pardonnez-moi la maussaderie de Lothario. Soyez avec lui comme il vous plaira, vous êtes ici chez vous, et je ne veux pas que vous vous gêniez en quoi que ce soit. Certes, j'aurais bien souhaité que tous ceux que j'aime pussent s'aimer, mais il n'en sera que ce que vous désirerez. Et, dans tous les cas, soyez bien sûre que je ne vous en voudrai pas, et que je ne vous préfère personne.

– N'attachez, monsieur, aucune importance, répondit-elle un peu triste mais calme, à la façon dont M. Lothario peut se comporter vis-à-vis de moi. Je ne lui demande que ce qu'il me donne, et je lui sais gré de rester avec moi dans les termes de la politesse et de la réserve ; il ne me doit rien de plus. Si je suis ici, ce n'est pas pour lui, il le sait bien, c'est pour vous, et encore, les soins que vous voulez bien que je vous donne, j'en suis assez payée par le plaisir que j'ai à vous les

donner.

– Chère fille ! interrompit Julius.

– Croyez ce que je vous dis, monsieur le comte, poursuivit Frédérique ; je me suis tout d'abord et naturellement sentie portée vers vous d'une affection profonde, qui se récompense d'elle-même. Je n'ai jamais été si heureuse que depuis que j'ai eu le bonheur de vous servir et de vous être un peu utile.

– C'est avec des mots comme ceux-là, Frédérique, que vous m'avez guéri.

– M. Lothario n'a pas à me remercier ni à m'aimer. Je n'ai pas agi pour lui ; je n'ai agi que pour vous et pour moi.

« Allons ! pensa Julius, ils ne s'aiment pas, et ce n'est pas la jalousie de Lothario qui souffre. C'est donc sa vanité. Ô misérable nature humaine ! »

Et pourtant Julius doutait, il voulait douter encore.

La porte s'ouvrit ; Samuel et Lothario entrèrent.

Samuel était tout joyeux.

– Sauvé ! dit-il. Les médecins ont été très contents.

– Très contents du malade, et très contents du médecin, ajouta Lothario. M. Samuel Gelb ne peut pas vous dire quelles félicitations ils lui ont faites pour la manière dont il vous a traité, mais je vous le dis, moi.

– Je n'avais pas besoin de l'avis des médecins, dit Julius, pour savoir tout ce que je devais au dévouement et à la science de Samuel.

– Nous répondons de ta vie, dit Samuel, voulant détourner la conversation. Ce n'est plus maintenant qu'une affaire de patience. Les médecins ont dit que la convalescence serait probablement très longue. Il faudra bien des ménagements, bien du temps et bien des soins pour te renouveler et te refaire cette santé épuisée par ton insouciance effrontée de la vie.

– Oh ! maintenant, je puis attendre, dit Julius. Je vous aurai tous pour m'aider à vivre.

– Vous aurez M. Samuel et mademoiselle

Frédérique, dit Lothario.

– Et toi aussi, Lothario, je te compte, crois-le bien.

– Oh ! moi, reprit Lothario, depuis que M. Samuel et mademoiselle Frédérique ont consenti à loger à l'hôtel de l'ambassade, je vous suis beaucoup moins nécessaire.

– Que veux-tu dire ? demanda le comte d'Eberbach.

« Allons ! c'est sûr, mes tristes soupçons avaient raison », pensait-il.

– Mon cher oncle, continua Lothario, non sans un visible embarras, maintenant je suis, Dieu merci, tout à fait rassuré sur votre chère vie. Il faut penser un peu aux affaires. Nous les avons singulièrement négligées depuis huit jours. Néanmoins, vous vous souvenez peut-être que je vous ai touché un mot avant-hier qui nécessiterait l'envoi à Berlin de quelqu'un de sûr.

– Achève, dit Julius.

– Eh bien ! mon cher oncle, vous voilà remis. Vous n'êtes pas seul ; moi de moins, vous serez

encore plus entouré que vous ne l'avez été depuis bien des années.

– Tu veux partir ? interrompit Julius.

– Je ne vous suis pas indispensable ici, et je vous serai utile là-bas.

– Je me moque bien de Berlin ! dit Julius. Je ne veux pas que tu me quittes.

– Mais les affaires commandent, insista Lothario.

– Il n'y a pas d'affaire qui tienne, répliqua Julius. Aussi bien, souffrant comme je suis, je compte donner ma démission. Je t'aime mieux que mon ambassade.

– Mon bon oncle, dit Lothario, je suis profondément touché de toutes vos bontés, mais je ne peux pas accepter ce sacrifice. Permettez-moi de vous répéter que ce départ est absolument essentiel. Au reste, je ne serai pas dehors plus d'une quinzaine de jours.

– Mais j'ai besoin de toi ici. Comment l'ambassade, puisque tu parles de l'ambassade, ira-t-elle sans toi ?

– M. Samuel, qui nous a rendu tant de services depuis trois mois, est maintenant bien assez au courant pour tenir ma place plus utilement que je ne le ferais moi-même.

– Voyons, parle-lui, Samuel, dit Julius ; car pour moi, je n'ai pas la force de lutter, et je suis à bout de prières.

Samuel avait écouté toute cette discussion sans prononcer une parole ; mais un sourire imperceptible qui se dessinait à ses lèvres disait assez qu'il comprenait le sentiment de Lothario.

Au premier mot de départ qu'avait laissé tomber Lothario, un éclair de joie avait passé dans les yeux de Samuel. Sans doute, il était heureux que l'amoureux de Frédérique le débarrassât d'une rivalité inquiétante. De plus, ce besoin que ressentait Lothario de s'éloigner de Frédérique était la meilleure preuve qu'il était en désaccord avec elle.

Peut-être aussi l'absence de Lothario servait-elle d'autres projets dont Samuel n'avait parlé à personne.

Samuel ne pressa donc nullement Lothario de rester.

– M. Lothario sait mieux que nous, dit-il, où sa présence est le plus nécessaire. Il est certain que, si son voyage doit empêcher ta démission d’ambassadeur, une séparation d’une quinzaine de jours ne vaut pas que tu renonces aux services que tu peux rendre à ton pays. Frédérique et moi nous nous engageons à redoubler de soins, moi comme secrétaire, elle comme garde-malade, et à faire tout ce qu’il dépendra de nous pour qu’il ne te manque personne.

– Tu persistes à vouloir me quitter, Lothario ? dit Julius.

– Il le faut, mon oncle.

– Dis que tu le veux, ce sera plus vrai. Ainsi, rien n’est complet, toute joie avorte, et tu me gâtes ma convalescence. Enfin, fais à ta volonté.

– Merci, cher oncle.

– Il me remercie de mon chagrin ! Et quand partiras-tu ?

– Plus vite je partirai, plus vite je serai revenu.

– Tu pars aujourd’hui ?

– Je pars tout à l’heure.

– Adieu donc, dit Julius, attristé et incapable de résister davantage.

En ce moment, une voiture entra dans la cour, et un claquement de fouet se fit entendre.

– Voici les chevaux, dit Lothario.

– Déjà ! dit Julius. Tu étais donc bien décidé d’avance ?

– C’est l’intérêt de tout le monde ici que je te parle, reprit Lothario. Quand les médecins ont dit tout à l’heure que vous étiez hors de péril, j’ai fait commander les chevaux.

– Adieu alors, Lothario, dit Julius.

– Adieu, mon oncle.

Et Lothario embrassa Julius avec effusion.

Puis il salua froidement Frédérique. Mais elle vit bien qu’il était tout pâle.

– Adieu, mademoiselle, dit-il.

La voix lui manqua ; il tendit la main à

Samuel.

– Oh ! moi, dit Samuel, je vous accompagne jusqu'à la voiture.

Et ils sortirent tous deux, laissant Julius morne et Frédérique plus émue qu'elle n'aurait voulu l'avouer.

XXVI

Difficulté de donner

Trois mois après la scène que nous venons de raconter, c'est-à-dire au commencement d'août 1829, le comte d'Eberbach, à demi étendu sur une chaise longue, causait avec Frédérique, en ce moment seule dans sa chambre.

Les rideaux épais et fermés laissaient filtrer çà et là quelques minces filets du soleil d'août, qu'on sentait chaud et brûlant au dehors.

Ainsi que l'avait prédit Samuel Gelb et les médecins appelés en consultation, la convalescence de Julius avait été longue, si longue, qu'au bout de trois mois elle durait encore.

Julius commençait pourtant à se lever. Mais il était si faible et si abattu, qu'il n'avait pu sortir encore que deux fois en voiture, et qu'on avait même été forcé de le ramener presque aussitôt,

incapable qu'il était de supporter la secousse du pavé et le bruit de la rue. C'est à peine s'il pouvait rester debout quelques instants. Il n'était pas plus tôt levé, qu'il ressentait le besoin de son lit.

Samuel lui interdisait sévèrement tous les excitants qui, pour lui ajouter une force factice, avaient achevé de lui ôter tout ce qui lui restait de force réelle. Julius obéissait aux prescriptions de Samuel. Car maintenant, soit qu'en voyant la mort de près il se fût mis à la craindre, soit que quelque affection, en renouvelant son âme, l'eût rattaché à l'existence, le fait est qu'il tenait à la vie, et qu'il faisait tout pour vivre.

Il avait, lui auparavant si désireux du tombeau, des moments d'impatience et de colère contre cette invincible langueur qui le clouait sur un fauteuil de convalescent, et qui faisait de sa chambre une ébauche de la tombe.

Et ni lui ni Samuel ne pouvait prévoir l'instant où il pourrait surmonter cette étrange faiblesse.

Une seule chose lui donnait du courage : la présence de Frédérique. Car, pour Lothario,

hélas ! il était absent encore, et ses lettres, depuis trois mois, remettaient son retour de semaine en semaine.

Mais, pendant ces trois mois qui venaient de s'écouler, les soins touchants et le dévouement filial de la blonde jeune fille ne s'étaient pas démentis une seule minute. Pour remplacer Lothario, elle s'était doublée. C'était quelque chose de charmant que cette fraîche et vivace figure se prodiguant à ce jeune vieillard pâli et mourant, que cette fontaine de vie se répandant à profusion sur cette organisation tarie plus qu'à moitié, que toute cette jeunesse mettant dans cette chambre plus de vie et de santé que la maladie ne pouvait en prendre.

Chaque jour, des côtés non développés encore de l'âme de Frédérique se révélaient aux yeux ravis de Julius. Comprimée jusque-là par l'amère et sévère ironie de Samuel, la candide et croyante créature s'épanouissait mieux auprès de la bonté tendre et un peu faible du comte d'Eberbach. Elle pouvait mettre dans son affection pour lui cette protection qu'aiment tant les femmes. Elle lui

prêtait son bras pour marcher, elle lui faisait la lecture ; il ne mangeait avec appétit que ce qu'elle lui servait. Elle se sentait nécessaire ! privilège dont les mauvais cœurs abusent pour se vendre plus cher, et dont les bons profitent pour se donner davantage.

Ce jour-là, comme les autres, Frédérique était auprès du comte d'Eberbach, attentive à ses moindres désirs, arrangeant ses oreillers et ses coussins, épiant ses besoins dans ses yeux.

– Sortirez-vous aujourd'hui, monsieur le comte ? demanda la jeune fille.

– Si j'en ai la force, répondit Julius ; mais j'attendrai que la chaleur du jour soit un peu apaisée ; car ce soleil est lourd à porter. Mais soyez tranquille, ma chère Frédérique, je sens que je reprends au fond. Toutes vos peines auront un terme. Vous êtes si gracieusement bonne pour moi que je serais bien ingrat de ne pas guérir tout à fait et tout de suite.

– Voulez-vous que je vous lise quelque chose ? vous ennuyez-vous ?

– Je ne m’ennuie jamais quand vous êtes là, Frédérique. Je ne m’étonne plus de m’être ennuyé si longtemps. C’est que je ne vous connaissais pas. Mais, si vous avez cette complaisance, continuez-moi la lecture que vous m’avez commencée hier. J’ai toujours eu le goût des poètes, mais il me semble que je ne les comprends complètement que depuis que vous me les lisez.

Frédérique alla prendre un volume de Goethe qui était sur une table, et revint s’asseoir auprès du comte d’Eberbach.

Elle ouvrit le livre et allait se mettre à lire, lorsque Samuel entra.

Il avait à la main une petite fiole qu’il déposa sur la cheminée.

– Ah ! te voilà, dit Julius.

– Oui, dit Samuel. Et je t’apporte une nouvelle.

– Une nouvelle qui me concerne ?

– Une nouvelle qui concerne tout le monde.

– Qu’est-ce donc ?

– Le ministère Martignac est décidément tombé. Le ministère Polignac le remplace. La nomination paraîtra demain au *Moniteur*.

– Ce n'est que cela, ta nouvelle ? dit Julius, en apparence indifférent.

– Diable ! s'il t'en faut d'autres, tu es difficile. C'est tout simplement la guerre qui commence. La provocation part du roi, tant pis pour lui ! Vois-tu, cette nomination sera datée du 8 août 1829. Eh bien ! sans être un grand sorcier, je te parie que le 8 août 1830, Charles X ne sera plus sur le trône. La destitution du ministère de Martignac, c'est la démission de la royauté.

– Qu'est-ce que cela me fait ? répondit Julius. Je ne me soucie plus de la politique. J'ai à te parler de choses bien autrement sérieuses.

Frédérique se leva.

– Je vous laisse, dit-elle.

– Oui, permettez-moi de vous renvoyer, ma chère fille, dit Julius en souriant. J'ai à causer avec Samuel de choses qui vous regardent trop pour que vous puissiez les entendre. Mais vous

pouvez sortir sans regret, vous ne serez pas absente de notre entretien, croyez-moi.

Frédérique sortie, Samuel déboucha la fiole qu'il avait apportée, la vida dans un verre, et vint à Julius.

– Bois, dit-il.

Julius prit le verre.

– Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cet étrange élixir que tu me fais prendre depuis quelques jours, et qui glace, ce me semble, dans mes veines, le peu de chaleur que mon sang y conserve encore ?

– Bois, te dis-je, enfant qui rechignes devant une médecine à prendre. Ton sang brûlé a besoin que je le refroidisse ; il ne peut retrouver un peu d'animation que dans l'engourdissement, comme après une nuit d'orgie on se refait dans le sommeil. Ceci est le suc d'une plante que j'ai découverte dans l'Inde. C'est une préparation d'une puissance incroyable. Ce breuvage conserve le sang dans cette sorte de glace. Mais, que diable ! tu n'as pas besoin d'être fringant et

jeune ! Pourvu que tu vives ! Tu n'exiges pas que je te rende tes vingt ans ; je te promets de t'en ajouter une douzaine.

– Une douzaine d'années ? dit Julius. C'est plus que je n'en réclame et que je n'en espère, et c'est justement là-dessus que je veux te poser une question, pour moi solennelle.

Il but et reprit :

– Écoute, ami, je suis un homme et nous sommes seuls. Tu me connais assez pour savoir que je suis capable de tout entendre. Donc, j'entends, je veux que tu me dises mon état réel.

– Mais... tu le sais.

– Non pas. Ton amitié pour moi t'a jusqu'ici poussé à me montrer l'avenir en beau, à ne me parler que des bonnes chances, à me promettre tout. Mais, vois-tu, je ne crains qu'une chose, c'est d'être pris au dépourvu ; c'est de m'en aller subitement, sans en avoir conscience, sans le savoir. Tu es un trop grand médecin pour ne pas connaître, à une semaine près, les instants qui me sont comptés. Eh bien ! je demande, j'exige

comme un service que tu m'apprennes toute la vérité.

– Tu le veux ? dit Samuel hésitant.

– Je le veux et je t'en prie. Et une chose qui va te retirer tout scrupule, c'est que, quoi que tu me dises, tu ne me diras rien de pire que ce que je me dis moi-même. Cette prostration que je ne puis vaincre m'avertit assez. Je tâche de temps en temps de me relever de ce lit et de ce fauteuil, et de me tenir droit, mais je retombe bien vite. La position horizontale est déjà une habitude pour moi. De là au tombeau, il n'y a pas loin. Voyons, mon vieux camarade, au nom de notre enfance et de notre jeunesse, combien me reste-t-il de minutes ?

– Tu veux toute la vérité ? répéta Samuel.

– Toute la vérité, dit Julius.

– Eh bien, le probable, mais songe que c'est souvent l'in vraisemblable qui arrive, le probable est que ta vie est, en effet, épuisée. J'espère encore. J'use, tu le vois, de moyens héroïques. Tu parles de minutes, je te réponds que tu vivras

encore des mois, peut-être des années. Mais, puisque tu me le demandes en ces termes, je ne crois pas que tu aies devant toi cette longue série de jours que rêvent, si souvent en vain, les hommes les plus robustes et les mieux constitués.

– Merci, Samuel, dit Julius. Je te suis reconnaissant de m’avoir parlé ainsi. Tu m’as rassuré, d’ailleurs. Tu me promets des mois, et je n’espérais pas même des semaines.

– Au reste, reprit Samuel, la durée de la vie dépend encore bien plus de toi que de mes remèdes. L’essentiel est d’éviter toute émotion plus forte que toi. Une imprudence te tuerait sur le coup.

– Cela étant, dit Julius, il est temps que Lothario revienne. Je vais lui écrire une lettre encore plus pressante que les autres. Je ne comprends pas ce qui peut le retenir à Berlin, malgré les vingt lettres que je lui ai écrites depuis trois mois. Il ne peut plus dire maintenant que c’est à cause de l’ambassade, puisque j’ai envoyé ma démission, et que j’attends mon successeur d’un instant à l’autre.

– Tu lui as écrit de hâter là-bas ton remplacement. Il remplit ta volonté.

– Mais non, je sais que mon remplaçant est désigné. À présent, tout est donc fini, et Lothario nous serait plus nécessaire ici qu’ailleurs. Quand mon successeur va arriver, Lothario le mettrait au courant, et je voudrais même, et j’obtiendrais sans doute qu’il restât tout à fait auprès de lui : Lothario est trop jeune, lui, pour me suivre dans ma retraite. Il est parti pour quinze jours, et ces quinze jours ont duré trois mois, et il ne parle pas de revenir. Il a fait un voyage à Vienne. Il n’écrit que des réponses vagues et brèves. Il a évidemment quelque chose.

– Eh ! il a une maîtresse, dit Samuel.

– Qu’en sais-tu ? demanda Julius, qui aurait bien voulu se reprendre à cette explication.

– Je sais son âge, répondit Samuel. Qu’est-ce que tu veux qui retienne un jeune homme, beau, charmant, spirituel et riche ? Ne te souviens-tu pas de ce qu’est Vienne ? Toutes les femmes lui auront sauté au cou. Nous autres, nous sommes graves, moroses, austères. Tu joins à cela d’être

malade. Je ne voudrais pas calomnier ton neveu, mais c'est un jeune homme. Il y a un contresens absurde à vouloir enfermer un garçon de sa figure dans une chambre de malade. C'est bon pour Frédérique qui n'a pas commencé de vivre, et pour moi qui ai fini. Mais Lothario s'amuse, et il fait bien. Tu n'es pas assez égoïste pour lui en vouloir. Ne t'inquiète plus de lui, si tu l'aimes. Tu plains quelqu'un qui ne se plaint pas, sois-en certain.

– N'importe ! dit Julius, je vais lui écrire une dernière lettre, et je suis sûr qu'il ne me laissera pas mourir sans l'avoir revu.

– Oh ! dit Samuel, si tu ne veux que cela, il aura, j'espère, bien le temps de se brouiller avec toutes ses maîtresses et de revenir avant qu'il ne soit l'heure de dicter ton testament.

– L'heure peut sonner plus tôt que nous ne pensons. Il est temps qu'il fasse ses préparatifs de retour, et que, moi, je fasse mes préparatifs de départ.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'en effet je vais, selon ta parole, dicter mon testament.

– Bon ! encore une fois, tu n'en es pas là, s'écria Samuel.

– Qu'importe ! dit Julius, que je le dicte une semaine plus tôt ou plus tard ? À quoi bon remettre une chose nécessaire ? Je serai plus tranquille, ce devoir accompli. J'aurai une inquiétude de moins dans l'esprit, je ne craindrai pas de m'en aller sans avoir remercié ceux qui m'ont rendu service, et je ne m'en porterai que mieux. Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. J'ai déjà arrêté dans ma pensée ce que je veux faire. Inutile de te dire que je ne t'ai pas oublié.

Samuel fit un geste de refus.

– Oh ! je sais, reprit Julius, que ton ambition est plus haute que l'argent. J'ai voulu seulement que tu n'eusses jamais besoin de personne. Les nécessités matérielles sont les barreaux de la cage où la société enferme les grands cœurs et les grandes idées. Tu ne refuseras pas la liberté et le plein air. D'ailleurs, ce n'est pas un don que je te

fais, c'est une dette que je te paie, et tu ne voudras pas que mon tombeau te fasse banqueroute. Passons à Lothario.

Samuel écoutait, impassible en apparence, ému au fond.

– Lothario est mon seul parent, poursuit le comte d'Eberbach. Et encore, il n'est mon parent que par alliance. J'ai fait sa part. Je lui donne le château d'Eberbach et ce qu'il faut pour y vivre seigneurialement. Il y trouvera le souvenir de sa tante Christiane, qui l'a aimé comme elle savait aimer. J'aime mieux que ce soit lui qu'un autre qui habite ce souvenir. Reste maintenant Frédérique.

Il y eut un moment de silence.

Julius ne savait comment continuer. Samuel regardait Julius, attentif et profond, pareil au poète dramatique qui suit le mouvement et l'intonation qu'il a indiqués à l'acteur chargé d'interpréter sa pensée.

Samuel prit la parole.

– Ceci est plus embarrassant, dit-il. Tu n'as, en

somme, que quarante ans. Il est difficile qu'un homme, jeune encore, et connu par toutes sortes de bonnes fortunes, lègue une somme considérable à une jeune fille sans lui léguer en même temps...

– Le déshonneur, n'est-ce pas ? dit Julius en soupirant. C'est juste, et je me le dis bien. Mais que faire !

– Je te le demande, répliqua Samuel voulant le forcer à dire son dernier mot.

– J'avais bien pensé, reprit Julius, à tourner la difficulté en mariant Frédérique à quelqu'un que j'aurais eu le droit d'enrichir. Par exemple Lothario...

– Lothario ! interrompit Samuel avec un accent de menace.

– Tout aurait été simple si Lothario et Frédérique s'étaient aimés. J'aurais laissé tous mes biens à Lothario qui, en l'épousant, les lui aurait naturellement apportés. J'ai cru un moment que Lothario l'aimait, au ton dont il m'avait parlé d'elle la première fois qu'il l'avait entrevue.

Mais, depuis, j'ai reconnu que je m'étais trompé. S'il l'aimait, il ne s'entêterait pas à rester éloigné de la maison quand elle y habite. À moins qu'elle ne l'ait repoussé et découragé d'une façon décisive. Dans tous les cas, qu'il ne l'aime pas ou qu'il soit retenu là-bas par une autre, ou que ce soit Frédérique qui ne veuille pas de lui, il n'y a pas à songer à les marier. Et pourtant je ne vois pas d'autre moyen qu'un mariage.

– Ni moi non plus, dit Samuel, fixant toujours sur Julius son regard perçant et impénétrable.

– Mais quel mari prendre que j'aie le droit de faire riche ? Je ne puis léguer une somme importante qu'à Lothario ou à toi. Et tu es pour Frédérique un mari plus impossible encore que Lothario.

– Ah ! tu trouves ? dit Samuel.

– Sans doute, il y a la disproportion d'âge ; et puis ton caractère. Je doute, à te parler franchement, continua en riant Julius, que ta nature soit faite pour rendre bien heureuse une femme.

– Mais, dit Samuel avec quelque amertume, il est possible que Frédérique ne pense pas là-dessus absolument comme toi ?

– Si elle pensait autrement, reprit sérieusement Julius, je t'avoue que je serais le premier à la dissuader d'un acte qui, pour moi, ne serait chez elle que l'irréflexion de la reconnaissance.

– Je plaisantais, dit Samuel glacial. Mais tu as sans doute trouvé un meilleur moyen d'enrichir Frédérique sans la compromettre.

– J'en ai trouvé un, en effet.

– Parle, dit Samuel.

– C'est que c'est embarrassant et attristant à dire, reprit Julius. En deux mots, j'ai fait ce raisonnement : Le mariage n'est ici que le prétexte et l'accessoire ; or, la cause la plus légitime qui me permette de léguer à Frédérique une partie considérable de ma fortune, c'est... c'est qu'elle soit ma femme.

– Eh bien ! j'y avais pensé, dit tranquillement Samuel.

– Tu y avais pensé ? reprit Julius non sans

mélancolie. C'est qu'en effet c'est le plus simple, et que par là tout s'arrange. Et pour ce mariage... de transition, où trouver dans des conditions meilleures et plus sûres un époux... qui n'en soit pas un. Moi, je ne serai pas une bien longue gêne dans sa vie. Dans quelques mois, je serai mort, et elle sera riche. Avec tout autre, son mariage est une chaîne, avec moi, c'est la liberté.

– Rien de plus juste.

– Ainsi, tu ne désapprouves pas mon idée, Samuel ?

– Je t'approuve pleinement.

– Tu aimes véritablement Frédérique ! Je ne l'ennuierai pas longtemps, va. Elle aura toute sa vie à être indépendante. Et moi, les jours qui me restent seront consolés et éclairés par elle. Désormais, sa sollicitude filiale, si charmante, sera son devoir et mon droit. Eh bien ! puisque tu es de mon avis, veux-tu te charger de la sonder ? Tu comprends : de ma part, l'ouverture est un peu délicate, et je ne veux ni qu'elle s'effarouche ni qu'elle se méprenne.

– Je ferai tout ce qu’il te plaira, dit Samuel.

– Elle est dans sa chambre, reprit Julius. Tu serais bien excellent d’aller lui parler tout de suite.

– J’y vais.

– Merci. Tu n’as, ajouta Julius avec un sourire triste, que ces deux choses à lui dire : d’abord, que je mourrai bientôt, que je le lui promets, qu’elle soit bien tranquille. Et puis que, jusque-là, ma tendresse ne veut, ne peut, ne doit être que paternelle. Ne me présente pas, cela va sans dire, comme un mari, mais comme un père.

– Sois sans inquiétude. Je la persuaderai.

– Va. C’est à elle, non à moi, que tu rends service.

Samuel sortit.

En allant à la chambre de Frédérique, il murmurait entre ses dents :

– Je lui avais pourtant dit qu’une imprudence pouvait le tuer raide. Et celle-ci peut compter pour une ! Une tendresse paternelle ! je voudrais bien voir qu’il en eût une autre. Mais, s’il croit

que je vais m'en rapporter à sa parole ! Ah ! que tu le veuilles ou non, j'y mettrai bon ordre ! L'imbécile ! il pouvait se sauver en me la donnant. Il a manqué cette chance. Tant pis pour lui ! Il faut que Frédérique l'épouse, puisque c'est le seul moyen maintenant. Mais, au rebours de ce qui se passe dans *Hamlet*, je réponds que les plats refroidis de la noce pourront servir à une autre cérémonie. Faisons d'abord le mariage, il ne restera plus qu'à défaire le mari.

Il était devant la porte de la chambre de Frédérique.

– Il s'agit maintenant de préparer l'autre partie de la comédie tragique.

Il frappa à la porte, et Frédérique vint ouvrir.

XXVII

L'araignée refait sa toile

En entrant dans la chambre de Frédérique, Samuel prit un air lugubre.

Son plan d'imposture était simple.

« Elle sait que je l'aime, s'était-il dit, et je vais lui demander sa main pour un autre. Ce n'est pas là une grande marque d'amour, pour elle qui ne sait pas à quel point je suis décidé à trancher ce nœud à peine noué. Eh bien ! justement, il faut que ce soit là une preuve d'amour. Il faut que je paraisse renoncer momentanément à elle, pour elle. Je profiterai de cette occasion pour me faire grand et généreux à ses yeux, et pour me donner le prestige d'une abnégation héroïque. Je vois maintenant que c'est toujours de cette façon qu'on réussit, et qu'il faut mentir pour qu'une femme vous croie et vous aime. J'aime

Frédérique, je mentirai. »

Frédérique fut frappée de la figure morne de Samuel.

Elle le regarda tout inquiète.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda-t-elle. Est-ce que M. le comte d’Eberbach serait plus malade depuis que je l’ai quitté ?

– Non, tranquillisez-vous, Frédérique. Ce n’est pas lui qui est le plus malade ici.

– Qui donc est malade ?

– Asseyez-vous, dit Samuel ; j’ai à vous parler.

Frédérique s’assit ; Samuel prit une chaise près d’elle.

– Je vous écoute, reprit la jeune fille.

– Oui, dit Samuel, il y a, dans cette maison, dans cette chambre, quelqu’un qui souffre, à cette heure, plus que le comte d’Eberbach.

– Qui donc ?

– Moi.

– Vous, mon ami, s'écria Frédérique.
Qu'avez-vous donc ?

– Quand vous nous avez laissés seuls tout à l'heure, le comte d'Eberbach et moi, Julius vous a dit que vous ne seriez pas absente de notre conversation. Il m'a, en effet, parlé de vous. Il a formé, à votre sujet, un rêve qui me jette dans la plus cruelle perplexité.

– Un rêve où je suis mêlée ?

– Un rêve qui dérange tous les miens. Je vous aime, Frédérique, vous le savez, et je crois que vous le sentez. J'ai pour vous autre chose qu'une affection paternelle ; je vous aime avec jalousie. Alors vous comprendrez et vous me pardonnerez le premier moment de douleur que m'a causé la prétention de Julius. Il m'a demandé votre main.

– Ma main ? Et pour qui ? balbutia la jeune fille, qui eut dans les yeux un éclair d'espérance.

Pour qui, en effet, le comte d'Eberbach pouvait-il demander la main de Frédérique, sinon pour son neveu, pour Lothario, dont il avait enfin compris le départ ou qui lui avait écrit sa

confidence ?

Mais le premier mot de Samuel éteignit dans le cœur de la pauvre enfant cette aube d'espoir et de joie.

– Le comte d'Eberbach m'a demandé votre main pour lui, dit-il.

– Est-ce possible ? s'écria Frédérique atterrée.

– Cela devait arriver. Comment, en vous voyant si douce, si dévouée, si belle, tous les jours, à chaque instant, comment ne vous aurait-il pas aimée ? La pensée de se séparer de vous maintenant attriste sa convalescence. Il voudrait vous empêcher de le quitter jamais, et quel meilleur moyen de vous retenir près de lui que de vous épouser ?

« Il y en aurait un autre », pensa Frédérique.

Mais elle ne dit pas une parole.

– Voilà donc sur quoi il m'a chargé de vous consulter, poursuivit Samuel ; il croit sa mort prochaine, et je crains qu'il n'ait trop raison ; et il voudrait, avant de mourir, avoir au moins la joie de vous nommer sa femme.

– Sa femme ! murmura Frédérique.

– Oui, comprenez-vous cet étrange caprice d'un cœur qui va cesser de battre ? Je sais bien qu'il ne vous demande absolument que de lui continuer cette affection filiale dont vous lui consolez ses dernières heures. Je sais bien qu'il vous respectera comme son enfant. Mais moi, qui vous aime, moi qui ai conçu et exprimé avant Julius le désir qui est ma vie, je ne puis supporter tranquillement qu'un autre, fût-ce un ami mourant, donne avant moi son nom à celle qui a promis de porter le mien.

– Je vous ai fait une promesse, en effet, dit lentement Frédérique, et vous pouvez compter que je la tiendrai. Je suis à vous, et vous n'aviez pas besoin de me consulter pour répondre à M. le comte d'Eberbach. Je refuse.

– Oui, vous êtes un ange, dit Samuel ; mais moi, ai-je le droit d'abuser de votre générosité, et puis-je répondre à votre dévouement par mon égoïsme ? Faut-il que, pour me rendre heureux, deux êtres souffrent ? surtout quand ces deux êtres sont l'homme que j'aime comme un frère, et

la femme que j'aime plus qu'une sœur ? Ne suis-je pas tenu, sous peine d'être un misérable, à renoncer à une joie d'où résulteraient pour lui la mort, pour vous la pauvreté ?

Il s'arrêta, comme luttant et reprenant des forces pour un sacrifice.

Il reprit :

– Mon ami se meurt. Il ne vit plus que par cette espérance suprême. La briser, c'est briser son existence. C'est véritablement un meurtre. Le dissuader de cette pensée ? impossible. Il y tient avec cette obstination passionnée qui est particulière aux enfants et aux mourants. Mon amitié lutte douloureusement avec mon amour. Je sens qu'il y a presque un crime à refuser à une pauvre âme qui va s'éteignant cette joie suprême qui ne fait tort à personne dans ce monde et qui lui ferait emporter dans l'autre un sourire.

– Vous êtes bon, dit Frédérique, touchée de l'accent dont Samuel prononçait ces paroles généreuses.

— Mais ce n'est pas à Julius que je pense surtout, reprit Samuel, je pense à vous. Ce mariage vous fait à l'instant même riche à millions, et donne à votre beauté, à votre esprit, à votre cœur si charmant, la plus magnifique et la plus éblouissante bordure que vous ayez jamais pu entrevoir dans le plus téméraire de vos rêves. Ai-je le droit de vous priver de cet avenir de flamme et de splendeur ? Puis-je le vouloir, si je vous aime ? Ce serait à maudire l'amour, s'il consistait à appauvrir une femme qu'on aime ! Je ne veux pas que vous me maudissiez.

— Ne craignez rien, mon ami, répondit Frédérique attendrie. Vous me connaissez trop pour croire que j'attache tant d'importance à l'argent. Je ne sais pas ce qu'on peut en faire. Élevée dans la solitude, je n'ai jamais eu de besoins, et j'ignore à quoi peut servir le luxe. N'ayez donc pas peur que je vous reproche jamais de m'avoir fait manquer une occasion de richesse. Si M. le comte d'Eberbach était pauvre, et s'il n'y avait là que les derniers jours d'une noble existence à consoler, j'aurais pu regretter de n'être pas libre. Mais, du moment qu'il s'agit

d'argent, je suis heureuse de pouvoir vous prouver qu'entre la richesse et vous, je ne préférerai jamais la richesse.

« Diable ! j'ai été trop touchant, pensa Samuel. Modérons le sentiment. »

Et, serrant la main de Frédérique :

– Merci, dit-il ; je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire ; mais je n'accepte pas. D'ailleurs, il ne faut rien s'exagérer. Je me raisonnerai. Ce mariage, je le sais trop, ne sera pas de ceux dont la jalousie la plus ombrageuse puisse s'effaroucher. C'est un moment à attendre. Et ce moment sera court, je vous en réponds.

Il prononça ces derniers mots d'un ton résolu et singulier qui fit frissonner Frédérique.

– Il est donc bien malade ? demanda-t-elle.

– Oh ! il n'a pas six mois à vivre, si cela peut s'appeler vivre que de languir, inerte et expirant sur un fauteuil. Aussi ce n'est pas lui que je redoute.

– Qui donc redoutez-vous ? dit Frédérique.

– Vous, reprit Samuel après un silence.

– Comment ? fit-elle, ne comprenant pas ce qu’il voulait dire.

– Vous avez bien pu, orpheline et pauvre, me permettre de vous aimer et me promettre que vous seriez à moi. Mais quand vous serez comtesse d’Eberbach et riche...

– N’achevez pas, interrompit-elle. Mon présent, mon avenir, quels qu’ils soient, ne peuvent pas faire que mon passé ne soit pas. Et c’est mon passé qui me lie à vous.

« Allons donc ! » pensa Samuel.

– Je vous répète ici, poursuivit Frédérique, ce que je vous ai dit à Ménilmontant. Je vous appartiens. Si vous me défendez de céder au dernier vœu du comte d’Eberbach, je vous obéirai. Si vous croyez que nous devons lui faire cette suprême joie, je ne refuserai pas d’adoucir à un mourant le rude passage de cette vie à l’autre ; mais mon engagement vis-à-vis de vous ne sera pas rompu pour cela. Ce sera un ajournement, rien de plus. Qu’est-ce que la richesse et le rang peuvent faire au sentiment et au devoir ? Ne serai-je pas toujours celle que vous avez

recueillie et élevée ? Ne vous devrai-je pas toujours d'être au monde ? Mon changement de fortune ne sera qu'une raison de plus d'être à vous. Je ne cesserai pas d'être votre débitrice, juste au moment où je pourrais vous payer. Quand j'étais pauvre, vous veniez ; si je suis riche, j'irai à vous.

– Merci ! s'écria Samuel, joyeux pour de bon et sans mélange, cette fois. Cette certitude me donnera la force de m'immoler au bonheur de Julius. Ainsi, vous acceptez ?

– M'y autorisez-vous ? dit-elle.

– C'est moi maintenant qui vous en prie, dit Samuel.

– Alors j'accepte.

– Je vais porter cette bonne nouvelle à Julius tout de suite, car il doit attendre dans une impatience cruelle. À bientôt, et encore merci.

Il sortit, laissant Frédérique en proie à une émotion inexprimable.

Elle, la femme du comte d'Eberbach ! Cette brusque modification dans sa destinée la troublait

profondément. Ce n'est pas qu'elle se sentit triste. Elle avait pour le comte une tendresse réelle et sincère. Certes, un tel mariage ne répondait guère à l'idée qu'elle s'était faite dans ses rêveries du bonheur et de l'amour. Ce n'était pas cette intimité affectueuse d'une part, respectueuse de l'autre, qu'elle s'était figurée en pensant à l'homme dont elle serait la femme. Mais ce n'était pas entre le comte d'Eberbach et Lothario qu'elle avait le choix, c'était entre le comte d'Eberbach et Samuel Gelb.

Et, à tout prendre, la nature fraternelle et facile de Julius lui faisait moins peur que le caractère sévère et dominateur de Samuel.

Samuel, en sortant de la chambre de Frédérique, ne rentra pas tout d'abord dans celle de Julius, mais s'arrêta dans la pièce qui la précédait, et, appuyant son front à la croisée, promenant ses doigts sur les vitres, et regardant machinalement dans la cour, respira et songea. Il avait besoin, si fort qu'il fût, de se reposer un instant de la dure besogne qu'il venait de commencer et qu'il allait poursuivre.

La joie n'était jamais qu'un éclair dans cette âme sombre et profonde. En rentrant chez Julius, le plaisir qu'il avait éprouvé à arracher le consentement de Frédérique, et à lui faire promettre qu'elle serait à lui après comme avant la richesse, était déjà totalement éclipsé et avait fait place à un nuage de maussaderie amère.

« Voilà donc où j'en suis arrivé à force d'habileté, de combinaisons et de fatigue, se disait-il. J'en suis arrivé à ne plus compter que sur la vertu humaine : Je compte sur la parole de Frédérique et sur la noblesse de Julius !

» Tout mon plan est basé sur ceci, que Frédérique, une fois riche, une fois comtesse, une fois libre de tout ce qui la maintient en mon pouvoir, se souviendra du serment qu'elle m'a fait pauvre et ployée ; que la comtesse se souviendra du bâtard, que le million se souviendra du pauvre ! Tout mon avenir, tous mes calculs, toute ma grandeur, toute ma solidité reposent sur ce sable mouvant : la fidélité d'une femme.

» Quant à Julius et à sa promesse de traiter Frédérique en fille et non autrement, je m'arrangerai de façon qu'il n'ait pas le temps de faiblir. Il l'a voulu, tant pis pour lui ! Je ne pouvais pas faire autrement. Les pères meurent avant les enfants. C'est la loi de la nature. Il mourra avant Frédérique, il mourra le jour de son mariage. C'est dit.

» Tout est pour le mieux. Julius mort, je ramènerai Frédérique à Ménilmontant. Je suis son tuteur. Le moins que puisse faire Julius, c'est de me nommer son exécuteur testamentaire. Je tiendrai Frédérique éloignée de Lothario.

» Pendant ce temps, les événements politiques suivront leur cours. Le ministère Polignac est un défi auquel la France va répondre par une révolution. Évidemment, cette révolution d'un grand peuple échappera aux mains qui prétendent la diriger. Elle ira au-delà de leur volonté et les noiera dans son courant. Je serai puissant, je serai riche, je serai ce que je voudrai, je dominerai ce chaos qui va résulter d'un monde qui se dissout et d'un monde qui se constitue. Je tiendrai

Frédérique par l'admiration. Que sera ce puéril Lothario, à côté du Napoléon de la démocratie !

» L'avenir est à moi. Tous vont m'aimer, tous vont me bénir.

» À commencer par Julius lui-même. Hé ! hé ! c'est vrai ! il me devra de mourir en plein bonheur, lui qui végétait dans l'apathie et dans la satiété.

» Mais hâtons-nous de tout terminer, de crainte que Lothario ne revienne trop tôt, et ne nous mette des bâtons dans les roues. »

Et il entra dans la chambre de Julius.

XXVIII

La Providence fait son œuvre

Un soir de septembre 1829, le soleil venait de disparaître derrière les collines qui dominaient le château d'Eberbach, quand une voiture s'arrêta à la grille.

Le portier, appelé par le postillon, sortit, vit la personne qui était dans la chaise de poste, et ouvrit la grille en toute hâte. La voiture entra dans la cour et alla jusqu'au perron.

Il en descendit Lothario.

Le neveu du comte d'Eberbach venait de Berlin et retournait à Paris.

Les domestiques accoururent avec une sorte d'empressement maussade.

— Est-ce que monsieur Lothario vient pour quelques jours ? demanda le plus hardi de la

bande.

– Peut-être, répondit Lothario préoccupé.

Les domestiques firent une grimace. À force d’être toujours seuls au château, ils avaient fini par le regarder comme à eux, et Lothario, quand il venait, leur faisait l’effet d’un étranger qui s’introduisait dans leur propriété.

On remisa la voiture, et Lothario entra dans le château.

– Alors, si monsieur couche, reprit le domestique qui avait déjà parlé, il va falloir faire son lit ?

– Apparemment, dit Lothario.

– Monsieur soupe-t-il ? demanda encore le domestique.

– Non, je n’ai pas faim, j’ai mangé en route.

Le domestique s’éloigna, se contentant de cette concession.

Cinq minutes après, on revint dire à Lothario que sa chambre était prête. Les domestiques s’étaient dépêchés le plus possible, voulant se

débarrasser tout de suite de cet intrus qui avait l'audace de venir chez lui.

Lothario n'était pas en humeur de s'apercevoir de la réception qu'on lui faisait. Il avait l'esprit occupé d'autre chose que des dispositions des valets à son égard.

Il se coucha pour dormir et oublier. Mais, soit que la secousse du voyage eût trop agité son sang, soit que le souci qu'il avait dans l'âme ne voulût pas lui laisser une heure de trêve, il ne put s'assoupir. Toute la nuit se passa dans cette inquiétude pénible et laborieuse, mille fois plus fatigante que la veille. Cependant, vers le matin, le corps l'emporta, et il s'endormit d'un de ces sommeils lourds qui succèdent aux nuits fébriles.

Quand il rouvrit les yeux, le soleil était levé depuis longtemps. Il sonna un domestique, s'habilla et sortit de sa chambre.

Avant de descendre, il entra dans le petit salon occupé autrefois par Christiane.

Il avait l'habitude, quand il était dans ce château, d'aller tous les jours s'agenouiller et

prier dans ce cher lieu encore plein de celle qui avait remplacé pour lui sa mère.

Il poussa la porte et entra.

Tout à coup, il jeta un cri.

Dans ce salon, il y avait le portrait de sa mère. Christiane avait toujours gardé le pieux souvenir de sa sœur morte. Bien de fois, au presbytère de Landeck, lorsque Lothario était enfant, Christiane l'avait conduit devant le portrait pour qu'il connût sa mère, et pour que la pauvre enterrée restât vivante au moins dans le cœur de son fils.

Eh bien ! ce portrait de sa mère, c'était le portrait frappant de Frédérique.

C'était la même pureté dans le regard, la même transparence limpide, les mêmes cheveux blonds. La mère de Lothario avait été peinte à l'âge qu'avait maintenant Frédérique. Lothario ne pouvait détacher ses yeux de cette toile qui contenait ses deux plus vives tendresses : toute sa piété et tout son amour.

Frédérique ressemblait à sa mère ! Voilà donc pourquoi, en apercevant pour la première fois la

jeune fille, il s'était imaginé l'avoir déjà connue, déjà aimée. Voilà pourquoi il s'était senti entraîné vers elle par une si subite et si irrésistible sympathie.

Mais d'où pouvait provenir une si étonnante ressemblance ? Alors il se rappela ce que leur avait dit, à Frédérique et à lui, cette femme mystérieuse qui l'avait introduit dans la petite maison de Ménilmontant : ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, avait-elle dit ; il avait le droit de veiller sur Frédérique, de la protéger, de la défendre. Paroles étranges, que cette étrange ressemblance confirmait aujourd'hui. Il y avait donc réellement parenté entre Frédérique et lui ! Ils étaient donc de la même famille ! Hélas ! à quoi bon, puisqu'ils étaient séparés à jamais par une destinée hostile ? À quoi bon ces liens du sang que la vie venait de rompre ?

Il passa toute la journée devant le portrait.

Le soir, il l'emporta dans sa chambre et l'accrocha au pied de son lit. Il voulait s'endormir en la regardant ; il ressentait un charme mélancolique à avoir sous les yeux, dans

ce cadre étroit, son passé et son avenir. Lequel des deux était le plus triste ? Le passé sans vie ou l'avenir sans amour ?

Le lendemain, il se résolut à partir. Dès le matin, il s'occupa de mettre en ordre les dépenses et les comptes des domestiques, de commander les réparations nécessaires, de tout régler pour l'année qui allait suivre. Il déjeunait, quand un domestique entra, assez embarrassé.

– Monsieur... dit le domestique ; et il s'interrompit, n'osant continuer.

– Eh bien ! qu'est-ce donc, Hans ? demanda Lothario.

– C'est que... balbutia Hans.

– C'est que, quoi ?

– C'est qu'il y a là une dame.

– Quelle dame ?

– Il ne faut pas que monsieur se fâche, poursuivit Hans avec un peu d'assurance. C'est une dame bien riche et bien belle, et qui admire bien le château, allez. Ce n'est pas pour abîmer qu'elle vient ici ; au contraire, elle se mettrait à

genoux devant un bonhomme de pierre, plutôt que d'y toucher.

– En un mot, que veut cette dame ? dit Lothario impatienté.

– Je dis cela à monsieur, reprit Hans, parce que monsieur nous avait défendu de laisser entrer personne dans le château en son absence. Nous comprenons bien l'idée de monsieur. Il paraît qu'autrefois il s'est passé ici des choses pas très gaies ; il y a partout ici des souvenirs de famille, et monsieur ne veut pas que les passants marchent dessus. Mais ce n'est pas pour l'argent que cette dame nous a donné que nous l'avons laissée entrer. Elle nous en a donné beaucoup, je le reconnais ; elle nous en aurait donné vingt fois davantage que nous l'aurions laissée entrer tout de même. Mais ce n'est pas pour ce motif que nous avons consenti. C'est que c'est une dame artiste qui a besoin, pour le métier qu'elle fait, de voir de beaux meubles. Alors, au printemps, elle était venue, et elle avait dit qu'elle reviendrait.

– C'est une dame qui demande à visiter le château ?

– À le revisiter, car je vous assure qu'elle l'a grandement visité la dernière fois. Comme vous êtes ici, par malheur, nous ne pouvons pas prendre sur nous de lui donner la permission. Alors elle m'a dit de vous la demander, vous priant de ne pas refuser.

– Soit, dit Lothario. Allez chercher cette dame.

Un instant après, Hans revint, amenant une dame vêtue de noir.

Celle-ci fit un signe au domestique, qui sortit. Alors elle écarta son voile.

C'était Olympia.

– Vous ici, madame ! s'écria Lothario d'abord stupéfait.

Puis il se prit à sourire à une idée qui lui venait.

– Ce n'est probablement pas moi que vous attendiez à trouver ici ? reprit-il, supposant qu'elle venait pour Julius.

– Je m'attendais à n'y trouver personne, répondit Olympia ; mais quand j'ai su que vous y étiez, je n'avais pas de raison pour vous fuir.

– Eh bien ! dit Lothario, si le seul intérêt qui vous amène chez le comte d'Eberbach est l'amour de l'art, permettez-moi de me féliciter du hasard qui me permet de vous faire les honneurs de l'architecture et du mobilier.

– J'ai déjà vu ce château, dit la cantatrice, mais je serai heureuse de le revoir avec vous.

Olympia semblait faire un effort pour se remettre d'une émotion involontaire.

– Je suis à vos ordres, madame, dit Lothario.

Et il se mit à la conduire de salle en salle.

À chaque objet que lui montrait Lothario, à chaque chambre qu'il lui ouvrait, à chaque pas qu'ils faisaient dans cette maison qui avait renfermé la joie et l'amour, et qui ne renfermait plus que le deuil et le vide, l'émotion d'Olympia paraissait redoubler. Une sorte de mélancolie amère obscurcissait ses yeux et son front.

Lothario s'expliquait cet attendrissement par la mémoire de son oncle, que ce château rappelait naturellement à Olympia. Mais, pour qu'elle fût si émue en voyant la maison et le neveu du comte

d'Eberbach, il fallait qu'elle l'aimât au fond, et alors pourquoi l'avait-elle quitté ?

Il lui en parla au bout de quelques instants, quand leur intimité se fut rétablie, et il lui fit d'affectueux reproches.

– Je devrais vous en vouloir, dit-il.

– Et de quoi ? demanda-t-elle.

– D'avoir tourmenté mon oncle. Vous l'avez laissé tout d'un coup, sans vous inquiéter de ce qu'il deviendrait.

– Oh ! c'est vrai, dit-elle ; je n'ai eu, en effet, aucune inquiétude. Je savais bien qu'il ne me pleurerait pas longtemps et qu'il ne souffrirait pas de mon absence.

– C'est pourtant une des souffrances qui ont causé sa maladie.

– Sa maladie ? s'écria la cantatrice.

– Le jour même de votre départ, il a eu une congestion cérébrale qui l'a mis au lit, et il ne s'est pas relevé encore, à l'heure qu'il est.

– Est-il possible ? dit Olympia en pâissant. Et

cela à cause de moi ! Oh ! je vous en prie, dites-moi que je n'y suis pour rien.

– C'est du moins le jour même de votre départ qu'il s'est mis au lit.

– Et pourquoi ne m'en a-t-on rien écrit ? demanda-t-elle. Si j'avais su ! Mais vous, si votre oncle est gravement malade, pourquoi n'êtes-vous pas auprès de lui ? Comment êtes-vous à Eberbach ?

– Je ne l'ai laissé, répondit Lothario, que quand il a été hors de péril. J'avais des raisons essentielles de quitter Paris.

– Quelles raisons ?

– Des raisons qui vous intéresseraient peu.

– Qu'en savez-vous ? dit-elle. Vos chagrins et vos joies me touchent plus que vous ne pensez. Vous avez une tristesse au fond de vous, cela est visible sur votre figure. Si ce n'est pas un secret qui compromette l'honneur de quelqu'un, dites-le moi. Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. Je suis peut-être pour vous plus que vous ne croyez.

– Oh ! madame, s'écria Lothario ; vous n'avez pas besoin de me parler, j'ai une pente qui m'attire vers vous. La première fois que je vous ai vue, vous m'avez parlé d'une voix qui a remué en moi toutes les fibres de la sympathie.

– Eh bien ! qu'avez-vous donc à souffrir, vous si jeune, vous si riche, vous promis à toutes les splendeurs du monde ? Que vous manque-t-il ? Voyons ?

– Il me manque la chose sans laquelle le reste n'est rien. J'aime une femme qui ne m'aime pas.

– Hélas ! murmura Olympia.

– Voilà ce que j'ai, reprit Lothario. C'est aussi simple et aussi vulgaire que cela. J'ai entrevu une jeune fille que j'ai trouvée charmante ; je l'ai épiée, je l'ai suivie, j'ai rempli d'elle mon cœur et mon esprit, j'ai pensé à elle tous les jours et rêvé d'elle toutes les nuits. Et puis, lorsque j'ai voulu tendre la main vers mon rêve, lorsque j'ai voulu saisir la lumineuse apparition qui m'éclairait l'avenir, tout s'est évanoui ! Il ne me restait plus rien. J'avais cru, quand mes regards se croisaient avec les siens, voir dans ses yeux un

encouragement ; j'avais cru que quelque chose de mon âme se répétait dans la sienne, et que les battements de mon cœur avaient un écho en elle. Illusion, absurdité, folie ! Elle était à un autre ! Elle avait promis d'en épouser un autre ! Alors, ç'a été plus fort que moi. Rester auprès d'elle, la voir tous les jours quand je ne pouvais plus l'espérer, irriter mon désespoir par cette dérision quotidienne d'une intimité fraternelle, je n'ai pas pu supporter plus longtemps ce martyre. De Paris à Vienne, de Vienne à Berlin, de Berlin à ici, j'ai fui partout cet amour qui m'a poursuivi partout. Je ne puis rester en place. Vous avez bien raison, j'ai été ingrat pour le comte d'Eberbach. Lui qui a été si bon pour moi, si tendre, si paternel, je l'ai laissé soigner par des étrangers. Mais, voyez-vous, je serais mort là-bas, oui j'aurais éclaté. Il valait mieux partir. J'ai attendu que les médecins n'eussent plus de craintes sérieuses, et je me suis enfui. Dans deux ou trois jours, il saura tout, et je suis sûr qu'il m'excusera. Je lui ai écrit de Berlin le jour même de mon départ. Il saura pourquoi j'ai quitté Paris. Il saura si je pouvais faire autrement. Je lui ai tout dit. Il verra que je ne suis

pas parti par ingratitude ni par indifférence. À présent que je lui ai fait ma confession, je me sens un peu soulagé, et je vais tâcher de le rejoindre. J'espère qu'il sera seul à l'hôtel, et que je n'y trouverai plus celle qui m'en a chassé.

– Pauvre enfant ! dit Olympia. Nous retournerons à Paris, et nous causerons. Il y a peut-être moyen de tout arranger.

Ils étaient à ce moment dans le petit salon de Christiane.

Olympia voulut détourner la conversation pour distraire Lothario.

– Tiens ! dit-elle en montrant la place d'où Lothario avait enlevé le portrait de sa mère, il me semblait qu'il y avait là un portrait ?

– Oui, dit Lothario, je l'ai ôté.

– C'était un portrait de femme, n'est-ce pas ? reprit-elle. Je l'avais remarqué. Où donc est-il maintenant ?

– Chez moi, dit Lothario. Oh ! ce n'est pas pour la peinture, qui n'a aucune valeur d'art ; mais c'est le portrait de ma mère, et l'on m'a dit

qu'il était frappant. Et maintenant, j'en demande pardon à ma mère, ce n'est plus pour elle seule que j'y tiens. Ce portrait, madame, ne ressemble pas seulement à ma mère. Il y a un singulier rapport entre celle que j'aurais tant aimée et celle que j'aime tant.

– En vérité ? dit Olympia surprise.

En ce moment, on frappa à la porte.

– Qui est là ? demanda Lothario.

– C'est moi, dit la voix de Hans.

– Que voulez-vous ?

– C'est une lettre.

– Entrez.

Hans entra.

– Il dit comme cela, reprit-il, que c'est une lettre qui est allée vous chercher à Berlin et qui vous a suivi.

– Donne.

Hans lui remit la lettre et sortit.

– Une lettre de mon oncle, dit Lothario en

lisant l'adresse. Et très pressée. Vous permettez, madame ? reprit-il en se tournant vers Olympia.

– Comment ! mais lisez donc vite !

Lothario rompit le cachet et se mit à lire.

XXIX

Amours disjointes

Lothario eut à peine jeté un coup d'œil sur la lettre de Julius, qu'il pâlit affreusement. Cependant il parcourut rapidement les lignes fatales.

Mais, quand il fut au bout, il dut s'asseoir pour ne pas tomber et prit sa tête entre ses mains.

– Qu'arrive-t-il donc encore ? s'écria Olympia.

– Vous pouvez lire, dit Lothario.

Et il lui tendit la lettre.

Olympia lut :

« Mon cher neveu ou plutôt mon cher fils,

» Tu ne veux donc pas revenir ? Comment

peux-tu nous séparer trois mois, quand je n'en ai pas autant à vivre peut-être ? Mais j'ai trouvé un moyen de forcer ton retour. Tu vas rire, Lothario, tu ne riras pas plus tristement que moi. Je me marie. C'est, tu comprends, une manière de faire mon testament. Dépêche-toi donc, car, dans mon état, je n'ai pas le temps d'attendre, et, si tu ne te hâtes, tu arriveras trop tard.

» Ton retour est d'autant plus nécessaire que celle que j'épouse dans quelques jours est une personne à qui j'ai cru deviner que tu en voulais un peu, je ne sais par quel malentendu. Accours donc ; car, si tu ne venais pas, je croirais que tu ne pardonnes ni à moi, ni à Frédérique.

» Ton oncle qui t'est père,

» Julius d'EBERBACH.

» *Paris, 20 août 1829.* »

Olympia, atterrée elle-même, laissa tomber la lettre de ses mains.

– Il y a deux semaines que cette lettre est écrite, reprit-elle, aussi morne que Lothario, et le

comte d'Eberbach dit qu'il se marie dans quelques jours.

– Ma lettre s'est croisée avec la sienne !
s'écria Lothario désolé.

– Ainsi, demanda Olympia, celle que vous aimez, c'est cette Frédérique.

– Oui, madame.

– N'est-ce pas la jeune fille dont on a parlé chez lord Drummond, la pupille de M. Gelb.

– Elle-même, madame.

– Il devait y avoir du Samuel là-dedans !
s'écria-t-elle.

Et, prenant une résolution soudaine :

– Ne vous désespérez pas, Lothario ; partons sur-le-champ pour Paris. Il se peut encore que nous y arrivions à temps. D'ailleurs, vous avez écrit au comte d'Eberbach, à votre départ de Berlin ; il a votre lettre maintenant. Ainsi, soyez tranquille. Votre oncle vous aime. Fiez-vous à moi. S'il est temps, et Dieu permettra qu'il soit temps, je vous promets de tout arranger.

– Dieu vous entende, madame.

– Ma chaise de poste est à Landeck. Nous allons retrouver mon frère et partir. Venez, venez vite.

Lothario ne prit que son chapeau et son manteau, donna en passant quelques ordres aux domestiques étonnés et ravis de ce brusque départ, et Olympia et lui coururent plutôt qu'ils ne marchèrent sur la route de Landeck.

En moins d'un quart d'heure, ils arrivèrent à l'auberge.

L'aubergiste était sur le seuil de sa porte.

– Je pars, dit Olympia. Vite les chevaux ! Où est mon frère ?

– Votre frère est sorti, madame, répondit l'aubergiste consterné, lui, de voir partir sitôt des voyageurs qu'il comptait loger plus longtemps.

– Oh ! quel contretemps ! Il n'a pas dit où il allait ?

– Il n'a rien dit du tout. À peine a-t-il eu fait déposer les paquets dans la chambre, qu'il s'est mis à courir du côté du château d'Eberbach.

– Du côté du château d'Eberbach ? reprit Olympia. Et nous en venons ! Cinq frédéric à qui le trouvera avant une demi-heure.

– Cinq frédéric ! répéta l'hôtelier ébloui.

Il appela trois ou quatre enfants qui jouaient sur le seuil de la porte.

– Eh ! vous autres, dit-il, vous étiez là quand madame est arrivée. Vous avez vu son frère ?

– Ce beau monsieur avec un gilet vert ? dit un des gamins.

– Et une cravate rouge ? reprit un autre.

– Justement.

– Oh ! oui, que je l'ai vu ! dit un troisième, même qu'avec son rouge et son vert, il était plus brillant qu'un perroquet.

– Alors, vous le reconnaîtriez ?

– Oh ! que oui.

– Eh bien ! deux florins pour celui de vous qui le ramènera ici avant une demi-heure.

Ils étaient déjà en route.

– Attendez, dit Olympia. Il doit y avoir par là une chevrière, une nommée...

– Gretchen !

– Gretchen, c'est cela. Vous trouverez mon frère avec les chèvres. Vous lui direz qu'il vienne tout de suite.

Les trois petits garçons partirent au galop, entendant les deux florins promis leur tinter aux oreilles tous les carillons de toutes les mules d'Espagne.

– Quand mon frère arrivera, dit Olympia à l'aubergiste, que la voiture soit attelée. Donnez-moi votre compte, je vais vous le payer pour que nous n'ayons plus qu'à partir.

Olympia ne s'était pas trompée sur l'endroit où l'on pourrait retrouver Gamba. Pour Gamba, Landeck n'était habité que par une seule personne, par Gretchen.

À peine débarqué, il avait couru à la recherche de celle qui avait touché son cœur.

L'aubergiste l'avait flatté en disant qu'il avait pris la peine de ranger les malles dans la

chambre. Il avait tout jeté pêle-mêle, ses paquets et ceux d'Olympia, trouvant qu'il aurait le temps de remettre de l'ordre dans tout cela, le soir, et qu'il avait mieux à faire pour le quart d'heure.

Il avait pris ses jambes à son cou, et Olympia n'avait pas eu plutôt le dos tourné, qu'il s'était enfoncé dans la montagne.

Il avait cherché Gretchen à la place où il la trouvait autrefois. Mais elle n'y était plus. L'herbe, tondue tout le printemps de ce côté de la colline, ne suffisait plus aux chèvres, et Gretchen les menait maintenant dans un autre endroit.

Gamba avait donc perdu une heure à sauter de roche en roche, à monter, à descendre et à remonter.

Tout à coup, en escaladant une roche à pic pour abréger le tournant d'un sentier, au moment où il mettait la main au rebord de la pierre pour s'élever, il se trouva nez à nez avec une chèvre.

– Ah ! te voilà, toi, la Grise ? s'écria-t-il avec une expression de joie.

Il avait reconnu une des chèvres de Gretchen.

Il sauta sur le rocher, prit la chèvre par la tête, et l'embrassa fraternellement.

– Où est ta maîtresse ? lui demanda-t-il.

La chèvre n'eut pas besoin de répondre. En relevant la tête, Gamba aperçut Gretchen.

– Ah ! enfin, dit-il.

Et d'un bond il fut auprès d'elle.

Gretchen lui tendit la main, qu'il serra d'abord, puis qu'il couvrit de plusieurs gros baisers.

– Vous me reconnaissez ? dit-il tout joyeux.

– Certes, mon ami, répondit-elle.

– Moi, j'ai reconnu votre chèvre. Mais comme je suis content ! Je vous ai fièrement cherchée, par exemple. Vous n'êtes plus du tout à la même place. Mais je crois bien ! il y a trois mois passés. Moi, je ne pourrais pas rester à la même place deux minutes.

Et, comme pour prouver ses paroles par l'action, il sautait et gambadait, allait de Gretchen aux chèvres, et d'une chèvre à l'autre, riant,

pétulant, heureux.

Gretchen, elle aussi, était heureuse de le revoir. Mais son bonheur était grave et recueilli, comme la nature avec laquelle elle avait toujours vécu.

– Savez-vous une chose, Gretchen, dit Gamba : c'est que je me suis énormément ennuyé là-bas. Et vous, qu'est-ce que vous êtes devenue sans moi ? Vous m'aviez promis de penser à moi ; avez-vous au moins tenu votre promesse ?

– Oui, dit Gretchen ; comment n'aurais-je pas pensé à vous ; vous êtes maintenant le seul ami que j'aie au monde.

– Ah ! bien, n'importe ! dit-il. Vous n'en avez pas besoin d'autres, si je vous aime pour cent. Et c'est comme cela que je vous aime, entendez-vous. J'ai dit à ma sœur : « Viens à Landeck, ou bonsoir. » Tant que sa saison – on appelle ça une saison –, tant que sa saison a duré, et que l'art, le *maestro*, le directeur, l'opéra fait pour elle et les applaudissements l'ont fait chanter, je n'ai pu trop rien dire. Ah ! on l'a applaudie, par exemple, ma parole d'honneur ! Paris, ce n'est rien ! Je

voudrais bien voir leurs chanteuses de Paris, si on lui permettait de chanter auprès d'elles. Il n'y en aurait pas une capable de miauler une note. Casseroles, va ! Mais, voyez-vous, l'engagement fini, je me fiche de la musique ! J'ai dit à ma sœur : « On t'a applaudie, tu as ta part, il me faut la mienne. Landeck est un pays charmant, et ce séjour enchanteur est encore embelli par la présence d'une femme que j'aime. » Car j'ai dit à ma sœur que je vous aimais, Gretchen, et elle en a été très contente et m'a beaucoup approuvé. En outre, je lui ai adroitement vanté l'air des montagnes pour entretenir la voix. Je lui ai juré que ça lui ferait le plus grand bien de venir passer l'automne ici.

– Et qu'est-ce qu'elle a répondu ? demanda Gretchen.

– Elle a répondu : « Je veux bien, et je te l'aurais proposé. » Elle est excellente. Voyez-vous, je suis le frère d'un ange.

– Vous allez donc vous établir à Landeck ?

– Pour un mois. Êtes-vous contente ? Ah ! ne le soyez pas si vous voulez, je suis content pour

deux. Tra la la, tra la la ! Me voilà avec vous pour un mois.

Gamba se mit à danser en chantant.

– Et ce n'est pas tout, reprit-il. Après ce mois, nous retournerons, c'est vrai, à Paris, où ma sœur a encore quelque chose à faire. Mais ensuite, je reviendrai, moi, et si vous voulez, pour toujours. Vous avez peut-être oublié, Gretchen, mais je vous ai dit, quand je suis parti, que j'aurais à vous faire une demande quand je reviendrais. Eh bien ! voici tout franchement ce que c'est...

– Hohé ! monsieur ! cria une voix.

Gamba se retourna, et vit un petit gars qui accourait essoufflé, et qui lui faisait de loin des signes. C'était un des petits garçons aux deux florins.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gamba, visiblement contrarié.

– Il y a, monsieur, dit le petit garçon, que votre sœur est là-bas, qui veut que vous reveniez tout de suite, tout de suite...

– Pourquoi faire ?

– Parce que j’aurai deux florins si vous êtes à l’auberge dans un quart d’heure.

– Qu’est-ce que cela me fait que tu aies deux florins ! répondit Gamba, fort ennuyé d’être dérangé au début d’une déclaration si importante et si délicate.

– Votre sœur repart tout de suite pour Paris, reprit l’envoyé.

– Pour Paris ! s’écria Gamba, frappé au cœur.

– Oui ; on met les chevaux à la voiture. Votre sœur a l’air bien inquiète et bien pressée, et elle a dit : « Quel malheur ! » quand elle a su que vous n’étiez pas là.

Gamba s’appuya contre une chèvre.

– Ah bien ! si c’est comme ça que nous passons l’automne ici !... Ma foi, tant pis ! qu’Olympia parte si elle veut, moi, je reste.

Mais Gretchen reprit gravement, après un silence :

– Non, Gamba ; vous ne pouvez pas laisser votre sœur partir seule. Vous me l’avez dit l’autre fois, et vous aviez raison. Elle a sans doute

quelque motif très sérieux de partir plus tôt qu'elle n'avait compté. Accompagnez-la, Gamba ; vous reviendrez.

– Oui, mais quand ? s'écria Gamba. On sait quand on s'en va, sait-on quand on revient ? Qui me répond que ces tristes affaires où Olympia est engagée ne nous retiendront pas à Paris tout l'hiver ?

– Eh bien ! reprit Gretchen, moi, j'y fais un voyage tous les ans au printemps, nous nous y retrouverons.

– Bien sûr ? vous viendrez ? dit Gamba, tout triste.

– Bien sûr.

– Mais comment serai-je averti de votre arrivée ?

– Je vous écrirai.

– Eh ! sais-je seulement où nous logerons ? Écrivez alors à Gamba, poste restante. J'irai tous les jours à la poste. Cela me distraira et me consolera un peu.

– C'est convenu. Au revoir, Gamba.

– Hélas ! vous en prenez vite votre parti, vous. Au revoir, Gretchen. Au revoir, à Paris peut-être. C'est égal, j'aimerais bien mieux vous revoir ici, en plein air, que dans ces affreuses villes où il y a des plafonds qui écrasent tout. Qui m'assure qu'à la ville vous voudrez bien m'aimer encore un peu ? Je vous connais ici, je ne sais comment vous serez là-bas.

– Toujours la même pour vous, mon ami, mon cousin, mon frère. Mais adieu. On vous attend.

Le petit garçon tirait en effet Gamba par son habit.

– Monsieur !... vous allez me faire perdre mes deux florins, mon bon monsieur, disait-il d'un ton moitié d'humeur, moitié de prière.

– Adieu donc, Gretchen, dit piteusement Gamba.

Il aurait bien voulu faire souvenir Gretchen que l'autre fois elle l'avait embrassé, mais la présence du petit garçon en empêcha le timide Gamba.

– Adieu, répéta-t-il.

Gretchen lui tendit la main. Il se contenta d'une bonne étreinte, où il mit toute sa tendresse et toute sa douleur.

Puis, non sans se retourner plus d'une fois, il prit la route de Landeck, précédé et harcelé par le petit garçon.

Quand ils arrivèrent, les chevaux étaient à la voiture. Le généreux hôtelier donna cinq florins au petit garçon qui avait trouvé Gamba, quatre florins aux deux autres, et garda quatre frédéricus pour lui.

Olympia et Lothario montèrent dans la voiture.

Il y avait une place pour Gamba, mais il voulut à toute force monter sur le siège. Il avait besoin d'air. Le chagrin l'étouffait.

Et pourtant, de ces deux hommes, dont l'un quittait et l'autre rejoignait une femme aimée, le plus malheureux n'était pas celui qui la quittait.

XXX

Mariage testamentaire

Rien de suave, de poétique et de charmant comme Frédérique dans sa robe de noce. Rien de plus pur et de plus chaste que cette blanche figure sous ce voile blanc.

Le matin de cet étrange mariage, Frédérique était un peu étonnée, un peu inquiète, un peu triste ; mais son doux visage ne faisait que gagner à cette émotion.

Samuel et Julius la regardaient, celui-ci avec toutes les effusions d'une tendresse joyeuse, celui-là avec une amertume concentrée.

La beauté calme de ce front de jeune fille mettait dans le front de Samuel de sombres et terribles pensées. Sa colère douloureuse redoublait à la voir si ravissante d'une part, et, de

l'autre, si résignée.

Samuel aurait voulu que Frédérique fût laide, puisque ce n'était pas pour lui qu'elle était belle.

Ou, du moins, il aurait voulu qu'elle n'acceptât pas si facilement un mariage qu'il lui avait conseillé. Il était irrité contre elle de ce qu'elle n'avait pas résisté, de ce qu'en lui obéissant elle n'avait pas l'air de souffrir, de ce qu'elle ne semblait pas faire cela à contrecœur, de ce qu'elle ne paraissait pas retenir des larmes.

Frédérique ne l'aimait donc pas du tout ! Elle lui avait promis d'être à lui, il lui avait rendu sa parole, mais elle n'aurait pas dû la reprendre. Il ne lui pardonnait pas d'avoir fait ce qu'il lui avait demandé.

C'était à elle à refuser, à rejeter la proposition qu'on lui faisait d'épouser un malade, un moribond. Dans ce moment, Samuel s'imaginait presque que, si elle n'avait pas consenti à entrer dans son plan, il en aurait été heureux. Il y aurait perdu la fortune de Julius ; mais qu'importe ! Il y aurait gagné de se savoir aimé. À cette heure où Frédérique lui échappait, il la préférait à tous les

millions du comte d'Eberbach. Il se repentait de l'avoir autorisée à ce mariage, de lui avoir transmis l'offre de Julius. Il se disait en ce moment qu'il ne la lui aurait pas transmise, s'il avait su qu'elle l'accepterait.

Et elle ne s'agitait pas plus que s'il était question de l'avenir d'une autre ! Plus elle était douce et limpide, plus il était soucieux et troublé. Cette sérénité amassait en lui des tempêtes. Cet air d'innocence céleste le poussait au crime infernal. L'ange excitait au mal le démon.

Tandis que les femmes de Frédérique mettaient la dernière main à la toilette de la mariée, Samuel, qui était venu la chercher avec Julius, regardait d'un œil de rage le regard attendri dont celui-ci accompagnait tous les mouvements de la jeune fille.

« Tu as raison, pensait-il, enivre-toi de sa vue. Profite du moment où tu le peux encore. Amasse dans cette minute le peu d'émotions qu'il faut pour te tuer. Il y a ici deux émotions qui te sont mortelles : la tienne et la mienne. Si tu échappes à l'une, tu n'échapperas pas à l'autre. La nature

proportionne peut-être la passion à la force. Mais si ton amour de père te manque, ma jalousie d'amoureux ne te manquera pas. »

– Êtes-vous prête, Frédérique ? demanda Julius à la jeune fille.

– Tu es bien pressé ! dit Samuel. Il n'est pas l'heure.

– Si fait, reprit Julius. C'est pour midi, au temple, et voilà déjà onze heures.

– Je suis prête, monsieur le comte, dit Frédérique.

Julius, Samuel et Frédérique entrèrent au salon de réception.

Le mariage civil devait y être célébré. Il ne s'y trouvait pourtant que les quatre témoins, dont Samuel et l'ambassadeur d'Antioche, qui, selon l'usage du monde diplomatique, venait marier son collègue. La cérémonie fut vite terminée. Au bout d'un quart d'heure, Frédérique était, selon la loi, comtesse d'Eberbach.

Puis tout le monde monta en voiture, et l'on se dirigea vers ce même temple des Billettes où,

quelques mois auparavant, Lothario avait passé de si doux et de si poignants dimanches, à voir Frédérique et à n'oser lui parler.

Le souvenir de ces heures émues revint sans doute au cœur de la jeune fille, car, en entrant dans le temple, son lumineux visage s'obscurcit d'une ombre de mélancolie.

C'était bien dans ce temple qu'elle avait rêvé qu'elle se marierait, mais ce n'était pas le mari qu'elle avait rêvé, désiré peut-être. Certes, elle ne se repentait pas d'avoir consenti à réjouir les dernières heures de ce noble et généreux malade vers lequel elle s'était tout d'abord sentie portée comme vers un père. Elle n'avait pour le comte d'Eberbach que des sentiments de reconnaissance et de dévouement. Mais la reconnaissance et le dévouement ne sont pas toute la vie ; la fille n'est pas toute la femme.

C'était la faute de Lothario. Il n'avait eu guère de persistance. Il n'avait pas même lutté. Dès le premier mot, il avait renoncé. Il n'avait aucun reproche à faire à Frédérique, c'était plutôt à elle à lui en vouloir. Que pouvait-elle, pauvre jeune

fille sans père ni mère, recueillie par charité, sans force et sans droit ? Au lieu que lui, un homme, pouvait se remuer, essayer, parler à M. Samuel, parler à son oncle. Au lieu de cela, il était parti.

Elle était bien naïve de penser encore à lui, qui, certainement, ne pensait guère à elle. Dans cet instant, où elle avait la faiblesse de se laisser aller aux souvenirs qu'elle avait retrouvés à la porte, il faisait sans doute la cour aux belles dames de Vienne, et il avait oublié cette petite fille avec laquelle il avait ébauché une amourette par passe-temps et par désœuvrement. Qu'elle se mariât ou non, cela lui était bien égal. La preuve qu'il ne s'en souciait nullement, c'est que le comte d'Eberbach, sur sa demande à elle, lui avait écrit qu'il se mariait, et qu'il n'avait pas jugé que ce fût la peine de revenir.

Frédérique rejetait tous les torts sur Lothario. Et puis, il faut le dire, elle n'était pas encore dans l'âge ignorant où les passions creusent bien profondément leur sillon dans le cœur d'une femme. La rupture du rêve qu'elle avait noué un moment aux regards de Lothario lui causait plutôt

un regret vague qu'une souffrance réelle. En outre, sa nature tendre et délicate, plus qu'énergique et personnelle, lui faisait trouver une sorte de bonheur suffisant dans la pensée de se sacrifier au bonheur d'un autre, et la joie du comte d'Eberbach la consolait de sa tristesse.

Le regret que lui inspirait la vue de ce temple, où ses yeux s'étaient si souvent rencontrés avec ceux de Lothario, n'apparut qu'un moment sur sa jeune et gracieuse figure, et ne fut pas remarqué des nombreux amis et de la foule illustre accourue à la célébration du mariage de l'ambassadeur de Prusse.

On la trouva seulement un peu sérieuse ; mais, quand une femme serait-elle sérieuse, sinon en se mariant ? et l'on trouva Julius un peu pâle ; mais on savait qu'il relevait de maladie, et, pour ces indifférents, ce qui était abattement et faiblesse ne fut que distinction et élégance.

Julius avait fait effort pour aller jusqu'au bout de la cérémonie. Frédérique, ne le trouvant pas encore assez rétabli, avait voulu faire remettre le mariage ; mais Julius l'avait conjurée de ne pas

l'affliger d'un nouveau retard. Précisément à cause de son état de santé, il n'était pas assez sûr du lendemain pour rien ajourner.

Samuel s'était joint à Julius, craignant que le brusque retour de Lothario ne vînt bouleverser tout.

Le comte d'Eberbach était heureux. Une seule chose manquait à sa joie : la présence de Lothario.

Jusqu'au moment de monter en voiture, il l'avait attendu. Encore maintenant, il croyait à toute seconde le voir apparaître.

Pourquoi n'était-il pas venu ? Comment n'avait-il pas donné à son oncle cette preuve d'affection dans une circonstance si décisive ? Il était impossible que sa rancune eût persisté jusqu'à ce point. Évidemment, il s'était mis en route. Son retard s'expliquait par quelque accident, par une voiture brisée, par un motif en dehors de sa volonté. Mais il allait arriver d'une minute à l'autre.

Et, de temps en temps, Julius tournait la tête

vers la foule, espérant rencontrer les yeux de Lothario.

Mais la cérémonie religieuse s'acheva comme la cérémonie civile, sans que Lothario parût.

On revint à l'hôtel.

Julius espérait toujours. En admettant qu'un accident eût retardé d'une heure l'arrivée de Lothario, il avait pu arriver trop tard pour s'habiller et venir au temple. Mais il était sans doute dans ce moment à l'hôtel, et Julius allait le trouver en descendant de voiture.

Cette espérance fut encore trompée. Une ombre passa sur les yeux de Julius ; mais, en voyant Frédérique descendre avec Samuel de la voiture qui précédait la sienne, il oublia Lothario pour ne plus songer qu'à Frédérique.

Divers amis étaient venus du temple à l'hôtel pour féliciter les mariés. Le salon fut rapidement encombré. Julius reçut les félicitations et répondit aux remerciements. Mais c'était trop de tout ce mouvement et de tout ce bruit pour sa débilité de convalescent.

Tout à coup, Samuel, qui ne le quittait pas des yeux, le vit pâlir.

Il accourut à lui.

– Qu’as-tu donc ?

– Rien, dit Julius, qui se sentait chanceler. Une défaillance. Mais c’est passé.

– Viens, dit Samuel.

Et, se retournant vers les assistants :

– Vous permettez, n’est-ce pas ? Madame la comtesse d’Eberbach reste d’ailleurs pour vous faire les honneurs. M. le comte a besoin d’être un peu seul, et reviendra tout à l’heure.

– Tout à l’heure, répéta Julius.

Et, s’appuyant sur le bras de Samuel, il passa avec lui dans son cabinet.

Au moment de franchir la porte, Samuel Gelb se retourna et fixa un regard étrange sur Frédérique.

Il y avait dans ce regard un singulier et farouche mélange de passion et de courroux. On eût dit qu’il avait besoin d’emporter dans ses

yeux la trace vivante de cette beauté divine, pour s'affermir dans quelque affreux dessein.

Ce dernier regard jeté, il entraîna vivement Julius.

Ceux qui le remarquèrent en cet instant furent frappés de l'expression de sa physionomie. Du malade et du médecin, le plus pâle n'était pas le malade.

Julius, rentré dans son cabinet, tomba sur un fauteuil.

– Tu l'as voulu ! dit Samuel d'un air sombre.

– Qu'ai-je voulu ? demanda Julius d'une voix mourante.

– Je t'avais prévenu que toute émotion t'était funeste. J'ai fait mon devoir. Tu ne m'as pas écouté, tant pis pour toi.

– En quoi t'ai-je désobéi ? dit Julius.

– En tout, s'écria Samuel. Tu faisais de Frédérique ta femme pour avoir le droit de la faire ta légataire. Il s'agissait d'une formalité, tu en fais une émotion. Eh bien ! meurs ! tu l'as voulu.

En disant cela, par saccades et comme dans un accès de fièvre, Samuel avait versé de l'eau dans un verre.

Puis il avait pris dans sa poche une toute petite fiole, en avait laissé tomber deux ou trois gouttes dans l'eau, et s'était mis à remuer le tout avec une cuiller de vermeil.

– Regarde-toi dans la glace, dit-il à Julius, vois comme tu es livide.

– Tu n'es pas déjà si rose, toi qui parles, répondit Julius, remarquant l'horrible pâleur de Samuel. Mais, au lieu de me gronder, tu ferais mieux de me guérir. Donne-moi ce verre que tu vas briser à force de l'agiter.

En effet, la main de Samuel tremblait, et la cuiller secouée se heurtait violemment aux parois du verre.

– Pas encore, dit Samuel. Il faut que cette potion repose quatre ou cinq minutes.

Et il posa le verre sur la table.

– Te guérir, reprit-il d'une voix rauque et étranglée. C'est bien facile à dire. Tu pouvais te

guérir toi-même, cela dépendait de toi, je t'avais indiqué le moyen : l'apaisement de l'âme pour le salut du corps. Il fallait m'écouter, tu aurais vécu.

– Je ne t'ai jamais vu ainsi, dit Julius, le regardant avec surprise.

Samuel s'essuya le front. Des gouttes de sueur froide y roulaient. Il haussa les épaules avec un geste qui voulait dire : « Allons ! est-ce que je suis un enfant ! »

Mais il avait beau faire, beau se gourmander, beau se mépriser, il n'avait plus son sang-froid accoutumé.

Cependant il fit un violent effort sur lui-même et sembla prendre une résolution définitive.

– La potion doit commencer à être prête, dit-il.

Et il prit le verre sur la table.

Julius tendit la main.

– Donne, bien que je commence à me remettre.

Mais, au moment où il se soulevait de son fauteuil, il aperçut à terre une lettre qu'il avait fait

tomber de la table en s'asseyant, et qu'il n'avait pas remarquée.

Un éclair lui brilla dans les yeux.

– Qu'est-ce que cette lettre ? dit-il.

Il avait cru reconnaître sur l'enveloppe l'écriture de Lothario.

Samuel remit le verre sur la table, content, malgré son apparente fermeté, de ce retard involontaire.

Julius ramassa la lettre.

C'était, en effet, l'écriture de Lothario.

– Elle sera venue pendant que nous étions au temple, dit-il en la décachetant. On l'aura montée ici, et l'on aura oublié de m'en avertir, dans le brouhaha de la cérémonie.

Il ouvrit avidement la lettre, et se mit à la lire. Comme avait fait Lothario à Eberbach, Julius n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, qu'il poussa un cri.

– Qu'est-ce donc ? demanda Samuel.

Julius ne répondit que par un geste de la main,

et continua sa lecture jusqu'au bout.

Quand il eut fini, posant la main sur son cœur qui battait à rompre sa poitrine :

– Ah ! mon pauvre Samuel, dit-il d'une voix saccadée, je crois que j'aurai plus besoin de ton cordial que nous ne pensions. Voici une seconde émotion qui vaut la première. Mais celle-là, ajouta-t-il avec un sourire triste, tu ne m'accuseras pas de me l'être donnée exprès.

– Mais qu'est-ce donc que Lothario t'écrit ? répéta Samuel.

– Lis, dit Julius.

Samuel prit la lettre.

– Un mot encore, interrompit Julius. Tu m'as avoué, et je t'en remercie, que j'étais atteint mortellement, et qu'il n'y avait plus pour moi d'espérance, j'entends d'espérance lointaine. Tu m'as dit, sur mes questions pressantes, que je ne survivrais pas, que mon mal me tuerait, que je n'en reviendrais pas ! Samuel, le crois-tu toujours ?

– Tu ne penses pas, répondit durement

Samuel, que ce soient tes imprudences d'aujourd'hui qui puissent me faire changer d'avis.

– Bien, reprit Julius. Ainsi, selon toi, je suis condamné.

– À moins d'un miracle.

– Dieu soit loué !

– Pourquoi cette joie ? demanda Samuel stupéfait.

– Lis cette lettre, répondit Julius.

Et Samuel lut.

« Berlin, 28 août 1829.

» Mon cher et bien-aimé oncle,

» C'est trop ! trop de bonté dans votre cœur, trop de douleur dans le mien ! Il faut enfin que mon âme éclate et se brise devant vous, et que vous y voyiez mon secret.

» Vous avez dû et vous devez me trouver bien ingrat. Les apparences sont contre moi, je le reconnais, et toute votre indulgence ne peut pas

aller contre elles. Ma conduite, assurément, vous semble inexplicable. Vous qui avez été toujours si prodigue de bonté pour moi, vous, mon père, je vous ai quitté, et dans quel instant ? Au moment où vous étiez encore malade ! Moi dont c'était le devoir, et, croyez-moi, dont c'était le bonheur, de vous soigner, de passer la nuit à votre chevet, de vous donner ou plutôt de vous rendre ma vie ; vous n'avez pu comprendre quel motif m'avait fait partir de votre maison, au seul moment où ma présence y était nécessaire.

» Eh bien ! mon bon oncle, vous me pardonneriez, j'en suis sûr, si vous saviez ce que j'ai souffert avant de me décider à ce départ qui n'a pas été la moindre de mes souffrances. Vous avez cherché l'explication de ma tristesse et de ma fuite dans ma froideur vis-à-vis d'une jeune fille récemment introduite chez vous. Vous avez cru, vous ne l'avez pas dit par délicatesse, mais je l'ai deviné, vous avez cru que je pourrais être inquiété dans mes intérêts et dans mes espérances par la part de votre amitié que cette jeune fille pourrait m'enlever. Vous avez cru que c'était l'héritier qui souffrait en moi, que j'étais jaloux

de votre affection ou avide de votre argent, que je haïssais mademoiselle Frédérique.

» Mon cher oncle, je ne hais pas mademoiselle Frédérique : je l'aime.

» Je l'aime et elle ne m'aime pas ! Tout mon secret est dans ces deux mots.

» Concevez-vous maintenant l'existence que j'ai menée à l'hôtel pendant trois semaines, sachant qu'elle ne m'aimait pas, l'entendant de sa bouche, et l'ayant toujours devant moi, comme la figure vivante de mon désespoir, sans pouvoir détourner mes yeux de cette vision charmante et navrante ! Avais-je tort de vous dire que vous me pardonneriez lorsque vous sauriez ce que j'ai souffert ?

» Vous étiez en danger, je ne pouvais pas quitter Paris. Mais, un jour, les médecins ont dit qu'ils répondaient de vous. Alors la force m'a manqué pour supporter ce supplice de toutes les minutes. Je me suis enfui. Votre inépuisable bienveillance m'excusera.

» Hélas ! mon oncle, ne m'en voulez pas. Ma

fuite ne m'a pas tant profité, allez. Et je ne suis guère moins malheureux ici que là-bas. J'étais malheureux de voir mademoiselle Frédérique ; je suis malheureux de ne pas la voir. Voilà toute la différence. J'ai eu beau mettre la distance entre elle et moi, aller de ville en ville, son image et ma douleur m'ont suivi partout. Je suis à Berlin ce que j'étais il y a trois mois à Paris, ce que j'étais il y a trois semaines à Vienne, ce que je serai toujours partout.

» J'aime avec désespoir. Si mademoiselle Frédérique est à un autre, si elle n'est pas à moi, je mourrai.

» Votre fils désolé,

» LOTHARIO. »

Samuel remit tranquillement la lettre dans son pli et la rendit à Julius.

– Tu as lu ! dit Julius.

– Que comptes-tu faire ? dit froidement Samuel.

– Je compte mourir.

Et, sur un geste de Samuel :

– Tu me l’as promis, ajouta-t-il.

– Eh bien ! après ? répliqua Samuel.

– Après ? c’est juste. Attends, dit Julius.

Il ouvrit un bureau qui était auprès de son fauteuil, prit dans un tiroir un paquet cacheté de noir, rompit le cachet, tira du paquet une feuille de papier blanc, écrivit quelques lignes et signa.

– Qu’as-tu fait ? demanda Samuel, qui suivait avec anxiété les mouvements de Julius.

Julius referma et cacheta le paquet, qu’il remit dans le bureau.

– Ce que j’ai fait ? répondit-il à la question de Samuel ; j’ai modifié mon testament, voilà tout.

Samuel tressaillit.

– J’ai fait Lothario mon légataire universel, poursuivit Julius, à une condition.

– Laquelle ?

– À la condition qu’il épousera Frédérique.

Samuel fut plus fort que ce coup qui

l'atteignait en pleine poitrine. Pas un muscle de sa poitrine ne bougea.

– Tu comprends ? dit Julius. Je mourrai bientôt ; alors Frédérique épousera Lothario. Quand même elle ne l'aimerait pas, à moins de le haïr, elle obéira à ma dernière volonté. Et puis, Lothario n'héritant que si elle l'accepte pour mari, il dépendra d'elle de l'enrichir ou de le ruiner ; et tu connais son grand cœur, elle consentira, sinon par amour, au moins par générosité. Es-tu content ?

– De quoi ? demanda Samuel d'un air sombre.

– Mais du calme qui va tomber dans mon cœur. Frédérique maintenant va m'être deux fois sacrée, et elle devient deux fois ma fille, puisqu'elle est la fiancée de Lothario.

Samuel réfléchissait.

– À présent, donne-moi cette potion, dit Julius ; car il faut que je vive au moins jusqu'à ce que cette affaire soit arrangée avec Frédérique.

Samuel prit le verre, alla vers la cheminée, et jeta la potion dans les cendres.

– Que fais-tu donc ? demanda Julius surpris.

– Cette potion a trop attendu et ne vaut plus rien, répondit Samuel, absorbé dans une méditation profonde.

En revenant de la cheminée, il passa devant une fenêtre. Un bruit de roues et de chevaux retentit dans la cour. Samuel regarda machinalement et jeta un cri.

Julius courut à la croisée.

Une chaise de poste s'arrêtait au perron. Lothario en descendait.

– Lothario ! s'écria Julius.

Au même moment, Frédérique, inquiète de l'absence prolongée de Julius, entrait dans le cabinet.

Elle entendit ce nom, ce cri : « Lothario ! » Elle vit le mouvement de Julius et de Samuel, et, frappée comme d'un coup de foudre, chancela et tomba inanimée sur le tapis.

XXXI

Trois rivaux

Julius et Samuel n'avaient vu descendre de voiture que le seul Lothario.

Olympia, en effet, avait refusé d'accompagner Lothario chez le comte d'Eberbach avant de savoir positivement où en était le drame qu'elle voulait dénouer, ou nouer peut-être. Elle avait quitté la voiture à la barrière, et avait pris avec Gamba un fiacre pour rentrer dans Paris.

Résolue à une démarche décisive dont elle n'avait pas confié le secret à Lothario, elle ne voulait pas la faire inutilement et sans être bien certaine qu'il était temps encore.

Il avait donc été convenu que Lothario irait d'abord seul à l'hôtel du comte d'Eberbach.

Si le mariage n'était pas encore accompli, il

devait dire à Julius qu'Olympia avait besoin de le voir immédiatement pour une affaire extrêmement grave. Dans le cas où le comte d'Eberbach ne voudrait pas aller chez la cantatrice à cause de son prochain mariage, ou ne le pourrait pas à cause de sa maladie, alors Lothario enverrait un mot à Olympia, qui accourrait en toute hâte à l'hôtel et saurait bien arriver à Julius.

Mais s'il était trop tard, Olympia avait fait prendre à Lothario l'engagement de ne pas prononcer son nom. Samuel, Julius et tout le monde devraient absolument ignorer son retour et sa présence à Paris. Cachée et secrète, elle agirait plus sûrement et plus efficacement.

Voilà pourquoi Lothario était venu seul.

En entrant dans la cour de l'hôtel, les voitures, le mouvement inusité et l'air de fête le frappèrent d'un sombre pressentiment.

Il se précipita dans l'escalier.

À ce même moment, Samuel et Julius portaient Frédérique évanouie sur un canapé.

Le regard interrogateur de Julius allait de Frédérique à Samuel.

– L'aime-t-elle donc ? demanda-t-il.

Samuel haussa les épaules sans répondre et alla sonner.

Madame Trichter accourut.

– De l'éther ! dit Samuel.

Comme madame Trichter revenait avec un flacon, Lothario entra, pâle et comme égaré. Il n'avait pas fait un pas dans cette maison en fête sans apprendre tout du premier indifférent.

Julius courut au devant de lui et lui ouvrit ses bras.

Lothario s'y jeta sans pouvoir retenir ses larmes, qui jaillissaient malgré lui de ses paupières.

– Pardon, mon oncle, balbutia-t-il ; soyez heureux, moi je vais mourir.

– Enfant ! dit Julius ; regarde-moi donc, et vois lequel de nous deux est le plus près de la mort.

Alors seulement Lothario aperçut Frédérique sans connaissance sur le canapé ; Samuel et madame Trichter la lui avaient masquée jusque-là en se penchant sur elle pour lui faire respirer le flacon.

– Mademoiselle Frédérique malade ! s'écria-t-il avec un tressaillement.

– Ce n'est rien, dit Julius. La fatigue d'un pareil jour, l'émotion inévitable, et puis ton retour si brusque, tout cela l'a un peu troublée. En entendant Samuel prononcer ton nom, elle s'est trouvée mal.

– Voici qu'elle se ranime, dit Samuel.

Lothario, tout éperdu et défaillant à son tour, tomba à genoux devant le canapé. Il regardait fixement ce beau visage plus blanc que sa couronne blanche. Il prit instinctivement la main de Frédérique, froide comme le marbre.

Mais, tout à coup, il sentit à cette main l'anneau de mariage. Il la laissa retomber, et la repoussa presque, avec un mouvement d'amertume et de colère.

Le comte d'Eberbach, qui l'observait, remarqua bien ce geste.

– Allons, sois homme, Lothario, dit-il. Mais aussi, ajouta-t-il doucement, c'est ta faute. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé ? Pouvais-je deviner le mal que j'allais te faire ? Lorsque tu as reçu la lettre où je t'annonçais mon prochain mariage avec Frédérique, pourquoi n'es-tu pas arrivé en toute hâte ?

– Eh ! répondit Lothario, vous m'avez écrit à Berlin tandis que j'étais à Eberbach. Votre lettre m'a suivi, et dès que je la reçois, j'accours, déjà trop tard. Mais vous qui êtes resté ici, je vous ai écrit il y a huit jours une lettre où je vous disais tout, et vous avez dû l'avoir à temps.

– Ta lettre ? elle arrive à l'instant même, dit Julius, et j'achevais à peine de la lire lorsque la voiture est entrée dans la cour.

– Elle ne peut pas avoir mis huit jours à venir, dit Lothario.

– Demande à Samuel, reprit Julius. Et tiens, vois toi-même.

Le comte d'Eberbach prit la lettre sur la table et la tendit à son neveu.

Samuel, en apparence tout occupé de Frédérique, suivait leurs mouvements d'un œil inquiet.

– Justement ! vous voyez ? s'écria Lothario avec reproche.

– Qu'est-ce donc ? demanda Julius.

– Nous sommes aujourd'hui le 7 septembre, et le timbre de Paris est du 5. Il y a donc deux jours que vous avez cette lettre.

– C'est singulier, en effet, dit Julius en regardant l'enveloppe de la lettre. Par quelle fatalité a-t-on pu négliger de me remettre cette lettre le jour de son arrivée ? Mais, tu crois à ma parole, je pense, Lothario. Sur l'honneur, je n'en ai eu connaissance qu'il y a dix minutes. Elle m'a fait même un effet assez foudroyant, je le jure : Samuel est là pour te le dire.

– Frédérique revient à elle, chut ! dit Samuel.

Julius et Lothario ne virent plus que Frédérique.

Le premier regard de la jeune mariée, regard incertain et troublé, tomba sur Lothario.

– Lothario ! murmura-t-elle faiblement dans ce vague demi-jour de la raison où l'âme n'est encore qu'à moitié réveillée, Lothario !... je vous attendais... je le savais bien... ce n'était qu'un rêve. Un rêve cruel... Mais nous en serons plus heureux après. Nous voilà réunis. Dieu soit béni !... Lothario, vous ne me quitterez plus.

Julius écoutait avec une attention profonde.

Samuel avait aux lèvres un pli d'ironie et de menace.

Pour Lothario, à la fois effrayé et ravi, il avait repris les mains de Frédérique, comme si ce qu'elle disait absolvait un peu ce qu'elle avait fait le matin.

Mais, tout à coup, les idées redevinrent plus distinctes dans le cerveau de la jeune fille. Son regard s'arrêta plus clair sur tous ceux qui étaient présents.

– Ah ! je me souviens, dit-elle toute confuse.

Elle retira vivement ses mains de celles de

Lothario, se souleva sur le canapé, et secouant son beau front, déjà moins pâle, comme pour en faire sortir ce qui y restait de trouble et de désordre.

– Qu'est-ce que j'ai donc dit ? murmura-t-elle. J'avais le délire, je crois. Pardonnez-moi, monsieur le comte.

– C'est à vous à me pardonner, mon enfant, dit Julius, grave et triste, mais calme. Vous n'avez rien dit dont vous ayez à rougir. Votre seul tort est de n'avoir pas été franche et de n'avoir pas eu assez de confiance en moi.

– Mais qu'ai-je donc dit enfin ? demanda encore Frédérique inquiète.

– Madame Trichter, interrompit Samuel, si madame la comtesse a besoin de vous, on vous sonnera.

Madame Trichter sortit.

Il y eut une éternelle minute d'un silence douloureux pour tous.

Singulière situation, en effet, entre ces trois hommes, auxquels cette pure et virginale

Frédérique appartenait en même temps ; à Julius par son nom, à Samuel par son serment, à Lothario par son cœur.

C'est à qui ne prendrait pas la parole, à qui ne répondrait pas à cette question de Frédérique, que Frédérique elle-même n'osait pas répéter : « Qu'ai-je donc dit ? »

Enfin Julius, souriant avec mélancolie et posant d'un geste tout paternel sa main sur la tête de Frédérique :

– Mon enfant, lui dit-il doucement, vous aimez Lothario.

Frédérique tressaillit. Mais elle releva le front avec fierté.

– Monsieur le comte, dit-elle, jamais M. Lothario ni personne n'a eu le droit, lorsque je ne portais pas encore votre nom, de dire qu'il eût découvert en moi un signe quelconque de cet amour. Je ne suppose pas, ajouta-t-elle en défiant Lothario de son regard limpide et tranquille, que qui que ce soit ait pu se croire autorisé à parler en mon nom et à me prêter des sentiments que je

n'ai jamais témoignés.

Lothario fit un geste de chagrin, comme pour écarter ce soupçon.

– Je ne sais pas, poursuivit Frédérique, quels mots vides de sens ont pu m'échapper tout à l'heure quand je n'avais pas ma connaissance, mais on ne fait pas attention aux choses qu'une femme peut dire dans la fièvre, et personne n'a le droit de m'accuser d'aimer M. Lothario.

– Personne, excepté moi, ma fille ; mais je ne vous accuse pas. Je n'accuse, dans tout ceci, que votre silence et mon aveuglement. J'aurais bien dû penser que, dans une maison où il y avait un jeune homme et un moribond, ce n'était pas le moribond qui devait vous avoir pour femme. Votre manière d'être vis-à-vis l'un de l'autre, votre froideur et son départ, qui aurait dû peut-être m'ouvrir les yeux, me les ont troublés. Il est trop tard pour prévenir le mal, mais il est peut-être encore temps de le réparer.

Samuel regarda Julius avec inquiétude.

– Que voulez-vous dire ? s'écria Lothario.

Julius se tourna vers Frédérique.

– Ma chère enfant, dit-il, voici sur cette table une lettre que Lothario m'avait écrite de Berlin, et dans laquelle il me disait qu'il vous aimait, et qu'il me priait de demander votre main à Samuel.

Lothario fit un geste.

– Tu parleras tout à l'heure, dit le comte d'Eberbach.

Il reprit :

– Par un malentendu qui s'expliquera peut-être plus tard, cette lettre ne m'a été remise qu'au moment où il n'était plus temps de faire ce qu'elle demandait. N'importe ! Maintenant, Frédérique, ce n'est plus de Samuel que vous dépendez, c'est de moi ; c'est à moi qu'il appartient de disposer de vous. Je vous répète, après la déclaration que je vous ai faite avant : ce mariage fait de moi votre père. C'est donc à moi de répondre à Lothario, qui demande la main de ma fille, et je réponds que je la lui accorde.

Lothario et Frédérique retinrent un cri, et attendirent que le comte d'Eberbach se fût

expliqué plus entièrement.

Quant à Samuel, pas un muscle ne bougea sur son visage de bronze.

– J'accorde à Lothario la main de Frédérique, répéta Julius, parce que je ne l'ai épousée que pour la rendre heureuse et que je ne veux pas que ma bonne intention n'ait produit que son malheur.

– Oh ! monsieur !... dit Frédérique.

– Ne dites pas non, interrompit le comte. Vous aimez Lothario.

– Je ne l'ai pas dit, monsieur.

– C'est pour cela que j'en suis plus sûr. Vous ne l'avez pas dit, mais votre évanouissement à son nom, votre joie en le revoyant et surtout votre délire l'ont dit pour vous. Ne résistez pas ; comme fille et comme femme, vous me devez deux fois obéissance, et je vous ordonne d'être heureuse.

» Il y a malheureusement un empêchement que nous ne pouvons plus rompre ; il faudrait que vous attendiez quelques semaines ; mais soyez

tranquille. En vous suppliant de m'aider à vivre les derniers jours de mon agonie, je vous ai promis de ne pas tarder à mourir. Je tiendrai ma promesse.

– Mon bon oncle ! s'écria Lothario. Nous voulons que vous viviez.

– Quand je serai dans la tombe, continua Julius, vous vous marierez. Je viens de refaire mon testament de manière à vous forcer d'être l'un à l'autre. À partir de ce moment, mes enfants, votre père vous fiance. Frédérique, je vous le donne pour mari ; Lothario, je te la donne pour femme. En attendant le jour où vous pourrez vous marier, vous serez comme deux fiancés qui s'aiment et qui se le disent. Sûrs de l'avenir, le présent vous trouvera patients. Vous vous verrez tous les jours et vous bénirez chaque instant de votre existence, sachant qu'il vous rapproche du temps souhaité. Voyons, est-ce bien arrangé ainsi ? Êtes-vous contents ?

– Oh ! mon cher oncle ! dit Lothario avec des larmes dans les yeux.

Mais Frédérique garda le silence. Elle

regardait Samuel toujours immobile.

– Et vous, Frédérique, lui dit Julius, vous ne dites rien ?

– Monsieur le comte, dit lentement la jeune fille, je suis profondément pénétrée, croyez-le bien, de votre générosité si noble et si tendre ; mais il ne dépend pas de moi de l'accepter.

Lothario pâlit.

– Pourquoi cela ? demanda le comte d'Eberbach.

– Quand j'aurais pour M. Lothario, poursuivit Frédérique, les sentiments que vous croyez, je ne suis pas libre.

– Puisque vous avez mon consentement, dit Julius.

– Il y en a un qui manque, dit-elle.

– Lequel ?

– Celui de mon autre père ; celui de M. Samuel Gelb.

– Maintenant, dit Julius, c'est à moi que vous appartenez.

– À vous aujourd’hui, à lui hier. Non pas seulement à cause du passé, pour les soins qu’il a pris de moi, pauvre enfant abandonnée, sans père ni mère, pauvre fille ignorante sans toit ni vêtements. Mais j’appartiens encore à Samuel Gelb par la parole que je lui ai donnée.

– Quelle parole ? demanda le comte d’Eberbach.

– J’ai promis que, si j’avais le malheur de survivre, je l’épouserai.

– Lui ! s’écria Julius.

Un étrange soupçon lui traversa l’esprit.

Samuel épouser Frédérique ! Ce mariage disproportionné, s’il l’avait désiré, lui, Julius, c’était uniquement pour assurer sa fortune à la jeune fille. Mais Samuel, qui n’avait pas de fortune à transmettre, en avait une à recevoir. La veuve du comte d’Eberbach aurait assez de millions pour tenter la cupidité la plus avide. Était-ce donc pour hériter de lui que Samuel lui avait donné Frédérique ?

Frédérique comprit-elle le regard de défiance

que Julius jeta sur Samuel ?

– M. Samuel Gelb n'a été, dans toute cette affaire, que parfaitement généreux et parfaitement désintéressé. Il m'avait demandé d'être sa femme avant que j'eusse jamais eu l'honneur de voir M. le comte d'Eberbach.

– À la bonne heure, dit Julius ; mais maintenant ?

– Quand il a su, poursuit Frédérique, que M. le comte avait pensé à moi, il a eu la délicatesse de me rendre ma parole, et d'ajourner son droit. Et il a fait cela si noblement que M. le comte lui-même n'a rien su de son sacrifice.

– Merci, Samuel ! s'écria Julius. Tu ne m'avais pas parlé de ce service ; pardonne-moi de ne pas m'en être aperçu. Mais, puisque tu as été si bon pour moi, tu ne seras pas mauvais pour ces enfants. Il s'agit cette fois d'un bien autre bonheur que tu peux faire. C'est à l'âge qu'ont Frédérique et Lothario que l'amour et le mariage comptent, et que cela vaut la peine de retirer un nuage de dessus le soleil levant de deux cœurs pareils ! Tu t'es oublié et effacé pour un intérêt

moindre que celui-ci. Tu as déjà rendu une fois à Frédérique sa parole ; tu la lui rends encore, n'est-ce pas ?

Frédérique baissa les yeux, ne voulant pas sans doute qu'on vît l'expression qui pouvait s'y refléter.

Julius et Lothario regardaient Samuel en face, épiant sur ce front impassible la pensée qui allait décider de deux bonheurs.

Mais aucun regard humain n'eût été capable de percer le masque immobile dont cet homme puissant recouvrait son âme.

– Eh bien ! dit Julius.

Le doute le prenait de nouveau. Il n'attendait, pour soupçonner et mépriser Samuel, qu'une parole ambiguë. Samuel releva la tête, comme quelqu'un qui a pris son parti.

– Frédérique, dit-il, devant Julius et devant Lothario, je vous rends votre parole.

Un éclair de joie passa dans les yeux de Frédérique.

– Merci ! s'écrièrent en même temps Julius et

Lothario.

– Je n’ai jamais eu qu’un désir à votre sujet, Frédérique, ajouta Samuel en regardant la jeune fille : c’est de vous rendre heureuse. Si vous devez être plus heureuse avec un autre qu’avec moi, vous êtes libre.

– Tu es un brave cœur ! dit le comte d’Eberbach. Et tu me fais un remords d’une mauvaise idée que j’ai eu tout à l’heure à ton endroit.

– Quelle mauvaise idée ? demanda Samuel.

– Ne m’en parle pas, dit Julius, je l’ai oubliée. Au fond, sous tes airs sceptiques, tu es une noble nature. Pour toi comme pour moi, le plus grand bonheur qu’on puisse avoir est celui qu’on donne. Allons, Frédérique, maintenant j’espère que vous n’avez rien à objecter. Vous avez mon consentement et celui de Samuel. Après celui de Dieu, qui ne se fera pas attendre, il ne manque plus que le vôtre.

Lothario recommença à trembler.

– Monsieur le comte, dit Frédérique, votre fille

est prête à vous obéir dans tout ce que vous lui ordonnerez.

– Ah ! je suis heureux ! s'écria Lothario.

– N'est-ce pas bon, dit Julius à Samuel en lui montrant la joie et l'amour des deux jeunes gens, n'est-ce pas bon de se réchauffer à ce soleil ?

Samuel eut la force de sourire ; mais Julius n'eut pas plutôt détourné les yeux, qu'un nuage de colère et de menace effaça subitement ce sourire forcé.

– Et moi aussi, je suis heureux, reprit Julius. J'aurai mes deux enfants auprès de moi jusqu'à ma dernière heure, et, en vous voyant heureux pour moi, je garderai quelque chose de votre bonheur. Voyez-vous, j'avais beau le cacher, j'avais au fond de moi un véritable remords de paraître prendre pour moi tant de grâce, de jeunesse et de cœur. Je rends Frédérique à celui qui la mérite ; je la rends à elle-même. À présent, je ne l'ai plus qu'en dépôt ; je ne la prends pas, je la garde.

Et, pendant que Julius, Lothario et Frédérique

se pressaient les mains et s'abandonnaient à ces effusions et à ces espérances, Samuel, les regardant, adossé à la cheminée, et rêvant profondément, se disait :

« Oui, j'ai bien fait de jeter cette potion dans les cendres. Il ne s'agit plus maintenant de faire mourir Julius, mais de le faire vivre. Le tuer, c'est perdre à la fois mon amour et ma fortune. Le danger n'est plus du côté de Julius désormais. Comme il me l'a dit, ses scrupules imbéciles respecteront la fiancée de Lothario. Et j'ai besoin de lui jusqu'à ce que je me sois débarrassé de l'autre. Il faut que ce soit lui-même qui m'en débarrasse ; il faut que cette agonie débile et décrépite me tue cette jeune et forte vie. »

XXXII

Patient et bourreau

– Assez, Samuel ! s'écria Julius d'un ton suppliant. Mon cher Samuel, au nom du ciel, n'ajoute pas un mot. Ne me rapporte pas ce qu'ils font. Ne me rapporte pas ce qu'ils disent. Je ne veux plus rien savoir.

Et, tout en parlant, Julius agité, et la sueur au front, marchait à grands pas dans son cabinet.

Samuel dissimula un ricanement silencieux et haussa ostensiblement les épaules.

– Tu ne veux jamais rien savoir, répliqua-t-il, et c'est toujours toi qui m'interroges. Parlons d'autre chose, si tu veux. Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce que cela peut me faire à moi que Frédérique et Lothario s'aiment ou ne s'aiment pas ? Je ne suis pas le mari de

Frédérique. Quel intérêt ai-je là-dedans ? Quand à toi, tu as raison, avec le caractère quinteux et susceptible que tu as maintenant, le mieux que tu puisse faire au fond, c'est d'ignorer, et désormais, je ne répondrai plus même à tes questions.

Julius n'écoutait pas Samuel. Il écoutait une pensée qui parlait bien haut en lui. Tout à coup, il s'arrêta dans sa marche saccadée, et, d'une voix haletante :

– Ainsi, Samuel, tu es sûr que Lothario a vu encore avant-hier Frédérique à Enghien ?

– Je ne suis sûr de rien du tout. Laissons là ce sujet. Tu me dirais encore de me taire au premier mot qui m'échapperait. Causons politique, veux-tu ? Le gouvernement serre la bride au pays ; tant mieux ! c'est le moyen de le faire cabrer. La compression est le commencement de l'explosion. Les choses vont mal, en apparence, pour la liberté, c'est-à-dire qu'elles vont mal, en réalité, pour la monarchie.

Julius s'était remis à marcher avec des gestes d'impatience.

– L'on s'agite beaucoup dans les *ventes*, poursuit Samuel en souriant et comme pour irriter l'impatience de Julius ; on s'agite aussi au dehors. On prépare les mines, les traînées sont prêtes ; le matin où l'on s'y attendra le moins, tout sautera... Et, à propos de *vente*, sais-tu que j'ai eu beau chercher, je ne suis pas encore parvenu à m'expliquer pourquoi on ne m'a plus jamais reparlé de toi ? On te soupçonnait de ne pas être Jules Hermelin, et l'on avait quelque semblant de raison. Une menace terrible pendait sur ta tête. On m'avait prévenu. Et puis, plus rien. Je sais bien que j'ai répondu de toi. Mais cela aurait dû plutôt me perdre que te sauver. Comment nous laisse-t-on si tranquilles ? Le sais-tu ?

– Tu ne veux pas me dire, recommença Julius, si tu es sûr que Lothario a revu avant-hier Frédérique ?

– « Ne me rapporte pas ce qu'ils font, ne me rapporte pas ce qu'ils disent, je ne veux plus rien savoir », dit Samuel railleur, répétant à Julius ses propres paroles.

– Eh bien ! j'ai eu tort tout à l'heure, fit le comte d'Eberbach, j'aime encore mieux la vérité que l'incertitude.

– Tu n'es pas dégoûté.

– Parle, je t'en supplie. Est-il allé à Enghien ?...

Mais, pour que nos lecteurs jugent de l'impression que devait faire sur la nature faible de Julius chacun de ces mots tombant comme des gouttes d'eau bouillante, il faut que nous récapitulions tout ce qui s'était passé depuis son mariage avec Frédérique jusqu'au 15 avril 1830, jour où il avait cette conversation avec Samuel.

Grâce aux arrangements de Julius et au changement qu'il avait fait à ses dispositions testamentaires, il était désormais certain que Frédérique épouserait Lothario.

Premièrement, elle l'aimait. Samuel le savait trop.

Elle avait ensuite, pour obéir au testament du comte d'Eberbach, outre cette raison d'intérêt, secondaire sans doute pour elle, que sans cela elle

n'hériterait pas, cette raison de charité, si puissante sur son esprit comme le sien, que Lothario n'hériterait non plus que si elle l'épousait.

Ainsi, l'amour, l'intérêt, le fond du cœur de l'homme, et la bonté, le fond du cœur de la femme, tout luttait contre la volonté de Samuel.

Et voilà donc pourquoi Samuel avait attendu si longtemps, pourquoi il aurait subi le caprice de Julius en lui donnant Frédérique, pourquoi il se serait soumis à cette souffrance de la voir familière avec un autre : pour aboutir à faire ce qu'il dépendait de lui de faire tout d'abord, pour la donner à Lothario. Tout son travail, tout son sacrifice, toute sa jalousie auraient été en pure perte.

Non, cela n'était pas possible ! Les choses ne pouvaient pas se terminer de cette façon ; il fallait chercher à préparer un autre dénouement. Il n'était pas temps que Julius mourût. Sa présence était nécessaire jusqu'à nouvel ordre.

Et Julius vécut.

Samuel changea brusquement d'idée.

Lui, si décidé, un moment auparavant, à vider d'un coup les quelques misérables gouttes de vie qui restaient au fond de ce corps épuisé, il n'eut plus qu'un désir, celui de remplir le vase, et il remit tout le sang qu'il put dans ses veines taries. Il chercha dans la science et dans l'imagination des remèdes héroïques. Cette guérison devait être presque une résurrection ; il fit des miracles. Pour se défaire de Julius, il était allé jusqu'au crime ; pour le conserver, il alla jusqu'au génie.

Il réussit, trop bien peut-être. Trop bien pour lui, et trop bien pour Julius.

Trop bien pour lui, car, à mesure que la santé revenait à Julius, la jalousie revenait à Samuel. Il avait bien voulu marier Frédérique à un agonisant qui allait mourir et qu'il allait y aider, mais il n'avait pas voulu la marier à un convalescent dans la force de l'âge, sinon de l'organisation, et dont les sens, s'ils ne pouvaient pas se rallumer, pouvaient retrouver encore des étincelles sous les cendres.

Aussi n'attendit-il pas le printemps pour

trouver que la santé de Frédérique avait besoin de la campagne. Frédérique, élevée en plein air dans le jardin de Ménilmontant, et habituée à y passer même l'hiver, étouffait et s'étiolait entre quatre murs. En outre, Samuel profita de l'occasion pour parler déjà à Julius des inconvénients qu'il y avait sans doute, et pour le monde et pour eux-mêmes, à laisser Frédérique si près de Lothario, la fiancée si près de l'amoureux.

D'un autre côté, disait à Julius ce profond et rusé Samuel, éconduire Lothario et le laisser à Paris, ne serait-ce pas, de la part de Julius, une cruauté ? Ne serait-ce pas tourmenter à chaque minute Lothario de cette idée que Frédérique allât à la campagne ? et la jalousie de Lothario voulait qu'elle y allât seule.

Samuel, trois semaines après le mariage, était retourné loger à Ménilmontant. Frédérique ne pouvait donc y aller. On chercha dans les environs de Paris, et l'on trouva à Enghien une sorte de charmant petit château en briques rouges avec des volets verts, dont toutes les fenêtres s'ouvraient sur le soleil levant, sur un parc et sur

le lac.

Le premier rayon de février y installa Frédérique.

Ce n'avait pas été sans tristesse que Julius s'était ainsi séparé de Frédérique. Non que son affection toute paternelle eût encore changé de caractère, mais il s'était accoutumé à la voir à tout instant. Il avait besoin de reposer ses yeux sur ce doux et jeune visage. La présence de Frédérique était nécessaire au peu d'existence qui lui restait. Elle de moins, la maison était vide. La santé s'en allait avec la garde-malade. Depuis qu'elle n'était plus là, Julius était déjà moins bien portant, et il se sentait tout prêt à retomber, cette fois pour toujours.

Il faisait ce sacrifice à la tranquillité de Lothario. Mais aussi le devoir de Lothario n'eût-il pas été, en revanche, de faire quelque chose pour Julius, qui faisait tant pour lui ? Il devait bien, enfin, cette marque de respect et de reconnaissance à son oncle, de patienter jusqu'à sa mort, et d'attendre, pour chercher des rencontres avec Frédérique, que les yeux du mari

fussent fermés dans le tombeau.

Or, Lothario, du moins c'était ce que Julius croyait entrevoir dans les demi-aveux de Samuel, était bien loin d'avoir cette réserve et cette délicatesse.

Tout ce qu'il avait fait, c'était de consentir, après que le comte d'Eberbach avait donné sa démission d'ambassadeur, à rester le secrétaire de son successeur. De cette manière, il avait été occupé et retenu loin de Frédérique, il n'avait plus habité sous le même toit. Il avait compris qu'il fallait ménager les apparences, vivre visiblement loin de Frédérique, et retirer tout prétexte aux calomnies et aux médisances.

Mais les devoirs de sa place ne prenaient pas toutes ses heures. L'ambassade de Prusse n'était pas bien loin du magnifique hôtel où le comte d'Eberbach s'était installé, rue de l'Université, après avoir donné sa démission. Dès que Lothario avait un moment de liberté, il accourait faire visite à son oncle. C'était d'un neveu tout filial, et dans le commencement, Julius, si longtemps sevré de tendresse et de soins, se plaisait à

regarder et à écouter ses deux amoureux, comme il les appelait.

Et puis, quand une apparence de santé lui revint, cette sollicitude de Lothario, devenue moins nécessaire, ne lui sembla plus aussi désintéressée. Ce fut alors que, sur le conseil de Samuel, Julius se décida à louer pour Frédérique la villa d'Enghien. Mais qu'arriva-t-il ? C'est que Lothario, qui n'avait pas de raison pour renoncer à ses chères habitudes, partagea ses visites entre Julius et Frédérique. Dès qu'un peu de soleil printanier brillait au ciel et dans son cœur, il montait à cheval et allait faire évaporer au grand air les idées qui lui bouillonnaient dans la tête.

Où allait-il ? – « Du côté d'Enghien », disait Samuel. Et, avant que Samuel le lui dît, la jalousie l'avait déjà dit à Julius.

Julius avait cru, en épousant Frédérique, redorer d'un dernier reflet de joie sa vie expirante : il n'avait fait que l'assombrir. Par une amère ironie, il souffrait précisément pour tout ce qui semblait devoir le rendre heureux. Frédérique devenue sa femme, Lothario de retour, la santé

reparue, ces trois bonheurs le torturaient.

Avec quels regrets il se retournait vers ces semaines où, couché et moribond, croyant chaque jour qu'il ne verrait pas le lendemain, il était soigné par Frédérique, Lothario et Samuel réunis ! Alors sa maison et son cœur étaient au grand complet. Toutes les affections douces se penchaient à son chevet. Frédérique était là comme une fille, Lothario comme un fils, Samuel comme un frère. C'était la famille. Maintenant Frédérique était absente, Lothario n'était plus qu'un rival, Samuel qu'un indifférent. C'était la solitude.

En lui, le père et l'ami souffraient profondément. Quant au mari, il n'osait pas l'analyser. Étrange et lugubre position que la sienne ! Avoir épousé, malade et mourant, une fille plutôt qu'une femme ; l'avoir, du seuil de la tombe, léguée à un autre ; avoir dit à cet autre : « Elle est à toi plus qu'à moi, c'est toi qui es dès aujourd'hui son véritable époux ; moi, je ne suis que son père » ; avoir fait cela et revivre ! Sentir jour à jour remonter dans ses veines la vie ; se

dire alors qu'on est marié à une jeune fille charmante, toute parfumée des fleurs et de la rosée de son printemps ; se dire qu'on possède une belle et douce créature, que la loi et la religion vous la donnent, et qu'on l'a donnée ! Penser qu'on lui a rendu sa parole et son indépendance, qu'on l'a autorisée à en aimer un autre, qu'elle peut être infidèle sans scrupule, et, sinon se donner, au moins se promettre ! Songer qu'on n'est plus pour elle qu'une gêne, un obstacle, un retard, que chaque jour qu'on s'obstine à vivre est un jour qu'on lui vole ! Assister, vivant et sans avoir le droit d'être jaloux, à l'amour de sa femme pour un rival qu'on s'est créé soi-même ? Quel plus intolérable supplice ?

Bien des fois, Julius se prit à désirer la mort, seul terme de ce poignant martyre. Par instants, il en voulait à Samuel de lui avoir conservé la vie. Il lui reprochait de lui avoir manqué de parole.

— Tu m'avais promis la mort pour plus tôt que cela, lui dit-il un jour.

Par moments, au contraire, il remerciait

Samuel de l'avoir fait vivre. Puisque Frédérique et Lothario n'étaient pas bons pour lui, eh bien, il ne voulait pas être bon pour eux non plus. Il ne mourrait pas, il ne leur ferait pas ce plaisir. Il souffrirait, mais eux souffriraient aussi.

Samuel n'était pas beaucoup plus heureux que Julius. Lui aussi était jaloux, et doublement : jaloux de Lothario et jaloux de Julius. Et, de puis, dans cette âme vaste et sombre, toutes les passions s'exagéraient et prenaient les proportions démesurées et sinistres que les objets affectent aux heures crépusculaires.

Mais que faire ? Frédérique mariée, il n'avait plus prise sur elle que par cette reconnaissance qu'elle avait promise aux services rendus par lui à son enfance et à son adolescence. Malheureusement, pour ce triste douteur, c'était là une médiocre garantie. Dans ses calculs, il comptait cette espérance pour zéro. Ne pouvant agir sur Frédérique, il agissait sur Julius. Ce fut Julius qu'il fit souffrir de sa souffrance. Ce fut Julius à qui il s'en prit à toute heure, qu'il tourmenta, qu'il secoua, et à qui il ne laissa pas

une minute de répit. Son amertume et son envie firent si bien, que toutes les rêveries des jours de Julius, que tous les rêves de ses nuits furent traversés par la vision de Frédérique causant d'amour avec Lothario.

En agitant ainsi incessamment l'esprit débile de Julius, Samuel Gelb se proposait deux buts. D'abord Julius, mal remis de sa maladie, n'était pas de force à supporter ces émotions quotidiennes et violentes, et Samuel le rejetait par là dans cette faiblesse et dans cette prostration physique qui rassuraient sa jalousie vis-à-vis du mari.

Et puis, au moral, le comte d'Eberbach, peu à peu excité contre sa femme et son neveu, était toujours prêt à se jeter entre eux au moment où Samuel voudrait le faire l'instrument de sa jalousie vis-à-vis de l'amant.

Samuel donc se débarrassait ainsi en même temps de Julius par l'affaissement, et de Lothario par la colère de Julius.

Il va sans dire qu'il n'avait pas la maladresse grossière de dénoncer à Julius Lothario et

Frédérique, et de les attaquer en face. Au contraire, il les défendait toujours. Il rapportait des apparences pour les trouver absurdes, des propos de domestiques pour les réfuter. Il justifiait Lothario et Frédérique de fautes dont on ne les accusait pas. Il avait eu l'habileté de tourner les choses de façon que c'était toujours Julius qui soupçonnait, et toujours lui qui disculpait.

Il y a dans l'*Othello* de Shakespeare deux admirables scènes où Iago souffle à l'esprit du Maure tous les noirs poisons de la jalousie. En commettant ce crime infâme, et en asservissant, avec toutes les raffineries de la férocité, le cœur d'Othello, Iago s'y prend de telle manière qu'il a l'air de lui rendre service, et qu'Othello le remercie avec effusion des coups de poignard qu'il lui donne. Il se passait entre Samuel et Julius quelque chose de comparable à ces deux scènes de l'éternel chef-d'œuvre.

Seulement, ici, la situation se compliquait de ce que le Iago était amoureux de la Desdemone, et jaloux, lui aussi, du Cassio.

La torture que Samuel voulait infliger à Julius, il l'éprouvait lui-même. Les transes qu'il communiquait, il les ressentait. Iago était en même temps Othello.

Il y avait deux mois et demi que Frédérique était à Enghien, le matin où Samuel et Julius avaient ensemble la conversation dont nos lecteurs ont entendu les premiers mots.

Nous en étions au moment où Julius demandait à Samuel s'il était bien sûr que Lothario fût allé à Enghien l'avant-veille.

– Je ne suis pas plus sûr qu'il y soit allé avant-hier, dit Samuel, que je ne suis sûr qu'il y soit allé aujourd'hui.

– Aujourd'hui ? demanda Julius. Est-ce qu'il est encore sorti à cheval ?

– Je l'ai rencontré en venant, répondit Samuel. Il était à cheval, en effet.

– Où l'as-tu rencontré ?

– Je venais de chez moi. Je l'ai rencontré sur le boulevard, à la hauteur de la rue du Faubourg-Saint-Denis. Qu'est-ce que cela prouve ?

– Cela prouve, dit Julius en s’asseyant et en s’accoudant sur la table, qu’il allait du côté d’Enghien.

– On peut aller du côté d’Enghien sans aller à Enghien, reprit Samuel en couvant Julius d’un regard froid ; et l’on peut aller à Enghien sans y aller pour Frédérique.

– Ainsi, tu penses qu’il y allait ? dit le comte d’Eberbach.

– Et quand ce serait, s’écria Samuel, comme irrité, quoi de plus naturel ? Nous sommes en avril ; les feuilles poussent, l’air est tiède et doux. Qu’y a-t-il d’étonnant à ce qu’un jeune homme qui a un cheval aime mieux l’haleine printanière des bois que l’haleine empestée des rues ? La vallée de Montmorency est célèbre et gracieuse. Il y a moins de foule qu’au bois de Boulogne. Pourquoi ne se promènerait-il pas par là ?

– Il rencontrera Frédérique, dit Julius, comme se parlant à lui-même.

– Il la rencontrerait, continua Samuel, que je suis encore obligé de t’avouer que je ne verrais

encore là rien de miraculeux et de contre nature. La même brise d'avril qui fait chercher les bois à Lothario ne peut-elle pas les faire chercher à Frédérique ? Il sort de Paris, et il a raison ; elle sort de sa maison, et elle n'a pas tort. Pourquoi veux-tu qu'elle soit moins sensible à la douceur du temps que lui ? Une fois dehors, elle va aux endroits les plus charmants ; ne faut-il pas qu'il aille aux endroits les plus hideux ? Elle aime les bords du lac ; ne vas-tu pas exiger qu'il se mette à les haïr ? Alors crève-lui les yeux. Sortant au même moment et allant au même endroit, tu trouverais étrange qu'ils ne se rencontrassent pas. Et, après tout, il serait allé faire une visite à la femme de son oncle, le grand mal !

– Après ce que j'ai fait pour lui ! s'écria Julius en se levant de son fauteuil.

– Tu as été absurde, répondit froidement Samuel. Tu lui as donné ta femme, et tu veux qu'il la refuse.

– Qu'il la refuse ! dit Julius les poings serrés.

– Entendons-nous. Je n'accuse pas Frédérique, ni toi non plus. Nous sommes tous deux bien

tranquilles sur sa pureté. Je ne parle que de son cœur. En d'autres termes, tu leur as dit : « Aimez-vous ! » Et maintenant, tu ne veux pas qu'ils s'aiment ?

– Je ne veux pas qu'ils se le disent.

– Mais c'est toi qui le leur as dit, insista l'implacable Samuel.

– Parce que j'ai été généreux pour lui et pour elle, reprit Julius, est-ce à eux de m'en punir, et doivent-ils me faire une souffrance du bonheur que je leur ai donné ? Ah ! tu as raison, il y a des instants où je trouve comme toi que j'ai été absurde, et où je me repens de ce que j'ai fait. Je m'en veux de ne pas leur avoir laissé leur souffrance, et de l'avoir prise pour moi. Ah ! Samuel, j'ai peur de devenir méchant. Je le reconnais aujourd'hui, la méchanceté n'est que l'impuissance.

Samuel réprima une contraction des lèvres imperceptible.

– N'ai-je pas fait pour eux tout ce que j'ai pu ? poursuivit Julius. N'ai-je pas tout sacrifié pour

rassurer les plus ombrageuses appréhensions de Lothario ? Ne me suis-je pas comporté vis-à-vis de Frédérique comme envers la fiancée de mon fils ? J'ai poussé ce scrupule si loin que, tout cet hiver, je me suis imposé l'obligation stricte de ne jamais parler à Frédérique que devant toi, devant lui ou devant madame Trichter. Jamais de tête-à-tête, pas même en plein jour. Et, au premier semblant de soleil, je me suis séparé d'elle, je l'ai installée à Enghien, et je suis resté ici. Voilà pourquoi je l'ai épousée : pour ne plus la voir ! Franchement, est-ce assez d'abnégation ?

– Tu n'as fait que ton devoir, répliqua Samuel impitoyable. Tu as subi les conséquences de ta première faute, tant pis pour toi. Qui te forçait à te mettre dans une situation aussi difficile ? Tu n'as que ce que tu mérites. Tu as donné Frédérique à Lothario ; elle lui appartient. Il faut donc, bon gré mal gré, que tu y renonces. En te séparant d'elle, tu paies ta dette, voilà tout.

– Ma dette ! s'écria Julius, agité par le calme de Samuel. Et Lothario ne me doit-il donc rien, lui ? A-t-il le droit de répondre au dévouement

par l'égoïsme, au service par l'ingratitude ? Je ne lui ai pas donné Frédérique, je la lui ai léguée ; qu'il attende que je sois mort. Je respecte sa jalousie, pourquoi ne respecterait-il pas la mienne ?

– Il est le mari, et tu es le père, dit Samuel. Un mari peut être jaloux ; un père, non.

– Ah ! tu m'exaspères avec tes raisonnements qui me retournent sans pitié sur tous les côtés déchirants de mon imprudence ! Fausse et douloureuse destinée que la mienne ! Gardien d'une jeune fille qui porte mon nom, et dont je ne puis être ni le mari ni le père, je n'ai pas le droit de m'irriter de l'amour d'un autre pour ma femme, et il a le droit de s'offenser du mien.

– Je ne te dissimule pas, reprit Samuel avec son mauvais sourire, que ta position me paraît assez bizarre.

– Samuel, dit le pauvre malade, tu as une manière de me consoler qui redouble ma souffrance. Tu finiras par me rendre fou. Il y des moments où j'ai envie d'enlever Frédérique, ma femme après tout, et de l'emmener en

Allemagne, à Eberbach. Il y a des moments où la tentation du suicide me prend.

– Te suicider ! répéta Samuel d'un certain ton.

– Oui, je le comprends, je vais mourir, n'est-ce pas ? C'est cela que tu veux dire ? Mais qu'elle vienne donc enfin, cette mort tant prédite ! N'ai-je donc pas été assez secoué, assez troublé, assez tourmenté depuis que je suis au monde ? J'ai bien gagné le repos. Ah ! que la tombe s'ouvre, et que le froid de la terre glace les dernières flammes qui me dévorent le cœur ! Mon bon Samuel, tu me réponds bien toujours au moins que je ne survivrai pas à mon mal ?

– Surtout si tu ajoutes à ton mal physique un mal moral imaginaire. À quoi diable cela te sert-il de t'inquiéter comme tu le fais ? D'abord, tu es sûr comme moi de la vertu de Frédérique.

– Je ne doute pas d'elle, interrompit Julius ; je doute de moi.

– Cela revient absolument au même, répondit Samuel Gelb. Mais, fût-elle perfide comme l'onde, est-ce qu'elle sort jamais seule ? Suppose

que, dans la minute même où nous parlons, elle se promène sur les bords du lac, et que Lothario, après avoir mis son cheval à l'auberge, se soit dirigé précisément du côté où elle se promène, est-ce qu'elle n'a pas avec elle madame Trichter, dont je suis sûr, et que je lui ai laissée pour te tranquilliser ? Est-ce qu'un domestique, que tu lui as choisi toi-même, ne l'accompagne pas à quelques pas de distance ? Tu es défendu contre Lothario et contre Frédérique. Ne te crée pas de chimères.

» Il y a toujours deux façons de prendre les choses. Pourquoi t'acharnes-tu à ne regarder que le mauvais côté de ta vie ? Certainement il dépend d'un esprit mal disposé de mal tourner les incidents les plus simples et les plus droits. Avec de la bonne volonté, il dépend de toi de te dire qu'il n'y a pas de gouvernante ni de domestique qui tiennent, que deux jeunes gens qui s'aiment, et qui ont le droit de s'aimer, et qui sont fiancés, ne sont pas embarrassés de s'entendre ; que les yeux sont souvent plus bavards que les bouches, et qu'un regard en dit plus long que tous les discours de la chambre des députés. Assurément,

si tu tiens à te torturer, tu peux te persuader que, dans ce moment même, Frédérique et Lothario sont ensemble, se parlent des yeux, se disent... Mais qu'as-tu donc ? est-ce que tu vas tomber ?

Et Samuel retint Julius qui, en effet, chancelait.

– Ce n'est rien, dit Julius en se remettant un peu. Veux-tu me faire le plaisir de tirer cette sonnette ?

Samuel alla sonner. Un domestique parut.

– Faites qu'on attèle tout de suite, dit le comte d'Eberbach.

– Est-ce que tu sors ? demanda Samuel Gelb.

– Oui, dit Julius.

– Dans l'état où tu es ?

– Que m'importe !

– Où vas-tu donc ?

– À Enghien.

– Pourquoi faire ?

– Oh ! ce n'est pas pour les poignarder, sois

tranquille, reprit Julius avec un sourire amer ; c'est uniquement pour les supplier.

– Les supplier ?

– Oui, les supplier. Ils ne sont pas méchants. Au fond, il est impossible qu'ils n'aient pas quelque reconnaissance pour moi. S'ils me torturent, c'est à leur insu. Je me suis trop posé en père. Ils m'ont pris au mot. Je leur dirai tout ce que je souffre, tout ce que j'ai fait pour eux, tout ce que je continuerai à faire, et, en retour, je les conjurerai d'avoir pitié de moi, de ne pas abuser de ma bonté, de ne pas me rendre leur bonheur en désespoir.

– Ah ! tu vas leur dire cela ? fit Samuel. Eh bien ! ce n'est peut-être pas un mauvais moyen.

– Je tâcherai, si je le puis, d'être encore une fois indulgent et paternel, reprit Julius. Je dis : je tâcherai, car il est bien possible aussi que de les surprendre là, ensemble, loin de moi, profitant de ma confiance et de mon affection pour me dérober une furtive entrevue, cela me mette hors de moi ! Il est bien possible que j'éclate, après m'être contenu si longtemps. Il est bien possible

que je me décide brusquement, dans quelque accès de colère, à agir, à défaire ce que j'ai fait, à leur rendre à tous deux les insomnies qu'ils m'ont données. Allons ! ces chevaux ne seront donc jamais attelés !

La porte du cabinet se rouvrit, et le domestique reparut.

– La voiture attend, dit-il.

– Viens-tu avec moi ? dit Julius en se tournant vers Samuel.

– Oui, certes, répondit celui-ci. Pour toi, comme pour ces pauvres et innocents enfants, je ne te quitte pas dans les dispositions où je te vois.

Et il suivit Julius, qui était déjà dans l'escalier.

FIN DU PREMIER VOLUME

Cet ouvrage est le 734^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.